



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

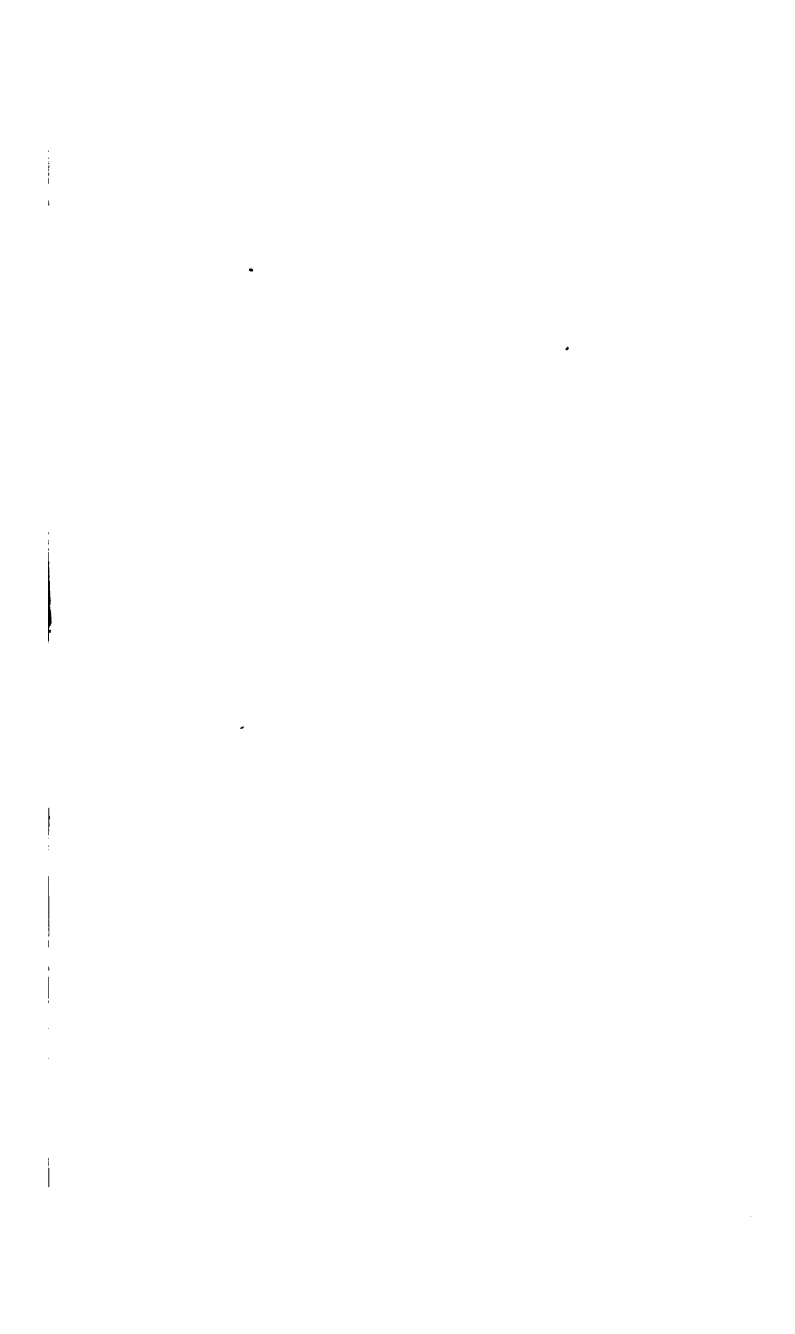
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

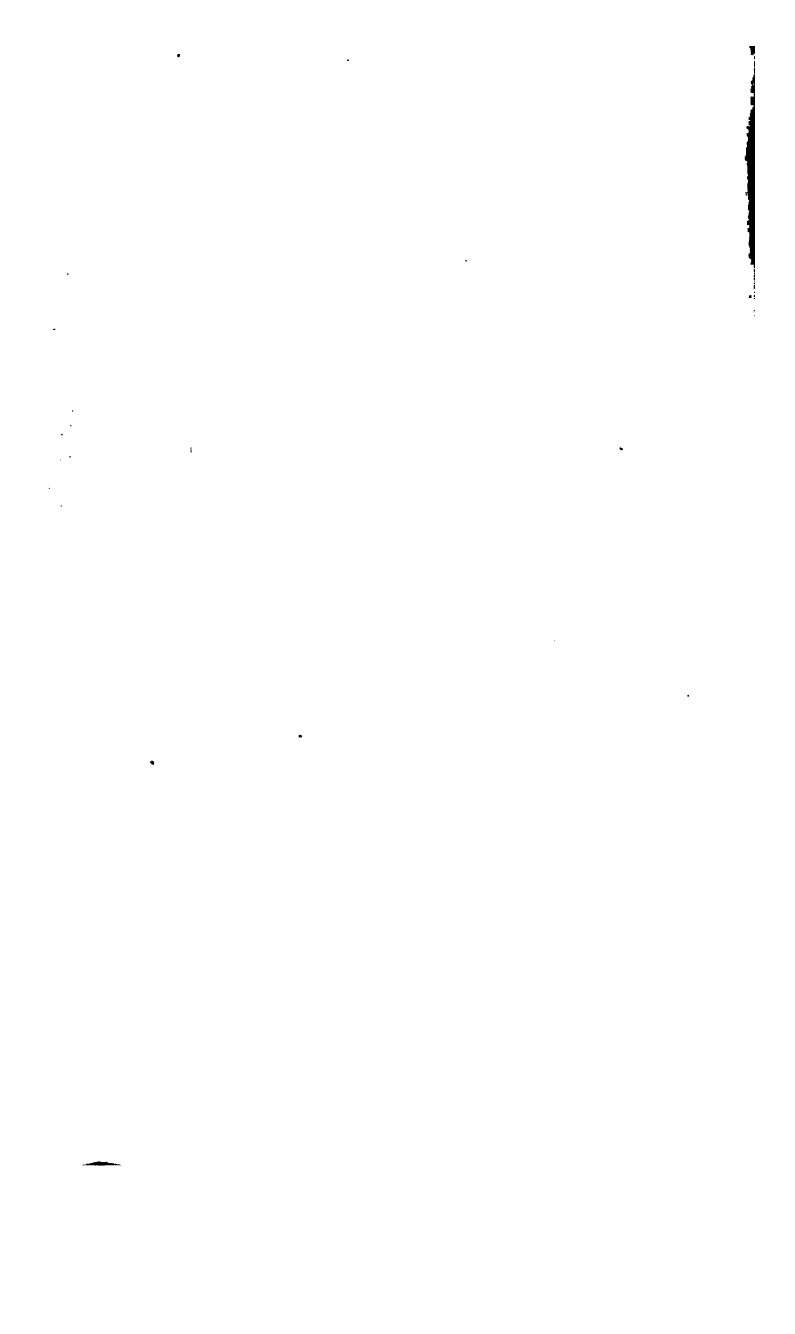
H 67, 55



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY







HISTOIRE

MODERNE.

TOME VINGT-NEUVIEME.

1910 1 11

1911 1 11

1912 1 11

17/5
44-3
36.4

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS, &c.

*Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne
de M. ROLLIN.*

*Continuée par M. RICHER, depuis le douzième
volume.*

TOME VINGT-NEUVIEME.

Trois livres relié.



A PARIS,

Chez { **SAILLANT & NYON, Libraires,**
rue Saint-Jean-de-Beauvais,
vis-à-vis le Collège.
Et veuve DESAINT, Libraire,
rue du Foin.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

H 67.55





HISTOIRE

D E S

TERRES POLAIRES.

*SUITE DE L'HISTOIRE DE LA
SIBÉRIE.*

ARTICLE VI.

*Coutumes , Usages , Mœurs & Caractères
des Peuples de la Sibérie.*

CES Peuples assujétis à l'esclavage , n'ont aucune idée de la liberté , & vivent presque sans besoins , sans desirs , sans loix : ils ne nous fourniront rien de bien intéressant , quant à leurs coutumes , leurs usages , leurs mœurs & leurs caractères. L'industrie , le commerce

Tome XXIX.

A

leur sont également inconnus. Ils se nourrissent fort mal, vivent très-facilement & dans la malpropreté la plus dégoûtante. Ils sont fainéants, ivrognes & poltrons. Ils ne connoissent point l'usage des lits : les hommes, les femmes, les filles, les garçons sont couchés pêle-mêle presque nus ; la jeunesse ne tarde pas à se livrer à la dissolution, & leurs mœurs sont toujours corrompues.

Les Tchouvaches sont économes & voleurs. La bonne-foi des Tatars & des Voriakes qui habitent près de Casan, est tellement suspecte, qu'on leur fait prêter serment de fidélité aussitôt qu'ils se sont engagés au service de la Russie. Les Tatars font ce serment à genoux ; un Greffier leur en fait lecture en Russe, & il leur est expliqué en leur langue par leur Abif, qui leur présentent ensuite l'Alcoran à baiser. On lit de même aux Voriakes le serment en Russe, & il leur est expliqué par leur Sotnik, qui est un Centurion ou Inspecteur de cent payfans. Ensuite on croise deux épées nues ; ils s'en approchent l'un après l'autre, & on présente à chacun d'eux, par-dessus les épées, un petit morceau de pain coupé en carré, &

DES TERRES POLAIRES. 3

trempé dans du sel ; ils le prennent à genoux & l'avalent. Cette cérémonie veut dire qu'ils consentent que ce pain leur tue, s'ils ne sont pas fideles au serment qu'ils viennent de faire. Les Iakoutes sont grossiers, fainéants, ivrognes ; mais ils ne changent pas aussi souvent d'habitation que les autres peuples idolâtres de la Sibérie. Ils avoient avant d'être soumis aux Russes , des coutumes & des usages barbares & inhumains , qui ne subsistent plus.

De tous les Tatars du district de Koufnersk, les Baltriens sont les seuls que les Kalmoukes obligent à leur payer un tribut. Il consiste ordinairement en fer ou en cuir , & n'est pas considérable ; mais lorsqu'ils refusent de le payer , les Kalmoukes leur serrent la tête entre deux bâtons jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ce qu'ils demandent. Cette espèce de torture est usitée dans les forts qui sont au-delà de Iakoutsk , soit pour faire avouer des crimes , soit pour faire donner à ces malheureux ce qu'ils ne cedent qu'à la violence.

En 1739 à Krasnoïark , une femme convaincue d'avoir assassiné son mari, fut enterrée jusqu'au cou : la terre fut peu

foulée , parce qu'on espéroit qu'elle recevroit sa grace. Elle étoit depuis douze ans en prison : ses protections avoient fait différer son jugement ; mais enfin elle fut condamnée & subit la peine portée par les loix Russes. Pierre le Grand l'avoit étendue aux femmes qui tueroient leurs enfans , & peu de tems avant sa mort , il en eut un exemple. M. Gmelin dit que quoiqu'il y eût auprès de cette femme de Krasnojark une sentinelle qui devoit empêcher qu'on ne lui donnât ni à boire ni à manger , elle prit quelques alimens ; mais que ses forces diminuerent , & que quelques jours avant sa fin , elle devint insensible , & qu'à sa mort qui arriva le treizieme jour , il sembla qu'elle s'endormoit. Une femme Tatar de ce pays , âgée de vingt-cinq ans , fut punie de mort pour avoir coupé la tête à son mari. La jalousie l'avoit portée à commettre ce crime : elle fut enterrée vive & ne vécut que cinq jours. Elle s'étoit convertie , & les Tatars disoient que leurs Démon l'avoient excitée à ce forfait , afin qu'elle fût punie d'avoir renoncé à la religion de ses peres. Cette malheureuse femme devint en même

DES TERRES POLAIRES. 5

tems jalouse & chrétienne : la jalousie n'est pas connue dans les pays où la polygamie est permise.

L'agriculture & le soin des troupeaux sont très-négligés à Tourinsk ; cependant le prix des vivres y est supportable. On y trouve peu d'ouvriers , excepté des Maréchaux qui , dans tout le pays , font le métier d'arracheurs de dents. Les habitants croient que pour bien faire cette dernière profession , il faut un homme vigoureux & un fort instrument. Les pinces dont on se sert sont très-pesantes , & au lieu d'une dent , souvent on en arrache une demie douzaine & un morceau de la mâchoire. Le premier d'Octobre est dédié à Sainte Marie , & l'on fait vers ce tems des consécration d'Eglises. Pour célébrer la fête on est obligé de recevoir tous ceux qui viennent chez soi & de les régaler tant qu'ils veulent y rester. Ce divertissement dure ordinairement huit jours. Le premier Décembre , on célèbre la commémoration de Saint Côme & Saint Damien : toutes les filles de la ville s'assemblent & , pendant six jours , elles vont tantôt dans une maison , tantôt dans une

autre , pour y chanter , danſer & boire de la bierre & du vin : les amateurs de ces divertiffemens ſ'y trouvent avec la permiffion du beau ſexe. Tant que la fête dure , on entend , ſans ceſſe , crier & chanter dans les rues.

Les Tongouſes ſont pleins de droiture : ils ont en horreur les fourberies. Depuis qu'ils vivent ſous le Gouvernement Ruſſe , leurs mœurs ſe ſont adoucies , leur humeur guerrière ſ'eſt tempérée. Ils ſont viſs , courageux , francs , avides d'honneurs. Nous avons déjà parlé des figures bleues ou noirâtres qu'ils ſe tracent ſur le viſage ; ils les regardent comme un ornement. Autrefois les Héros Tongouſes ſeuls ſe traçoient ces figures non-ſeulement ſur le viſage , mais encore ſur le corps ; ces ornements étoient leurs marques de diſtinction : elles ont ceſſé de l'être auſſitôt que tous les Tongouſes ſe ſont arrogés , ſans diſtinction , le droit de ſ'en décorer.

Les Kamſchadales ſont ſauvages , groſſiers , ignorants ; ils ſont mal-propres , dégoûtants ; ne ſe lavent jamais les mains ni le viſage , & ne coupent point leurs ongles ; ils mangent dans les

mêmes vases que leurs chiens & ne les lavent point. Ils font consister leur bonheur dans l'oïveté & dans la satisfaction de leurs appétits naturels. Ils ne connoissent ni les richesses, ni les honneurs, ni la gloire : tous leurs desirs ont pour objet de satisfaire leurs passions, leur haine & leur vengeance. Ils n'ont aucune espece de politesse ; ils sont incivils, & ne saluent jamais personne. Ils sont stupides dans leurs discours & ne semblent différer des brutes que par la parole ; cependant ils sont curieux. Ils n'ont point de Juges pour terminer leurs débats ; chacun peut juger son voisin, & le coupable est traité de la maniere qu'il a agi envers celui qui a outragé. Si un homme en a tué un autre, il est mis à mort lui-même par les parents du défunt. Ils punissent les voleurs qui sont convaincus de plusieurs larcins, en leur entortillant les mains d'une écorce de bouleau à laquelle ils mettent le feu. Ceux qui sont attrapés pour la première fois sont battus par ceux qu'ils ont volés, sans que les voleurs fassent la moindre résistance ; ensuite ils sont obligés de vivre seuls sans espoir d'aucun secours, sans avoir aucun commerce avec les autres. Lors-

qu'un voleur n'est point attrapé, on va, en grande cérémonie & en présence des Prêtres, jeter dans le feu le nerf de l'épine du dos d'un béliet de montagne : ils s'imaginent que le malfaiteur éprouve les mêmes convulsions, se plie, se courbe & perd l'usage de ses membres à mesure que le nerf se retire au feu. Cependant le nombre des vieux Kamtschadales attachés à leurs anciens usages, diminue tous les jours : les jeunes gens ont presque tous embrassé la religion Chrétienne : ils ont adopté les coutumes des Russes, & se moquent de la superstition de leurs ancêtres.

Les Kamtschadales ont une singulière manière de se lier d'amitié. Celui qui recherche l'amitié d'un autre l'invite à venir manger chez lui. Pour le recevoir, il commence par bien chauffer sa iourte & par apprêter les mets qu'il croit les meilleurs : il en prépare une quantité suffisante pour dix personnes. Lorsque le convié est entré dans la iourte il se deshabille tout nud, ainsi que le maître de la maison : celui-ci après avoir fermé la iourte lui sert à manger ce qu'il a préparé, & verse du bouillon dans une grande écuelle. Pen-

DES TERRES POLAIRES. 9

dant que le premier mange & boit , l'autre verse de tems en tems de l'eau sur des pierres presque rougies au feu , afin de rendre la iourte d'une chaleur insupportable. Le convié fait tous ses efforts pour manger tout ce que l'autre lui a servi & pour supporter la grande chaleur de la iourte. Le maître , de son côté , met tout en œuvre pour forcer l'étranger à se plaindre de la trop grande chaleur , & à le prier de le dispenser de manger davantage. Quand les choses se passent autrement , le maître de la maison est regardé comme un avare & comme un homme malhonnête. Il ne prend rien pendant le repas & peut sortir de la iourte quand il le veut ; mais le convié ne le doit que quand il s'est avoué vaincu. Il vomit au moins neuf à dix fois pendant le repas , qui l'a tellement fatigué , que pendant deux ou trois jours il ne peut regarder aucun aliment sans que le cœur lui soulève. Lorsque le convié est excédé par la chaleur & par les aliments qu'il a pris , il ne peut obtenir la liberté de sortir de la iourte qu'en donnant au maître de la maison des chiens , des habits , ou ce qui peut plaire à son hôte. Celui-ci en

Av

retour lui donne des haillons, & quelques chiens estropiés qui ne peuvent plus servir.

Si celui qui a ainsi dépouillé son ami ne va pas chez lui à son tour pour lui rendre visite, celui qui a été dépouillé revient une seconde fois chez son ami ; mais c'est seulement pour y recevoir un présent à son tour. Le maître de la maison fait quel est le sujet de cette visite ; & s'il ne fait pas à son ami des présents proportionnés à ses facultés, celui-ci après y avoir passé la nuit, attèle ses chiens sur la iourte même ; se met sur son traîneau, enfonce son bâton dans la terre & reste-là jusqu'à ce qu'il ait reçu quelque chose de son ami : s'il ne lui donne rien, le convive s'en retourne chez lui fort mécontent, & devient son plus cruel ennemi. Cependant ces sortes d'inimitiés sont très-rares, parce que les Kamtschadales regardent comme un deshonneur d'outrager ainsi un ami ; d'un autre côté, parce qu'il est honteux à un convive de demander des présents en retour de ceux qu'il a faits.

Les Kamtschadales traitent de même leurs amis, lorsqu'ils leurs donnent quelques festins, excepté qu'ils ne chauffent

pas si fort leurs iourtes , & n'exigent pas des présents. Si c'est de la graisse de veaux marins ou de baleine que l'on sert dans ces repas , l'hôte en coupe de longs morceaux , se met à genoux devant son convive , puis , tenant une de ces tranches ou morceaux de graisse d'une main & un couteau de l'autre , il le lui foure dans la bouche , en criant : *voilà* ; & ce qui ne peut point y entrer , il le coupe avec le couteau.

Presque toutes leurs occupations se rapportent aux premiers besoins de la vie. Leurs voyages n'ont pour but que la pêche & la chasse , la recherche ou l'approvisionnement des vivres : ils s'exposent pour s'en procurer , au danger de mourir de faim. Souvent ils sont surpris dans un lieu desert , par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon , & ils sont forcés de se retirer dans les bois avec leurs chiens , leurs traîneaux , jusqu'à ce que l'orage soit passé ; mais quelquefois il dure huit jours. Alors les chiens sont obligés de manger les courroies & les cuirs des traîneaux ; l'homme n'a rien & est exposé à mourir de froid. Pour s'en garantir les voyageurs se mettent dans des

creux qu'il garnissent de branches, & s'enveloppent entièrement dans leurs pelisses, où la neige les couvre bientôt, de manière qu'on ne les distingueroit pas dans leurs fourrures, s'ils ne se levoient de tems en tems, pour la secouer, ou s'ils ne se rouloient comme une boule, afin de s'échauffer & de respirer. Ils ne font point de feu; mais eux & leurs chiens s'échauffent mutuellement couchés pêle-mêle : ils se nourrissent en route de poisson sec qui n'a pas besoin d'appâts. Ces sauvages sont très-endurcis au froid. M. Krascheninnikou dit qu'il en a vu plusieurs, qui s'étant couchés le soir, le dos tout nud, tourné vis-à-vis du feu, dormoient d'un sommeil profond, quoique le feu fût éteint, & que leur dos fut couvert de givres. Les chiens sont d'une grande ressource pour l'homme dans ce pays. Cet animal fidèle défend & échauffe son maître pendant le sommeil. Moins fort que le cheval, mais plus intelligent, au milieu des ouragans qui obligent les Voyageurs d'avoir les yeux fermés, il ne s'écartera gueres de son chemin, & si le mauvais tems l'égare, son odorat lui fait retrouver sa route, aussi-tôt que le calme revient. Il

prévoit l'orage ; il s'arrête , gratte la neige avec ses pattes , & semble avertir son maître d'y faire un creux pour se mettre à l'abri de la tempête.

Ce peuple exposé aux maux qui lui viennent de la nature & des hommes qui veulent l'asservir , n'est pas sans quelques plaisirs. Il connoît le doux lien de l'amitié , il fait exercer l'hospitalité. Elle consiste , comme nous avons dit plus haut , à se régaler. Cette réciprocité de traitement , entretient les liaisons , l'amitié , l'hospitalité parmi eux. Lorsque les Kamtschadales veulent se livrer à la joie , ils ont recours à l'art pour s'y exciter. La nature ne les y porte pas ; mais ils y suppléent par une espèce de champignon qui leur tient lieu d'opium. Ils l'appelle *Mucho-more* , la mouche. Ils en avalent de tout entiers pliés en rouleaux ; ou ils boivent d'une liqueur où ils ont fait fermenter ce champignon. L'usage modéré de cette boisson leur donne de la gaité , de la vivacité , ils en sont plus légers & plus courageux ; mais l'excès qu'ils en font communément , les jette en moins d'une heure , dans des convulsions affreuses. Elles sont bientôt suivies de l'ivresse & du délire : les

uns rient, les autres pleurent, au gré d'un tempérament triste ou gai : la plupart tremblent, voyant des précipices, des naufrages, & quand ils sont chrétiens, l'enfer & des démons. Un Kamtschadale dans cette ivresse, saisi de la peur de l'enfer, confessa tout haut ses péchés devant ses camarades, s'imaginant ne les dire qu'à Dieu. Voilà le fruit de tous les excès.

La *Mucho-more* est d'autant plus redoutable pour les Kamtschadales, qu'il les pousse à tous les crimes & les expose au supplice. Ils s'amusement de tout le mal qu'ils voient, qu'ils font, qu'ils disent, ou qu'ils éprouvent. Malgré ces suites funestes, ils ne sont pas moins avides de cette boisson. Les Koriaques qui n'en ont point chez eux, en font tant de cas, que par économie ou pauvreté, s'ils voient quelqu'un qui en ait bu ou mangé, ils ont soin de recevoir son urine dans un vase, & la boive pour s'enivrer. Quatre de ces champignons ne font point de mal, mais dix suffisent pour troubler l'esprit & les sens.

Avant l'arrivée des Russes, les Koriaques ne savoient pas ce que c'étoit que de prêter serment de fidélité ; mais

enfin on leur a inculqué cette idée d'une manière très-claire. Les Cosaques, au lieu de les faire jurer sur la croix, ou l'évangile, leur présentent le bout du fusil, leur faisant entendre que celui qui ne sera pas fidele à son serment, ou qui refusera de le prêter, n'échappera pas à la bale toute prête à le punir. C'est aussi la méthode qu'on emploie pour terminer les affaires douloureuses & embrouillées. Cependant les Koriaques ont un grand serment qui consiste en ces mots, *Inmokon*, *Keim*, *Metinmetik*, oui certainement, je ne vous mens pas.

Les Koriaques ont une manière de recevoir des visites bien différente de celle des Kouriles qui sont civils & honnêtes. Le Koriaque qui va rendre visite, après avoir dételé ses rennes, reste assis sur son traîneau, attendant qu'on l'introduise. La maîtresse de la maison lui dit *Elko*, le maître est chez lui. Celui-ci assis à sa place, dit à l'étranger *Koïon*, approche; il lui montre l'endroit où il doit s'asseoir, & lui dit *Katragan*, assis-toi. Ensuite on le régale, sans le forcer à manger.

Il est certain que le vol, chez toutes ces Nations sauvages, excepté les Kamts-

chadales , est non-seulement permis ; mais il est même recommandable , pourvu que le voleur n'ait pas l'injustice de voler sa famille , ni la mal-adresse d'être pris sur le fait. Mais il n'est pas croyable que les Koriaques se permettent le meurtre , parce qu'ils n'ont aucune idée des peines de l'autre vie , puisque le châtimement du meurtrier dépend de tous les parents du mort. Les Tchouktchis , peuples vagabons & brigands qui vivent de pillage , ne marient leurs filles qu'à ceux qui ont donné des preuves de leur talent pour le larcin. Les Koriaques riches s'allient avec les riches , & les pauvres avec les pauvres , sans avoir égard à la beauté & à l'esprit. Ordinairement ils prennent leurs femmes dans leurs familles , soit cousines-germaines , tantes , belles-mères ; excepté leurs mères , leurs filles , leurs sœurs , leurs belles-filles. Il faut qu'ils touchent leurs futures de même que chez les Kamtschadales. Pendant le tems que le futur sert son beau-pere on lui permet de coucher avec celle qu'il doit épouser , quoi qu'elle n'ait pas encore été touchée. Cependant elle est enveloppée jusqu'à ce que la cérémonie du mariage soit

achevée , mais ce n'est que pour la forme.

ARTICLE VII.

Commerce , Arts & Sciences des Peuples de la Sibérie.

PIERRE I. tenta tous les moyens d'étendre le commerce de son Empire : il fit des traités de commerce avec la Chine , la Perse & avec d'autres Puissances de l'Europe. La ville de Tobolsk étoit le centre du commerce de la Chine : il se faisoit par le moyen des caravanes qui partoient de Momou : elles employoient trois années pour l'allée & le retour. La mauvaise foi des marchands Russes & Chinois le rendirent d'abord languissant , & les différends qui se sont élevés en divers tems entre ces deux puissances , l'ont totalement détruit. Les derniers sont une suite de la révolution arrivée en 1757 , dans la nation des Kalmoukes Tongous , après la mort de Galdan-Tcheren , en 1746. Il étoit Kan des Tatars qui habitoient la partie de la Sibérie Boréale , située

entre la Sibérie & la Chine, vers la source de l'Irtys. Toute cette Nation a été détruite par les Chinois : ceux qui leur ont échappé se sont réfugiés sur le Volga, sous la protection de la Russie. Le commerce des Russes avec la Perse, n'a pas eu un plus grand succès. Au reste le commerce qui ne convient sur terre qu'aux Nations très-peuplées, & sur mer, qu'à des Insulaires ; ou à des peuples industrieux, ne peut suppléer à l'agriculture chez les Russes ; qui ont besoin de tout, & ne peuvent donner en échange que des pelleteries. On doit sentir quels peuvent être les arts & les sciences chez des peuples qui ont si peu d'invention, de ressources & de loisir.

§. I.

Commerce.

LE Commerce de la Sibérie se fait par les Russes ; mais les Négociants n'entendent point cette partie, & sont trop dépendants du Souverain & des personnes en place : d'ailleurs ils n'ont ni assez de fonds, ni assez de crédit

pour établir un commerce en grand. Les premiers Négociants Russes ne sont que les commissionnaires des étrangers, & les Souverains font faire pour leur compte plusieurs branches de commerce.

Irbit est un village à cinquante lieues d'Iccutherinebourg, où il se tient une foire tous les ans, vers le mois de Janvier. Les marchands y arrivent en si grande quantité, & les chemins des environs sont tellement remplis d'hommes, de chevaux, de traîneaux & de voitures de toutes espèces, qu'il est très-difficile de pénétrer dans ce village. Ces marchands viennent à cette foire de presque toutes les villes de la Russie. Ce sont des Grecs, des Boukhares, des Tatars de toutes les espèces, qui ont ordre de s'y rendre. Chacun y apporte les denrées de son pays & les ouvrages que l'on y travaille : les Grecs y fournissent des marchandises étrangères, achetées à Arkhangel, telles que du vin & de l'eau-de-vie de France. Les Boukares y vendent au poids l'or & l'argent brut. Quelques Russes y portent aussi de l'argent qu'ils ont trouvé dans des anciens tombeaux.

Les marchands sont obligés de présenter leurs marchandises à la Douane : ils y payent des droits pour tout , excepté pour l'or & l'argent. Ces droits sont le dixieme de la marchandise vendue : celle qui ne l'est pas , paye dix pour cent sur l'estimation qui en est faite.

Lorsque toutes les marchandises sont enregistrées à la douane , l'ouverture de la foire dépend du Vaivode de Verkoutourie , qui vers ce tems se rend à Irbit avec un détachement de sa chancellerie. Il est de l'intérêt des marchands que la foire s'ouvre de bonne heure ; mais lorsque le Vaivode aime les présents , il differe l'ouverture jusqu'à ce qu'il soit content de ce qu'il a reçu.

Quand la foire est ouverte , on met un Commis à la porte du village pour percevoir les droits des denrées qui peuvent entrer dans la foire ; souvent le commis les fixe à son gré & fait payer six copekes pour deux cochons qui en ont été vendus quatre.

On y mange beaucoup de petits gâteaux ; on les cuit dans les rues , & le vin s'y boit en grande quantité. Il y a un grand nombre de mandians qui chantent des cantiques pour qu'on leur fasse l'aumône.

Le commerce de la ville de Koufnersk , consiste en chevaux & en tabac de Tcherkassie ou Circassie. Il n'y passe plus depuis long-tems aucune caravane, & l'on n'y vend que les denrées qui se consomment dans le pays.

Dans celle de Tomsk , il y a une maison marchande qui contient quarante-cinq boutiques. On y trouve des marchandises étrangères, & sur-tout des meubles vernis de Chine , que l'on vend à un prix médiocre. Il y a aussi dans cette maison marchande tout ce qu'on peut désirer en pelleteries.

Il n'y a point de ville dans la Sibérie qui soit plus avantageusement située pour le commerce que celle de Tomsk. En été , on y vient fort commodément de Tobolsk , par l'Irtisch , l'Ob & la Tomm : il faut passer par cette ville en venant de Ieniseisk & des autres endroits de la Sibérie , situés à l'Orient & au Nord : il y passe tous les ans une ou deux caravanes de Kalmoukes , & toutes celles de la Chine , pour la Russie , ou de la Russie pour la Chine. Le commerce y est considérable & presque général , quoiqu'il y ait une compagnie particuliere de commerce qui a ses Directeurs.

» Nous vîmes arriver dans Tomsk ;
 » dit M. Gmelin , une caravane de Kal-
 » moukie ; des chameaux portoient les
 » marchandises : elles furent déposées
 » dans le gostinnoïdvor ou maison mar-
 » chande , & les bouriques où on les mit
 » furent scellées du sceau de la douane.
 » Dès que le Vaivode apprit que ces
 » marchandises étoient sur le territoire de
 » Tomsk , il y envoya des commis de la
 » douane , pour sceller celles qui ne
 » l'avoient pas été à Sempalat. La cara-
 » vane étoit composée de Russes , de
 » Boukhares , & de Tatars tcharfuns &
 » casanins : les Boukhares avoient pris à
 » Sempalat le chemin de Iamicheva.
 » Le Vaivode avoit eu avis que toutes
 » les marchandises avoient été visitées à
 » Scampalat , excepté celles des Bou-
 » kares , qui avoient représenté qu'il
 » seroit suffisant de les faire visiter à
 » Tomsk. Galdan Tfirenn , chef des
 » Kálmoukes , & l'envoyé Russe , étoient
 » convenus entr'eux que les deux Nations
 » commerceroient ensemble sans payer
 » de droits : on observoit cet accord de
 » part & d'autre ; mais on obligeoit les
 » Russes à payer les droits dans les Etats
 » de Russie. Afin qu'il n'y eût à cet égard

aucune fraude , il fut arrêté que les
 marchandises des Kalmoukes & des
 Boukhares seroient visitées & scellées
 avant qu'elles arrivassent dans Tomsk ,
 & qu'après en avoir pris un état
 fidele , il leur seroit signifié aussi-tôt
 après leur arrivée , qu'ils eussent à
 déclarer à la Chancellerie tous ceux
 qui achèteroiént de leurs marchan-
 dises , & que l'on exigeroit des droits
 de toutes celles qu'ils vendroient
 sans déclarer l'acheteur : c'est ce qui
 engagea le Vaivode à envoyer au-
 devant des Boukhares ; mais ils ne
 voulurent pas que l'on visitât leurs
 marchandises. Le Vaivode, informé de
 cette résistance , envoya d'autres Com-
 mis avec cinquante Flouchives , &
 leur fit défendre d'entrer dans la ville ,
 jusqu'à ce qu'ils eussent obéi. Tous les
 autres marchands avoient payé les
 droits à Sempalat ; c'est-à-dire , le
 dixieme de leurs marchandises , excep-
 té l'argent & les pierres précieuses.
 On les visita ici une seconde fois ,
 de peur qu'on en eût augmenté la quan-
 tité en chemin. Cette visite est avan-
 tageuse au Vaivode ; il est de l'intérêt
 des marchands qu'elle soit faite au

»plutôt, & ils l'abrègent par des pré-
»sents. Nous assistâmes à celle des mar-
»chandises apportées de Kalmoukie ;
»c'étoit des draps de Tchauda, des
»tapis de Perse, qui sont apportés aux
»Kalmoukes par la Boukharie, & par
»conséquent s'y vendent plus cher qu'en
»Russie. Il y avoit en pelleteries des peaux
»de renards qui ne sont pas fort rouges,
»& qu'il est rare de trouver dans la
»grandeur ordinaire ; d'autres peaux de
»renard d'une plus petite espece, dont
»les unes ressembtent à celle du renard
»rouge, les autres à de mauvaises peaux
»de linx ; des peaux noires d'agneau ;
»des peaux de loup & d'ours ; des peaux
»de tigre & de panthere de Kalmoukie.
»Une peau de renard rouge, coûte
»quatre ou cinq livres : une peau d'a-
»gneau mort-né coûte environ douze
»sols. Nous vîmes aussi du coton crud
»qui nous parut assez beau ; on le ven-
»doit environ douze sols la livre. Nous
»apprîmes avant notre départ que la se-
»conde ambassade vers les Boukhares
»étoit aussi infructueuse que la premiere.
»Le Vaivode imagina que ces gens ne
»s'entendoient pas : il envoya un bon
»interprète & cent Flouchives ; mais
»nous

« nous n'avons pas eu le succès de cette négociation ».

La paresse des habitants de Tomsk est incroyable, ainsi que celle des habitants de Tobolsk & de Kousnetsk : elle est vraisemblablement l'effet du bas prix des vivres & de l'amour crapuleux que les hommes ont pour le vin & les femmes.

Il y a dans le village de Kiœkta, qui sépare la Sibérie d'avec la Chine, une maison marchande. Les marchands Russes y ont des draps, des toiles, des cuirs connus sous le nom de cuirs de Russie, des ustensiles d'étain & des pelleteries de toute espèce, quoiqu'elles soient de contrebande. Les Chinois apportent des damas de quatre qualités, des étoffes nommées *canfa* & *atlas*, du baiberck ou chagrin ; du *senfa* de trois qualités, qui est une espèce d'étoffe mince ; des crêpes, des *gases*, des *solamianka* ou petites étoffes de soie, sur lesquelles sont colés des fils d'or, & dont les Prêtres & les Comédiens font usage. Leur principale étoffe de coton est le *Kitaïka* ; il y en a de deux espèces. une que l'on passe à la presse, & l'autre que l'on n'y met pas ; il y a deux qualités de la première espèce. Ils ont aussi du

daba , qui est une sorte de coton blanc ; de l'ouroubak ou fine toile de la Chine , & du velours. Il faut encore mettre au nombre de leurs principales marchandises le char ou tabac de la Chine , la porcelaine , le thé , le sucre en poudre , le sucre candi , le gingembre confit , l'écorce d'orange pressée. Leurs petites marchandises consiste en pipes , ou fleurs de papier & de fautsa montées sur du fil de métal ; en aiguilles à coudre de toute espece à trou rond ; poupées de soie & de porcelaine , peignes de bois , clinqualleries de toute espece pour les Bratskains & les Tougoufes ; tinzoing , remedes de la Chine ; bibles Chinoises peintes sur soie & couvertes d'ivoire , rasoirs , perles , ceintures de soie , eaux-de-vie , farine de froment , couteaux & fourchettes , éventails , balances , poivre , habits Chinois , bouskanes , pagodes.

Le prix de ces marchandises n'est pas toujours le même , le nombre des marchands Russes ou Chinois le fait varier. Quand il y a beaucoup de ces derniers & peu des autres , les marchandises Russes sont plus cheres ; cependant les Chinois , qui sont fins , en font baisser

le prix. Ils savent que les marchands Russes sont obligés de partir dans une certaine saison ; ils attendent qu'elle vienne , & ont les marchandises Russes au prix qu'il leur plaît.

Tous les Chinois qui viennent à Käkta , sont des espèces de payfans qui ne connoissent que leur commerce. Ils ont un Commandant qui leur est envoyé de Pékin , & qu'on change tous les deux ans : il juge les différens que les Chinois ont entr'eux ou avec les Russes , & se concerte dans ce dernier cas avec le Commissaire Russe.

Les Soldats qui habitent Zouroukhaitou , autre village limitrophe de la Chine , s'enrichissent par le commerce. Au printems les Chinois qui viennent visiter les bornes , apportent beaucoup de marchandises qu'ils échangent pour des pelleteries & autres marchandises Russes , & les pelleteries ne coûtent presque rien aux soldats ; ils ont l'adresse de les tirer des TOUNGOUSES à très-bas prix & en font un commerce qui leur est très-avantageux.

Le commerce d'Irkoutsk est considérable & les marchandises étrangères n'y coûtent pas beaucoup plus cher qu'à

Moscou , Pétersbourg & Kiakta ; le commerce de la Chine occasionne le bon marché des marchandises. Il n'y a point de ville Russe , de la quelle il ne vienne à Irkoutsk quelques marchands , avec des draps fins , des velours étrangers , des sucres , des épiceries : les marchands arrivent au commencement & dans le cours de l'hiver , & commercent avec les Chinois pendant cette saison. Dès que les glaces commencent à fondre , ils sont obligés de partir , & d'amasser une certaine somme en monnoie du pays , pour payer les droits de leurs bateliers : alors ils donnent souvent les marchandises qui leur restent , pour un prix plus bas que celui de Moscou ou de Pétersbourg. Cependant il y en a qui portent ces marchandises ailleurs. Ils partent au printems pour se rendre à la foire de Makarier qui se tient en été : ils y échangent leurs marchandises pour celles qui ont le plus de cours à la foire d'Irbit , où ils arrivent pendant l'été ; & lorsqu'ils n'ont pu tout débiter , ils portent ce qui leur reste à Tobolsk. Ils en partent au printems pour voyager dans toute la Sibérie , reviennent en automne & au commencement de l'hi-

ver, vont ensuite à Kiœkta, puis au printemps à Irkoutsk & à deux cents-cinquante lieues au-delà, reviennent en traîneau à Kiœkta, retournent à Irkoutsk, en automne à Tobolsk, passent pendant l'hiver & l'été suivant aux foires d'Irbit & de Makarier, & reviennent dans leur ville après quatre ans & demi d'absence. Avec de l'intelligence & de l'activité, ils peuvent gagner dans ce voyage trois cents pour cent.

Vers la fin d'Avril ou le commencement de Mai, ordinairement la Léna & l'Irga dégèlent : les pluies & les neiges fondues augmentent considérablement le volume & la rapidité des eaux, & la navigation de ces deux rivières est beaucoup plus facile. On voit alors un grand nombre de radeaux chargés de farine descendre à Iakoutsk par la Léna.

Les habitants de ces cantons sont trop paresseux pour construire des bateaux ; un radeau ne leur coûte aucun frais & presque aucune peine ; ils sont au milieu de grands bois dont ils peuvent disposer.

La farine qu'ils transportent n'est point en sacs : on la met dans une hute

de planches qui est au milieu du radeau. Il arrive souvent que les habitants de Iakoutsk n'ont pas besoin de toute la farine qui leur est portée ; mais le Gouverneur achete le reste & trouve dans ce commerce un gain assuré. Les habitants de cette ville font un commerce très-considérable de peaux d'écarreux. Ils amarent leurs radeaux avec une espece de cable plus gros que le bras , fait de branchages entrelacés , & l'on n'a point d'exemple qu'un de ces cables se soit rompu.

Il y avoit autrefois une foire au fort Kirouskoï. Les habitants des environs qui étoient chasseurs , & quelquefois les Toungouses , s'y rassembloient tous les ans pour commercer , sur-tout en zibelines. Elles y étoient alors en si grande quantité , que l'impôt mis sur cette marchandise , rendoit une somme considérable ; & si l'on juge des Kirenskains de ce tems par ceux d'aujourd'hui , on ne doutera point qu'ils aient vendu autant de zibelines en fraude qu'en payant l'impôt.

Dans les premiers tems il n'y avoit guere que les Toungouses qui s'adonnaient à cette chasse ; ils le faisoient modé-

DES TERRES POLAIRES. 31

nt & ne diminuoient pas trop le
les zibelines ; mais les Russes
mbien ce commerce étoit
, les ont , pour ainsi dire ,
, soit aux environs de la Léna ,
s les districts d'Ilimsk , d'Ir-
, de Selinghinsk & de Nerf-
sk.

Les Toungoufes de tous ces cantons
e payent plus le tribut qu'en argent ,
ou en peaux d'écureuil , de loutre , de
rene & d'ours. Ils donnoient autrefois
des peaux de zibelines ; mais s'étant
plaints très-souvent, qu'on détruisoit dans
leurs pays cette espece d'animal , le
Gouvernement en a défendu la chasse
aux Russes. Cette défense ne produit
cependant pas un grand effet : on prend
toujours des zibelines ; & plus on craint
le châtiment plus on se cache. On sur-
prend quelquefois des contrevenans ;
mais les Commandants gagnent à se
laisser fléchir , & il n'y en a point qui
soient inexorables.

Les Mangascéens ont une foire qui se
tient tous les ans , où l'on vend des pel-
leteries de toute espece. Les peuples
idolâtres des environs , chassent pendant
l'hiver le long de la Néjanaïa Tongouf-

ka , de la basse Iénifei , de la Kourcika , Kantaïka , Doudina , & autres ruisseaux & rivières , comme la Karanga , la Tas , l'Ob , &c. Quelques-uns de ces chasseurs apportent leurs pelléteries eux-mêmes à la foire de Mangaséa , mais la plupart les trafiquent avec des Russes qu'ils connoissent : ils craignent d'avoir à faire à des acheteurs trop au-dessus d'eux , ou d'être forcés à livrer leurs marchandises pour un trop bas prix. Cependant il y a toujours dans cette ville quelques hommes des Nations voisines , parce qu'on a coutume d'en exiger des ôtages , qu'on ne laisse en liberté , que lorsqu'ils sont remplacés par d'autres. Lorsque tous les Chasseurs , les ôtages , les Marchands , les Receveurs du tribut sont arrivés , le commerce commence , mais secrètement & comme à la dérobée , soit afin que les marchands rusés puissent mettre à profit l'incapacité des autres , soit par la crainte que l'un d'eux , connoissant la richesse d'un autre , ne formât le dessein de l'assassiner. Presque toutes les marchandises que l'on met en vente , sont des peaux de zibelines , de renard blanc , de renard bleu , de renard noir ,

gris, &c, de goulou, de loup blanc, d'ours, la plupart blanc : dans le nombre de ces dernières il y a des peaux d'ourson de la Nijanaïa Tougousk, qui ont presque le blanc de l'argent. On apporte aussi d'Avam des peaux mégissées de jeunes rennes, qui sont de la plus grande souplesse. Ces pelleteries de l'énéïsei sont beaucoup plus estimées que celles de l'Ob & de la Léna, parce qu'elles les surpassent en grandeur, que le poil en est plus épais & meilleur ; c'est pourquoi l'énéïsei est la rivière sur laquelle les Russes font le plus d'établissements.

La foire d'énéïsei se tient tous les ans au commencement du mois d'Août. Les marchands Russes, qui reviennent de la frontière par eau, arrivent ordinairement assez tôt pour vendre quelques-unes de leurs marchandises Chinoises, avec ce qui leur reste de marchandises Russes, & revenir avec des pelleteries Mangaséennes. D'autres marchands Russes & Tatars viennent de Tobolsk, par l'Irtisch, l'Ob, la Ket, & font par terre le trajet, qui sépare la Ket de l'énéïsei. Ils arrivent ordinairement dans les premiers jours d'Août : leurs marchandises sont presque toutes

Russes : elles consistent en cuirs , draps , toiles , bas foulés , tabac de Circassie , couteaux , fourchettes , fouliers , miel , vins , étoffes , ustenciles & denrées de toutes les sortes. Quelques marchands de Krasnoiark apportent des zibelines médiocres. Il y vient aussi de toutes parts des promichelénies , & la foire est considérable.

Le Bourg de Kamenskoïé est renommé par le commerce qui s'y fait en linge de table & en savon. Outre le savon commun , on y en fait une autre espèce nommée *maslennoïée-milo* , ou *savon de beurre* ; parce qu'il n'y a aucune autre substance grasse que le beurre. Il est meilleur que le savon commun pour blanchir le linge fin , & on le vend un peu plus cher. Ce savon , connu dans la Sibérie & la Russie sous le nom de savon de Tioumenne , est très-renommé.

Le cuivre en œuvre coûte à Néviansk environ trente sols , le laiton trente-six ; il faut en excepter les ouvrages fins dont le prix est nécessairement plus considérable : le travail en est propre & solide.

Il croît dans les bois qui sont près

de Verkoutourie des pins que les Sibériens nomment *cédrés* ; on mange crus les fruits de cet arbre , tant en Russie qu'en Sibérie , & l'on en tire une huile agréable , dont les gens riches se servent aux jours de jeûnes pour faire de la pâtisserie & frire du poisson , & il s'en fait une grande consommation. On porte ces fruits dans toute la Russie ; on en fait cas même à Pétersbourg : Verkoutourie est le lieu le plus voisin d'où on puisse les transporter. Les bêtes à cornes & les chevaux réussissent très-bien dans ce canton ; le bœuf y est à bas prix. La Toure a peu de poisson ; mais il y a dans le voisinage plusieurs lacs qui en sont remplis.

C'est aux environs de la rivière d'Or-
chon & même vers la Selinga , du côté <sup>Histoire gé-
néalogique
des Tatars ,
par Abulgasi-
kan.</sup> de Solinghinskoï , qu'on trouve abon-
damment la rhubarbe ; tout ce que la
Russie en fournit aux pays étrangers vient
des environs de Solinghinskoï. Comme
cette racine est fort estimée en Europe ,
le Gouvernement de la Sibérie n'a pas
manqué de s'emparer de ce commerce ,
qui seroit très-avantageux à la Russie
s'il étoit fidèlement administré ; car il
n'en vient point d'ailleurs ; & s'il en est

venu quelquefois de la Chine, c'étoit de la rhubarbe qui y avoit été portée du pays des Mongales; parce que les caravanes de la Sibérie ont autrefois fait quelque négoce avec cette racine à Pékin. Mais à présent que les Européens la tirent directement de la Russie, on ne trouve plus à la débiter à la Chine. La rhubarbe croît en si grande abondance dans le territoire de Selinghinskoï, que le Gouvernement de la Sibérie en vend jusqu'à vingt-cinq mille livres à la fois.

Les Kamtschadales dans leur commerce, n'ont d'autres vues, que de se procurer ce qui est nécessaire à leur existence. Ils donnent aux Koriaques des martres zibelines, des peaux de renards, des peaux de chiens blancs & à longs poils, des champignons secs & d'autres bagatelles. Ils en reçoivent des habits faits de peau de rennes ou d'autres animaux. Ils échangent entr'eux les choses qu'ils ont en abondance pour celles dont ils manquent; comme des chiens, des canots, des plats, de grands vases, des auges, des filets, de l'ortie séchée pour faire de la toile, & enfin des provisions de bouche. Ce trafic se fait avec bonne-foi & avec amitié.

Ce sont les Cosaques qui ont commencé à établir le commerce dans ce pays. Dans le commencement de la conquête du Kamtschatka , ils faisoient de fréquentes incursions à main armée sur les Kamtschadales rebelles , & pilloient tout ce qu'ils trouvoient. Lorsqu'ils alloient lever les tributs , ils tiroient toujours quelques pelleteries des naturels du pays ; car indépendamment de la taxe de la couronne , chaque Kamtschadale étoit obligé de leur donner quatre renards ou zibelines , dont l'un étoit pour le Receveur , l'autre pour son Commis , le troisieme pour l'Interprète , & le quatrieme pour les Cosaques. Ceux-ci dans les tournées qu'ils faisoient pour lever les taxes , portoient avec eux des bagatelles qu'ils vendoient très-cher aux nationnaux ; & quoique par la suite ces excursions ayent été défendues , les Cosaques ont cependant la liberté de commercer avec les Kamtschadales , & de vendre leurs marchandises comme ils le veulent. Ils ne prennent pas toujours des pelleteries en échange ; mais souvent les choses dont ils ont besoin , comme canots , filets , ou provisions de bouche ; & ils n'ont

pas d'autre moyen de subsister dans un pays où l'on manque de blé & de toutes les choses nécessaires à la vie.

Quelques Ecrivains prétendent cependant que depuis plus de cent-cinquante ans, il y avoit un commerce entre les Kamtschadales & les Japonois : que ces derniers leur donnoient pour des fourrures toutes sortes d'ustensiles de fer & de cuivre, & sur-tout des aiguilles & des couteaux ; mais quand même cela seroit vrai, on ne peut le regarder comme un commerce réglé. On convient même que les Japonois ne faisoient ce trafic que dans le cas où des tempêtes les jettoient sur ces parages. D'autres écrivains, au contraire, soutiennent que les vaisseaux Japonois venoient régulièrement deux fois l'année à l'embouchure de la rivière *Bolchaia Réka*, pour ce commerce. Cependant la vérité est que les Kamtschadales n'ont jamais eu de commerce, ni entr'eux, ni avec leurs voisins. Quant aux Japonois, ils venoient dans les îles Kouriles, où ils échangeoient différentes marchandises pour des fourures & des plumes d'aigles.

Quoiqu'au commencement de la

conquête du Kamtschatka , il y eut quelques marchands en détail qui venoient avec les collecteurs des tributs , & qui portoient avec eux plusieurs petites marchandises , on ne peut cependant les regarder comme de vrais commerçants , parce qu'ils s'occupoient moins du commerce que du service militaire , qu'ils faisoient comme les Cosaques : quelquefois même les Commissaires donnoient le commandement aux Cosaques sur ces Receveurs , & il n'y avoit presque aucun de ces petits marchands qui ne souhaitât avoir le rang de Cosaque. Ce titre de Cosaque ne s'accordoit pas à tout le monde ; & ceux qui l'obtenoient n'en jouissoient quelquefois pas long-tems ; car quoiqu'ils fissent le service militaire , ils restoient dans le pays , la plupart sous le nom de bourgeois , & à la premiere révision , étoient employés sur les registres de la capitation comme de véritables habitants ; parce que l'on ne faisoit revenir personne d'un pays si éloigné & si mal peuplé.

Ce furent les Commis ou Facteurs des vrais Négociants , qui commencerent à porter quantité de marchan-

difes , d'abord à Okotsk , & ensuite au Kamtschatka , dans le tems de la seconde expédition. Ceux qui étoient employés à cette expédition , firent un si grand débit de marchandises , & quelques-uns des petits marchands qui étoient venus de Russie sur des vaisseaux en y servant de matelots étendirent tellement les branches de négoce , que dans l'espace de six ou sept années , plusieurs d'entr'eux firent un commerce de quinze à vingt mille roubles. Les Facteurs & Commis ayant fait des gains considérables , ils se livroient au luxe & à la dépense , consommerent une partie de leurs richesses , & n'osant plus reparoître devant leurs maîtres , ils s'établirent au Kamtschatka , dans l'espérance que l'éloignement & le petit nombre d'habitants du pays , empêcheroit qu'on ne les fit retourner dans leur patrie ; mais ils se tromperent.

Depuis l'expédition du Kamtschatka le commerce du pays changeant de face , on payoit argent comptant tout ce qu'on achetoit ; mais les marchands étoient tous officiers & soldats qui étoient obligés de faire crédit aux nationaux , & d'attendre jusqu'à l'hiver qu'ils fus-

fent de retour. Alors , pour leurs marchandises , ils prenoient deux des fourrures au prix du pays , & avec tant d'avantage qu'ils gagnoient trois cents pourcent.

Si l'on compare les échanges que l'on fait des marchandises du Kamtschatka avec celles de la Chine , on trouvera que malgré les dépenses qui doivent être très-considérables , à cause de l'éloignement des lieux , de la difficulté du voyage , des frais de charroi , de ceux d'entretien & autres , que mille roubles en rapportent quatre milles : c'est ce que nous allons faire connoître. Mais il ne faut pas rester plus d'un an au Kamtschatka ; car au lieu de gagner on courroit risque de perdre considérablement : voici pourquoi.

1°. Ceux qui arrivent dans ce pays , voyant que tout y est fort cher , & voulant en profiter , vendent le plutôt qu'ils peuvent ce qu'ils ont ; ils se dépouillent de tout , même de leurs habits , dans l'espérance de quitter bientôt le pays. Mais lorsque des obstacles les y retiennent une autre année , ils sont obligés de payer le double toutes les choses dont ils ont besoin.

2°. Plus les fourrures sont gardées ,

plus elles perdent de leur couleur, de leur bonté, & par conséquent de leur prix.

3°. Les marchandises qui restent dans les magasins ne leur rapportent aucun intérêt. D'un autre côté, la cherté & la mauvaise qualité des vivres, le prix considérable du loyer des logements & des magasins, le désagrément, l'ennui de vivre dans ce pays & autres inconvénients.

Les marchandises que l'on apporte au Kamtschatka sont tirées de la Russie, d'autres Etats de l'Europe, de la Sibérie, de la Bulgarie & des Calmoukes. On y porte des draps de différentes couleurs, toutes sortes de chaussures, qui se font à Casan ou à Tobolsk, des mouchoirs de soie ou de coton, du vin, en petite quantité cependant, du sucre, du tabac, différentes bagatelles en argent, quelques galons, des miroirs, des peignes, de fausses perles & des grains de verre. On y porte de la Sibérie différents vaisseaux de fer, & de cuivre, du fer en barre & des outils de ce métal, comme couteaux, haches, scies & briquets; de la cire, du sel, du chanvre, du fil pour faire des filets, des peaux de rennes tannées, de gros draps & des toiles communes.

De Boukarie & du pays des Calmouks, on y porte des toiles peintes, des toiles de coton lustrées, de différentes couleurs & d'autres marchandises de ces pays. On apporte de la Chine des étoffes de soie & de coton de plusieurs especes, du tabac, de la soie, du corail & des aiguilles, qu'ils préfèrent à celles de Russie. On y porte du pays des Koriaques toutes sortes de peaux de rennes crues & préparées; & c'est la meilleure marchandise, parce qu'il s'en fait un grand débit.

Les marchands ne doivent point se charger d'une grande quantité de marchandises, car à quelque bon marché qu'ils les donnassent personne n'en achèteroit; parce que ceux qui habitent ce pays ne faisant point de commerce, n'achètent point des marchands qui s'en vont les effets qui leurs restent: d'un autre côté, les naturels du pays ne se fournissent que de choses qui leur sont nécessaires pour le moment; autrement ils les refusent à quelque bas prix qu'on veuille les leur céder; mais quand ils se trouvent dans le cas d'en avoir besoin, ils les payent quatre ou cinq fois plus cher qu'elles ne valent: c'est pourquoi

il n'est pas possible de déterminer avec certitude le prix des marchandises que l'on porte au Kamtschatka. On peut dire en général, qu'en automne, lorsqu'il y a beaucoup de marchands, & qu'il y a une espece de foire, les marchandises sont à plus bas prix, & qu'elles sont plus cheres au printems lorsqu'elles sont débitées.

Il se vend au Kamtschatka, environ pour dix mille roubles de marchandises, qui rapportent trente ou quarante mille roubles de profit; & en portant de Kiakta les marchandises qu'on tire de ce pays, on gagne au moins le double. Or un marchand qui pourroit vendre chaque année, ses marchandises au Kamtschatka & sur les frontieres de la Chine, ou à Iakoutsk, dans le tems de la foire, feroit un gain immense.

On ne tire du Kamtschatka que des pelleteries, qui sont des castors marins des zibelines, des renards & quelques loutres. Comme autrefois il n'y avoit point d'argent dans ce pays, tous les marchés se faisoient en fourrures. Par exemple, on achetoit des marchandises pour un renard, qui étoit évalué à un rouble; mais aujourd'hui qu'ils com-

minent à en avoir, ce n'est plus à un rouble par renard que les marchés se font, c'est suivant le prix courant de ces fourrures, ou argent comptant.

Toutes les marchandises qui sortent du Kamtschatka payent à Okhotsk un droit de dix pour cent, & les zibelines de douze pour cent.

Par le tarif du prix des marchandises qui se vendent au Kamtschatka, qui a été donné par M. Kracheninnikou, on voit que la toile étrangère, qui vaut un rouble en Russie, se vend deux roubles au Kamtschatka; que les draps les plus communs, qui coûtent douze copecks, ou sols, par archine, sont vendus cinquante ou soixante sols. Le damas de dix roubles par pièces ou rouleau, vaut vingt ou vingt-cinq roubles. Le taffetas de trois roubles la pièce, en vaut huit. Des bottes qui ont coûté soixante ou quatre-vingt copecks, se vendent trois roubles, dont un vaut cent copecks. La toile de coton de Boukarie, retire sept à huit roubles, sur trois d'avance; & celle du pays des Calmouks, retire un rouble, ou même un rouble & demi, sur quarante copecks.

L'étain travaillé, qui coûte vingt-

cinq fols la livre , en rend quatre-vingt. Une marmite de cuivre de trente-cinq fols , en vaut cent-vingt. Une poêle de fer , de quinze fols , se revend un rouble. Un couteau de Soliamskoi en Sibérie , vaut cinq à six fois son prix au Kamtschatka. Le corail , à douze fols le cent , vaut un rouble. Le tabac d'Ukraine , qui vaut dix fols la livre , se vend neuf francs.

La farine de seigle , dont la mesure a coûté vingt-cinq copecks , se vend depuis quatre roubles jusqu'à huit. Le suif qui coûte neuf francs le poids de quarante livres , se vend de quatre à cinq roubles. Les peaux de renard préparées , ne gagnent que deux tiers au-dessus du prix de l'achat ; & les jeunes peaux avec le poil , qui n'ont coûté qu'un rouble , en valent jusqu'à douze.

Un revenu très-considérable que la couronne de Russie tire du Kamtschatka , c'est celui qui vient de l'eau-de-vie , dont il se fait une consommation qui produit au Fisc , cinq à six mille roubles.

Les habitants d'Ouroup & d'Itourpou ont fait quelque commerce avec les Kouriles , voisins du Kamtschatka :

mais plusieurs d'entr'eux ayant été faits prisonniers dans l'isle de Poromoufi , le commerce & la navigation furent interrompus , entre les Kouriles des deux extrémités de la chaîne.

La Russie pourra faire un commerce direct avec les côtes de la Chine , quand elle aura des ports , des vaisseaux , une population & une navigation bien établie au Kamtschatka , & que cette presque île sera défrichée. Mais il faut qu'elle établisse de bonnes loix ; car les Russes esclaves seront sans vigueur , sans activité & succomberont dans leurs entreprises ; ou s'ils réussissent , ils s'établiront dans les pays de conquêtes , éloignés de leur patrie , rompront des chaînes toujours insupportables & trop pesantes pour ne pas enfin se briser par leur propre poids. Les Colonies de Boston , qui donnent aujourd'hui tant d'inquiétudes à l'Angleterre , doivent servir d'exemple au Gouvernement Russe. Il faut aussi que le Souverain de cet empire , s'il veut achever de policer ses Sujets , & rendre ses Etats florissans , leur laisse la liberté du commerce & ne mette sur les marchandises que des impôts peu onéreux.

fond le fer & le cuivre. Pour la mine de fer, on n'avoit dans ce tems qu'un fourneau de grillage, & un haut fourneau : pour la mine de cuivre, on construisoit un fourneau moyen & deux fourneaux de fusion. La traite de la mine de fer est de cinq lieues, & elle ne donne que vingt pour cent : celle de cuivre est tirée de Bourma. On vend en cet endroit de petites marchandises de toutes especes, & toutes sortes d'ustensiles de cuivre étamé en dedans & en dehors : ces ustensiles sont mal faits, parce qu'on manque de bons Ouvriers.

A treize lieues d'Iecatherimbourg, il y a une fonderie de cuivre, qu'on appelle la fonderie de *Poleva*. Elle est entourée de retranchements pour la garantir des insultes des Bachkires. Cette fonderie a tous les fourneaux nécessaires pour couler la matte ; deux moulins à piler la mine ; dont l'un avoit plusieurs pilons & l'autre un seul. Les eaux de la *Poleva* font aller ces moulins. Il y a dans cette fonderie un hangard où l'on grille la mine. Les mattes qu'on y coule ; sont portées à Iacatherimbourg pour les affiner & les

mettre en lames. On a fait construire un haut fourneau pour exploiter la mine de fer ; quand celle de cuivre manquera. On descend dans la mine de cuivre par un escalier assez commode : elle n'est point en sillons , mais par nids ou glèbes , dans une terre noire un peu alumineuse. Elle étoit pyriteuse & ne donnoit qu'environ trois pour cent.

Plus loin on trouve la fonderie de *Kamenskié* , qui est à dix-huit lieues d'Iecatherimbourg. Cette fonderie est établie sur la *Kamenka* : elle est fortifiée d'un rempart de bois & de chevaux de frises. C'est une des plus anciennes de la Sibérie, & celle où l'on fait le meilleur fer ; il est très-vibreux , très-liant , & l'on ne coule point ailleurs de gueuses aussi parfaites : presque toutes soutiennent l'épreuve , ce que ne font point la plupart des gueuses des autres fonderies. Il y a dans cette fonderie deux hauts fourneaux & deux martinets , qui , de même que les soufflets , sont mis en jeu par les eaux de *Kamenka*. On tire le minerai près du *Pinard* , qui est à sept lieues de la *Kamenka*.

Sous la montagne de *Kolivan* , il y a une fonderie de cuivre. Les restes de

l'ancienne fonderie & du rempart dont elle étoit entourée, sont au bas de la montagne. Elle a été rebâtie en 1729, à l'endroit où elle est aujourd'hui. Il y a au haut de la montagne un puits profond de dix-sept toises, & un filon de cinq pieds, dont la mine est bleue & verte : elle donne vingt-quatre pour cent ; c'est la plus riche de cette contrée. Cependant on l'a abandonnée depuis 1732, ainsi que toutes les autres des environs, parce qu'un incendie qui s'étendit depuis l'Irrich jusqu'à l'Ob, les brûla toutes dans cette même année. On n'a exploité depuis ce tems que celles de Picktova & de Roskaïa : elles sont pyriteuses & faciles à traiter ; au contraire celles de Kolivan & de Voskresenski ne se laissent pas réduire en mattes.

La fonderie de Kolivan, après avoir été abandonnée quelque tems, a été rétablie. Elle est aujourd'hui une des plus considérables qui soient en Sibérie. On a trouvé de nouveaux filons. On a porté des échantillons à Iacatherimbouurg : ils ont été essayés par d'habiles mineurs qui ont jugé qu'elle n'étoit pas seulement riche en cuivre, mais encore en

argent, & que cet argent tenoit assez d'or pour qu'on en fit le départ. On a établi de nouveaux ateliers avec de nouveaux affinages. Mais ces derniers établissemens font devenus plus nécessaires, depuis qu'aux environs de Kolivan on a découvert dans une montagne des mines si riches en cuivre tenant de l'argent, que l'on y a trouvé des filons de deux à trois pieds de largeur qui s'étendent à plus d'un mille d'Allemagne. Dans cette mine il y a une quantité d'or natif : il paroît même assez souvent à la surface, en grains ou en petites feuilles assez épaisses.

La découverte de cette mine a été suivie de plusieurs autres qui s'étendent à l'Orient, au-delà d'Oust-Kemenogors, passant entre ce fort & Nor-Saïlan, jusqu'à la rivière de Bouktourna qui se jette dans l'Irtich. Par conséquent cette vaste étendue qui est entre l'Irtich & l'Ob, peut être remplie de mines très-riches, qui ne pourront être épuisées dans l'espace de plusieurs siècles, quand même on les exploiteroit sans discontinuer. Il n'est pas nécessaire d'y construire des machines dispendieuses pour en tirer les vapeurs ou l'eau superflue : le mi-

nerai est par-tout à peu de profondeur ; & un puits de dix toises est une chose très-rare dans ce canton. A quelques distances , l'Entrepreneur de ces mines a fait bâtir un village sur les bords de l'Ob , qui est une des plus grandes rivières de la Sibérie.

Dans ce canton , il y a une montagne nommée *Ploskaïa-Gors*. La mine qu'on en tire , se fond à Kolivan. Sur cette montagne , la mine n'est pas à plus de huit toises de profondeur. Trente Mineurs peuvent tirer en un jour depuis quatre-cents jusqu'à huit-cents livres de minerai. La qualité en est bonne ; mais on ne peut exploiter cette mine que pendant les trois mois d'été. Au pied de cette montagne , les Mineurs ont de petites huttes d'écorces de bouleau.

A quelque distance de cette mine , est la montagne de *Pikrova* ou des Sapins blancs ; on y trouve cinq autres mines qui rendent beaucoup. Le minerai est à peu de profondeur : les terriers ne sont point à plus de quinze toises de la surface , & presque tous ne sont qu'à sept. La mine est en filons considérables ; elle donne douze par cent de cuivre pur. On n'a pas la peine de cher-

cher les filons ; il ne faut que suivre les puits des anciens habitans du pays. On ne fait quels étoient ces habitans : ce n'étoit point des Kalmouckes ; car ils ne savent encore aujourd'hui que fondre le fer.

Dans l'espace d'une demi-liene au Sud de Pikrova , il y a deux montagnes où l'on trouve aussi quelque puits. Il y en a sur toutes les montagnes de cette contrée , & la plupart des travaux anciens ne sont que des puits : quelques-uns sont de huit toises de profondeur ; mais ce n'est qu'en un terrain mol qui cède aisément au marteau. Il y a apparence qu'on ne connoissoit point alors l'usage de la poudre dans ce pays.

Les Tatars Vesk-Tomskiens qui habitent le long des rivières de Kondoma & de Morassa , connoissent l'art de fondre le fer ; on n'a même dans ce canton que celui qu'ils forgent. Presque toutes les huttes de ces Tatars sont des fonderies. On doit juger delà qu'il seroit possible de se dispenser d'en bâtir à grands frais comme on fait en Europe. Le foyer de ces huttes qui sert de cuisine , & qui est un trou fait dans la terre , est une partie du fourneau. Un

chapiteau d'environ un pied de hauteur, de la largeur du foyer, c'est à-dire, d'un demi-pied de diametre, & qui diminue de sorte qu'il n'a vers le haut qu'un pouce & demi, fait avec le foyer tout l'appareil métallurgique. Il y a au-devant un trou que l'on bouche pendant la fusion, & par le côté un autre trou par lequel passent deux soufflets. Deux hommes servent ce fourneau : l'un stratifie alternativement le charbon & le minerai qui doit être brisé, remplit le fourneau de ces deux matieres; & l'autre fait aller les deux soufflets. Dès que le charbon est un peu consommé, il en remet, ainsi que du minerai, & continue de la sorte, jusqu'à ce qu'il ait mis environ trois livres de minerai. Ils ne peuvent en fondre davantage. Le Souffleur souffle encore quelque tems; ensuite, ôtant avec des pinces la pierre qui bouche le trou de devant, il cherche le métal parmi les cendres dont le foyer est rempli : il le frappe avec un marteau de bois, & fait tomber les charbons qui s'y étoient attachés. Des trois livres de minerai ils retirent ordinairement trois livres de fer : il est grossier, mais fort bon.

A quelque distance de Tomsk, dans un bourg nommé *Bogorodokoïé*, il y a une fonderie qui consiste en quatre murs & un toit qu'on ôte à volonté. On y voit deux fours joints ensemble par un mur mitoyen ; chaque four a une demi-aune de diametre & une aune de profondeur : la même ouverture sert d'œil & de passage à la tuyere. Après avoir répandu dans le fourneau un peu de poussière de charbon, & adapté la tuyere qui est d'argile, on forme le fourneau avec des briques, & l'on remplit de terre grasse, sèche & pulvérisée les vuides qui sont entre ces briques. Les Fondateurs prétendent que s'ils muroient cette ouverture, le feu seroit trop violent, & que leur opération réussiroit mal.

Ils trouvent le long de l'Ob la mine qu'ils fondent : elle est en petits morceaux, jaune en dehors, brune en dedans, & fort compacte. A quatre lieues du village, il y a une montagne qui est toute de minerai : il est à peu-près de la même couleur que celui de l'Ob, mais non aussi compacte : ils ne l'employent que dans le cas où ils n'ont pas l'autre en quantité suffisante, parce qu'ils ont éprouvé que ce dernier donne le meilleur fer.

Avant de fondre la mine, ils la grillent avec du bois : elle devient rouge & tendre. Alors ils la jettent dans une auge longue & étroite, dans laquelle un homme la pile avec un assez gros pilon. Ils disent que, sans le grillage, ils ne tireroient point de fer de cette mine. Après ces préparatifs, ils remplissent de charbon le fourneau, &, ôtant une partie du toit, ils laissent le passage libre à la fumée ; ensuite ils mettent sur le charbon un peu de mine pilée. Ils commencent à mettre peu de mine, & augmentent de manière qu'ils coulent environ deux pouds ou quatre-vingt livres de fer, qu'ils vendent vingt ou vingt-six sols le poud. Ce fer est excellent, & le plus liant qui se fonde en Sibérie.

Le voyage de Kamtschatka avoit fait établir une fonderie de fer sur le ruisseau de Telme, à une demi-lieue de l'Angare ; mais n'ayant pas réussi comme on le défireoit, on l'abandonna dès l'automne de 1734. La montagne d'où l'on tiroit le minerai, est à plus de vingt lieues de distance de la fonderie. Cependant depuis longtems les Bratkskains de cette contrée tirent de la mine du

même endroit & la fondent. Les Russes des environs en tirent aussi, & ils ont du fer en abondance.

La montagne est couverte d'un lit de terre qui a deux pieds d'épaisseur. Sous cette terre on trouve un roc parsemé de filons qui ont depuis quatre jusqu'à sept toises de profondeur. La mine est ordinairement une argille jaune, remplie de riches couches brunes, & de petits grains ronds & gros comme des pois. Elle devient rouge au grillage, & donne le tiers, le quart, & quelquefois la moitié de fer.

Aux environs du village d'Orlensk il y a une fonderie couverte d'écorces de bouleau : elle est composée, entr'autres choses, de deux fourneaux d'essai. Il y a deux mines : l'une est blanche & tient peu de fer, mais il est excellent ; cependant, comme on n'en tire que deux onces par cent, on ne la fond point. Cette mine passe aussi pour tenir argent. L'autre est une mine de cuivre fort pauvre.

Sur le bord de l'Olecma, à quelque distance de son embouchure, il y a plusieurs montagnes où l'on trouve la mine de fer qui est excellente & très-facile à travailler. Toute la pointe d'une de ces

montagnes est d'une riche mine de foie brisée en plusieurs morceaux , qui sont parmi une mine de fer jaune-terreuse , & quelquefois rouge. On en trouve des morceaux qui pèsent douze à seize-cents livres ; mais ils sont extrêmement rares : les plus communs sont de trois à quatre livres. La mine est naturellement détachée sans aucun mélange de pierres , & on peut la tirer avec la pelle seule. Huit ou dix Ouvriers en tirent dans un jour depuis seize jusqu'à vingt-mille livres. On la jette dans une caisse de bois qui peut en contenir cette quantité. Lorsqu'elle est pleine , on la couvre de bois & on y met le feu : c'est ainsi que se fait le grillage. On en remplit ensuite des sacs de cuir que des hommes portent sur leurs épaules jusqu'au bas de la montagne : ils peuvent faire chaque jour huit à dix voyages. On ne travaille à cette mine que pendant l'été ; dans les autres saisons la terre est gelée.

Près de Iakoutsk il y a une mine de fer & une fonderie. Cette fonderie consiste en trois huttes : on forge dans l'une & on fond dans les deux autres. Chacune de celle-ci a douze ou quinze petits fourneaux , où l'on met la mine pi-

lée & stratifiée avec les charbons, & l'on retire des gueuses de quarante à quatre-vingt livres. Chaque fourneau peut être chargé trois fois par jour. On met les gueuses en barre à un grand martinet, mis en mouvement par des eaux qui font aussi aller des soufflets, quand elles sont hautes. Cette fonderie est bien située : elle est entourée de bois & si perfectionnée, qu'on y a forgé des ancres.

Sur la gauche de l'Angare, à deux lieues dans les terres, à la hauteur de Slobode Cosaque qui est sur la rive droite, on a trouvé du minerai dans deux montagnes qui sont l'une près de l'autre; mais l'on a donné la préférence à l'une des deux, parce que la mine qu'on en tire est plus facile à travailler. On y voit huit puits, dont quelques-uns sont profonds de dix toises. La mine s'y montre en feuilles qui ont communément deux pieds & demi en quarré. Elle est brune, mêlée de jaune, souvent pleine de cavités; cependant elle est bonne. Il y en a une autre fort tendre, presque semblable à l'ardoise, & une troisième aussi tendre que celle-ci, mais qui a toute l'apparence d'un bois minéralisé. On y

travaille en automne après la moisson ; & l'on descend les Mineurs dans les puits avec des cordes. Les galeries n'y sont poussées qu'à quatorze toises, parce que les terres pourroient s'effondrer ; d'ailleurs il n'y a pas un Ouvrier qui sache étayer. Dans le voisinage de cette mine on a construit une petite fonderie où l'on coule des gueuses de quatre-vingt à cent-vingt livres.

On fond à Katskaïa des gueuses du poids de quatre-vingt livres, d'une très-bonne mine de fer qu'on trouve dans le ruisseau de Kata, vers l'embouchure des ruisseaux de Poleva, Mouria & Kopaïera. Il y a quelques endroits où les eaux du Kata lavent le minerai ; on construit des radeaux sur lesquels on apporte la mine à Katskaïa : elle est en gros morceaux, très-riche, & souvent jaune en dehors.

Entre deux bras du Koxa il y a des mines de cuivre. On y trouve les plus belles fleurs de cuivre, tant vertes que bleues, dans une gangue brun-foncé, très-dures, en petits morceaux, & très-faciles à rirer. Un des filons que l'on suit, est large de quatre pieds à la surface & presque perpendiculaire. Il s'in-

cline seulement un peu du Nord au Sud, & diminue beaucoup d'épaisseur. Dans cette contrée les minéraux se trouvent à la surface de la terre, & ne s'y enfoncent que très-peu. Il ne faut, pour les tirer, ni construire de machines dispendieuses, ni exposer sa vie dans des galeries souterraines. Il n'y a pas de bois auprès de cette mine, & elle est dans un terrain qui n'est pas beaucoup plus élevé que ceux des environs, ce qui empêche qu'on ne puisse y pratiquer une galerie pour l'écoulement des eaux; par conséquent on ne peut y établir de fonderie.

La fonderie de Kouchvinskoï est établie sur le ruisseau de Couchva aux frais du Gouvernement. On tire le minerai qu'on y emploie de la montagne de Blayodat, qui en est à une demi-lieue. Cette montagne qui surpasse en circuit & en hauteur toutes les montagnes des environs, est composée presque en entier d'une mine de fer qui est des plus riches & des plus excellentes : c'est ce qui a fait nommer cette montagne *Blayodat* ou *bon Présent*. Elle a environ cinquante toises de hauteur perpendiculaire. On y trouve en quelques endroits des aimants d'une assez bonne qualité : les

meilleurs sont près de la cime, un peu vers le Midi. Cette montagne est percée çà & là, sans ordre ; il semble que ces cavités ayent été remplies de mines. Celle qu'on y trouve est, selon la structure de la cavité, quelquefois en petites veines, courtes & longues, & quelquefois en filons interrompus. Il n'est pas possible d'imaginer ici des lits horizontaux, & il paroît qu'on ne peut y travailler selon les regles ordinaires des Mineurs Allemands.

Les fonderies de Tchernovskoï & de Vorjno-Tagilskoï, ainsi que celle appelée *Chouralinsk*, appartiennent à un même particulier. Ces deux dernières sont situées sur le haut Taghil ; à six lieues de la source de cette riviere. Entr'autres ouvrages qu'on y fait, on y forge des ancras ; on fore & polit des canons. Dans celle de Bingorskoï on fait du fer-blanc, du laiton, des ustensiles. On y apporte le fer crud de Nynno-Taghil. Le cuivre qu'on emploie à faire du laiton, vient des ateliers de Soksonne au district de Kongour : il est plus malléable que celui de Kolivan. On fait venir la cadmie d'Allemagne ; rendue à ces fonderies, elle revient à trois sous & de-

mi la livre. Cependant il y a du gain ; car sur cinquante livres de cuivre on ne met que soixante-dix livres de cadmie , & l'on retire soixante-dix livres de laitton. Ce qu'il y a de plus incommode , c'est de faire venir de Russie la terre à Potier, parce que les argilles de la Sibérie ne peuvent être employées à faire des creusets ; elles ne soutiennent pas un feu violent. On a la même difficulté pour les formes où l'on coule le laitton ; on a essayé de les faire de toutes manieres avec toutes sortes de pierres : elles ont toujours éclaté. Il a fallu , pour y suppléer , employer de grandes tables de fer , couvertes d'argille.

On trouve dans les environs de la Neva plusieurs fonderies qui appartiennent au Gouvernement. Presque toutes ont de grandes digues pour y resserrer & amener les eaux. La mine de fer que l'on y travaille vient des bords de cette riviere & du ruisseau d'Apelaïche. Quoiqu'elle rende médiocrement, elle donne d'assez bon fer : il passoit pour être le meilleur de ce pays, avant qu'on exploitât les mines de l'Ifer.

Sur le ruisseau de Liala & sur celui de Kamenka qui s'y jette , est la fon-

derie de Lialinsk où l'on fait du vitriol de cuivre. Il y a dans les environs deux mines éloignées l'une de l'autre de cent roises seulement : on n'y travaille point en hiver , mais on porte le minerai à la fonderie pendant cette saison : il rend environ deux pour cent. La mine ressemble à une belle pyrite jaune : elle se montre en petites veines , sans ordre , mêlées d'un quartz noirâtre qui a une propriété toute particuliere ; il devient peu-à-peu gris comme une argille , ensuite blanc & diaphane comme l'eau , & semblable à une bleinde. Cette mine étant fondue contient une autre matiere qui ressemble au wolfram , mais elle est plus pesante que cette mine de fer & que le cuivre : on n'en connoît point encore les propriétés.

A douze lieues de cette fonderie on trouve une autre mine verdâtre , & très-semblable à une argille pétrifiée , qui est cendrée , rougeâtre & trouée par endroits. On la nomme *Mine de Niasf-minsk* , parce qu'elle est au voisinage du ruisseau de Niasma. Elle donne à la fonte peu de scories & beaucoup de cuivre noir. On en a trouvé une autre près du village de Laptier , au mont Ragou-

fin, qui tient du fer & un peu de plomb; mais le défaut d'Ouvriers empêche qu'on ne l'exploite.

Les Tatars Télétiches ont une ma-
 niere bien simple pour distiller l'eau-de-
 vie. Ils font cette opération au foyer or-
 dinaire. Ils mettent sur un trépied un
 chaudron de fer, garni d'un couvercle
 de bois, percé de deux trous, l'un au
 milieu & l'autre au côté. Celui du mi-
 lieu est bouché : on adapte à l'autre un
 tuyau de bois recourbé, qui entre dans
 un petit vaisseau placé dans un autre
 vaisseau de bois fait comme une auge,
 & plein d'eau. C'est avec du lait de ju-
 ment qu'ils font leur eau-de-vie. Ils
 commencent par le faire aigrir dans une
 espece d'outre qui paroît mal-propre.
 De là vient la mauvaise qualité qu'a leur
 eau-de-vie. Elle est assez forte; mais ils
 en font un cas singulier, parce que l'i-
 vresse, causée par cette liqueur, n'est
 point accompagnée de maux de tête,
 comme l'ivresse du brandevin.

Les Tongouses distillent leur eau-de-
 vie d'une maniere un peu différente de
 celle des Tatars. Le vaisseau ou l'alam-
 bic dans lequel ils mettent le lait aigri,
 est un chaudron de fer, peu profond :

Distillation
d'eau-de-vie.

le chapiteau est de bois ou d'écorce de bouleau , & de forme cylindrique : ce réfrigérant est un plat de fer qu'on met sur le cylindre ; & , pour fermer exactement les jointures de ces vaisseaux , on se sert de gros drap au lieu de lut. La suite de l'opération n'a rien de particulier. Ce qui reste dans le chaudron , ils le versent dans un sac de drap , le laissent égoutter , le font sécher , & mangent cette espece de fromage. Ils tirent des eaux-de-vie du lait de vache comme de celui de cavalle , & elles sont d'égale force. On a vu distiller de l'eau-de-vie de lait de vache qui étoit assez spiritueuse pour s'enflammer.

Aux environs d'Irkoutsck il y a trois endroits où l'on distille de l'eau-de vie de grains qui n'est pas plus forte que celle de lait. Dans le premier , il y a huit alambics ; dans le second cinquante-trois ; dans le troisieme soixante. Autrefois ces brasseries appartenoient à des particuliers qui déli vroient les eaux-de-vie au Gouvernement pour un certain prix ; mais les Chancelleries , les Vainvodes & les Brasseurs gagnoient immensément à ce trafic , & le peuple en souffroit , parce que l'eau-de-vie lui coûtoit

une fois plus qu'elle n'auroit dû. Sa Majesté Impériale s'en est chargée. Le Conseil achete les eaux-de-vie directement à juste prix, & les fait ensuite distribuer en détail dans tous les cabarets. Avec un peu d'industrie on pourroit faire en sorte qu'elles coûtassent la moitié moins. Il faudroit donner avec plus d'art la chaleur nécessaire à la fermentation, & empêcher avec plus de soin l'évaporation; mais, lorsqu'on fait ces représentations aux Ouvriers, ils disent qu'ils veulent suivre la méthode de leurs peres.

Les Chinois qui habitent les frontieres de la Sibérie, ont une autre maniere de faire leur eau-de vie. Ils prennent du malt d'orge ou d'avoine, ou des deux ensemble; ils regardent même ce mélange comme pouvant faire le mieux. Ce malt doit être grossier comme pour faire le tarasson, dont nous allons parler plus bas. Il est versé dans une cuve, humecté, remué, couvert avec soin. Pendant qu'il refroidit, on fait bouillir du houblon dans peu d'eau, afin qu'il devienne épais: on y met de bonne lie en assez grande quantité. Quand cette décoction est aussi refroidie que le malt,

on les mêle ensemble ; & on les verse dans un vase enterré , que l'on bouche & que l'on couvre aussi exactement qu'il est possible. On laisse le tout ainsi disposé pendant six à sept jours : plus la matière fermente , & plus on a d'eau-de-vie. Cependant on prépare le fourneau qui doit servir à la distillation : on y maçonne un chaudron de fer coulé ou forgé. Lorsqu'on juge que la matière a suffisamment fermenté , on allume le fourneau , & on remplit d'eau le chaudron. Dès qu'elle commence à bouillir , on place sur le chaudron un gril de fer , sur celui-ci un autre gril fait de bois & fort serré ; enfin on place sur ce gril un cylindre de bois assez étroit , eu égard à la capacité du chaudron. On met sur les grils le malt fermenté , en différentes fois , par lits épais , environ d'un pouce & demi ; en observant de n'en mettre un nouveau que quand les précédens ont été pénétrés par la vapeur. Quand le cylindre est plein , on y adapte un chapiteau qui ferme exactement , & on assure bien toutes les jointures. Le chapiteau est garni d'un long bec de cuivre , qui porte la liqueur en un vase d'étain placé dans une tine remplie d'eau froide ,

où quelquefois on met de la glace. On entretient le feu de sorte que l'eau bouille modérément, & la liqueur coule continuellement comme d'un petit tuyau. Lorsqu'il commence à passer beaucoup de phlegmes, on défait l'appareil; on remplit l'alambic de nouveau malt; on recommence l'opération jusqu'à ce que tout le malt fermenté soit distillé, & l'on a de l'eau-de-vie très-pure, très-forte & très-bonne.

C'est aux Cosaques de Bolscheretskoï que les Kamtschadales doivent la découverte de la distillation de l'eau-de-vie. Ils employent une herbe qu'ils nomment *Herbe douce*, la font fermenter par paquets, avec de l'eau chaude, dans un petit vase où l'on mêle des bayes de *Gimolost*. On tient ce vase couvert dans un endroit chaud. S'il n'est pas bien bouché, la liqueur s'aigrit, bout avec grand bruit, & fermente si fort qu'on voit le vase remuer. Cette première fermentation produit une liqueur qu'on appelle *Prigolovok*. Pour en faire de la *Braga*, boisson plus forte, on la verse dans un vase d'eau, où trempe encore de la même herbe douce. Ce mélange fermente vingt-quatre heures; & quand

il cesse de bouillir, on a de la *Braga*. C'est avec celle-ci que se fait l'eau-de-vie. On la jette dans une chaudiere, avec les herbes destinées à la distillation. Cette chaudiere est bouchée d'un couvercle de bois, dans lequel on fait passer un canon de fusil qui sert de tuyau. La premiere distillation donne une eau-de-vie commune, qui s'appelle *Raka*. Les gens riches boivent de la seconde distillation, qui rend cette eau-de-vie d'une force à corroder le fer. Cette dernière eau-de-vie est fort chere. Le marc de la chaudiere est bon à faire de la *Braga* pour le peuple, & ce qu'on jette engraisse le bétail, qui le mange avec avidité.

Quelquefois on se dispense de ratifier l'écorce avant de distiller la plante; mais elle produit alors une eau-de-vie qui a les effets les plus dangereux. Elle coagule le sang; elle cause de violentes palpitations de cœur: elle enivre aisément, & son excès va jusqu'à priver un homme du sentiment. Si on veut arrêter l'ivresse de cette boisson par un verre d'eau froide, on y retombe bientôt; & quand elle n'ôte pas l'usage de tous les sens, elle lie au moins les pieds. Pour
peu

peu qu'on boive de cette eau-de-vie, elle trouble le sommeil de songes inquiétans.

On a de l'eau-de-vie en plus grande abondance & de meilleure qualité, lorsqu'on se sert, au lieu d'eau pour faire distiller l'herbe douce, d'une infusion de *Kiprei*. Cette plante est l'*Epilobium* de Linnæus qu'on trouve en Europe comme en Asie. La moëlle de sa tige est d'un goût agréable, qui ressemble aux cornichons séchés des Kalmouks. Sa feuille verte & son écorce broyée, s'infusent & se prennent comme du thé verd, dont cette infusion a le goût. Le *Kiprei* sert aussi à faire du vinaigre. Les meres mâchent cette herbe, & l'appliquent sur le nombril des enfans à qui elles viennent de couper le cordon umbilical.

Le *Tarasson* est une boisson fermentée : on en consomme beaucoup à Ir-^{*Tarasson,*}
koutsk. Les Russes le comparent au vin, ^{*espece de*}
parce qu'il en a la couleur ; mais c'est ^{*Biere.*}
plutôt une espece de biere, car il n'y entre point de raisin. Cette liqueur enivre, quand on en boit trop, & quelques verres seulement operent cet effet, quant on n'a pas la tête forte. Elle n'est pas agréable, parce qu'elle est faite avec

des vaisseaux malpropres, ainsi que l'eau-de-vie de la Chine, qui a toujours mauvaise odeur. On fait le Tarasson avec du malt d'orge ou de froment grossier, & qui ressemble à du gruau. On en verse dans une cuve & on l'humecte seulement avec un peu d'eau chaude, & on couvre le vase avec soin. Quelque tems après on verse un peu d'eau bouillante; on remue en écrasant, afin qu'il ne se forme aucun grumeau, & on recouvre la cuve. On continue de verser de l'eau bouillante & de remuer, jusqu'à ce que l'eau ait pris assez de malt, pour être gluante & très-colorée, à-peu-près comme l'est la troisième cuvée de bière. Ensuite on la laisse tiédir, & on la verse dans un vase étroit qui est enterré; on y met un peu de houblon Chinois, pressé & préparé en forme de tuile; on recouvre avec soin le vase & on laisse le tout en fermentation. Le houblon préparé de la sorte a déjà reçu l'addition nécessaire à la fermentation. Il n'est donc pas nécessaire d'y joindre, comme on fait en Europe, du houblon bouilli en petite quantité, afin de ne pas donner trop d'amertume, & d'y mêler, pour hâter l'opération, un

peu de pain blanc & de lie de biere. Dès que la fermentation est commencée, on observe, avec soin, si elle ne cesse pas tout-à-coup, ce qu'on reconnoît lorsque la matiere gonflée commence à se rassoir : alors il est tems de la verser dans un sac de toile & de moyenne grandeur. Le sac est lié, mis sous une presse ; on reçoit la liqueur dans un vase que l'on bouche bien & qu'on porte dans le cellier. On voit que cette boisson est une espece de biere, qui, étant préparée dans des vaisseaux propres, peut être aussi bonne que celle de Suède, ou que la double biere d'Angleterre.

Les Tongouses qui habitent les environs de l'Ona, ne font pas la biere avec du houblon ; mais avec une plante nommée dans ce pays, *chasta*. Cette biere a le même goût que la nôtre ; cependant elle est plus spiritueuse. La plante que l'on substitue au houblon est le *likhen* pulmonaire que l'on trouve dans presque toute la Sibérie sur les sapins, & dans la plus grande partie de l'Europe, sur les chênes & les hêtres. Cette plante est fort amere.

Sur le ruisseau de Telma, on avoit bâti une digue & quelques maisons,

Biere

Manufature
de Drap.

pour y établir une fonderie qui n'a pas réussi. Quatre habitants imaginerent de tirer de ce lieu un parti avantageux. Ils se rendirent à Moscou & obtinrent du Prikas de Sibérie, pour dix mille livres, la propriété des bâtimens faits, & la permission d'y établir une manufacture de drap. Ils ont bien commencé leur entreprise; l'argent ne leur manque pas, & cette manufacture pourra devenir florissante. Ils ont fait bâtir trois moulins: on file la laine, fait & foule le drap; mais il y manque un habile Teinturier. Il seroit à désirer que le Telma fût un ruisseau plus considérable; les moulins ne sont mis en mouvement que par l'eau qui tombe sur les roues.

*Damasqui-
nage.*

Contre l'usage général des Nations de Sibérie, les Bourettes qui habitent dans les environs du fort Balachanskoï, exercent un art, & plusieurs y sont habiles. Ils damasquent le fer avec l'argent & l'étain: on en fait des ornemens de harnois de cheval, de ceinturons, de couteaux-de-chasse & de ceintures; on en fait aussi beaucoup de cuillers.

Voici ce qu'en dit M. Gmelin. « Nous voulûmes voir quelques Bourettes tra-

»vailler en notre présence , & nous
 »leur proposâmes d'écrire en traits d'ar-
 »gent sur une plaque , le nom de Sa
 »Majeste Impériale. Ils l'entreprirent
 »& forgerent un fer , dont nous leur
 »avons donné le modèle. Ils le firent
 »rougir une seconde fois , le laisserent
 »refroidir , firent ensuite les tailles
 »nécessaires avec un ciseau aigu , tenant
 »toujours le fer de plus en plus loin &
 »frappant sur le ciseau sans cesse avec
 »un marteau. Cette opération fut ré-
 »pétée trois fois , en donnant aux tail-
 »les à chaque fois une direction diffé-
 »rente ; ainsi elles se croisoient. Afin
 »qu'elles fussent égales , ils regardoient
 »souvent leur ouvrage. Cette incision
 »étant faite , ils damasquinerent &
 »furent bientôt prêts à tracer les lettres.
 »Ils prirent du fil d'argent fort mince &
 »de deux grosseurs , avec de l'argent
 »battu très-mince , & commencerent à
 »travailler ; mais inutilement : ils n'é-
 »toient pas assez exercés dans le dessein
 »pour imiter les caracteres qu'on leur
 »avoit écrits. Nous les fîmes tracer sur
 »la plaque même , & ce secours les fit
 »réussir. Ils posèrent un fil d'argent à
 »l'extrémité d'un des traits , l'y enfon-

»cerent en le battant, suivirent ainsi
 »tout le trait, couperent le fil, cou-
 »vrirent chaque trait de même l'un
 »après l'autre, & affermirent tous ces
 »fils en les battant de nouveau».

Lorsqu'ils veulent couvrir d'argent une plaque entière, ou seulement quelque partie, ils taillent de l'argent battu, de la forme de la plaque ou de la partie qu'ils veulent couvrir, & l'incrustent de la même manière. Ils ne se servent pour ce travail que d'un marteau plat aux deux bouts, dont l'un est fort uni & l'autre entaillé & rude : lorsqu'ils entaillent le fer, ils ne frappent d'aucun des bouts, mais du milieu du marteau. Ils incrustent l'argent avec le bout rude, polissent avec l'uni. Ils filent l'argent eux-mêmes en le faisant passer par un trou qui a le diamètre qu'ils veulent donner au fil : ils battent aussi l'argent, & on voit qu'il n'est point passé entre les cylindres. Leurs creusets sont de fer : ils ne connoissent point ceux de terre.

*Moulins
 à scier.*

A la fonderie de Kouchvinskoï, il y a deux moulins à scier, dont l'un est construit à l'ancienne manière, & l'autre à la Saxone : ce dernier peut faire en un jour ce que l'autre fait en huit. Au som-

met d'une montagne , qui est à quelque distance delà , on a trouvé une fourchette à trois pointes qui est de cuivre le plus pur ; elle étoit ornée de quelques figures ; & épaisse , à-peu-près comme le dos d'un couteau. Le manche étoit rond & un peu aplatti , plus épais que le reste , & terminé par un bouton. Une autre fourchette toute pareille fut trouvée auprès de la fonderie Zchernotortchinskoï. Au haut d'une autre montagne que l'on visitoit , on trouva une pièce de cuivre pur , ovale , mince , à peine large comme la main , semblable à un petit bouclier un peu convexe d'un côté & légèrement concave de l'autre.

Les Tongoufes d'Ilimsk font leurs canots d'écorces de bouleau , cousus , gaudronnées & joints en dedans par des bois à cerceau qui se croisent. Ces canots ont les bouts pointus & sont beaucoup plus long que larges. Les plus grands ont trois toises & demie de longueur sur une de large au milieu : ils peuvent contenir quatre hommes. Les plus petits ont une toise sur deux pieds trois pouces , & ne contiennent qu'un homme. Les Tongoufes remontent & descendent les rivières dans ces canots avec beaucoup

Canots.

chadales construisent les voitures de terté.

« Les traîneaux sont faits de deux
 » morceaux de bois courbés : ils choisif-
 » sent pour cet effet un morceau de
 » bouleau qui ait cette forme, ils le
 » séparent en deux parties, & les atta-
 » chent à la distance de treize pouces,
 » par le moyen de quatre traverses : ils
 » élèvent vers le milieu de ce premier
 » châssis, quatre montans qui ont environ
 » dix-neuf pouces d'équarissage. Ils éta-
 » blissent sur ces quatre montans, le
 » siège, qui est un vrai châssis de trois
 » pieds de long, sur treize pouces de
 » large : il est fait avec des perches
 » légères, & des courroies. Pour rendre
 » le traîneau plus solide, ils attachent
 » encore sur le devant un bâton qui
 » tient par une extrémité à la première
 » traverse, & par l'autre, au châssis qui
 » forme le siège ». Chacun de ces traî-
 » neaux est attelé de quatre chiens ; ces
 » chiens coûtent quinze roubles, & le har-
 » nois en coûte vingt. Les traits sont deux
 » courroies larges & amples qu'on attache
 » sur les épaules des chiens, à une espèce
 » de poitrail : chaque trait porte une petite
 » courroie, avec un crochet qui passe
 » dans un anneau attaché sur le devant du

traîneau. Le timon est une longue courroie qui est aussi attachée par un crochet sur le devant du traîneau, & de l'autre bout, au milieu d'une petite chaîne qui tient les chiens de front, & les empêche de s'écarter. Une courroie plus longue, qui sert de rênes, tient par un bout au traîneau, comme le timon, & s'accroche de l'autre à une chaîne qu'on attache aux chiens de volée.

Le Kamtschadale conduit son attelage avec l'*Ochtal*, ou bâton crochu de trois pieds, garni de grelots, qu'il secoue pour animer les chiens, criant *Onga*, s'il veut aller à gauche; *Kna*, s'il tourne à droite. Pour retarder la course, il traîne un pied sur la neige : pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Quand la neige est glacée, il attache des glissoires d'os ou d'ivoire sous les semelles de cuir dont les ais du traîneau sont revêtus : quand il y a des descentes, il lie des anneaux de cuir à ces semelles. Le voyageur assis, les jambes pendantes, a le côté droit vers l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'asseyaient dans le traîneau, le visage tourné vers les chiens, ou qui prennent des guides. Les hommes conduisent eux mêmes leur

voiture , & vont à leur façon.

Quand il y a beaucoup de neige , il faut absolument avoir un guide pour frayer le chemin. Ce guide précède les chiens avec des especes de raquettes qui sont faites de deux ais assez minces , séparés dans le milieu par deux traverses , dont celle de devant est un peu courbée. Ces ais , ces traverses , sont garnis de courroies qui se croisent pour soutenir le pied. Le conducteur prend les devants , & fraye la route jusqu'à une certaine distance ; ensuite il revient sur ses pas , & pousse les chiens dans le chemin qu'il leur a ouvert. Il se perd tant de tems à cette manœuvre , qu'on a de la peine à faire deux lieues & demie dans un jour , tant les chemins sont difficiles , hérissés de glaces & de brossailles.

Un Kamtschadale ne va jamais sans raquette & sans patins , même avec son traîneau. Si l'on traverse un bois de faule , on risque de se crever les yeux , ou de se rompre bras ou jambes , parce que les chiens redoublent d'ardeur & de vitesse à proportion des obstacles. Dans les descentes escarpées , il n'est pas possible des les arrêter ; quelque précaution que l'on prenne , ils emportent le

traîneau, & souvent renversent le voyageur. Alors il n'a d'autre ressource que d'aller après ses chiens, qui vont d'autant plus vite, que le poids est plus léger. Quand le traîneau s'accroche, l'homme le rattrape & se laisse emporter rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés ou de lassitude ou par quelque obstacle.

Les poëles des Iakoutes sont construits comme ceux de Russie. Les gens riches en ont qui sont de terre à fourneaux; les autres en ont qui sont de briques. Quelques-uns de ces poëles ont trois voûtes l'une sur l'autre, la chaleur dure plus long-tems. Les uns ont l'ouverture en dedans de la chambre, pour ne point perdre de chaleur; les autres l'ont en dehors, pour éviter les vapeurs sulphureuses qui sont très-dangereuses.

Lorsque les Kamtschadales veulent allumer du feu, ils prennent un petit ais de bois sec, percé de plusieurs trous, dans lequel ils tournent avec rapidité un bâton sec & rond, jusqu'à ce qu'il s'enflamme. Ils se servent au lieu de mèche, d'une herbe séchée & bien broyée. Chaque Kamtschadale porte toujours avec lui un de ces instruments

Poëles.

*Manière
dont les
Kamtscha-
dales allu-
ment du feu.*

enveloppé dans de l'écorce de bouleau. Ils préfèrent cette façon de faire du feu, à nos fusils, parce qu'ils n'ont pas un effet aussi prompt.

*Comment
ils forgent le
fer.*

Ils font un très-grand cas des instrumens de fer, tels que couteaux, fleches, haches, aiguilles, &c. Dans les premiers tems qu'ils furent soumis, un Kamtschadale s'estimoit riche & heureux dès qu'ils possédoit un morceau de fer. Aujourd'hui même lors qu'un chaudron est usé par le feu, ils ont soin d'en ramasser les morceaux; ils les forgent à froid entre deux pierres, & ils en font toutes sortes de petits instrumens utiles, comme des fleches & des petits couteaux. Tous les peuples du Kamtschatka & de la partie orientale de la Sibérie, sont très-avides de fer : ils font des fleches & des lances, des pots & des marmites qu'ils achètent. Ils enlèvent quelquefois aux Russes des armes à feu, mais ils ne savent point s'en servir. Ils sont fort adroits à raccommoder les aiguilles : lorsque la tête se rompt, ils la percent de nouveau jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la pointe.

Chaîne singulière.

De tous les ouvrages des Kamtschadales aucun n'est plus étonnant qu'une chaîne faite avec une seule dent de

cheval marin. Elle avoit été trouvée par les Cosaques, dans une iourte abandonnée par les Tchouktschis. Cette chaîne avoit environ un pied de longueur : les premiers anneaux étoient plus grands que les derniers, & ils étoient aussi ronds & aussi unis que s'ils eussent été faits au tour. Ce qu'il y a de surprenant c'est que des gens aussi sauvages aient pu faire, avec un simple instrument de pierre, cette chaîne, qui eût passé chez nous pour un ouvrage curieux.

Les Koriaques font des cuirasses, avec de petits os qu'ils cousent ensemble, avec des courroies. Les piques dont ils se servent à la guerre sont aussi faites d'os : elles ont trois pointes, & sont enfoncées dans de longs manches de bois : l'os est si poli qu'il est très-luisant.

Les armes des Kamtschadales sont des arcs, des flèches, des lances, des piques & des cottes de maille. L'arc est fait de bois de melese : il est couvert d'écorce de bouleau; & les cordes sont de nerfs de baleines. Les flèches sont ordinairement de la longueur d'une archine trois quarts, & sont armées de pointes faites d'os ou de pierres. Ils les nomment différemment, suivant la différence des bouts, dont

Cuirasses des Koriaques.

Armes des Kamtschadales.

elles sont garnies. Une flèche avec un bout mince d'os, est appelée *Pinch* ; quand il est large *Aglpinch* ; lorsque le bout est de pierre , *Kauglatch* , &c. Quoique leurs flèches soient mauvaises & malfaites , elles sont cependant dangereuses , parce qu'elles sont empoisonnées. Celui qui a le malheur d'en être blessé meurt ordinairement dans les vingt-quatre heures.

Leurs lances sont armées d'os ou de cailloux. Les picques , qu'ils appellent *Oukarel* , sont armées de quatre pointes ; elles sont attachées à un manche que l'on fiche au bout de longues perches. Leurs cottes d'armes ou cuirasses sont faites de nattes ou de cuir de veau ou de cheval marin , qu'ils coupent en lanières , & joignent l'une à l'autre de façon qu'elles peuvent se plier comme des baleines. Ils les mettent du côté gauche & les lient sur le côté droit , comme une camisole. De plus , ils s'attachent deux ais ou petites planches : celle de derrière est plus haute , elle sert à garantir la tête , & l'autre met la poitrine à couvert.

*Bouffole des
Sibériens.*

Les chasseurs de Sibérie portent toujours une bouffole pour retrouver leur

chemin , lorsqu'ils se sont égarés. Cette boussole est de bois ; l'aiguille en est très-bien aimantée. Elle a une rose qui marque huit vents principaux. Les noms de ces vents y sont écrits ; quand aux autres , ils ne leur donnent pas de nom. Ceux qui tiennent le milieu entre les principaux , sont désignés chacun par une ligne , & pour en nommer un , on dit la ligne entre tel & tel vent ; par exemple , pour exprimer celui que nous appellons Nord-Est , on dit la ligne entre Nord & Nord-Est : ceux qui sont entre les vents principaux & les mitoyens sont exprimés par un point ; ainsi le point d'Est à Sud-Est , signifie Est-quart de Sud-Est ; & ainsi des autres.

Les Koriaques ne savent point diviser les tems par année & par mois ; ils ne connoissent que les quatre saisons de l'année ; ils ne donnent des noms qu'aux quatre vents cardinaux. Ils appellent celui d'Est *Kongekat* , celui d'Ouest *Geipewkig* , celui du Nord *Gitchigolivisa* , & celui du Midi *Eutelioïo*.

*Comment les
Koriaques di-
visent le tems.*

Les seules Constellations qu'ils connoissent sont la grande Ourse , qu'ils appellent dans leur langue , *la Renne sauvage* ; les Pleyades , *le nid de canard* ;

*Leur As-
tronomie.*

Orion, qu'ils appellent *Ioultaout-Etaour*, c'est-à-dire, il est tombé obliquement; Jupiter, qu'ils nomment la *Fleche rouge*; la Voie-lactée, la *Riviere parsemée de petits cailloux*.

Ils comptent la distance d'un endroit à un autre par journée, comme font les *Iakoutes*; chaque journée peut s'évaluer entre trente & cinquante verstes.

*Instruments
de Musique.*

Les Tatars qui sont au-delà de Kasan, ont un instrument de musique que les Russes nomment *Gouffi*: il est fait comme une harpe. Cet instrument a dix-huit cordes, soutenues par un chevalet fort bas, & posé près de l'endroit où ces cordes sont attachées. Les chevilles autour desquelles elles sont tournées, & avec lesquelles on les accorde, sont à l'autre côté de l'instrument. La première & la seconde de ces cordes sont à la quinte; la troisième est à un demi ton plus haut que la seconde; la quatrième à la tierce de la seconde; la cinquième à la tierce de la quatrième; la sixième à un demi ton plus haut que la cinquième; la septième à un ton de la sixième, & ainsi des autres. Le Musicien s'affied à terre, joue de la main droite la basse, & de la main gauche le dessus.

ARTICLE VIII.

*Maladies auxquelles sont sujets les
Peuples de la Sibérie ; les Remedes
qu'ils emploient.*

SI les plaisirs de ces peuples sont bornés, leurs maux ne le sont pas autant. Cependant ils ne connoissent ni Chirurgiens, ni Médecins : si ce n'est point un malheur, c'est une consolation qu'ils ont de moins.

La petite vérole emporte plus de la moitié des enfans. Le scorbut & la débauche des peres & meres leur occasionnent beaucoup de maladies que les enfans n'ont point dans d'autres pays. Ils n'ont, pour ainsi dire, que leurs étuves pour se guérir : elles sont très-salutaires à ceux qui n'éprouvent que les maladies analogues au climat ; mais elles ne sont qu'un palliatif pour les maladies vénériennes. Celles-ci y sont plus dangereuses que par-tout ailleurs, parce que le scorbut s'y trouve presque-toujours réuni, & que le remede propre à l'une de ces maladies est toujours contraire à l'autre.

Les maladies vénériennes sont si répandues dans la Sibérie & dans la Tartarie septentrionale, qu'il est à craindre que, par la suite des tems elles n'y détruisent totalement l'espèce humaine.

Il paroît que la petite vérole a pénétré en Sibérie par l'Europe. Les Tatars vagabonds situés au Midi de la Sibérie, ne connoissent presque point cette cruelle maladie. Ils en ont une si grande frayeur, que lorsque quelqu'un en est attaqué, on le laisse seul dans une tente avec des vivres, & l'on va camper ailleurs. Les Tatars qui pénètrent dans la Sibérie en sont attaqués presque aussitôt : il en meurt beaucoup ; ceux qui ont atteint l'âge de trente-cinq ans n'en échappent presque jamais.

Cette maladie fait de grands ravages chez les Tatars de la Tchouline. Il s'écoule quelquefois dix ans sans qu'on la voie paroître ; mais lorsqu'elle est revenue elle dure quelquefois trois ans. Les Yakoutes qui éprouvent souvent les tristes effets de la petite vérole, ont une singulière manière de raisonner sur cette maladie. Ils disent, toutes les maladies sont quelque chose de mauvais ; donc elles viennent du Diable. Comme il y a

différentes maladies , il y a différents Diables ; donc il y a un Diable de la petite vérole. C'est lui , qui d'abord l'a donnée ; mais il ne prend pas toujours la peine de l'inoculer aux hommes ; donc il y a des petites véroles naturelles , & des petites véroles communiquées par le Diable même de la petite vérole. Cette superstition est peut-être un reste de celles de l'antiquité. Les Egyptiens croyoient que le corps de l'homme étoit soumis à trente-six démons ou esprits de l'air, qui se l'étoient partagé, & que chacun d'eux avoit un empire absolu sur la partie qui lui étoit assignée. Ils savoient les noms de ces esprits , & croyoient que lorsqu'une partie du corps étoit malade , ils pouvoient , par des prières , engager celui qui en étoit directeur , à la guérir.

Le mal de Naples est , pour ainsi dire , commun à tous les habitants du district d'Argoune , hommes , femmes , vieux , jeunes & mêmes aux enfants. On ne peut , sans compassion , penser aux tristes suites que peut avoir cette maladie. Le seul remède dont ils fassent usage est la décoction de peuplier blanc , ou de mélèze , avec l'alun. Ce remède étant propre à faire pénétrer le venin jusqu'aux parties

intérieures , hâte la mort des malades : Ceux qui existent avec ce mal cruel , sont incapables de travail & réduits à périr de misère & de douleur.

La plupart des enfans naissent avec cette maladie. On fait que le fœtus tire sa substance nourricière de la liqueur qui filtre à travers de la matrice de la mere ; & cette liqueur étant envenimée , le virus se communique à l'enfant , quand même il seroit sain dans sa formation. Ce virus est encore la source de plusieurs autres maladies. Les Kamtschadales ne connoissent le mal vénérien , que depuis que les Russes sont venus dans leur pays.

Les principales maladies qui regnent parmi les Tongouses , sont l'épilepsie , le mal de Naples & le *Volosse*. Dans la première , ces peuples s'imaginent que lorsqu'un enfant en est attaqué pour la première fois , il ne faut pas le toucher , mais seulement le bien couvrir , & qu'alors il en guérit ; mais que si on le touche le mal devient incurable. Il est rare à la vérité que les enfans en meurent ; cependant ils n'en guérissent pas.

La maladie nommée *Volosse*, est com-

mune aux Russes & aux Tongouses. Elle se déclare par un abcès dont la matiere ressemble à des cheveux. Ceux qui en jugent les plus sainement disent qu'il y a dans les eaux de ce canton, une espece de vers qui ressemble parfaitement à des cheveux ; mais ils s'imaginent que ces animaux sont en effet formés de cheveux coupés & jettés dans ces eaux. Ils pensent que ces vers s'attachent aux hommes quand ils se baignent, pénètrent & se glissent par-dessous la peau ; qu'ayant blessé plusieurs parties, il s'y forme une tumeur qui devient abcès ; & qu'il faut en faire sortir tous ces vers qui s'y sont multipliés. Pour cet effet on bassine l'abcès, matin & soir, avec une lessive chaude, dans laquelle on met un peu d'argentine. Le préjugé du pays est que lorsque les vers ou cheveux sortent de l'abcès, le malade doit éviter de les voir, sinon le remede seroit sans effet. Quand l'abcès ne cause plus aucune douleur, la guérison est parfaite ; mais il devient chancreux si l'on differe les remedes. Ces vers se meuvent dans l'eau avec une grande vivacité : leurs corps peut se resserrer & s'étendre beaucoup. Ils ressemblent en effet à des

cheveux ; mais , lorsqu'on les examine , on voit que ce sont des vers composés d'une infinité d'anneaux , qu'on ne peut distinguer qu'à l'aide d'un microscope : la tête de ces petits animaux est pointue & plus mince que le reste du corps ; la queue est un peu plus grosse. Les plus grands ont huit ou dix pouces de longueur ; les plus petits cinq. Ils sont d'un blanc jaunâtre , ont le long du dos une raie brune , & les côtés noirâtres : leur bouche est semblable à celle de la sangsue.

Sur la rivière d'Onon , près du ruisseau de Kire , il y a une source d'eau chaude dont les Tongouses font usage dans leurs maladies , soit internes , soit externes. Ils y menent leur Lama , qui leur enseigne comment il faut la boire & s'y baigner. Il y a un bain particulier pour chaque sexe. Les maladies des yeux sont fréquentes parmi eux : la rougeole y est commune & dangereuse. À Oudinsk , l'incommodité qu'on y éprouve le plus ordinairement , est une espèce de Panaris que l'on connoît aussi à Selinghinsk. On le guérit avec un onguent fait d'une once de graisse de porc , une once de résine , deux dragmes ,
de

de verdet & de vitriol de Chypre.

Il y a plusieurs années que les Tongouses avoient un Lama, qu'ils regardoient comme un grand Médecin. Son art médicinal, consistoit dans la brûlure & l'application des ventouses. Lorsque l'opération ne réussissoit pas, il la répétoit quinze ou vingt fois à toutes les parties du corps, jusqu'à ce que le malade guérît ou mourût. Ses instruments étoient une ventouse de cuivre, qui pouvoit contenir seize onces, & une lancette pareille à celle des Maréchaux. Son opération par la brûlure étoit un martyre. Après avoir appliqué les ventouses, il plaçoit à l'endroit du corps qu'il jugeoit le plus convenable, un petit rouleau mince & court, fait d'aigrettes d'armoise; il l'allumoit à l'extrémité supérieure & le laissoit brûler jusqu'à ce qu'il fût en cendres.

Pour guérir la gale & toutes sortes d'éruptions à la peau, il fendoit du plomb dans une cuiller de fer, du mercure, du soufre pulvérisé, jusqu'à ce que la masse entière fût réduite en cendres; il l'humectoit de thé, & en frotoit les parties malades. On regardoit aussi ce Lama comme un grand

Oculiste : tous les aveugles du pays avoient en lui la plus grande confiance.

Ses remèdes étoient des poudres répandues ou soufflées dans l'œil , & quelquefois des opérations. Une espèce de ses poudres étoit d'un brun rouge , faite de cuivre en lames & de soufre calcinés. Une autre étoit composée de deux parties d'argent & d'une de bronze , réduites en cendre dans une cuiller de fer. Après avoir humecté la première avec du thé , il en couloit quelque gouttes dans l'œil malade. Dans l'autre poudre qui étoit blanche , il y mêloit du lait de femme.

Ce Médecin regardoit le cuivre calciné comme un moyen très-efficace de faire sortir la petite vérole ; c'étoit , selon lui , une panacée : on pouvoit l'employer dans toutes les maladies internes ; elle emportoit les humeurs malignes , soit par les voies accoutumées , soit par d'autres voies. La seule opération chirurgicale qui lui fût connue , étoit celle de la raie. Ses instruments étoient un petit crochet , une aiguille droite & une lancette de maréchal. C'étoit lui qui faisoit ses instruments ainsi que ses remèdes. Il étoit Médecin , Chirurgien ,

Apothicaire & Forgeron.

Vers le milieu de l'été les habitants d'Iakoutsk sont attaqués d'une fièvre chaude qui, dès le second ou le troisième jour, donne le délire, & dure jusqu'au quatorzième : la convalescence est de cinq ou six semaines. Vers le mois de Mars, ils ont un nouvel accès qui est de huit jours. Enfin cette maladie revient périodiquement tous les printems ; alors elle a plus de malignité & la convalescence est beaucoup plus longue. Cette fièvre chaude paroît être d'une espèce particulière, qui, comme l'épilepsie, a ses retours annuels, & ne se termine qu'avec la vie. A Kiockta, ils se servent de l'arsenic pour guérir la fièvre tierce.

La ville de Tomsk est sujette aux épidémies. Dans l'été de 1733, il y eut une sur le bétail, qui ne laissa que dix vaches & le tiers des chevaux. Personne ne chercha à y remédier, & les habitans dirent que leurs peres n'avoient rien fait dans un cas semblable.

Aux mois de Juin & de Juillet, tous les habitants de Tara sont sujets à un mal qui commence par une tache de trois lignes de largeur : elle paroît indistinctement sur toutes les parties du

corps & est de couleur blanchâtre. Quelques-uns disent l'avoir vue rouge ; d'autres prétendent avoir aperçu au milieu un petit point noir. Elle est d'abord dure , insensible , peu élevée , croît promptement & devient en quatre ou cinq jours grosse comme le poing , sans que la douleur & la dureté varient. Dès qu'elle croît le malade ressent une grande lassitude & une soif extraordinaire ; il perd l'appétit , est fort assoupi , sujet aux étourdissements , & est très-oppressé. Le malade a l'haleine puante , le teint blême , & ressent de vives douleurs internes , qui ne lui permettent pas de rester long-tems dans la même situation ; il a une soif ardente , enfin une transpiration abondante qui annonce la mort. Les personnes robustes soutiennent cette maladie environ dix jours , celles qui sont foibles meurent plutôt. La couleur des malades ne devient point mauvaise ; la langue n'enfle point , & l'on n'apperçoit dans l'esprit aucune altération.

Telle étoit cette maladie , lorsque la cause & le remède en étoient encore peu connus ; mais aujourd'hui elle est moins dangereuse. Elle regne à Tara ,

dans tous les forts de l'Irtich , dans la Kalmoukie , dans les provinces de Tobolsk & d'Isisk. On lui a donné en Russie , le nom de tumeur pestilentielle ; cependant elle est différente de la peste , & le traitement en est une preuve.

Cette maladie fait aussi des ravages dans le canton d'Isétsk & dans les forts construits pour contenir les Bachkeres. Un jeune payfan en fut attaqué : se sentant une dureté au menton , il la perça avec une aiguille , la couvrit de sel ammoniac & de tabac de Circassie , contint l'emplâtre avec un bandage , & n'interrompit point ses travaux à la campagne. La chaleur du soleil enflamma la plaie , la partie malade enfla & devint douloureuse. Le jeune homme fut alors obligé de rester chez lui & d'observer la diete. Il n'eut ni soif , ni aucun des accidents ordinaires ; mais , vers le douzieme jour , l'abcès devint si gros que le malade ne pouvoit plus ni avaler , ni presque respirer. On y mit de la fiente de porc ; il diminua un peu & la douleur fut moins insupportable ; mais l'orsqu'on levoit l'appareil , il augmentoit sur le champ. Vers le quinzieme jour le malade perdit entièrement l'ap-

pétit ; la poitrine devint oppressée & le malade fut sans espérance. Dans cette extrémité on eut recours à M. Gmelin : il traita cette maladie, qui lui étoit, pour ainsi dire, inconnue. » Je pensai, dit cet Auteur, qu'il y » auroit encore espérance si je pouvois » tourner l'abcès en suppuration & rendre quelque fluidité à la masse du » sang, qui déjà commençoit à s'épaissir ». Il fit dans l'abcès une profonde incision ; & n'ayant que de l'eau-de-vie, il s'en servit pour arrêter le sang. Il répandit dans la plaie du précipité rouge, mit dessus une emplâtre émolliente, & fit prendre au malade, de trois heures en trois heures, jusqu'à quatre fois quatre grains de mercure dulcifié. Le lendemain la plaie suppura, l'oppression de la poitrine cessa, la gorge devint plus libre, & en peu de jours le malade fut hors de danger.

Dès qu'on apperçoit sur son corps la tache blanchâtre, on a recours au Chirurgien, qui est ordinairement un Cosaque ou un Maréchal. Il mord la tumeur jusqu'au sang, ou il enfonce une aiguille au milieu & de côté dans quatre endroits également distants, jusqu'à ce

que le malade en sente la pointe : alors le Chirurgien mord la tumeur tout au tour ; mais pas aussi profondément qu'il auroit fait , s'il ne se fût point servi de l'aiguille : ensuite il mâche un peu de tabac de Circassie , le mêle avec du sel ammoniac , l'étend sur la plaie & le couvre d'une emplâtre. On renouvelle cet appareil deux ou trois fois dans vingt-quatre heures ; mais la tumeur ne se dissipe ordinairement que vers le septieme jour. La plaie se guérit aisément , parce que la masse du sang n'a point été infectée de l'humeur.

Le malade doit , autant qu'il est possible , s'abstenir de boire : l'eau crue , le thé , le brandevin lui seroient nuisibles. Il ne peut manger ni fruits , ni légumes ; on lui permet seulement du pain trempé dans du quouas , ou dans le bouillon de coq ou de karauche : il peut aussi manger du raifort rouge. Toute viande , excepté la chair de coq , seroit nuisible : la karauche séchée ou cuite est salutaire ; le brochet seroit dangereux.

Les chevaux sont aussi attaqués , dans le même tems , d'une épidémie à-peu-près semblable. Elle commence par une

tumeur qui est rarement moins grosse que le poing , mais beaucoup moins dure que celle des hommes. Cette tumeur est en deux fois vingt-quatre heures beaucoup plus grosse qu'une tête de mouton : l'animal à la tête basse, paroît triste & ne mange plus ; mais s'il est en liberté , il court à l'eau & boit beaucoup. Le deuxième jour de la maladie , la tumeur devient molle , mais elle n'aboutit point d'elle-même ; on est obligé de la percer : cependant il arrive souvent que l'animal meurt. On a essayé plusieurs traitements qui n'ont point eu de grands succès.

Quelquefois on fait dans la tumeur , qui est insensible , une incision avec un couteau , & l'on y enfonce un fer rouge jusqu'au vif , ou on enfonce un fer pointu dans l'abcès , jusqu'à ce que l'animal le sente. On passe aussi au travers de la tumeur un fil qu'on y laisse & qu'on tire de tems en tems d'un côté & d'un autre , jusqu'à ce que l'animal meure ou guérisse. La tumeur est quelquefois si grosse qu'il faut enfoncer le fer d'un demi-pied pour atteindre le vif. L'intérieur en est jaunâtre & semblable à du vieux lard. La poitrine & les

parties sont , dans les chevaux , fort souvent attaquées par cette maladie : celle de la poitrine est la moins dangereuse.

Pendant le traitement , on tient le cheval dans une écurie obscure : on ne lui donne point d'eau ; on lui fait seulement manger un peu de quouas pour l'empêcher de mourir de faim. Par ce régime on guérit presque tous les chevaux. Comme on ne prend pas toujours la peine de tenir ces animaux enfermés , plusieurs meurent dans les endroits où ils pâturent avant qu'on se soit apperçu de la maladie , mais lorsqu'on connoît qu'un cheval en est attaqué , on le sépare des autres.

Il y a dans cette maladie une particularité qui mérite quelque attention. On prétend que pendant les deux mois où elle regne , tous les jours ne sont pas également dangereux ; qu'il y en a deux ou trois qui emportent beaucoup de chevaux , & que dans ceux qui suivent il en meurt peu. Quand la chaleur est plus grande le mal s'anime ; mais on redouble les soins & l'attention , pour en arrêter les progrès.

Les bêtes à cornes sont peu sujettes à cette maladie. Les moutons en sont

moins attaqués que les vaches ; mais s'il arrive qu'ils le soient , la laine empêchant qu'on ne voie la tumeur assez promptement , ils meurent avant que l'on s'apperçoive de la maladie. On distingue dans ce pays , les autres maladies des vaches & des moutons. Il y a souvent des épidémies qui n'attaquent pas un seul cheval , & ne se déclarent par aucune tumeur. Les animaux paroissent tristes , sont constipés ; quelques moments avant de mourir , ils sont couverts de sueur. Les Tongouses & les Bouretes qui habitent au-delà du lac Baikas sont les seuls dont les troupeaux n'ont point eu de maladies épidémiques. La peste est inconnue en Sibérie.

M. Gmelin parle d'un livre de Médecine , appelé *Joseph* , écrit en Persan & en Arabe , & dont il donne une description qu'il nous paroît inutile de rapporter ici. Voici quelques remèdes dont il s'est fait donner l'explication par les plus célèbres Mulles ou Prêtres Mahométans de ce pays.

Pour la morsure d'un chien , brûlez des cheveux d'hommes , prenez-en la cendre , répandez-la sur la blessure. Pour toutes sortes de plaies , ces cendres ,

mêlées avec du vinaigre, sont salutaires : elles adoucissent la douleur des dents.

Un Maniaque recouvre le jugement en buvant du lait de femme mêlé avec l'urine d'homme. Les ascarides séchés, mis en poudre & soufflés dans l'œil, dissipent la cataracte. Le sang de grenouille guérit les taies des yeux. Le suc de fumier de cheval est un remède contre la surdité, &c. Nous ne rapportons ici ces rêveries que pour donner une idée de l'ignorance de ces peuples.

Les principales maladies des Kamtschadales sont le scorbut, les ulcères, la paralysie, les cancers, la jaunisse & le mal de Naples. Ils croient que tous ces maux leur sont envoyés par des esprits, qui habitent les bois de bouleaux, de saules & d'osiers, lorsque quelqu'un d'eux coupe des brossailles où ces esprits font leur séjour.

Quoiqu'ils employent contre ces maladies les paroles & les charmes, ils se servent cependant de plantes & de racines. Pour guérir le scorbut, ils prennent des feuilles d'une certaine herbe appelée *Mirkajoun*, qu'ils appliquent sur les gencives : ils boivent aussi une

décoction d'herbes *Brousnitsa* & *Wodianitsa*. Les Cosaques employent pour s'en guérir, le *Slanets* ou *Cedrus humilis*, ou les bourgeons de cèdre, qu'ils boivent en guise de thé; ils mangent aussi de l'ail sauvage. Ces deux remèdes sont efficaces.

Ils appellent les ulcères *Oon*. La plupart de ceux qui en sont atteints en meurent presque aussi-tôt. Ces ulcères ont quelquefois deux ou trois pouces de diamètre. Lorsqu'ils entrent en suppuration, il s'y forme quarante ou cinquante petits trous; &, s'il n'en sort point de matière, c'est, selon les Kamtschadales, un signe de mort. Ceux qui en rechapent sont obligés de rester au lit pendant au moins deux mois & demi. Pour faire suppurer ces ulcères, on applique dessus la peau d'un lievre qu'on vient d'écorcher; & lorsque ces ulcères s'ouvrent, on tâche d'arracher jusqu'à la racine, d'où sort la matière purulente.

La paralysie, les cancers, le mal vénérien, sont regardés chez eux comme des maladies incurables. Ils disent qu'ils ne connoissent cette dernière que depuis que les Russes sont venus dans leur

pays. Ils ont encore une autre maladie , qu'ils appellent *Soujoutche* : elle ressemble à la gale , & vient sous la poitrine en forme de ceinture. Si la suppuration ne s'établit pas , cette maladie est mortelle. Ils croient que personne ne peut éviter de l'avoir une fois dans sa vie.

Ce qu'ils appellent *l'Aigle* , est aussi une maladie qui infecte le corps : elle a les mêmes symptômes que la gale ; elle donne quelquefois la mort. La gale attaque chez eux la plupart des enfants.

Ils appliquent , avec succès , sur les ulcères des éponges marines , pour les faire suppurer. Le sel alkali qui est renfermé dans cette éponge , empêche de croître les chairs mortes qui sont autour. Cependant la guérison est lente & difficile. Les Cosaques mettent encore sur les ulcères le marc de l'herbe douce qui reste dans les chaudrons après qu'on a tiré l'eau-de-vie ; & par ce moyen ils dissipent & font sortir la matière purulente.

M. Steller

Les femmes employent la framboise de mer pour faciliter leur accouchement & hâter leur délivrance. Elles font encore usage du *Nignou* , connu en Rus-

se sous le nom de *Rave marine*. Elles en pulvérisent la coquille avec les pointes ou piquants : elles prennent aussi cette poudre pour se guérir des fleurs blanches ; mais ce remède n'est que diurétique , il n'arrête point l'écoulement.

Elles emploient , avec beaucoup de succès contre la constipation , la graisse de loup marin. Elles boivent du thé des Kouriles , qui est une décoction du *Pentafilloides fructicosus* , pour se délivrer des coliques ou tranchées & de toutes les douleurs de ventre qui sont causées par le refroidissement. Elles appliquent sur toutes les blessures de l'écorce de cèdre ; & elles prétendent que cette écorce a la vertu de faire sortir les bouts des flèches qui peuvent être restés dans les chairs.

Pour se guérir de la constipation, elles font cuire du joukoula-arigri , & mangent ensuite cette espèce de bouillie. Dans la dysenterie , elles mangent du *Lac-Luna* , qui se trouve dans plusieurs endroits du Kamtscharka : elles font aussi usage contre cette maladie de la racine de *Chelamain*.

Pour guérir le mal de gorge , les

DES TERRES POLAIRES. 111

Kamtchadales boivent, avec succès, le suc aigri & fermenté de l'herbe nommée *Kiprei* ou *Epilobium*. Les femmes en couches emploient aussi ce remède pour favoriser leur délivrance.

Lorsqu'ils sont mordus par un chien, ou un loup, ils appliquent sur la blessure les feuilles d'*Ulmaria*, pilées : ils en boivent aussi la décoction, principalement pour les douleurs de ventre & le scorbut. Ils en pilent les feuilles & les tiges pour les appliquer sur les brûlures.

Ils se guérissent du mal de tête, avec du broufutsa gelé. Lorsqu'ils ont mal aux dents, ils font une décoction d'*ulmaria*, qu'ils font bouillir avec du poisson : ils en gardent dans leur bouche, & appliquent les racines sur les dents gâtées. Ceux qui sont atteints de l'asthme, mâchent de l'herbe appelée *Sageltche* : ils en boivent aussi la décoction quand ils crachent le sang, ou s'ils ont fait quelque chute dangereuse. Les femmes enceintes en boivent pour fortifier leurs enfants, ou pour être plus fécondes. Ils croient que cette herbe rend la voix plus claire & plus nette.

Ils boivent la décoction d'une plante

qui ressemble à la gentiane , pour se guérir du scorbut & de toutes les maladies internes. Ils font usage du thé marin contre la dyssenterie. Les femmes boivent des décoctions de la plante *Koutackjou* pour ne pas avoir d'enfants : elles appliquent la plante toute chaude sur les taches livides, qui proviennent de quelque contusion , & elles se dissipent. Pour l'insomnie on mange les fruits de la plante *Ephemera*.

Quand ils ont mal aux yeux , ils se guérissent avec une décoction de la plante nommée *Zexa*. Les habitants de la pointe méridionale des Kouriles , ou *Kourilaskaia Lopatha* , font usage de lavements , ce qu'ils ont vraisemblablement appris des Kouriles : ils font une décoction de différentes herbes qu'ils mettent quelquefois avec de la graisse ; ils la versent dans une vessie de veau marin , & ils attachent une canule à son ouverture : pour prendre ce lavement , le malade se couche sur le ventre la tête baissée. Ils font tant de cas de ce remède , qu'ils s'en servent dans toutes sortes de maladies.

Ils ont un remède contre la jaunisse qu'ils regardent comme infailible. Ils

prennent la racine de la plante *Caltha palustris*, (l'iris sauvage ou la violette des bois) la nétoient, la pilent toute fraîche avec de l'eau chaude, versent le suc qui en sort & qui est blanc comme du lait, dans des vessies de veau marin, & s'en donnent des lavements pendant deux jours de suite : ils en prennent trois par jour. Ce remede leur rend le ventre libre & les purge. Cette façon de se guérir ne doit pas paroître extraordinaire à ceux qui connoissent la vertu de cette plante.

Ils ne se servent pour la saignée ni de lancettes, ni de ventouses; ils prennent la peau qui est autour de la veine avec des pincettes de bois, la percent avec un des instrument de cristal, & laissent couler autant de sang qu'ils le jugent à propos. Quand ils ont mal aux reins, ils frottent la partie malade devant le feu avec la racine de ciguë, observant en même-tems, de ne pas toucher la ceinture, dans la crainte que si on alloit jusque-là, il ne s'en suivît des crispations de nerfs ou des convulsions.

Quand ils ont des douleurs dans les jointures, ils se servent d'une espèce de champignon qui vient sur le bouleau;

ils l'appliquent en cône sur la partie malade , en allument la pointe , & laissent brûler le tout jusqu'à la chair vive ; ce qui la met en macération & occasionne une grande plaie. Quelques-uns , pour la fermer , mettent de la cendre de cet agaric ; d'autres n'y mettent rien. Ce remède est connu dans toute la Sibérie.

Les Koriaques ont beaucoup de soin des malades : ce sont les Chamans qui traitent toutes les maladies : ils ne connoissent point l'usage des drogues ni des simples.

ARTICLE IX.

Histoire Naturelle de la Sibérie.

§. I.

Des Animaux.

Chevaux. LES Animaux de terre font une grande partie du commerce & de la richesse des peuples de la Sibérie : ils ne font la guerre à la plupart que pour en avoir la peau. Dans cette contrée les chevaux

sont petits & foibles. Aux environs de Krasnoiark , il ne vivent pendant l'hiver que d'herbes pourries & de racines qu'ils déterrent. Ceux que nourrissent les Bourettes , qui sont vers le fort Kabenskoï , ont à peine fait six lieues qu'ils ne peuvent plus marcher.

Les Flouchives nourrissent des troupeaux considérables de bœufs & de vaches ; mais les vaches n'ayant qu'une fort mauvaise nourriture , donnent très-peu de lait. Les bœufs qui sont dans le canton du fort Balachanskoï sont fort renommés & aussi beaux que ceux de Circassie. Les Bouretes montent indifféremment sur les chevaux, les bœufs & les vaches.

Bœufs.

Les moutons de cet endroit de la Sibérie , ont de larges queues comme ceux des Kalmoukes. Les habitants en nourrissent une grande quantité. Dans le district de Krasnoiark , les moutons Kalmoukes y multiplient abondamment & ne dégèrent point. Leur laine est plus grossière que celle des moutons de Russie qui est elle-même assez dure ; mais il sont plus gros , la chair en est plus savoureuse , & ils produisent davantage aux propriétaires.

Moutons.

Argali.

L'argali est un mouton sauvage qu'on trouve communément dans la partie méridionale des montagnes voisines de l'Irtisch, soit vers la Kalmoukie sur la Boukhtourma, soit du côté de l'Orient, jusques dans les hautes montagnes de l'Ob & de l'énisei, dans celles du lac Baical & dans celles appelées *Slannoï-khrebret*, qui séparent les rivières d'Amour & de Léna. Cet animal a un goût exquis : il est connu sous différents noms dans tous ces pays. Sur la forme extérieure; c'est-à-dire, par la tête, le cou, les pieds, la queue courte, il est semblable au cerf; il a la même vivacité; mais il est plus sauvage : quand il a atteint l'âge de trois ans, il est d'une telle force & d'une telle vivacité, que dix hommes peuvent à peine le contenir. Les plus grands Argalis sont de la grandeur d'un dain. Leurs cornes prennent naissance au-dessus & près des yeux, directement devant les oreilles; elles se courbent d'abord en arrière, ensuite en avant, en forme de cercle, jusqu'à l'extrémité qui se recourbe un peu en haut & en dehors, elles sont depuis la naissance jusqu'à la moitié, un peu ridées; le reste est plus uni. C'est peut-être,

dit M. Gmelin , la forme des cornes de cet animal qui l'ont fait appeller mouton sauvage par les Russes. Si on en croit les Sibériens , sa plus grande force est dans ses cornes. Les mâles se battent souvent , courent l'un à l'autre les cornes baissées & se les rompent. Il n'y a qu'une très-grande force qui puisse rompre les cornes de cet animal : tant qu'il est en vie , elles consistent en longueur & en largeur ; l'endroit qui tient au crâne devient toujours plus épais. Une corne qui a toute sa crue étant mesurée selon sa courbure , a quatre pieds de long : elle pèse environ trente ou quarante livres : à la naissance elle est épaisse comme le poing. Quand l'animal est jeune , ses cornes sont d'un blanc jaunâtre ; mais plus ils vieillit , plus elles noircissent. Ses oreilles sont pointues , médiocrement larges ; & ordinairement il les porte droites. Ses jambes de devant sont longues d'environ dix-huit pouces ; celles de derriere le sont davantage : il a la corne fendue. L'argali a un fanon ; son poil est gris , mêlé de brun : il a le long du dos une raie jaune , dont l'extrémité est rouge de renard : les jambes sont ainsi , que le ventre , de cette cou-

leur ; mais le ventre est un peu plus pâle. Cette couleur dure depuis le commencement d'Août jusqu'au printemps : à cette saison , ces animaux changent de poil & deviennent rouges.

Les femelles sont plus petites que les mâles : leurs cornes croissent très-peu , sont minces , peu ridées , presque droites & faites à-peu-près comme celles de nos boucs.

Les parties intérieures de cet animal sont semblables à celles de tous les animaux ruminants. L'estomac a quatre cavités distinctes & la vésicule du fiel est grosse. La chair est plus délicate que celle du chevreuil , & la graisse est d'une saveur très-agréable. L'argali se nourrit d'herbes. Il entre en rut en automne & met bas au printemps ; sa portée est d'un ou deux petits. Il a le poil du chamois , se bat souvent contre lui : il habite les rochers. Cet animal , dit l'Auteur cité , est peut-être le musimon des anciens , car il est semblable à celui que Pline & Gesner ont décrit.

Ânes sauvages.

Dans les déserts voisins de Sagan-nor , il y a beaucoup d'ânes sauvages. Quand il fait sec , la disette d'eau les oblige de quitter la Mongalie qu'ils habitent ordi-

nairement, & ils se rendent dans ces déserts. Ils ont la taille & la forme d'un cheval, sont bai-clair, ont de longues oreilles, & la queue pareille à celle de la vache : leur vitesse est extrême.

Du côté du fort d'Oust-Kamensk il y a beaucoup de cerfs ; on y en trouve qui sont très-grands, très-vieux, & très-furieux. La Sémine-gori, ou montagne aux cerfs, est remplie d'une grande quantité de ces animaux. La terre y a un goût salé qui leur plaît ; ils en mangent beaucoup. Il y a une autre espèce de cerfs qu'on nomme maralis : ils sont de couleur jaune, & se trouvent aux environs de Iamichéva.

Cerfs.

Les rennes sont en grande quantité dans la Sibérie & sont une partie de la richesse de ce pays. Elles ne diffèrent point de celles dont nous avons donné la description dans cet ouvrage.

Rennes.

Dans les environs du fort dont nous venons de parler, il y a des sangliers & des élans. Au Nord de la Léna, ces derniers animaux y sont en grand nombre. Les Tongouses les prennent de deux manières différentes. Par la première, ils contraignent l'animal d'entrer dans

Sangliers
Elans.

les rivières, l'y poursuivent avec leurs canots qui vont plus vite qu'il ne peut nager : par la seconde, ils le chassent avec leurs chiens, & lorsqu'il y a beaucoup de neige, ils ne tardent pas à l'attraper.

Ours, Les ours ne sont point rares dans ce pays : on y voit aussi des hyènes. Cet animal féroce ne vit que de proie. Il se cache sur les arbres entre les branches, & lorsqu'il passe un cerf, un élan, un écureuil ou un lièvre, il s'élance sur lui, le mord au milieu du corps jusqu'à ce qu'il lui ait ôté la vie & le dévore. Il aime le gibier de toute espèce ; mais il attaque plus volontiers les gros animaux ; il les prend assez souvent dans leurs tanières quand ils dorment. Lorsqu'il veut attraper du gibier, il fait en rampant plusieurs fois le tour du gîte, & lorsque l'animal est endormi, il le mange. Il tourne aussi plusieurs fois autour des rennes qu'il veut attraper afin de les étourdir. L'hyène visite les trappes des chasseurs : s'il voit quelque animal pris, il le tire en entier, où s'il ne le peut faire, il mange la partie du corps que la trappe ne couvre point. Ceux qui chassent aux renards blancs & bleus des environs

environs de la mer glaciale, se plaignent que les hyenes leur font beaucoup de tort. Cet animal vit sous la ligne & au pôle : il va du Sud au Nord, & du Nord au Sud. Les Perses septentrionaux l'ont nommé goulou : il mange une quantité incroyable d'aliments.

Les ours du Kamtschatka ne sont ni aussi grands, ni aussi féroces que semble l'annoncer la rigueur du climat. Quand ils attaquent l'homme, ils ne le dévorent point, ils lui arrachent seulement la peau du crâne, depuis la nuque du cou & la lui rabattent sur les yeux, comme s'ils n'avoient à redouter que sa vue. Quelquefois, dans leur fureur, ils lui déchirent les parties les plus charnues, & le laissent en cet état. L'ours de ce pays, épargne les êtres qu'il ne craint point. Loin de faire du mal aux femmes, souvent il les suit comme un animal domestique, pour manger les baies qu'elles ont cueillies. En général cet animal ne cherche qu'à vivre, il ne court point après le carnage. Ces ours sont très-gras pendant l'été ; mais quand l'hiver glace les rivières & dessèche les végétaux, ils maigrissent. Cet animal est si paresseux que les Kamtschadales

ne croient pas pouvoir dire une plus grosse injure à leurs chiens que de les appeller ours.

Chasse.

Cependant l'ours , malgré sa paresse , devient carnacier & destructeur quand la faim le presse ; alors on est obligé de lui faire la guerre à coups de flèches , ou de lui tendre des pièges. Les Kamtschadales ont une façon singulière de le prendre dans sa tanière. On y entasse , à l'entrée , une quantité de bois ; & près du trou , des soliveaux & des troncs d'arbres. L'ours pour s'ouvrir un passage libre , retire ces pièces de bois en dedans , & s'embarrasse tellement des obstacles dont il veut se délivrer , qu'il ne peut plus sortir : on perce la tanière par dessus , & l'on tue l'ours à coups de lance. D'autres prennent ces animaux avec des nœuds coulans , au milieu desquels ils suspendent un appât de viande ; ils posent le nœud coulant entre les grosses branches d'un arbre naturellement courbé. Les Kamtschadales font de la peau de ces animaux des fourrures très-estimées , & des semelles de souliers pour courir sur la glace ; ils se couvrent le visage des intestins de l'ours , pour se garantir du soleil,

DES TERRES POLAIRES. 123

Le saiga ressemble au chamois, mais il a les cornes droites. On ne trouve cet animal que dans les environs de Iamicheva : on n'en voit point dans le reste de la Sibérie. Celui qu'on appelle du même nom dans la province d'Irkouts est le muse. Dans ce canton l'on mange souvent du saiga. Cet animal a entre la chair & la peau, même pendant qu'il vit, plusieurs gros vers blancs, longs d'environ neuf lignes, & pointus par les deux bouts. On trouve aussi de ces vers dans l'élan, la renne, le chevreuil & le bœuf.

Aux environs du fort d'Oust-Kamenogorks il y a des chevreuils & deux especes particulieres de chevres sauvages. A l'endroit où la riviere de Kailar prend le nom d'Argoune, on voit beaucoup de chevreuils qui ont les cornes du bouquetin. A mesure qu'elles croissent le nœud de la gorge leur grossit, de sorte que ceux qui sont âgés, paroissent avoir à la gorge une grosse tumeur. Ces animaux sont très-vîtes ainsi que le saiga de l'Irtich. Messerschmid, prétend qu'ils ont horreur de l'eau ; mais il est dans l'erreur ; car lorsque ces animaux sont poursuivis dans le désert, où ils sont

par troupeaux, souvent ils traversent la rivière à la nage.

Chevreuil
sans barbe.

Une autre espèce de chevreuil qui se trouve aussi en Sibérie, est le chevreuil sans barbe. Cet animal a la tête de la même forme que la brebis ; mais son nez est beaucoup plus élevé : sa lèvre supérieure est si allongée qu'il ne peut brouter l'herbe qu'en reculant : il a le reste du corps & le poil comme le cerf. Ses cornes sont d'un pied de haut, marquées par des lignes circulaires, noires près de la tête, blanchâtres au milieu, & très-noires à la pointe. Ces cornes servent à faire des manches de couteaux qui deviennent transparents. Les Chinois s'en servent aussi pour faire des lanternes.

La femelle est beaucoup plus petite que le mâle : elle n'a point de cornes. Ces animaux sont très-vîtes : ils ont une marche qui leur est particulière & qui imite parfaitement l'amble du cheval : de tems en tems ils bondissent & font des sauts très-élevés. Ils ne se trouvent pas au-delà du cinquante-quatrième degré de latitude. En été, on en voit un assez grand nombre près de l'Irtich ; l'hyver, ils se retirent

· dans les montagnes. On trouve aussi dans la peau de ces animaux de ces vers longs d'un demi-pouce , ronds par leurs extrémités , blancs & presque transparents.

Il est vraisemblable que l'animal qu'on appelle loup cervier en Sibérie , Loup cervier. est le linx des anciens. Il a les pieds divisés comme les lions , les ours & les tigres : il est de la grandeur du léopard. Sa langue est couverte de pointes de même que celle des chats ; il a les oreilles semblables à celles de cet animal , & elles ont à leur extrémité une houppe de poil fort noir. Son dos est roux & marqué de taches noires : il a le ventre & le dedans des jambes d'un gris cendré , avec des taches qui sont plus grandes & plus séparées que celles du dos. M. Donault dit : « quelques-uns ont cru que cet animal étoit appelé loup-cervier , à cause de sa figure & de sa couleur , supposant qu'il a la figure du loup , & qu'il ressemble en quelque façon au cerf par la couleur de son poil ; mais la vérité est qu'il ne ressemble en rien au loup , & que le peu qu'il tient du cerf est si commun à d'autres animaux , qu'il y a plus

F üj

» d'apparence que le nom de loup-cervier
 » lui vient de ce qu'il attaque particu-
 » lièrement le cerf, comme l'autre at-
 » taque les moutons » (*).

Goulu.

Renard.

Les goulus & les renards sont com-
 muns du côté de Kéchimskaïa. Ils don-
 nent de belles fourrures; mais la plupart
 des renards sont rouges. On les prend
 en mettant dans les bois des morceaux
 de viande sur lesquels il y a un peu de
 sublimé: dès qu'ils en ont mangé, ils
 vont mourir à dix ou douze pas. Les
 peaux de renard pris de cette manière
 sont aussi bonnes que s'ils avoient été
 tués à coups de fusil.

Ceux du Kamtschatka ont un poil
 épais, si luisant & si beau, que la Sibérie
 n'a rien qui soit comparable dans ce
 genre. Il y en a de toute espèce & de
 toute couleur. Les plus estimés sont les
 chatains noirs, ceux qui ont le ventre
 noir & le corps rouge, & ceux au poil
 couleur de feu. Les renards les plus
 beaux sont aussi les plus fins.

On assure qu'un renard de ce pays,
 qui s'est échappé du piège ne s'y reprend
 plus: au lieu d'y entrer, il tourne tout

(*) Mémoires pour servir à l'Histoire Naturelle des Animaux.

au tour , creuse la neige qui l'environne le fait détendre , & mange l'amorce. Les Cosaques pour remédier à cet inconvénient , attachent un arc bandé à un pieu , qu'ils enfoncent dans la terre.

De cet endroit , ils conduisent une ficelle le long de la piste du renard , assez loin du piège : dès que l'animal , en passant , touche la ficelle avec ses pattes de devant , la flèche part & lui perce le cœur.

Les Kamtschadales de la pointe méridionale , ont l'art de prendre les renards au filet. Ce filet est fait de barbes de baleines : ils passent au milieu un pieu où ils attachent une hirondelle vivante. Le chasseur tient une corde passée dans les anneaux du filet , & va se cacher dans un fossé. Quand le renard se jette sur l'oiseau , l'homme tire la corde & l'animal est pris. Les renards étoient autrefois si communs & si familiers au Kamtschatka qu'ils alloient manger dans les auges des chiens , & se laissoient tuer à coups de bâton. Ils sont aujourd'hui plus rares : on se sert aussi de noix vomiques pour les prendre.

Dans la montagne nommée *la Solitaire bleue* , située aux environs de Ko-

Zibelines.

Chasse.

livan , on trouve de petites zibelines noires , qui n'ont pas le poil fort long. Cette espece est commune dans cette montagne & jusques chez les Kalmoukes tributaires. On la connoît sous le nom de *zibeline de kaukarag*. Vers Krasnoïarsk , il y a des Tatars , dont la principale occupation est la chasse des zibelines ; ils ont plusieurs manieres de les prendre. Quand cet animal , vivement poursuivi , ne fait plus où se réfugier , il monte sur un grand arbre : les Tatars mettent le feu à l'arbre : la zibeline pour éviter la fumée saute à terre & se trouve prise dans un filet qui y est tendu. L'adresse avec laquelle ces Tatars prennent les zibelines , rend Kanskoï intéressant par le commerce qui s'y fait de la peau de ce petit animal. La montagne de Stannovoïkrebet , est la plus célèbre de la Sibérie pour cette chasse ; mais il n'y a que des hommes vigoureux qui puissent en supporter les fatigues ; parce qu'il faut continuellement marcher par des chemins difficiles , porter soi-même son bagage & ses provisions , se contenter de peu & quelquefois souffrir la faim pendant plusieurs jours. Pour faire cette chasse , les hommes se mettent

en société, & se choisissent un chef qui prescrit ce que tous les chasseurs doivent observer, & les peines qui seront infligées aux contrevenants. Ce chef, qui est une-espece de souverain parmi eux, doit être un homme judicieux, plus jaloux de se faire aimer que de se faire craindre; il doit être, en un mot, digne de l'estime & de la confiance de ses compagnons. Les Tongouses qui habitent les environs du fort Kiraskoi, se réunissent au nombre de dix ou douze pour faire cette chasse : ils ont aussi un chef qui a le droit de les réprimander ou de les bâtonner quand ils sont en faute, & le châtement n'empêche pas que le coupable ne soit privé de toutes les zibelines qu'il a prises : il ne mange point avec les autres, fait tout ce qu'ils lui commandent, chauffe & nettoie le poêle, coupe le bois, & a toute la charge du ménage, jusqu'à ce qu'il ait obtenu sa grace : il est obligé à tous les repas de la demander à ses compagnons.

La martre zibeline a le corps couvert d'un poil obscur tirant sur le noir, très-doux & très-fin : la partie antérieure de la tête est de couleur cendrée & jaunâtre auprès des oreilles. Sa peau est

beaucoup plus précieuse que celle de la martre ordinaire. Sa mâchoire inférieure a sur le devant , six dents assez longues & un peu crochues , deux autres dents canines, qui aussi sont crochues, & deux molaires qui ont chacune trois pointes. A la mâchoire supérieure , tiennent plusieurs dents très-déliées & très-aiguës. Aux côtés de l'ouverture de sa gueule , elle a de longs poils. Ses pattes sont larges & divisées en cinq doigts , armés de griffes blanches & assez pointues. La zibeline se nourrit d'oiseaux & d'écureuils.

Les zibelines du Kamtschatka sont les plus belles , au noir près ; mais pour en tirer un plus grand profit , on envoie leurs peaux à la Chine , où la teinture acheve de leur donner la couleur foncée qui leur manque. Les plus précieuses sont au Nord de la presqu'île ; les médiocres au Midi : cependant ces dernières ont la queue si fournie & si noire , qu'une de ces queues vaut une zibeline ordinaire. Les Kamtschadales font peu de cas de ces animaux. Autrefois ils n'en prenoient que pour les manger ; aujourd'hui c'est pour payer le tribut de peaux que les Russes leur ont imposé. Leur

esprit ne s'est point encore porté vers les richesses & le luxe : ils préfèrent une peau de chien , qui les défend du froid , au vain ornement d'une queue de zibeline.

Les chiens du Kamtschatka sont grossiers, & presque sauvages ; leur peau est blanche ou noire , ou mêlée de ces deux couleurs, ou grise comme celle des loups. Ils sont plus agiles & plus vivaces que nos chiens : ils vivent de poissons , rarement de viandes. Au printems , qu'ils ne sont plus nécessaires pour les traîneaux , on les laisse courir où ils veulent , & se nourrir comme ils peuvent : ils s'engraissent sur les bords des rivières ou dans les champs.

Chiens.

Au mois d'Octobre , on les rassemble , on les attache pour les faire maigrir , & dès que la neige couvre la terre , on les attèle pour traîner. Pendant l'hiver qui est une saison de travail pour eux , on les nourrit avec de *l'opana*. C'est une espèce de pâte , ou de mortier , faite de poissons aigris qu'on a laissé fermenter dans une fosse. On en jette dans une auge pleine d'eau , la quantité nécessaire pour le nombre de chiens qu'on veut nourrir : on y mêle des arêtes de poissons.

On fait chauffer ce mélange avec des pierres rougies au feu. Pour qu'ils ne soient point pesants à la course, on ne leur donne à manger que le soir.

Taupe ;
Rat ou La-
pin à longue
queue.

Cet animal singulier fréquente particulièrement les contrées des environs d'Argun & d'Onon. Au premier aspect il paroît être du genre des lièvres ; mais en le considérant avec attention, on voit qu'il est d'une espee particuliere, qui n'a aucun rapport avec tout autre animal de cette espee. Il est plus petit & plus court que le lapin : ses oreilles sont longues comme celles des lièvres, transparentes, sans poil & racherées par des vaisseaux de sang ; par-tout elles sont d'une égale largeur excepté à l'extrémité où elles se terminent un peu en pointe : sa mâchoire supérieure est comme celle de la taupe ; mais elle est plus longue & finit par un museau assez gros : des poils très-longs garnissent les deux côtés de sa gueule : la levre supérieure de cet animal est fendue comme celle des lapins : ses dents sont comme celles des rats ; à chaque mâchoire il y en a deux qui sont assez longues : ses yeux sont grands & de couleur fauve.

La partie antérieure de son corps est

mince; celle de derriere fort large & presque ronde : elle se termine par une très-longue queue , dont la grosseur égale à peine celle du petit doigt : elle est revêtue , dans les deux tiers de sa longueur , de poils assez rudes , & si courts qu'on peut distinguer les nœuds de cette queue; mais du commencement de l'autre tiers jusqu'à l'extrémité, les poils deviennent plus longs , & vers le bout , même à la pointe, ils sont très-doux au toucher.

Cet animal a les pieds de devant très-courts & partagés en cinq doigts , tous placés en avant. Les pieds de derriere sont très-longs & divisés en quatre doigts , trois en avant & le quatrième en arriere , à un pouce de distance des premiers. Les petites griffes des pattes de devant , sont un peu plus courtes que celles des pattes de derriere , toutes blanchâtres & un peu crochues.

Le poil de ce joli petit animal est par-tout assez long & fort doux. Il a le ventre & la partie extérieure des pattes de couleur jaune mêlée d'un gris cendré un peu obscur ; mais jusqu'au point où commence sa queue tout le dos est blanc ainsi que le dedans des pattes : la

partie de la queue qui est garnie de poils rudes & jaunes, ensuite il s'y trouve un pouce de blanc ; le reste est très-noir jusqu'à la pointe qui est formée par une petite touffe de poils fort blancs.

Lorsque cet animal est en repos, il se frotte la tête avec ses pieds de devant. Il flaire continuellement tout ce qui est autour de lui. Quand il court, il fait des sauts d'une assez grande étendue ; on prétend même que lorsqu'il est poursuivi, il saute facilement par dessus un cheval, & d'un élan traverse trois toises détendue. Il se creuse un trou avec une agilité admirable, pendant que les pieds de devant lui servent à gratter la terre, & les dents à couper les petites racines qu'il rencontre ; il repousse, avec les pieds de derrière, la terre & les racines qui l'embarrassent. Lorsqu'il sent qu'il ne peut échapper par la course aux ennemis qui le poursuivent, il se creuse promptement un petit trou pour y chercher son salut. Il attend l'hiver avec prévoyance : il coupe du foin dans un tems bien sec, le porte à son terrier & en fait plusieurs petits tas d'un pied de hauteur. Ces petits animaux se trouvent en si grand nombre

en certains cantons, qu'il est fort difficile d'y voyager à cheval, à cause des trous de leurs terriers.

Dans les parties internes ce petit animal n'a rien de commun avec les autres animaux, si ce n'est d'avoir l'œsophage renfermé au milieu du ventricule. Il a le cœcum très-court, mais d'une grande capacité : il finit par un appendice vermiciforme qui a deux pouces de long. Le canal cholédoque est précisément au-dessus du pylore. La vessie est ordinairement pleine d'une eau jaunâtre ou citrine. La matrice en diffère très-peu ; car le vagin qui ressemble à un canal, est droit, sans anfractuosités ni détours : il s'étend jusqu'au pubis, où il se divise en deux cornes, lesquelles se terminent aux ovaires, après avoir formé, à peu de distance, plusieurs sinuosités & plusieurs circonvolutions. La partie génitale du mâle est assez grande, les vésicules féminales ont un pouce & demi de long ; elles sont grêles, contournées à leur extrémité, & vont aboutir au col de la vessie urinaire. Il n'y a point d'ouverture ni de sinus entre l'anus & la verge, dans le mâle, non plus qu'entre la vulve & l'anus, dans la femelle.

Le petit animal d'Afrique que le Docteur Chauw appelle *Jerbôa*, paroît, à quelques égards, approcher du lapin à longue queue, que nous venons de de décrire; mais il en differe cependant par plusieurs endroits. 1°. En ce que le jerbôa a les pieds de devant divisés en trois ongles seulement, & ceux de derriere en quatre: 2°. en ce que le Médecin Anglois assure que cet animal a les naseaux plats & dégarnis.

Quant aux autres caracteres du jerbôa, ils paroissent les mêmes que ceux du lapin à longue queue. Il habite les plaines, il saute avec beaucoup d'agilité, & se tient souvent sur ses pattes de derriere. M. Chauw dit que le jerbôa pourroit bien être le rat à deux pieds des anciens dont parlent Hérodote, Théophraste & Aristote.

Isatis.

L'*Isatis* habite particulièrement les contrées voisines de la mer Glaciale: on en trouve aussi dans quelques endroits de la Sibérie, dans la Laponie & la Norvége, sur le bords des fleuves. Par sa grosseur, la longueur de sa queue & par les habitudes du corps, cet animal ressemble au renard: la forme de sa tête approche de celle du chien. Son

poil est plus doux que celui du renard , presque toujours de couleur blanche , & quelquefois cendrée : il a environ deux pouces de long , & tient de la nature de la laine , sans être frisé. On a toujours confondu cet animal avec le renard. Par la description que M. Gmelin , nous a donnée de cet animal , il paroît que ses parties internes sont semblables à celles du chien ; & que dans l'accouplement il est sujet au même inconvénient.

On distingue mal à propos l'isatis blanc du cendré ; ce qui prouve qu'ils sont de la même espèce , c'est que dans une portée , il s'en trouve de ces deux couleurs. Ces animaux se logent dans des anciens trous qu'ils trouvent tous faits & qu'ils creusent encore pour se les rendre plus commodes : l'entrée en est étroite : chaque terrier à quatre ou cinq toises de long : il a huit ou dix issues , qui toutes aboutissent au centre : quelques-unes sont obliques , d'autres en droite ligne. Le nid des isatis est placé au milieu du terrier : il est formé de mousse , ramassée avec beaucoup de propreté ; & a une demie-aune de largeur. Les femelles mettent bas à la fin

de Mai , & font fix , huit , jufqu'à vingt-cinq petits ; ils font tous blancs en naiffant : pendant cinq ou fix femaines , la mere en prend grand foin & ne les quitte que quelques inflants pour aller manger : après ce tems elle va à la chaffe & apporte fa proie à fa famille. Au milieu du mois d'Août les petits commencent à fortir du terrier : on les appelle alors *normiki*. Leur poil n'a pas encore un pouce de long : ils font blancs par-tout le corps, à l'exception du dos , fur lequel on voit une raie de couleur jaune mêlée de noir qui fe change enfuite en gris.

L'ifatis fe nourrit , principalement en hiver , de rats de campagne , de *lagopodes* ou perdrix blanches & de lièvres ; il prend auffi des canards , des oies qui font en grande quantité fous ce ciel glacé. Tous les chaffeurs conviennent que cet animal ne le cede au renard ni en inflinct , ni en fineffe. Lorsque fes petits ont fait leur premiere sortie , il les mène fur les lacs voifins , & ils dévorent les jeunes oies qui ne peuvent fe fervir de leur aîles.

On a remarqué que les ifatis demeurent rarement, un an entier dans le même

endroit : ils y détruisent les rats dont ils se nourrissent, & ensuite vont en chercher dans d'autres pays. On n'a fait aucune observation sur l'ordre de leur émigration, qui se fait ordinairement quand le soleil commence à rester sous l'horizon. Au bout de trois ou quatre années ils reviennent aux mêmes endroits. Lorsqu'une troupe d'isatis arrive & aboie, c'est qu'elle restera quelque tems : elle aboie aussi quand elle va changer de lieu.

On trouve de ces animaux près des fleuves Iéneseï & Charanga ; mais ils sont plus grands que ceux des autres contrées. On ne fait s'ils sont d'une autre espèce, parce que tous les animaux de ce canton sont plus grands & plus forts que ceux qui sont dans le reste de la Sibérie.

Il y a dans les campagnes d'Iakoutsk Marmottes. une grande quantité de petites marmottes, nommées en Russe *iévrachka* : ce joli petit animal habite aussi les haliers & les greniers. Dans ce canton, une grande partie des greniers sont sous terre, parce que l'humidité, les insectes ne peuvent nuire aux graines sous une terre gelée à deux pieds de profondeur.

Les marmottes de la campagne se tiennent dans les souterrains qu'elles se creusent, & qui ont une entrée & une sortie particulière : leur gîte est au milieu du souterrain & elles y dorment pendant tout l'hiver ; mais celles qui vivent de graines & de légumes, cherchent leur proie en hyver comme en été.

Ce petit animal a la tête assez ronde, le museau tout-à-fait plat. L'oreille n'a point de cartilage, & l'on ne peut découvrir le conduit auditif qu'en écartant les poils qui le couvrent. La longueur du corps, en y comprenant la tête, fait à peine un pied. La queue est garnie de longs poils larges comme la main ; elle est presque entièrement ronde auprès du corps ; ensuite aplatie & épaisse d'un demi-pouce, plus mince & arrondie vers l'extrémité ; les deux côtés sont en pentes comme une épée à deux tranchants depuis le milieu jusqu'au haut, où elle est noirâtre, mêlée d'un peu de jaune ; vers le bas elle est rouge de renard, & noire aux extrémités. Le corps est fait comme celui de la souris, assez gros, par-dessus gris mêlé de jaune, par-dessous jaunâtre : ces couleurs en

certain endroits, tirent sur le rouge de renard. Les pattes sont jaunâtres, courtes; celles de derriere, qui ont cinq orteils, sont un peu plus longues; celles de devant n'en ont que quatre: chaque orteil est garni d'un ongle noir, de grandeur médiocre, un peu courbe.

Lorsqu'on met en colere ces petits animaux, ils crient & mordent avec force. Lorsqu'on leur donne à manger, ils se dressent sur leurs pieds de derriere & portent les aliments à leur gueule avec ceux de devant. Ils s'accouplent au commencement d'Avril; font au commencement de Mai cinq ou six petits, mettent bas dans leur gîte, qui est alors couvert d'herbes. Enfin la nature a fait de cette espece d'animal une marmotte en petit. On trouve aussi dans la Sibérie des marmottes ordinaires; mais selon les cantons, elles different en grosseur & en couleur.

Les marmottes du Kamtschatka sont très-jolies par la bigarrure de leur peau, qui ressemble de loin au plumage varié d'un très-bel oiseau. Les peaux en sont chaudes & légères. Cet animal aussi vif que l'écureuil, se sert comme lui des pattes de devant pour manger.

Les Kamtschadales ne font point de cas de la peau des marmottes , ni des hermines : elles font trop petites & trop belles , pour un peuple qui ne pense qu'aux choses utiles.

Écureuils

Dans les environs du fort d'Oust-Kout , il y a des bois qui sont remplis d'écureuils & de trapes pour les prendre : plusieurs payfans en ont jusqu'à cent. Ils font cette chasse depuis le commencement de Mars jusqu'au milieu d'Avril. Ceux qui s'y livrent le plus habitent dans les bois , afin de visiter & tendre leurs trapes : les autres en ont quelques-unes dans les environs de leur village , & vont les visiter cinq ou six fois par jour. Ils y mettent pour appât un morceau de poisson desséché ; jamais de viande ou de poisson frais. Cette chasse produit un grand bénéfice.

**Écureuils
volants.**

On trouve aussi dans ce canton des écureuils volants , qui n'ont d'autres ressemblance avec ceux dont nous venons de parler , que le nom & la maniere d'aller sur les arbres. Les écureuils volans ont à-peu-près , le corps du rat : ils ont une forte peau , large d'environ un pouce , placée entre les orteils des pieds ; ils peuvent l'étendre & la serrer ;

par ce moyen ils volent à une médiocre distance. Leur queue n'est point aussi longue que celle de l'écureuil, & tire plus sur le jaune que sur le noir.

Un animal très-commun par-tout , Le Rat.
c'est le rat ; mais il est étonnant qu'il s'en trouve une aussi grande quantité dans le Kamtschatka. Cependant ce pays en a de trois especes. La premiere à courte queue , au poil rouge , est aussi grosse que les plus forts qu'il y ait en Europe. Elle differe de celle-ci , surtout par son cri , qui est semblable à celui des cochons de lait : du reste elle ressemble à une certaine espece de bélette qui se nourrit de rats plus petits. Ceux-ci sont , pour ainsi dire , familiers avec les Kamtschadales ; ils volent sans crainte leurs provisions. Une troisieme espece vit des larcins qu'elle fait à la premiere , qui se tient dans les plaines , les bois & les montagnes.

Les gros rats , qu'on appelle *Tégoulitchitch* , ont de grands nids partagés en cellules , qui sont autant de greniers souterrains , destinés à différentes provisions pour l'hiver. On y trouve de la farine nétoyée , d'autre non préparée , que les rats font sécher au soleil.

HISTOIRE
aux jours; des plantes de
ortes, des noix de cèdre,
en croit les Kamtschadales,
ont des temps d'émigration;
croissent de la presqu'île, &
ors le présage d'une mauvaise
Mais quand ils reviennent, c'est
re d'une chasse & d'une retour
lante. On annonce leur ren-
tout le pays, par des esprès. C'est
un temps qu'ils partent pour se pen-
se couchant, sur la rivière & des
traversant des lacs, des golfes & des
à la cage: souvent ils se noient
rivage, ou restent épuisés de fatigue
repos leur aient rendu des forces;
nt ils sont enlevés par une espee
mes, ont dévorés par une espee
leur prodigieuse, qu'il leur faut plus
Kamtschadales pour quelques-uns
travaillent les eaux sur un fleuve.
quelques faits en forme d'oreille,
on trouve sur les rives, & que les
lantes sont appelés les caracs des
Même de là merveilleux, à les entendre,
que

que la prévoyance de ces rats & l'ordre de leur marche. Avant de partir, ils couvrent leurs provisions de racines vénémeuses, pour empoisonner les rats de la petite espèce, qui viendroient piller leurs cellules en leur absence. Quand ils reviennent, s'ils trouvent leurs magasins d'hiver dévastés & vuides, ils se pendent de désespoir. Aussi les Kamtschadales charitables, loin de leur enlever leurs provisions, remplissent leurs trous d'œufs de poisson, ou de caviar; & s'ils trouvent au bord des rivières quelques rats demi-morts d'épuisement, ils tâchent de les sauver.

Dans la ville de Tomsk, le nombre Souris: des souris est prodigieux: elles y multiplient considérablement, parce qu'il n'y a point de chats; les habitants n'emploient ni poison ni souricière pour les détruire: tout ce qui exige de la peine & de l'attention n'est point de leur goût. Il en est à peu-près de même dans le district d'Olaminok; & le peu de grains qu'on y moissonne & qu'on veut garder, est plus utile aux souris qu'aux hommes. Les rats sont presque entièrement détruits dans ce canton, parce

que les Iakoutes les prennent & les mangent.

Animaux
amphibies.
Castor.

Il y avoit autrefois beaucoup de castors dans les environs de la Mena, & l'on en trouvoit même dans toute la Sibérie; mais, comme il étoit aisé de découvrir leurs habitations, on les a exterminés. Les habitants des bords de l'Olecma & de la Kirenga disent qu'ils n'en ont point vu dans leur pays depuis cinquante ans; on n'en trouve que dans les contrées supérieures de l'Ob, de l'Iénisäi, & vers la rivière des Trois-Bœufs. Les Sibériens prétendent que ces animaux se rassemblent au printemps, & vont deux à deux à la chasse d'autres castors; que lorsqu'ils en rencontrent un, ils l'amènent à leur demeure, & l'emploient comme esclave, à toutes sortes de travaux. Sur les bords de la rivière de Mias, on prend des castors qui sont noirs, & de la bonne espèce. Sur ceux de la rivière des Trois-Bœufs, on trouve beaucoup de loutres.

Loutres.

On distingue trois sortes d'animaux amphibies qui vivent dans l'eau & fréquentent la terre : les uns dans l'eau douce, & jamais dans la mer; les au-

tres dans la mer & les rivières, & enfin, d'autres dans la mer, & jamais dans l'eau douce. Les castors & les loutres font de la première classe.

De la seconde classe sont les veaux ^{Veaux marins.} marins. Ces animaux remontent des mers du Kamtschatka, dans les rivières, & en si grande quantité, que les petites îles éparées au milieu des terres voisines de la mer, en sont couvertes. Il y a de trois espèces de veaux marins. La première & la plus grosse, que les Kamtschadales appellent *Lakhtak*, ne se prend qu'au-dessus du cinquante-sixième degré de latitude, soit dans la mer de Pengina, soit dans l'Océan oriental. La seconde, on la distingue par un grand cercle couleur de cerise, qui occupe la moitié de la surface de sa peau jaunâtre : elle ne se trouve que dans la mer orientale. La troisième, qui est la plus petite, se prend dans les grands lacs.

Le veau des mers ne s'éloigne guère de la côte au-delà de trente milles : s'il entre dans les rivières, c'est pour suivre le poisson dont il se nourrit. M. de Kracheninnikow dit que le mâle s'accouple avec la femelle, à la façon

des hommes, & non comme les chiens; ainsi que l'ont rapporté plusieurs Ecrivains. La femelle ne porte qu'un petit à la fois. Le cri du veau marin ressemble au bruit des efforts du vomissement; les jeunes se plaignent comme des personnes qui souffrent : rien n'est plus désagréable que le grognement continuel de ces animaux.

Les Kamtschadales ont différentes manières de prendre à terre les veaux marins. Quand les petits sont sur la glace, les Chasseurs mettent une serviette au-devant d'un traîneau, les poussent & les écartent de leurs trous; & quand ils en sont éloignés, on tombe sur eux, & on les assomme avec des masses, ou on leur casse la tête à coup de carabine; car il est inutile de les frapper ailleurs. Les balles restent dans la graisse du veau marin.

Quelquefois on tend des filets très-forts, en trois ou quatre endroits d'une rivière, où les veaux sont entrés, & avec de grands bâtons, on les pousse dans ces filets. Quand ils y sont embarrassés, on les assomme, & l'on en prend jusqu'à cent à la fois. Ils sont durs à tuer. M. de Kracheninnikow.

dit qu'il a vu un de ces animaux qu'on avoit pris à l'ameçon , poursuivre les gens , quoiqu'il eût le crâne brisé en plusieurs pièces : aussi-tôt qu'on l'eut tiré sur le rivage , il tâcha de fuir dans la riviere ; ne pouvant réussir , il se mit à pleurer ; mais dès qu'on l'eut frappé , il se défendit avec la plus grande fureur. Quand on surprend les veaux marins endormis sur la côte , ils tâchent de fuir ; & , pour arrêter la course de ceux qui les poursuivent , ils vomissent , non pas une espece de lait , comme quelques Ecrivains l'on dit par erreur , mais de l'eau de mer , afin de rendre le chemin glissant.

Dans la classe des amphibies qui n'entrent point dans l'eau douce , sont les chevaux marins. Les Kamtschadales ne les prennent que pour en avoir les dents , qui pesent depuis cinq à six livres , jusqu'à dix-huit , & dont le prix augmente avec le poids.

Un animal que l'on confond avec ceux-ci , c'est le lion marin , quoiqu'il soit plus gros que le cheval , & plus ressemblant au veau de mer. Il pèse depuis onze cents cinquante , jusqu'à quatorze cents livres. Les gros beu-

Lion marin.

gient , les petits bêlent. Leurs mugissements affreux , & plus forts que ceux des veaux marins , avertissent les Navigateurs , dans les temps de brouillards , de la proximité des rochers & des écueils où les vaisseaux pourroient échouer. Ces animaux , quand ils sont à terre , se tiennent dans les isles & sur le haut des montagnes.

Les femelles portent neuf mois : les mâles en ont jusqu'à quatre , & s'accouplent au mois d'Août. Le lion marin est galant à ses femelles ; il tourne & joue sans cesse autour d'elles pour leur plaire ; il est très-sensible à leurs caresses , & se bat pour elles avec fureur. Ces animaux sont si indifférents pour leurs petits , qu'ils ne les défendent point quand ils sont attaqués ; ils les étouffent souvent dans le sommeil. Lorsque les jeunes lions sont fatigués de nager , ils grimpent sur le dos de leur mere ; mais elle plonge dans l'eau pour les y renverser.

Le lion marin , redoutable par sa grosseur , sa gueule , sa figure , les rugissements , est si timide , qu'il fuit à l'approche d'un homme , soupire , tremble & tombe à chaque pas. Lorsqu'il

n'a plus de salut que dans son désespoir, il devient terrible & dangereux, sur-tout en mer, où dans les bonds de sa fureur, il peut submerger les canots & noyer les hommes. Le plus hardi Pêcheur, ou Chasseur va, contre le vent, lui plonger dans la poitrine, sous les nageoires de devant, un harpon attaché par une longue coutroye, faite de cuir de lion de mer, & que d'autres Pêcheurs ont entortillée autour d'un pieu. Ceux-ci le percent ensuite de loin à coups de fleches; & quand il a perdu ses forces, ils s'approchent pour l'achever à coups de pique ou de massue. Quelquefois on lui décoche des dards empoisonnés; & comme vraisemblablement l'eau de la mer irrite les blessures, l'animal gagne la côte, où on le laisse mourir si on ne peut l'aborder aisément.

C'est un honneur pour les Kamtschadales de tuer des lions marins. C'est un déshonneur de jeter dans la mer un de ces animaux, quand ils l'ont chargé dans leur canot : ils risquent plutôt d'être submergés, & souvent ils se noient pour ne pas abandonner leur proie. Quelquefois, à cette pêche, un

canot est emporté par les vents, & balloté par les tempêtes, huit jours de suite : les Pêcheurs reviennent enfin, n'ayant pour guides que la lune & le soleil ; & pour récompense, que la gloire d'avoir supporté les peines & les travaux auxquels ils ont été exposés.

Cependant c'est aussi pour l'utilité que les Kamtschadales vont à la pêche des lions marins ; la graisse & la chair en sont très-bonnes au goût : la peau est propre à faire des souliers & des courroyes : c'en est assez pour que l'homme use, à l'égard des lions marins, du droit de domination qu'il s'est donné sur tous les animaux.

Chat Marin. Les Naturalistes ne sont point encore assez d'accord sur la forme des monstres marins, pour leur avoir donné des noms bien fixes & bien analogues à la figure qu'ils leur trouvent. Le chat marin que M. Steller appelle *ours marin*, n'a que la moitié de la grosseur du lion marin : il ressemble du reste au veau marin qui est de la grosseur d'un bœuf ; mais il est plus large vers la poitrine, & plus mince vers la queue. Il naît les yeux ouverts & de la gros-

leur de ceux d'un jeune bœuf, avec trente-deux dents & deux défenses de chaque côté qui lui percent dès le quatrième jour. Son poil, d'un bleu noirâtre, commence alors à devenir châtain; au bout d'un mois, il est noir autour du ventre & des flancs. Les femelles deviennent grises, & si différentes des mâles que, sans une grande attention, on les croiroit d'une autre espèce.

Les chats marins se tiennent dans la baie qui est entre les Caps de *Chippounskoi* & de *Kronotskoi*, parce que la mer y est plus calme que sur le reste de la côte orientale du Kamtschatka. On les prend au printemps, lorsque les femelles sont prêtes à mettre bas. Dès le mois de Juin, ces animaux disparoissent. On conjecture qu'ils passent dans les îles qui sont entre l'Asie & l'Amérique, depuis le cinquantième degré jusqu'au cinquante-sixième; car on ne les voit guère monter plus haut dans le Nord, & ils arrivent ordinairement du côté du Midi. C'est pour déposer ou pour nourrir leurs petits qu'ils voyagent ainsi. Les femelles allaient pendant deux ou trois mois,

& reviennent dans l'automne, quelquefois avec leurs petits. Les chats marins ont différents cris, variés comme les sensations qu'ils éprouvent. Quand ils jouent sur le rivage, ils beuglent ; dans le combat, ils hurlent comme l'ours ; dans la victoire, c'est le cri du grillon ; & dans la défaite, le ton de la plainte & du gémissement. Leurs amours & leurs combats sont également intéressants. Voici ce qu'en disent plusieurs Ecrivains.

Chaque mâle a depuis huit jusqu'à cinquante femelles, qu'il garde, ainsi que ses petits, avec une jalousie incroyable. Les chats marins sont partagés en troupes ou familles de cent animaux & même plus. Ils préludent à l'accouplement par des caresses : le mâle & la femelle se jettent à la mer, nagent ensemble l'un autour de l'autre, pendant une heure, comme pour irriter à l'envi leurs desirs, & reviennent sur le rivage jouir de leurs amours avant le temps de la marée. C'est alors qu'ils sont plus aisés à surprendre. La femelle, quoique chérie & caressée du mâle, le redoute. Quand les petits jouent entr'eux, si le jeu devient

sérieux, le mâle accourt pour les séparer, & quoiqu'il gronde, il leche le vainqueur, paroît mépriser les foibles & les lâches. Ceux-ci se tiennent avec leur mere, & les braves suivent le pere. S'il vient des hommes pour ravir des petits, le mâle s'avance pour défendre sa race; & si la femelle, au lieu de prendre ses petits dans sa gueule, en laisse enlever quelqu'un, le mâle quitte le ravisseur pour courir après sa femelle; il la saisit entre ses dents, la jette avec fureur contre la terre & les rochers, & la laisse comme morte : ensuite il roule autour d'elle des yeux étincellants, & grince les dents, jusqu'à ce que la femelle revienne en rampant, les yeux baignés de larmes, lui lécher les pieds. Le mâle pleure lui-même en voyant enlever ses petits, & ce signe de tendresse est l'expression d'une rage impuissante.

Quand le tems de leurs amours est passé, ils se retirent dans une solitude, où ils sont des mois entiers sans boire ni manger : ils y dorment presque toujours ; mais le moindre bruit les réveille. Les vieux chats marins sont les plus féroces : ils s'élancent sur les hom-

mes qui passent à travers leurs retraites : ils se battent avec une fureur incroyable, mordent les pierres qu'on leur jette : ils s'obstinent encore à attaquer & à se défendre, quoiqu'on leur ait crevé les yeux, brisé le crâne & les dents. S'ils reculent, tous les chats, témoins du combat, s'élancent sur les fuyards. Alors, dans ce tumulte général, il arrive que chaque chat, croyant que son voisin s'enfuit, lors même qu'il court à la bataille, tombe sur lui avec rage ; & ces animaux s'entre-tuent sans aucun discernement. Quand la mêlée est ainsi engagée, les Chasseurs ou les Voyageurs peuvent passer sans crainte, continuer leur route, ou piller & ruer à loisir.

Les combats ordinaires ne sont qu'un duel entre deux champions ; mais il dure jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Il commence à coups de pattes, & les combattants cherchent à frapper, à parer. Quand l'un des deux se sent le plus foible, il a recours aux coups de dents, qui font des incisions pareilles à celles que feroit un sabre. Les chats marins qui sont spectateurs viennent au secours du vaincu pour séparer les combattants,

DES TERRES POLAIRES. 157

Il y a peu de ces animaux qui ne soient criblés de blessures ; ils meurent presque tous dans les combats. Dans leur fureur , ils sont redoutables & très-difficiles à éviter , sur-tout dans la plaine. Ils sont si acharnés à combattre , qu'un seul ne fuit pas devant plusieurs hommes ; si difficiles à tuer , qu'ils survivent à deux cents coups d'un gros bâton , assenés sur la tête ; on en a vu vivre des semaines entières avec la cervelle écrasée & pendante. Plusieurs hommes ne les font point fuir ; les blessures , loin de les abattre , excitent encore leur rage : au premier coup de harpon , ils saisissent un canot rempli de Pêcheurs , le tirent avec rapidité jusqu'à ce qu'ils l'aient renversé & noyé les hommes.

Le castor , qui ne ressemble à celui de terre que par le poil & la qualité du duvet , a la grosseur du chat marin , la figure du veau , la tête de l'ours ; ses dents sont petites , sa queue courte , plate & terminée en pointe.

C'est le plus doux des animaux marins. Les femelles semblent montrer une tendresse singulière pour leurs petits , les tenant embrassés entre leurs

Castors marins.

partes de devant, pendant qu'elles nagent sur le dos, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes en état de nager. Malgré la timidité qui les fait fuir devant les Chasseurs, elles n'abandonnent leurs petits qu'à la dernière extrémité, toujours prêtes à revenir à leur secours dès qu'elles les entendent crier. Aussi le Chasseur tâche-t-il d'attraper un jeune castor quand il veut en avoir la mère.

On prend ces animaux de plusieurs façons ; soit à la pêche, en tendant des filets à travers les choux de mer, où les castors aiment à se retirer la nuit & pendant les tempêtes ; soit à la chasse, avec des canots & des harpons. On les poursuit encore au printemps avec des patins, sur les glaces que les vents d'Est poussent vers la côte. En hiver, ces animaux trompés, dit-on, par la ressemblance du bruit des vents qu'ils entendent dans les forêts, à celui des vagues, viennent quelquefois jusqu'aux habitations souterraines des Kamtschadales, où ils tombent par l'ouverture d'en haut.

La manatée, selon M. Krachenin-
 nikow, pèse deux cents poudes, & a
 environ quatre saenes de longueur ;

c'est-à-dire, que sa longueur est de vingt-six ou vingt-sept pieds, & son poids de sept à huit mille livres.

Cet animal est un sujet de dispute entre les Naturalistes. Les uns disent que c'est un poisson, parce qu'il en a la queue & les nageoires, qu'il est sans poil & sans pieds : les autres, que c'est un amphibie marin, parce que ses nageoires de devant sont de véritables pieds; qu'il a des mamelles, & que les poissons n'en ont point : d'autres concluent de cette contradiction, que la menatée est une espèce mitoyenne entre le poisson & le quadrupède marin. M. Kracheninnikow veut, d'après M. Steller, qu'elle soit de cette dernière classe, parce qu'elle a un cou qui lui sert à tourner sa tête de côtés & d'autres, ce que les poissons n'ont point.

M. Steller dit que la plupart des Navigateurs ont appelé cet animal *vache marine*, sans doute à cause de son muse; car il n'a que ce rapport avec la vache : il ressemble du reste au chien de mer; mais il est plus grand. Les femelles ont deux mamelles sur le devant. C'est peut-être pour cela que Colomb a cru voir, dans la vache

marine, la syrene des Anciens.

Les Espagnols ont appelé les manatées, *manati*, parce qu'elles tiennent leurs petits serrés contre la mamelle, avec des nageoires qui leur tiennent lieu de mains. Leur cri, qui est une espèce de gémissement, les a fait nommer *Lamentin*, par les François.

On trouve cet animal dans toutes les mers qui baignent l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. Sa peau noire, raboteuse, épaisse comme l'écorce d'un vieux chêne, est écailleuse & dure, au point de résister à la hache. Au lieu de dents, il a deux os plats, enchâssés dans les deux mâchoires. Ses yeux petits en comparaison de sa tête, comme sa tête est petite à proportion de son corps, sont placés sur la même ligne que les narines, à distance égale entre le museau & les oreilles, qui sont des trous presque invisibles. Les deux parties ou nageoires que cet animal a précisément au-dessous du cou, lui servent à se cramponer aux rochers, si fortement que sa peau s'enlève par lambeaux, avant que le Pêcheur lui fasse lâcher prise.

Ces animaux vont par bandes, & si près du rivage, dans la haute marée,

qu'on peut, dit M. Steller, leur toucher le dos avec la main. Mais comment un animal si gros peut-il approcher si fort de la terre, où il lui est impossible de marcher ? Selon M. Krachennikow, « ils ne prennent aucun soin » de leur conservation : on peut s'approcher au milieu d'eux avec des canots, marcher sur le sable, choisir & tuer celui qu'on veut ». Ceci paroît encore plus fabuleux que vraisemblable.

Chaque bande est composée de quatre manatées, le mâle, la femelle & deux petits de grandeur & d'âge différents. En général ces animaux tiennent leurs petits au milieu d'eux, pour les mettre à couvert. Le mâle aime si fort sa femelle, qu'après avoir tenté vainement de la défendre & de la délivrer, quand les Pêcheurs la tirent sur le rivage avec des harpons, il la suit malgré les coups dont il est accablé, s'élance vers elle, & reste quelquefois deux ou trois jours attaché sur son corps mort.

Quand un homme, monté sur un canot de quatre rameurs, a jetté le harpon sur un de ces animaux, il y a trente Pêcheurs sur le rivage qui tirent

le monstre avec le cable attaché au harpon, fait en forme d'ancre. Pendant qu'on tâche d'arracher la manatée des endroits, où elle s'accroche, les rameurs la percent à coups de piques. Dès qu'elle est blessée elle s'agit extraordinairement; aussi-tôt une foule d'autres viennent à son secours, ou renverser le canot avec leur dos, ou se mettre sur la corde pour la rompre, ou tenter de faire sortir le harpon à coups de queue.

La chair des manatées ressemble à celle du bœuf, quand elles sont vieilles; & du veau quand elles sont jeunes; l'une est dure, l'autre aisée à cuire. Celle-ci s'enfle jusqu'à tenir deux fois plus de place cuite que crue. Le lard a le goût de celui du cochon. La viande se sale aisément, quoiqu'on ait prétendu le contraire.

Couleuvres
& Vipères.

Les environs du fort Tchebatchoutkoïs sont remplis de couleuvres & de vipères. On a dans ce pays, ainsi qu'en Russie, pour les couleuvres une crainte respectueuse : on croit que si l'on faisoit mal à quelqu'un de ces animaux, toute l'espece en tireroit vengeance. Cette opinion est appuyée par

DES TERRES POLAIRES. 163

beaucoup de fables que nous ne rapporterons point ici : l'histoire de la terre est par-tout celle des folies ou des mensonges des hommes. Les Sibériens n'ont pas le même respect pour les viperes : ils en tuent beaucoup.

Gibier.

Dans les environs du fort d'Oustkout, il y a une grande quantité de perdrix, de coqs de bruyere, de lievres. Pour prendre les coqs de bruyere, on met aux trapes des bayes d'airelle ; & pour prendre les lievres, des feuillages de tremble ou de peuplier.

Vermine.
Souris.

Les habitants de Tomsk sont dé-solés par les souris. Elles multiplient prodigieusement, parce qu'on n'y a point de chats. On pourroit cependant les détruire avec du poison ou des fourricieres ; mais les Tomskains sont trop indolents & trop paresseux pour s'assujettir à aucune espece de travail d'esprit & de corps. Cette vermine est comme une plaie qui afflige cette ville oisive.

Vers.

Au Kamtschatka la terre est couverte de vers. Les chaleurs de l'été ne sont point assez vives pour les multiplier beaucoup ; mais les ruisseaux dont le pays est coupé, font qu'ils y four-

millent. Le poisson qu'on y fait sécher en est dévoré jusqu'à la peau qui reste seule.

Mouches. Les moucheron & les cousins rendent ce pays insupportable, dans la seule saison où il seroit habitable. Mais les Kamtschadales n'en souffrent pas extrêmement, parce qu'alors ils sont occupés à la pêche, où la fraîcheur & la continuité des vents écartent ces effains fâcheux que le soleil fait éclore.

Papillons. L'humidité de l'air fait aussi qu'on voit peu de papillons, si ce n'est vers la source de la Kamtschatka, où la sécheresse du sol & le voisinage des bois, les rendent communs. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on en a vu des multitudes prodigieuses sur des ruisseaux éloignés de la côte, à plus de trente verstes. Mais les papillons peuvent ils voler si loin sans se reposer, ou éclosent-ils sur les vaisseaux? Apporterait-on ces insectes au Kamtschatka d'un climat étranger, comme les punaises qu'on trouve aux environs de la Bolschaïa-Réka, & de l'Awatsha, où, sans doute, elles sont venues dans des coffres, & sur des habits.

Si les Kamtschadales sont délivré des

La plupart de nos insectes, ils sont encore plus tourmentés par les poux qu'on ne l'est en Italie & en Espagne. On en trouve sur les bords de la mer, une espèce qui s'insinue entre cuir & chair, & cause des douleurs aiguës qu'on ne peut faire cesser qu'en coupant la chair vive, où elle a fait son nid. Quant aux poux ordinaires, ils abondent tellement au Kamtschatka, que les femmes n'ont souvent d'autre occupation que de s'en délivrer. Elles les font tomber par tas sur leurs habits, en passant leurs cheveux à travers des dents qui leurs servent de peigne. Les hommes s'en débarrassent avec des étrilles de bois dont ils se frottent le dos. Mais les hommes & les femmes mangent également leurs poux, sans doute, par représailles. Les Cosaques sont obligés de menacer les Kamtschadales, de les battre pour les déshabituier de cette mal-propreté. Mais on ne sauroit empêcher une femme de ce pays de manger des araignées quand elle en trouve, soit avant de s'exposer à la grossesse, soit pendant cet état, ou au terme d'accoucher. L'idée qu'on a de la vertu de cet insecte pour la

fécondité, fait qu'un mari trouve sa femme mieux disposée à ses approches, quand elle a satisfait à ce goût bizarre pour les araignées. Par-tout on voit la bassesse de l'homme.

Oiseaux.

La perdrix est très-commune à Tobolsk & dans toute la Russie, ainsi que le coq de bruyere, la gelinote & la caille; mais tous ces oiseaux ont un goût de marais très-désagréable.

Hoche-
queue.

Dans les environs de Krasnoïark, on voit l'oiseau que les Russes nomment moineau d'eau, & que nous appellons hochequeue ou lavandiere; ses plumes pendant l'été deviennent bleu de ciel. Le hochequeue pourroit être le cyanos ou oiseau blanc de Bollon, ou le merle rouge à tête bleue de Frich. Ce dernier Auteur, dans la description qu'il en fait, lui donne la même forme, la même grosseur, dit qu'il prend la même nourriture, & qu'il change en hiver.

Martin-
pêcheur.

Les Russes & les Tatars donnent au martin-pêcheur le même nom qu'à la lavandiere, cependant ils sont différents. On trouve cet oiseau dans toute la Sibérie, & ses plumes sont employées par les Tatars & les Ostiaques à plus

sieurs usages superstitieux. Les Tatars arrachent les plumes du martin-pêcheur, les jettent dans l'eau, & conservent avec soin celles qui furnagent ; parce qu'ils prétendent que lorsqu'ils touchent avec une de ces plumes une femme ou seulement ses habits, elle devient amoureuse de celui qui l'a touchée. Les Ostiaques ôtent la peau, le bec, les parties de cet oiseau & les renferment dans une bourse : tant qu'ils ont cette espece d'amulette, ils n'ont aucun malheur à craindre. Les Tongouses de la Nyneia font rôtir le pivert cendré, y mêlent de la graisse quelle qu'elle soit, excepté celle d'ours, parce qu'elle se corrompt facilement, & enduisent avec ce mélange, les flèches dont ils font usage à la chasse : selon eux, un animal frappé d'une de ces flèches tombe toujours sous le coup.

Pivert:

Dans les environs de Krasnoiark, il y a beaucoup de râles qui volent difficilement, puisque lorsqu'on les poursuit, ils ne cherchent à se dérober que par la course. Comme ces oiseaux changent de pays aux approches de l'hiver, les Tatars & les Assaniens assurent que lorsque les grues qui se retirent en au-

Râles:

tomne & changent de climat, chacune d'elles prend un rôle sur son dos & le porte en un pays plus chaud.

Dans les environs de Thioumena, il y a un oiseau dont les nids sont renommés tant en Russie qu'en Sibérie, pour leur forme particulière, leur mollesse & leur qualité médicinale. On nomme cet oiseau *Rimès* : peu de personnes en ont vu. Il ressemble au roitelet & à le chant semblable à celui de la mésange. Le mâle a la tête blanche ; la femelle l'a un peu grise & une raie noire qui passe sur les yeux. Le dos est brun, & la distance qui est entre le dos & le cou, est chatain dans le mâle & assez large ; dans la femelle elle est moins brune & plus petite. Le bas du corps est blanchâtre, également tacheté ; quelque-uns de ces animaux ont la poitrine rouge. Leur queue est longue & brune, & les ailes sont presque de la même couleur : ils ont les pieds gris de plomb, comme la mésange. Leurs œufs sont blancs comme la neige. Leur nid est fait avec les aigrettes de graines de saules : il a la forme d'une cornemuse aplatie, avec une ouverture & espèce de cou : il est fortifié avec du chanvre & de l'ortie, & suspendu

suspendu à une branche de saule & de bouleau , dans un endroit où elle se divise en deux.

Le Kamtschadate n'a dans ses rochers que des oiseaux de proie. A la cime de ces rochers sont des nids d'aigles , qui ont six pieds de diametre , sur trois ou quatre pouces de hauteur. Tous les jeunes aiglons sont blancs comme le cigne : ensuite les uns deviennent gris ; les autres bruns , ou couleur d'argile ; les autres noirs , & les autres tachetés de noir & de blanc.

Aigles.

Il y a dans la Sibérie beaucoup d'oiseaux aquatiques. M. Gmelin dit qu'étant dans les environs de Selenghinsk , sur le bord d'un petit lac , il eut un plaisir singulier d'entendre le chant des cygnes , des oies , des tourpan & des bécassines. Les sons d'un tourpan , dit-il , ressemblerent beaucoup à ceux d'un hautbois , & dans ce concert d'oiseaux , il faisoit à peu-près l'office de la basse. Le tourpan est une espece de canard : son plumage est rouge de renard , excepté la queue & les ailes qui ont beaucoup de noir. Vers le printemps la Lena est remplie d'oiseaux d'eau , qui se retirent en au-

Oiseaux
aquatiques.

Le Tourpan.

tomne. Le passage de ces oiseaux est très-avantageux aux lakoutfains : ils en font provision & les gardent dans leurs celliers , où ils ne se corrompent pas , même en été. On voit à Mangaséa des bandes innombrables d'oies , de canards de différentes especes, de poules d'eau , d'hirondelles de mer , de bécassines , de faucheurs , de grues , de cigognes , de plongeurs , &c.

Les rivières du Kamtschacka ont aussi leurs oiseaux , des cygnes , des oies , des canards , &c. Les cygnes se prennent avec des chiens , au tems de leur mue ; ou on les tue à coups de bâton. Il y a plus d'adresse dans la maniere d'attraper les oies , qui sont de sept à huit especes au Kamtschatka. Dans l'endroit où ces oiseaux se retirent le soir , on fait des huttes à deux portes. Un Chasseur couvert d'une chemise , ou d'une pelisse blanche , s'approche doucement des oies : quand il en a été apperçu , il regagne en rampant la hutte ouverte : les oies l'y suivent , il sort par l'autre extrémité de la cabane , dont il ferme la porte ; puis il en fait le tour en rentrant par la première porte , & il assomme tou-

tes les oies. On les prend aussi dans des fosses que l'on creuse près des lacs où elles se tiennent. Lorsqu'elles veulent se promener, elles marchent sur des trapes que l'on a cachées sous les herbes, & tombent de façon que leurs ailes sont prises & serrées dans ces fosses étroites. Ces oies ne sont pas plus sédentaires au Kamtschatka, que dans les autres pays. M. Steller dit qu'elles arrivent au mois de Mai pour s'en retourner en Novembre. Il prétend qu'elles viennent de l'Amérique : il les a vues passer devant l'île de Bering, en automne du côté de l'Est, au printemps du côté de l'Ouest.

Les canards sont encore plus communs dans ce pays que les oies, puisqu'il y en a de dix espèces, sans compter les canards domestiques. Une de ces espèces, qu'on appelle *Sawki*, est remarquable par son cri. M. Steller dit qu'il est composé de six tons qui forment trois modulations ; il les attribue à trois ouvertures du larynx, qui sont couvertes d'une membrane fine & déliée.

Une espèce de canard particulière au Kamtschatka, est les canards

des montagnes. Nous allons en donner une description. La tête des mâles est d'un noir aussi beau que le velours. Ils ont auprès du bec deux taches blanches, qui montent en ligne droite jusqu'au dessus des yeux, & qui ne finissent que sur le derrière de la tête, par des raies couleur d'argile. Ils ont autour des oreilles une petite tache blanche de la grandeur d'une lentille. Leur bec, ainsi que ceux de tous les autres canards, est large, plat, & d'une couleur bleuâtre : leur cou, par en bas, est d'un noir mêlé de blanc : ils ont au-dessus du jabot une espèce de collier blanc, bordé de bleu, qui est étroit sur le jabot même, & qui s'élargit des deux côtés vers le dos. Ils ont le ventre & le haut du dos bleuâtres ; ils sont d'une couleur noirâtre vers la queue. Leurs ailes sont rayées en travers d'une large bande blanche, bordée de noir : les plumes des côtés qui sont sous les ailes, sont de couleur d'argile : les grosses plumes de leurs ailes sont noirâtres, à l'exception de six ; de ces six, quatre sont noires & brillantes comme du velours ; les deux dernières sont blanches, & bordées de noir aux extrémités. Les grosses

plumes du second rang sont presque noirâtres; celles du troisieme sont d'un gris mêlé de bleu : il y a cependant deux plumes qui ont des taches blanches aux extrémités. Leur queue est noire & pointue : leurs pieds sont d'une couleur pâle. Cet oiseau pese environ deux livres. La femelle de cette espece n'est pas si belle : ses plumes sont noirâtres, & chacune d'elles, vers la pointe, est d'une couleur jaunâtre, un peu bordée de blanc : elle a la tête noire & tiquetée de taches blanches sur les tempes : elle ne pese pas tout-à-fait une livre & demie.

Ces femelles sont très-stupides, car au lieu de s'envoler quand elles voient quelqu'un, elles ne font que plonger dans l'eau; mais les eaux sont si basses qu'il est aisé de les y tuer à coups de perche. Cependant on en prend beaucoup moins à cette sorte de battue qu'à la chasse. Ce dernier exercice, aussi amusant qu'utile, demande de l'adresse : l'automne en est la saison. On va dans des endroits couverts de lacs ou de rivières, entrecoupés de bois : on nétoie des avenues à travers ces bois, d'un lac à l'autre : on lie ensemble des filets qui

sont attachés à de longues perches , & qu'on peut tendre ou lâcher au moyen d'une corde , dont on tient les deux bouts. Sur le soir on tend ces filets à la hauteur du vol des canards : ces oiseaux viennent s'y jeter d'eux-mêmes en si grand nombre , avec tant de force , qu'ils les rompent souvent , & volent à travers , en passant d'un lac à l'autre , ou rasant la surface de l'eau le long d'une rivière.

Oiseaux
marins.

Au Kamtschatka les oiseaux marins sont presque tous sur la rive orientale , parce que les montagnes leur offrent un asyle plus voisin , & l'Océan plus de nourriture.

L'Ypatka ,
ou canard
du Nord.

Le plus connu de ces oiseaux est le plongeur de mer , auquel on donne le nom de canard du Nord. Les Kamtschadales l'appellent *Ypatka*. On le trouve sur toutes les côtes de la presqu'île : il est très-commun dans ce pays , & n'a rien qui puisse intéresser la curiosité.

Le Mollichagatka.

Le *Mouïchagatka* est un autre oiseau de la même espèce , qui ne se trouve point ailleurs. Il diffère de l'Ypatka , qui a le ventre blanc , en ce qu'il est tout noir , & qu'il porte sur la tête deux huppes d'un blanc jaunâtre , qui

lui pendent comme deux tresses de cheveux, depuis les oreilles jusque sur le cou.

L'*Arau* ou le *Kara* est un oiseau plus <sup>L'*Arau*,
le *Kara*.</sup> gros que le canard, il a la tête, le cou & le dos noirs, le ventre bleu, le bec long, droit, noir & pointu, les jambes d'un noir rougeâtre, & trois ergots unis par une membrane noire : ses œufs sont très-bons à manger ; sa chair est mauvaise, & sa peau sert à faire des fourrures. On nomme cette espèce d'oiseau *Gagares*.

On y trouve des Cormorans qui ^{Cormorands} sont particuliers aux pays : on les appelle *Tchaiki*. Deux de ces espèces diffèrent par les plumes, que l'une a noire & l'autre blanche. Le *Tchaiki* est gros comme une oie, a le bec de cinq pouces, tranchant sur les bords ; la queue de huit à neuf pouces ; les ailes de sept pieds, quand elles sont étendues ; le gosier si-large qu'il avale de gros poissons tout entiers. Il ne peut se tenir sur ses pieds, ni s'élever de terre pour voler quand il a mangé. L'on se sert de la vessie du *Tchaiki* pour l'attacher aux filets au lieu de liege. Voici comment on pêche ces sortes d'oiseaux.

On passe un hameçon de fer ou de bois à travers le corps d'un poisson, de maniere que l'instrument demeure caché sous la nageoire qui est sur le dos. On jette cette amorce dans la mer : les Tchaiki volent aussi-tôt, se disputer la proie, & quand le plus fort a saisi l'hameçon, on tire le tout avec une courroie qui tient à l'amorce. Quelquefois on attache un de ces oiseaux vivants à cette espece de ligne, pour en attrapper d'autres, en lui liant le bec, de peur qu'il n'avale l'amorce.

Parmi les cormorans ou hirondelles de mer, est l'*Oiseau de tempête*, *Procellaria* : les Navigateurs l'appellent ainsi, parce qu'il vole fort bas, rasant la surface des eaux, ou qu'il vient se percher sur les vaisseaux quand il doit y avoir une tempête ; ce qui en est un présage infallible.

Au nombre de ces oiseaux de mauvais augure, M. Steller range les *Staricki* & les *Gloupichi*. Les premiers, de la grosseur d'un pigeon, ont le ventre blanc, & le reste du plumage d'un noir tirant sur le bleu. Il y en a qui sont entièrement noirs, avec un bec d'un rouge de vermillon, & une houppe blanche.

L'Oiseau de tempête.

Les *Staricki*.
Les *Gloupichi*.

sur la tête. Les derniers qui tirent leur nom de leur stupidité, sont gros comme une hirondelle de riviere. Les isles ou les rochers, situés dans le détroit qui sépare le Kamtschatka de l'Amérique, en sont couverts. Les Kamtschadales, pour les prendre, n'ont qu'à s'asseoir près de leur retraite, vêtus d'une pelisse à manches pendantes : quand ces oiseaux viennent le soir se retirer dans des trous, ils se fourrent d'eux-mêmes dans la pelisse du Chasseur qui les attrape sans peine.

Dans cette espece on compte encore Le Kaïover.
le *Kaïover* ou *Kaïor*, qu'on dit cependant fort rusé. C'est un oiseau noir, avec le bec & les pattes rouges. Les Cosaques l'appellent *Isiwoschiki*, parce qu'il siffle comme les Conducteurs de chevaux.

Il y a sur la côte du Kamtschatka des Corbeaux aquatiques.
corbeaux aquatiques : ils sont de deux especes ; l'une entr'autres, qu'on appelle *Ouail*, a le corps gros comme une oie, d'un noir blanchâtre, les cuisses blanches, les pieds noirs, le bec noir par-dessus, & rouge par-dessous. Le cri de cet oiseau, dit M. Steller, ressemble au son de ces trompettes d'enfants que

l'on vend aux foires. Quand il nage, il porte le cou droit, & quand il vole, il l'allonge. Il habite la nuit sur les bords des rochers escarpés : il y en a des troupes, & le sommeil les fait souvent tomber dans l'eau où ils sont la proie des renards qui se tiennent à l'affût. Les Kamtschadales vont pendant le jour dérober leurs œufs, & ils s'exposent à se casser le cou dans des précipices, ou à se noyer en tombant dans la mer. On prend ces oiseaux avec des filets, ou avec des lacets enfilés à de longues perches. Si l'Oiseleur vient leur présenter le lacet au bout de la perche qu'il tient à la main, ils détournent la tête pour s'en défendre, mais ils restent au même endroit, jusqu'à ce que leur cou soit pris au nœud coulant.

Poissons. Les fleuves, les lacs, les rivières, enfin toutes les eaux qui arrosent la Sibérie & le Kamtschatka, nourrissent un grand nombre de poissons. Les connoissances que nous avons de l'ychthyologie de ces contrées sont bornées; cependant nous voyons qu'il s'y trouve peu de ces espèces de poissons que l'on connoît en Europe; telles que les anguilles, les brochets, les éperlans, les écrevisses,

&c ; mais on y en voit une quantité d'autres qui ne sont pas moins bonnes , & que nous ne connoissons pas.

De ce nombre , dit Stralhemberg , sont le muxux , une sorte de faumons blancs , d'omuli , &c. L'Irtich , surtout , fournit des esturgeons & des faumons blancs , qui sont si gras que les Russes qui habitent ces contrées ont coutume de faire provision de leur graisse , pour s'en servir dans la cuisine aux mêmes usages que le beurre. La Selenga n'est pas extrêmement poissonneuse ; cependant on y prend , mais en petite quantité , des grondis , des tchebacki , qui sont une espèce de carpe ; des taïmin ou truites faumonées , & une autre espèce de truite , nommée *Leuxki*. Le poisson le plus commun est l'omouli , espèce de poisson blanc qui , vers la fin d'Août , monte en grande quantité dans le lac Baikal , & dont les habitants de cette ville font provision pour toute l'année. Ce poisson a de commun avec le hareng l'éclat de ses écailles ; il ressemble en quelque sorte à la merluche ; mais il est plus petit : sa taille ordinaire est d'un pied ; cependant on en trouve dans plusieurs autres

rivieres & lacs qui sont longs de deux pieds & plus : ils y sont en si grande quantité qu'on en prend au moins quatre mille à chaque coup de filet.

La Lena fournit en abondance d'excellents poissons. Wirsen dit que le Bié-laïa ribitsa du Volga est le même poisson que le Nelma des Jakoutes , & il y a plusieurs Russes qui ont cette opinion ; mais on le distingue ici : le Bié-laïa ribitsa a la tête plus longue , plus pointue , le corps plus long & beaucoup plus blanc que le Nelma. Ce poisson n'est pas commun , & a beaucoup de faveur. On trouve dans cette riviere toutes les especes d'esturgeons : ceux qu'on nomme *Sterledis* & *Kosteris* sont difficiles à distinguer , soit entr'eux , soit de l'esturgeon proprement dit. On dit que l'esturgeon est le plus uni , le plus doux au toucher ; qu'il a la tête moins pointue , & que les *sterledis* sont plus unis & plus savoureux que les *kosteris* ; l'esturgeon & le *kosteris* ont le corps plus anguleux , & le *sterlede* l'a moins charnu. Les perches , que les Jakoutes nomment *Terbas* , c'est-à-dire , tête de pierre , sont dans la Lena en grand nombre , & on en trouve beau-

coup qui ont jusqu'à deux pieds de longueur.

Il y a aux environ de Jakouts plusieurs petits lacs qui sont remplis de poissons. On y pêche, sur-tout en hiver, avec des filets de crin à grandes mailles, qui ont depuis deux pieds jusqu'à deux toises & plus de largeur, & sont longs depuis dix jusqu'à quarante toises. Dans presque toute la Sibérie, on se sert de cordes de crin, parce qu'elles sont plus fortes. Lorsqu'on veut tendre un filet, on l'attache à une de ces cordes qui tient à une perche; on fait à la glace des ouvertures qui ne sont éloignées l'une de l'autre, que de la longueur de la perche; on passe la corde par-dessous la glace, d'une ouverture à l'autre, & l'on tend ainsi le filet. Ensuite les Pêcheurs vont sur la glace & y font beaucoup de bruit, afin de chasser les poissons vers le filet.

Pêches

Nous avons déjà parlé de la baleïne dans plusieurs endroits de cet Ouvrage; mais cet animal monstrueux tient une place trop intéressante dans l'Histoire naturelle, pour que nous la passions ici sous silence. On voit dans l'Océan oriental & dans la mer de Pengina de

Poissons de mer.

Baleine.

ces animaux , qui ont depuis sept jusqu'à quinze fagènes de longueur. On assure qu'ils approchent si près du rivage , quand ils viennent s'y frotter , pour se débarrasser des coquillages vivants dont ils sont couverts , que du bord on pourroit les atteindre à coups de fusil. Il est rare qu'on prenne des baleines vivantes au Kamtscharka : on y en trouve souvent de mortes , que le flux a jettées sur le rivage , principalement à la pointe de Loparka , où les courants & les tempêtes en amènent le plus , principalement dans l'automne.

Les Kamtschadales ont trois manières de prendre les baleines. Vers le midi on va les chercher : lorsqu'on les rencontre , on leur tire des fleches empoisonnées ; elles ne sentent les blessures que quand le venin les fait enfler ; les douleurs leur font pousser des mugissements effroyables. Au Nord , & vers le soixantième degré de longitude , les peuples qui habitent la Côte orientale , & qu'on appelle *Olioutores* , prennent les baleines dans des filets qu'ils fabriquent avec du cuir de cheval marin. Ils les tendent à l'embouchure des baies , les arrêtent par un

bout avec de grosses pierres , & les laissent flotter au gré des vagues. Les baleines s'entortillent dedans , & ne peuvent se débarrasser. Alors les Olioutorés montent dans leurs canots , jettent d'autres filets sur les baleines , & les tirent à terre.

Les Tchktchi , qui sont à cinq degrés plus au Nord , font la pêche de la baleine comme les Européens ; c'est-à-dire avec des harpons. Cette pêche est si abondante dans ces contrées , que les habitants ne daignent pas prendre les baleines mortes que la mer jette sur le rivage. Ils en tirent seulement la graisse qu'ils fondent avec un feu de mousse , parce que le bois leur manque ; mais ils n'en font aucun usage pour leur subsistance , comme les Kamtschadales du Midi , qui périssent presque tous empoisonnés par ce mets corrompu. M. Kracheninnikow , qui étoit dans ce pays en 1739 , dit qu'il remarqua que tous les habitants étoient pâles & défaits ; que sur ses questions à ce sujet , on lui répondit qu'avant son arrivée dans ce pays , un des habitants étoit mort pour avoir mangé de la graisse de baleine corrompue , & qu'en

ayant tous mangé , ils craignoient de subir le même sort. Peu de temps après , deux Kamtschadales se plaignirent d'avoir la gorge toute en feu : ils moururent au bout de quelques heures , & les autres furent très-dangereusement malades.

Si ces Barbares avoient la prudence de ne pas faire usage de ces baleines mortes pour leur nourriture , ils pourroient en tirer un parti fort avantageux. La peau leur serviroit à faire des semelles & des courroies. Avec les barbes , ils pourroient coudre leurs canots , faire des filets pour prendre du poisson. La mâchoire inférieure feroit des glissoires pour des traîneaux , & des manches de couteaux. Avec les intestins ils feroient des barils. Les vertebres pourroient servir à faire des mortiers , & avec les nerfs & les veines ils feroient des pièges pour prendre les bêtes fauves.

M. Kracheninnikow prétend que M. Steller s'est trompé quand il a dit qu'on trouvoit des inscriptions latines sur des harpons de fer qui étoient dans le corps des baleines mortes que la mer jettoit sur le rivage du Kamtschatka.

Le Poisson
épée.

On peut mettre à côté de la baleine

le poisson qu'on nomme l'*Espadon*, & qu'on regarde comme son ennemi. Celui du Kamtschatka est fort différent de celui des autres contrées. Les plus gros, dit M. Steller, ont quatre saignes de longueur. Leur gueule est garnie de grandes dents pointues. C'est avec ces armes qu'il attaque la baleine, non avec une sorte d'épée qu'il a sur le dos. Il est faux que cet animal se plonge sous la baleine & lui perce le ventre avec une nageoire pointue, comme plusieurs Naturalistes le prétendent. La nageoire qui lui fait donner le nom d'*Espadon* est molle & composée de graisse. On n'y trouve pas un seul os. Il est cependant possible que la colere excite une tension très-violente dans cette partie de l'animal, comme l'amour le fait chez presque tous les animaux terrestres. C'est aux Naturalistes à discuter sur cet objet.

Quoi qu'il en soit, le poisson à épée poursuit la baleine avec fureur; elle le craint au point que, pour l'éviter, elle se jette sur le rivage. Lorsqu'elle est en haute mer, ils s'assemblent plusieurs, l'attaquent & la tuent. Lorsqu'elle se voit ainsi poursuivie, elle pousse des

mugissements qui se font entendre à plusieurs milles. Les Kamtschadales les entendent , se mettent dans des canots , vont aux environs de l'endroit où elle est , attendent qu'elle soit morte , & s'en saisissent. Cela est cause que ces peuples ont beaucoup de vénération pour le poisson à épée.

Le Tchechkak.

Le *Tchechkak* , que les Russes nomment *Loup* , est un remede infailible contre la constipation. La graisse de cet animal ne se digere point ; on la rend comme on l'a prise.

Le Motkoïa.

Le *Motkoïa* est mis par quelques Naturalistes dans la classe des baleines ; c'est , sans doute , à cause de son énorme grosseur ; mais il n'en a nullement la figure. Il ressemble à l'esturgeon par la peau , la tête & la queue. Ses dents sont taillées en scie & fort tranchantes. Les Kamtschadales craignent beaucoup cet animal , & n'osent en faire la pêche.

La Barbue.

La *Barbue* tire , sans doute , son nom des piquants dont elle a la peau toute couverte. M. Steller dit qu'il y en a de quatre especes. L'une , dit ce Naturaliste , a les yeux placés à gauche , & les autres les ont à droite ; & la partie

du corps où ces yeux ne peuvent veiller, est défendue par les piquants dont elle est couverte.

Le *Terpouk* ou la *Lime* a les écailles Le *Terpouk*,
ou la *Lime*. inégales, & qui sont terminées par de petites dents très-aiguës. Sa figure approche de celle de la perche. Son dos est noirâtre; ses côtes sont d'une espèce de rouge, & ont des taches d'un blanc d'argent.

Le *Saumon* naît & meurt dans les Poissons de
mer qui re-
montent les
rivieres. rivières; mais il vit presque toujours dans l'eau salée. Il y en a de plusieurs espèces au Kamtschatka. Il y en va une si grande quantité qu'ils font déborder les rivières, dit M. Kracheninnikow, en les remontant avec le flux; & lorsqu'ils rentrent dans l'eau, il en reste tant de morts sur le rivage, qu'ils empesteroient l'air par la puanteur qu'ils exhalent, si les vents continuels ne la chassoient. On ne lâche jamais un coup de harpon, sans frapper sur un saumon.

Il y a cependant beaucoup de Saumons dans ce pays qui ne restent pas plus de six mois dans les rivières; au bout de ce temps ils retournent à la mer. Cependant ils frayent avant d'en sortir. La femelle, dit M. Steller, creuse

une fosse dans le sable , & se tient sur ce trou jusqu'à ce que le mâle vienne la presser & l'agiter pour faire sortir ses œufs , alors il répand sur eux le germe qu'il exprime de sa laite. Ces œufs tombent dans le creux de sable , & y restent jusqu'au moment où les petits poissons éclosent. Comme ils n'ont pas le temps d'attendre que leurs petits soient éclos , ils laissent un faumon d'un an , qui garde & couve , pour ainsi dire , le frai jusqu'au mois de Novembre où les petits sont éclos , & le suivent à la mer. M. Kracheninnikow prétend que les faumons d'Europe ont le même instinct.

Les Kamtschadales appellent le mois de Mai *Tharvitcha* , parce que c'est le temps où le poisson de ce nom remonte le premier de la mer dans les rivières. C'est le plus gros des poissons rouges ; on ne le trouve gueres que dans la baie d'Avatscha & de la Kamtschatka , sur la côte orientale , de *Bolschaia Reka* , sur la mer de Pengina. Cette espece de faumon , long d'environ trois pieds & demi , & large d'environ dix pouces , pèse quelquefois quatre-vingt-dix livres. C'est une grande fête que la pêche de ce poisson ; il annonce l'ar-

ivée de tous les autres. Celui qui le prend , le garde , & croiroit commettre un grand crime de le céder à quelque prix que ce fût.

Dans le fleuve Angate , on trouve une si prodigieuse quantité d'esturgeons , que ceux qui en sont voisins en ont toute l'année , & en vendent à tous les peuples circonvoisins. Le temps le plus favorable pour la pêche de ce poisson est lorsque la riviere est glacée. On ne le prend point en vie , on le tue avec une perche de quatre à cinq toises , à l'extrémité de laquelle on met un fer qui a deux branches courbes , longues de deux pouces , & dont les pointes sont éloignées l'une de l'autre d'environ un demi-pied. Entre ces deux pointes , il y a un fer large de trois lignes , à l'extrémité duquel il y a une espece de clou pointu qui affermit le lien avec lequel on assujettit cette armure au bout de la perche. Lorsque l'on veut pêcher , on casse la glace , on enfonce la perche dans le trou , on la remue avec des fourches de bois qui y sont attachées. Lorsqu'on sent que la perche est au fond , on cherche s'il y a des poissons : si l'on n'en trouve point ,

on fait un autre trou , & on le fonde de la même manière. Dès qu'on en a trouvé , on cherche l'endroit le plus bas du courant , & les esturgeons se jettent entre les deux branches , souvent même deux à deux. Les efforts qu'ils font pour se dégager les enforment de plus en plus , & avertissent qu'ils sont pris. Alors le Pêcheur tire sa perche , prend les poissons , & replonge sa perche. Il repete cette opération jusqu'à ce qu'il ne trouve plus d'esturgeons. Alors il va plus haut ou plus bas , & continue la même opération. On en prend quelquefois jusqu'à deux cents. Cette pêche fait une richesse pour le pays.

On trouve dans le même fleuve beaucoup de coquillages qui renferment des perles. On prétend même qu'il y avoit autrefois une pêcherie de perles.

Le Niarka.

Le *Niarka* , qui est le poisson rouge , vient au commencement de Juin dans les rivières du Kamtschatka. Quelques-uns remontent jusqu'aux sources , où l'on en prend avant que la pêche ait commencé dans les embouchures. Il préfère cependant les lacs aux rivières , parce que les eaux en sont épaisses & fan-

geuses. Ce poisson pèse, dit M. Steller, rarement au-delà de quinze livres.

Le *Keta* ou *Kaibo* est plus beau que le *Keta*, ou le *Nierka*. Il se rencontre dès le premier Juillet dans les rivières. En automne, on le pêche près des sources, dans des creux profonds où les eaux sont tranquilles. Ses dents sont comme celles du chien. Sa gueule a trois pointes, sa peau n'a point de taches, & sa chair est très-blanche.

Le *Belaïa Riba*, qu'on appelle le *Poisson blanc*, est le meilleur de tous les poissons à chair blanche. Il ressemble au *Keka* pour la grosseur & la figure ; mais il a la peau parsemée de taches noires, oblongues. Quand les poissons de cette espèce ont déposé leurs œufs, ils s'enfoncent dans des endroits profonds, où l'eau ne gele jamais, & où la vase est épaisse. Les Kamtschadales en prennent beaucoup pendant l'hiver ; mais ils ne sont pas si gras qu'en automne.

Il y a une espèce de poisson qui est d'un blanc argenté, tant qu'il reste dans la mer ; mais il prend la couleur rouge sitôt qu'il entre dans les rivières, ce qui a occasionné souvent des mépri-

Poissons
blancs qui
deviennent
rouges.

ses. On les prenoit pour des especes différentes. Ils ont tant de force dans la queue , qu'ils remontent les rivières les plus rapides. Lorsqu'ils sont fatigués de lutter contre la force de l'eau , ils s'enfoncent pour trouver un endroit plus calme , s'y reposent & reprennent des forces. Les plus foibles ont l'instinct de s'attacher à la queue des plus forts , qui les souffrent & les traînent dans les endroits les plus rapides. C'est de là qu'on trouve plusieurs de ces Poissons qui ont la queue entamée. Il y en a qui meurent dans le sable ou sur le rivage , plutôt que de retourner à la mer avant la saison qui les y appelle.

M. Steller dit que quand la saison où ils quittent l'eau douce est arrivée , ils restent toujours aux embouchures des rivières ; que les tempêtes les dispersent quelquefois , & que c'est de là qu'on en trouve une quantité surprenante dans de certaines rivières , tandis que d'autres n'en ont pas un seul. On est quelquefois dix ans avant de revoir dans une rivière les poissons qui en ont perdu l'embouchure ; mais cela n'arrive que lorsque les jeunes poissons qui gagnent les embouchures des rivières

vieres sont battus par la tempête. S'ils y entrent dans un temps calme , ils s'enfoncent dans un endroit profond , où ils sont à l'abri de l'orage qui ne se fait jamais sentir qu'à cinquante saenes.

Ainsi l'aigle & les poissons de l'espece dont nous venons de parler , bravent les temps : l'un est au-dessus , l'autre au-dessous de leurs ravages.

M. Kracheninnikow fait une classe ^{Seconde} à part des especes de poissons qui fré- ^{classe des}quentent indifféremment toutes les ri- ^{Poissons qui}vieres , & dans tous les temps. ^{fréquentent} ^{les rivières.}

La premiere de ces especes est le *Goltzi* , qui grossit jusqu'à peser vingt livres. Il entre dans la Kamtschatka , & gagne les lacs par les petites rivières qu'elle reçoit ; il y séjourne & s'engraisse durant cinq ou six années qui font le terme de sa vie. La premiere année ce poisson croît en longueur ; la seconde en largeur ; la troisieme en grosseur par la tête ; & les trois dernieres deux fois plus en épaisseur qu'en longueur. C'est ainsi que croissent les truites , dont le *Goltzi* fait une espece.

La seconde espece est le *Monikis* , qui est distingué des autres sortes de truites par une raie rouge & assez large

qu'il a des deux côtés du corps , depuis la tête jusqu'à la queue. Il mange les rats qui traversent les rivières en troupes. Il aime la Baie du *Brownitsa* , espece de *Vacier* , dont l'arbusse croît sur le bord des eaux. Si-tôt qu'il en aperçoit , il s'élance hors de l'eau pour en attrapper la feuille & le fruit. C'est un fort bon poisson ; mais il est rare. Comme on ignore en quel temps il entre dans l'eau douce & retourne dans la mer , on conjecture qu'il remonte les rivières sous la glace.

Le Koriouki
ou Eperlan.

Les Kamtschadales ont aussi des Eperlans , qu'ils appellent *Korioukis*. Ce sont de très-petits poissons , d'un goût si désagréable que les Pêcheurs les donnent à leurs chiens. Il y en a une autre espece qui est très-abondante. C'est celle qu'ils nomment *Orcriki*. On assure que les rivages de la mer orientale en sont quelquefois couverts l'espace de cent verstes , & à un pied de hauteur. Ils nagent toujours trois ensemble , se tiennent accrochés par une raie velue qu'ils ont des deux côtés , & sont si fort attachés , que lorsqu'on en veut pêcher un , on en a trois à la fois.

M. Kracheninnikow termine l'Hif-

toire des poissons du Kamtscharka par les harengs qu'on appelle dans ce pays *Beltschouch*. Il s'en trouve très-peu dans la mer de Pingina : mais il y en a une abondance incroyable dans la mer orientale. Il arrive souvent que, d'un seul coup de filet, on en prend quatre tonneaux.

Le Beltschouch, ou Hareng.

Cette pêche se fait dans le lac *Vilioutchin*, qui est sans doute la même chose que la Baie d'*Avascha*. Il est à cinquante sagues de la mer, avec laquelle ce lac communique par un bras. Les harengs y entrent en automne : alors le bras qui conduit du lac à la mer se remplit de sable que les tempêtes y amassent. Au printemps la fonte des neiges rompt cette digue de sable, & rouvre aux harengs un passage dans la mer. Ils se rendent tous à ce détroit, vers la saison où il a coutume d'être libre. Alors les Kamtschadales brisent la glace, jettent leurs filets dans le trou qu'ils ont fait. Un Pêcheur veille sur ce trou pour attendre le moment où les poissons puissent se jeter dans les filets pour passer à la mer. Il appelle ses Compagnons, qui accourent & ôtent les filets qui sont tout remplis de ha-

rengs. On les enfile par paquets dans des cordes faites d'écorces d'arbres , & on les emporte sur des traîneaux. Le hareng est le même dans toutes les mers ; mais ce n'est pas la même manière de le prendre sur toutes les côtes.

§. II.

Arbres , Arbustes , & Plantes de la Sibérie.

QUOIQUE le climat de la Sibérie soit en général très-froid , on y trouve cependant des arbres , des arbustes & des plantes en assez grande quantité. Nous allons tâcher d'en donner une idée au Lecteur , en prenant pour guide les Voyageurs qui paroissent avoir été le plus en état de les examiner , & d'en rendre compte.

spins.

L'arbre le plus commun dans ce pays est le sapin. Les bords des rivières du territoire de Sampalat en sont tout remplis. Il y en a encore proche le fort d'Oudinskoc ; enfin on en trouve de communs & de blancs dans une multitude d'endroits , & nous croyons qu'il est inutile de les désigner.

DES TERRES POLAIRES. 197

Il vient beaucoup de Pins aux environs du village de Kaltirak. Depuis Anamirskaïa jusqu'à Ilimsk, il y a des bois remplis de pins & de sapins des deux especes.

Pins.

Il y a dans la Sibérie deux especes de cedres; le grand & le petit. Le petit differe du grand, en ce qu'au lieu de s'élever comme cet arbre majestueux, il est tortueux & rampant, & toujours foible. Ses fruits, proportionnés au tronc & aux branches, sont de petites noix qui couvrent de petites amandes. Les Kamtschadales les mangent sans les dépouiller de leur écorce. Ce fruit astringent cause des ténèsmes; mais les sommités de l'arbre, infusées dans l'eau chaude comme le thé, guérissent du scorbut.

Cedres.

La melese est un arbre très-gros, & qui monte fort haut. Il est résineux, & de la nature des pins & sapins. Il a l'écorce fort grosse, crevassée & rouge en-dedans. Ses branches poussent à l'entour du tronc de degré en degré, avec plusieurs petits surgeons souples comme les branches du saule & de l'osier. Ils sont jaunes & odorants. Sa feuille est fort épaisse, longue, ten-

Melese.

dre, capilleuse, plus étroite que celle du pin : elle n'est pas piquante. C'est le seul arbre à résine qui se dépouille de ses feuilles en hiver. Il porte un fruit semblable à celui du cyprès, & qui rend une odeur assez agréable. Ses fleurs sont odorantes, & sortent du bout des branches. Elles sont d'un rouge vif, & ressemblent à des flocs de soie. Son bois est dur & rouge. Il est fort bon à bâtir. Le charbon qu'on en tire donne beaucoup de chaleur, & est très-bon à faire fondre la mine. Cet arbre produit une liqueur qu'on substitue souvent à la place de la térébentine : elle sort du cœur de l'arbre : pour l'avoir, il faut y enfoncer une tarière. Le meilleur agaric croît sur le melese. On y recueille aussi de la manne.

Amandiers.

On trouve dans certains cantons de ce vaste pays une espèce de petits amandiers qui portent un fruit à peu-près semblable, pour la figure & le goût, à ceux d'Europe ; mais il est beaucoup plus petit.

**Cerifiers
sauvages.**

Certains cantons de la Sibérie produisent des cerifiers sauvages.

Arbre santal.

Aux environs de la rivière de Tourga, on trouve une espèce d'arbre qu'on

ressemble au cerisier sauvage , mais ses feuilles sont plus longues , le verd en est plus sombre , & leurs veines sont presque aussi grosses que celles de la feuille du citronier. Cet arbre produit des baies ; son bois est rougeâtre. Les habitants du pays le nomment *Arbre rouge*, ou *Santal*. Ils en font des manches de couteau , parce que le bois est fort dur.

Le *Bouleau* de la Sibérie , principalement celui qu'on trouve dans le Kamtschatka , est différent de celui d'Europe. Il est d'un gris plus foncé , très-raboteux , & rempli de gros nœuds ; & le bois est si dur qu'on en fait des plats. L'écorce est si tendre qu'elle fait , pour les habitants de ce pays , un mets assez délicat. On le hache par petits morceaux ; on le fait fermenter dans le suc même du bouleau , & on le mange avec du *Caviar* sec. Ainsi cet arbre qui ne produit point de fruits , fournit des mets , de la sauce , de la vaisselle , & quelquefois la table.

Dans quelques cantons , il se trouve une espèce d'arbre qui ressemble assez au bouleau. Il porte un fruit qui ressemble à nos abricots ; mais il a la chair si dure qu'on ne peut le manger. Son

Bouleau.

noyau est tout-à-fait semblable à celui de l'abricot.

Aube-Epine. On trouve au Kamtscharka deux sortes d'*Aube-Epine* ; l'une à fruits noirs , l'autre à fruits rouges , qu'on garde pour l'hiver.

Sorbier. Il y a beaucoup de *Sorbiers* dont on confit le fruit.

Arbustes. L'osier est assez commun dans ce pays : il est comme celui de l'Europe.

Osier.

Rosier. On voit dans quelques cantons des rosiers qui produisent des roses d'une assez belle espèce.

Genévrier. Le genévrier est fort commun dans la Sibérie , principalement au Kamtscharka ; mais on néglige les baies.

Il y a quelques groseilliers rouges & quelques framboisiers ; mais on en fait peu de cas.

On y trouve trois sortes de *Vacciers* ; dont les baies servent à faire des confitures & de l'eau-de-vie.

Les naturels du pays donnent le nom de *Wodianitsa* à un fruit que les Naturalistes appellent *Empetram*. Il sert à teindre , en couleur de cerise , de vieilles étoffes de soie , déjà passées. On l'emploie aussi avec de l'alun & de la graisse de poisson , à noircir les peaux

de castor marin & les mauvaises zibelines. Ce mélange leur donne un noir qui trompe les Marchands. Les Russes ont porté dans ce pays la fourberie avec le commerce.

La *Sarana* ne se trouve que dans le Kamtschatka. Voici la description qu'en donne M. Kracheninnikow : elle s'élève à la hauteur d'un demi-pied ; sa tige est un peu moins grosse que le tuyau d'une plume de cygne. Vers sa racine , elle est d'une couleur rougeâtre , & verte à son sommet. Elle a deux rangs de feuilles vers la tige ; celui d'en-bas est composé de trois feuilles , & celui d'en-haut de quatre , disposées en croix : leur figure est ovale. Au-dessus du second rang , il se trouve quelquefois une feuille qui est immédiatement sous les fleurs ; il est rare qu'il y en ait deux. Elle ressemble à celle des lys ardents ; mais elle est plus petite , & se divise en six parties égales. Au centre de cette fleur est un petit pistil triangulaire , dont le bout est obtus comme dans les lys. Dans l'intérieur du pistil , il y a trois cellules où sont renfermées les semences qui sont d'un noir rougeâtre. Le pistil est entouré de

Plantes.
La Sarana.

six éramines blanches , dont les sommités sont jaunes. Sa racine , qui est ce qu'on appelle la *Sarana* , est à peu près aussi grosse qu'une gouffe d'ail , & composée de plusieurs petites gouffes qui sont un peu rondes. Elle fleurit à la mi-Juillet & pullule tellement , que les campagnes en sont toutes couvertes.

La *Sarana* pilée avec le *Morocha* & avec d'autres baies , se cuit au four. C'est un mets fort agréable & très-nourrissant : il sert de pain , & le fait même oublier.

Differentes
especes de
Plantes qui
sont incon-
nues dans
les autres
Pays.

M. Gmlin dit qu'étant en Sibérie , il s'appêrçut que dès le mois de Mars la neige qui couvroit la terre fondit promptement , & donna tant d'humidité aux semences & aux racines des plantes , qu'elles germerent en peu de temps , & pousserent des tiges & des feuilles. C'est un vrai plaisir pour un Naturaliste de voir l'accroissement rapide des plantes dans ce pays. La chaleur , ajoute-t-il , pênêtré aisément le terroir qui est sablonneux ; dès le commencement d'Avril , les plantes sont en pleine fleur , & les graines mûrissent dans le même mois. Les gelées leur nuisent peu , parce que les vents les dépouillent de leur

humidité superflue , & que la neige , qui pourroit s'amasser autour d'elles, n'y reste pas long-temps lorsque le terrain est en pente. Selon ce Voyageur , le plus grand soin ne peut faire réussir ces plantes dans nos jardins ou dans nos marais , parce qu'elles sont privées des avantages que la nature leur procure dans le pays où elles prennent naissance. Il dit qu'il trouva dans plusieurs cantons de la Sibérie une espece d'*Androsace* , dont il apporta des graines à S. Pétersbourg & en Allemagne , où il les fit semer ; mais elles ne produisirent pas. Lorsque cette plante eut poussé en automne , elle gela pendant l'hiver. Les pluies du printemps la firent périr. La chaleur de l'été la dessécha ; de sorte qu'il est rare que sur cinquante , il y en ait une qui donne des fleurs & des fruits. On peut cependant l'élever sur des couches , ou dans des pots ; mais elle n'y réussit jamais si bien que dans son pays natal.

Le Kamtschatka produit une espece Herbe douce
d'herbe qu'on appelle l'*herbe douce*. Les Kamtschadales en font des bouillons , des confitures ; les Russes en tirent de l'eau de vie. Elle ressemble

beaucoup au *Borche* ou Panais. Sa racine est jaune en dehors, blanche en dedans. Le goût en est piquant & amer comme celui du poivre. Sa tige pousse de la hauteur d'un homme. Elle est creuse, à la couleur rougeâtre, est couverte d'un petit duvet blanc. Elle peut avoir quatre ou cinq nœuds dans sa longueur. De chaque nœud il sort de petites tiges qui portent des fleurs semblables à celles du fenouil. Chaque fleur a cinq feuilles, & deux ovaires entourés de cinq étamines blanches & noires.

Pour en faire usage, on coupe les tiges du nœud qui est le plus près de la racine : on ratisse, avec une coquille, l'écorce de ces tiges ; on les expose quelque tems au soleil, puis on les lie en bottes. On les enferme ensuite dans des sacs où elles se couvrent d'une poudre, dont le goût approche de celui de la réglisse. Trente-six livres de cette plante ne rendent qu'un quart de poudre. Le suc qui sort de cette poudre est si actif & si venimeux, qu'il cause une multitude de pustules sur la peau, lorsqu'on en laisse tomber dessus. Ceux qui veulent manier cette plante ont la

précaution de prendre des gants. On en tire de l'eau-de-vie , & l'on s'y prend de cette maniere.

On fait fermenter cette plante dans de l'eau chaude; on y mêle des baies de ginolost. On a soin de tenir le vase couvert , & de le mettre dans un endroit chaud. S'il est mal bouché , la liqueur s'aigrit , & fermente si fort , qu'on voit le vase s'agiter. Cette premiere fermentation s'appelle *Prigolovok*. Pour en faire de la *Braga* , boisson très-forte , on la verse encore dans un vase où trempe de cette herbe. Ce mélange fermente vingt-quatre heures , & lorsqu'il cesse de bouillir , on a de la *Braga* , avec laquelle on fait l'eau-de-vie. On la jette dans une chaudiere avec les herbes destinées à la distillation. On met sur la chaudiere un couvercle de bois , dans lequel on fait passer un canon de fusil qui sert de tuyau. La premiere distillation donne une eau-de-vie commune qu'on appelle *Paca*. Les gens riches font une seconde distillation , & l'eau-de-vie devient alors si forte qu'elle corrode même le fer. Le marc qui reste dans la chaudiere sert à faire du *Bragia* , qui est la boisson

du bas peuple. On donne ce qui reste au bétail, qui le mange avec avidité.

Il arrive quelquefois qu'on s'épargne la peine de ratisser l'écorce avant de faire distiller la plante; mais l'eau-de-vie qu'elle produit est fort dangereuse. Elle cause de violentes palpitations de cœur, enivre très-promptement, & prive alors un homme de tout sentiment. Si l'on veut arrêter les efforts de cette boisson par un verre d'eau froide, on ne fait que les augmenter. Quoiqu'on boive de cette eau-de-vie en petite quantité, elle trouble le sommeil par des rêves affreux, & éveille les remords dans l'âme de ceux qui ont commis quelque crime; souvent même elle leur fait faire l'aveu des forfaits les plus cachés.

Si Vieil de la Montagne, chef des Assassins, dont il est parlé dans l'Histoire des Croisades, avoit connu cette plante, il n'auroit pas manqué de s'en servir pour inspirer les terreurs de la superstition, lui qui savoit inspirer toute l'audace du fanatisme.

Voyage de
M. l'Abbé
Chappe.

La plupart des Kamtschadales n'osent manger de cette herbe douce; ils craignent qu'elle ne nuise à la génération.

Ils en emploient le suc pour détruire la vermine, & s'en frottent le corps.

Lorsqu'on fait distiller l'herbe douce avec du *Kiprei*, qui est l'*Epilobium* de Linneus, qu'on trouve aussi en Europe, l'eau-de-vie est meilleure. La moelle de sa tige est d'un goût fort agréable. Les feuilles & l'écorce du *kiprei* broyées se prennent comme du thé verd, & en ont le goût. Les meres mâchent cette herbe, & l'appliquent sur le cordon umbilical de leurs enfans.

Le *Theremcha* ou l'ail sauvage entre Ail sauvage. dans une espece de mets qu'on appelle *Schami*. C'est un ragoût froid, composé de chaux, d'oignons, de cornichons, de poissons & de pieds de cochon. On y mêle de l'ail sauvage, parce que c'est un excellent anti-scorbutique; mais il faut en user médiocrement. Des Cosaques attaqués du scorbut en mangèrent en trop grande quantité: ils furent dans peu de temps tout couverts de gale & de pustules. Cependant les gales tombèrent, & les pustules disparurent.

L'*Outchiktchou* est une plante dont Outchiktchou. la feuille ressemble à celle du chanvre. Cette plante mise dans du bouillon fait avec du poisson a le même goût que lui procure le béliet sauvage. Il y a lieu de

croire que le Voyageur s'est mépris sur cette plante. On trouve la description de cette plante dans les Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, sous le nom de *Chevre sauvage à cornes de Bélier*. N'auroit-il pas pris la figure pour le goût, & ayant trouvé quelque rapport dans la figure de l'animal & du végétal, il a, sans doute, cru en trouver dans le goût. Ce ne seroit pas la première fois qu'un sens auroit été séduit par l'autre, & que l'imagination auroit multiplié les rapports de conformité entre les choses les moins ressemblantes.

Si les Kamtschadales n'ont point le talent de distinguer les plantes, ils ont au moins celui d'en connoître les propriétés. Si la nature refuse à ce pays les aliments les plus communs, elle y supplée par un grand nombre d'herbes & de racines; & le besoin apprend à en faire usage. Ils connoissent l'endroit où elles croissent, & le temps où il faut les cueillir. Les Nations les plus civilisées n'ont pas de Botanistes qui connoissent mieux la vertu des plantes que ces Sauvages; car le besoin instruit toujours mieux que la curiosité, & les Kamtschadales n'ont presque rien à manger. M. Steller les appelle, avec

raison , *Mangeurs de tout*. En-effet les herbes seches que la mer jette sur leurs côtes , les champignons d'angereux , qu'on appelle *Mouchomores* , leur servent de mets : enfin ils mangent de tout ce qui ne tue pas.

Ils font usage pour les maladies ou pour les plaies des plantes qui ne leur servent pas d'aliments lorsqu'ils sont en santé.

Le *Cailloun* est une herbe de marécage , dont on fait une décoction qui excite à la sueur , chasse les mauvaises humeurs , & fait venir les ulcères à suppuration. Cailloun:

Le *Tchagban* s'emploie en décoction contre l'enflure des jambes. Le Tchagban, ou Chêne-marin.

Le *Chêne-marin* couvre les côtes de la mer. On le fait infuser , ensuite bouillir avec de l'herbe douce , & on en boit pour arrêter la dissenterie.

Framboise-marine. Les femmes en mal d'enfant boivent de l'eau dans laquelle on a fait infuser de cette herbe , & prétendent en recevoir beaucoup de soulagement. Framboise marine.

La *Zgate* est une herbe très-venimeuse. Les Kamtschadales trempent leurs flèches dans son jus , & les blessures qu'elles font sont incurables , &

les hommes en meurent promptement ; à moins qu'on ne suce le poison de leur plaie. Lorsque les baleines ou les lions marins sont frappés de ces flèches, ils bondissent dans la mer avec tant d'impétuosité qu'ils la font écumer. Ils vont se jeter sur les côtes, où ils périssent avec des douleurs terribles.

Plante qui
ressemble au
Froment.

Avec une plante haute & blanchâtre, qui ressemble au froment, les Kamtschadales tressent des nattes dont ils font des couvertures & des rideaux, des manteaux unis & lissés d'un côté, & velus de l'autre. Pendant le froid le côté velu se met par-dessus, & par-dessous pendant la pluie. Les femmes font de cette plante des corbeilles où elles mettent leurs petits ornements, & de grands sacs pour les provisions de bouche ; elle sert encore à couvrir les habitations. On la coupe avec une omo-plate de baleine ou d'ours, accommodée en faulx, & qui, aiguisée sur des pierres, est tranchante comme du fer.

Bolotnaïa,
espèce de
Jonc.

On trouve dans ce pays une autre espèce de jonc, qui est pour le moins aussi utile que l'herbe dont nous venons de parler. On lui donne le nom de *Bolotnaïa*, ou *Tontchitch*. Les Kamtscha-

dales l'emploient dans beaucoup d'usages superstitieux. Elle leur sert d'ouate pour envelopper leurs enfans nouveaux nés. Ils en mettent au lieu de langes sur l'ouverture qui est au fond du berceau pour la propreté de l'enfant, & ils la changent à proportion que l'enfant la salit.

Avec des tresses de cette herbe ils font des bas qui se tendent fort bien sur la jambe. Les femmes font usage de cette plante pour se tenir propres dans leurs tems périodiques, & pour se rendre fécondes.

On carde cette herbe avec un peigne fait d'os d'hirondelle de mer. Voici l'usage qu'ils en font. Lorsqu'elle est ainsi peignée, elle fait comme une espece de ouate, avec laquelle ils enveloppent les enfans qui viennent de naître. On s'en sert aussi pour faire du feu dans les grandes fêtes; on en fait des guirlandes qu'on met au cou & sur la tête des idoles.

Lorsque les Kamtschadales font des offrandes, ou qu'ils tuent quelques animaux, ils mettent à la victime une couronne faite de cette plante, ce qui l'empêche, selon eux, de s'irriter, &

de faire des plaintes à leurs parents. Ils faisoient autrefois la même cérémonie aux ennemis qu'ils prenoient à la guerre, même aux Russes qui étoient du nombre.

Ortie.

L'*Ortie* est dans ce pays une des principales plantes pour l'usage de la vie. Comme il n'y croît ni chanvre ni lin, elle leur en tient lieu. Ils en tire la peau lorsqu'elle est sèche, & s'en servent pour faire des filets à prendre du poisson. Voici comment ils la préparent. Ils arrachent cette plante dans le mois de Septembre, quelquefois dans le mois d'Août, la lient en paquets, la font sécher sous leurs hutes d'été. Lorsque le tems de la pêche est passé, & qu'ils ont fait leurs provisions de bois & de racines, ils travaillent à l'ortie. Ils la coupent en deux, en tirent l'écorce avec précaution, la battent, la nétoient, la tortillent ensuite avec leurs mains, & en forment une espece de fil qu'ils entortillent autour d'un fuseau. Le fil qui n'est point retors leur sert pour coudre; mais ils ne manquent jamais de retordre celui qu'ils destinent à faire des filets. Quelque précaution qu'ils prennent pour préparer la filasse d'ortie,

Leurs filets ne durent pas plus d'un été. Cela vient de ce qu'ils ne mettent l'ortie ni à bouillir ni à rourir. Il est certain qu'on pourroit tirer parti de l'ortie si on lui faisoit les préparatifs nécessaires. Plusieurs personnes en Europe en ont fait faire de la toile qui s'est trouvée assez fine , & d'un fort bon usage.

§. III.

Des Minéraux.

LE regne minéral est assez fécond , *Pierres fines* & présente beaucoup de variété.

Il y a en Sibérie une quantité considérable de cornalines, de jaspe , de corail , de grenat, d'amétistes, de crystal, de belles topases que M. Gmelin dit être d'une eau plus brillante que celles de Saxe , & très-peu différentes de celles d'Orient. *Verre fossile.*

Le verre fossile y est aussi fort commun , suivant l'Histoire universelle , par une Société de gens de lettres d'Angleterre. On l'appelle indifféremment *Marienglas* ou *Insinglas*. C'est une espèce de pierre transparente qui se trouve par couches dans la terre ; on les sépare avec un couteau , en prenant

l'attention de ne pas les faire trop minces , & de leur laisser de la consistance. L'éclat de cette matiere surpasse celui du plus beau verre. On s'en sert dans toute la Sibérie pour faire des vitres. On l'emploie pour les lanternes des Vaisseaux , parce que l'explosion du canon ne la brise pas.

La pierre dans laquelle se trouve cette espece de verre , est , selon le même Naturaliste , une sorte de quartz , d'un blanc jaunâtre , & en partie d'une matiere grise fort molle. Elle n'est point par veines longues & suivies ; elle est répandue par masses rondes ou quarrées qui ont ordinairement une demi-aune de France d'étendue , & plusieurs pouces d'épaisseur.

M. l'Abbé d'Auteroche en apporta plusieurs morceaux qu'il avoit eus à Tobolsk. Les Naturalistes, après les avoir bien examinés , décidèrent que c'étoit une espece de talc fort différent de celui qu'on trouve dans les montagnes de Montmartre. Celui-ci se calcine au feu , & se réduit en une poudre blanche & très-fine. Le talc de Sibérie rougit au feu , & y acquiert de l'éclat.

Espece d'Agate.

Les rivieres du fleuve Oby donnent

DES TERRES POLAIRES. 215

de belles pierres fines, dont les Russes font beaucoup de cas. Elles sont rouges ou blanches, fouettées de lignes de différentes couleurs, & ressemblent aux agates, de la nature desquelles elles paroissent tenir.

Tous les Voyageurs qui ont été en Sibérie parlent d'une production singulière qu'on trouve dans ce pays. C'est ce que les habitants appellent *Dents de Mamout*. On a balancé fort long-temps à leur donner le nom d'*Ivoire*; cependant elles en ont la couleur, le lustre, les veines & même la dureté; mais elles sont plus cassantes, & , par conséquent, plus difficiles à mettre en œuvre. On assure qu'elles sont encore inférieures à l'ivoire, par la promptitude avec laquelle elles perdent leur éclat. On en trouve du poids de quatre-vingt, de cent, même de deux cents livres.

Dent de
Mamout.

On n'a encore pu découvrir d'où vient cette espèce d'ivoire; les uns prétendent que ce sont des dents d'éléphants noyées par le Déluge universel, & conservées jusqu'à présent par les terres gelées de ces cantons; d'autres assurent que ce sont les cornes d'un grand animal qui vit sous terre, &

qui meurt aussi-tôt qu'il respire l'air, ou qu'il voit le jour. Ils en font même une description détaillée & circonstanciée, mais qui paroît plutôt faite d'après l'imagination que d'après la réalité.

Un Officier Suédois qui avoit été long-temps prisonnier en Sibérie, dit que plusieurs personnes de marque lui avoient assuré qu'elles avoient vu de ces cornes où il y avoit encore une partie du crâne de l'animal attachée; qu'elles avoient vu, en ouïre, des mâchoires entières de cet animal, avec des dents de dix-huit ou vingt livres chacune; mais qu'il leur avoit été impossible de distinguer si c'étoit des os ou quelqu'autre matiere; enfin que toutes ces cornes avoient la racine convexe, & qu'elles étoient remplies d'une matiere qui ressembloit à du sang desséché.

Ilbranydes, Ambassadeur de Pierre le Grand à la Chine, rapporte qu'un homme de sa suite, qui avoit été employé pendant plusieurs années à la recherche des dents de Mamout, lui assura qu'il avoit trouvé la tête d'un de ces animaux dans des terres dégelées; que l'ayant fendue, il en avoit trouvé la

la chair toute pourrie. Les dents, en sortant comme celles d'un éléphant, y tenoient si ferme qu'il avoit eu peine à les arracher. Il ajouta qu'il y avoit à la même tête deux dents, entre autres, qui pesoient jusqu'à quatre cents livres d'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, on a long-temps disputé sur la nature des dents de Mamout, sans savoir précisément ce que c'est. Ceux qui prétendent qu'elles ne viennent point d'un éléphant, disent que le climât de la Sibérie ne peut & n'a jamais pu convenir à ces animaux. Supposer que le Déluge universel ait pu, dans le bouleversement, amener des pays chauds cet ivoire ou les éléphants, c'est trop donner aux conjectures ; c'est fonder des doutes sur des effets dont la réalité n'a aucune vraisemblance. Ce seroit ennuyer le Lecteur que s'arrêter à réfuter un pareil système.

Il n'est pas vraisemblable encore que ce soit les dents d'un animal qui vit sous la terre. Depuis deux siècles on a découvert cet ivoire, & on n'a pas encore trouvé un de ces gnomes. Comment concevoir l'existence d'un animal de

l'énorme grosseur de celui dont il s'agit, sans y joindre en même-temps l'idée des bouleversements continuels qu'il causeroit dans les contrées qu'il habiteroit., ou sans se représenter des cavités souterraines d'une étendue prodigieuse.

Quelques-uns ont prétendu que ces dents de Mamout étoient des dents de bœuf marin, ou de vache marine, ou encore de licorne de mer échoués sur le rivage, ou bien morts par accident; & qui, par leur pesanteur, s'étoient insensiblement enfouis en terre. M. Anderson dit qu'il a vu le crâne d'une licorne prise en 1684, qui portoit deux dents ou cornes de huit à neuf pieds de long.

Nous avons rapporté les différentes opinions sur les dents de Mamout, pour qu'on puisse mieux appercevoir leur peu de probabilité. Il est cependant certain que ces dents de Mamout ne sont autre chose que des dents d'éléphant. M. Daubenton le démontre d'une manière incontestable dans un Mémoire qu'il lut à l'Académie des Sciences en 1762. Si, aux preuves que ce savant Naturaliste a données, on

pouvoit encore ajouter quelque chose , nous citerions le sentiment de M. Gmelin , & le témoignage de plusieurs autres personnes. M. l'Abbé Chappe a rapporté de Sibérie une partie d'une de ces dents de Mamout , qui pèse environ cinquante livres. C'est l'extrémité qui tenoit à la mâchoire , & la moitié d'une dent d'éléphant. Si on considère l'extérieur de ce morceau , si on en examine l'intérieur , on n'y apperçoit aucune différence avec la dent d'un éléphant. C'est enfin de l'ivoire ordinaire. M. Gmelin dit qu'il se trouve quelques Mamouts qui sont bleus ou jaunes : c'est l'effet du séjour qu'ils ont fait en terre. Cette altération leur vient encore d'avoir été exposés à l'air , & de leur proximité du pôle. Plus le climat sous lequel on les trouve est froid , plus elles se sont conservées : elles se détériorent à mesure que le climat est chaud.

L'Auteur des *Mélanges intéressants* dit que , par tout ce qu'il a recueilli dans son voyage , & par l'examen qu'il a fait des os qui se trouvent dans le Cabinet Impérial de Pétersbourg , sous le nom d'*os de Mamout* , il a vu clairement que c'étoient des os d'éléphant.

Il ne faut pas confondre avec les os d'éléphant plusieurs autres têtes ou os qu'on trouve dans les terres en Sibérie. Ces têtes & ces os n'ont pu appartenir qu'à un animal beaucoup plus petit que l'éléphant, & qui doit être de la classe des bœufs. On pourroit lever tous les doutes à ce sujet, si on comparoit ces têtes & ces os à ceux du bœuf musqué.

Examinons actuellement de quelle maniere ces têtes & ces os ont pu être transportés dans un climât aussi froid que celui de la Sibérie. M. Gmelin dit que ces animaux, pour échapper à leur destruction, quittant leurs demeures ordinaires, ont pu pénétrer jusqu'au nord de l'Asie, où ils sont morts de fatigue ou de froid. Cette conjecture paroît un peu hasardée. Cette supposition n'est pas plus vraisemblable que celle qui attribue au Déluge les os qu'on trouve répandus dans différents endroits de notre continent, lesquels viennent d'animaux dont l'espece est actuellement fort éloignée de notre pays.

Nous n'adoptons point encore les conjectures de M. de Voltaire, dans son Histoire de Pierre le Grand. « On assure, dit-il, qu'à l'embouchure du

5. fleuve Amur, dans la mer du Kamts-
 chatka, on pêche quelquefois un
 poisson monstrueux, beaucoup plus
 gros que l'Hippopotame du Nil, &
 dont la mâchoire est d'un ivoire plus
 dur & plus parfait que celui des dents
 d'éléphant. On prétend que cet ivoire
 faisoit autrefois un objet de com-
 merce; qu'on le transportoit par la
 Sibérie, & que c'est la raison pour
 laquelle on en trouve encore plu-
 sieurs morceaux enfouis dans les cam-
 pagnes. C'est, ajoute-t-il, ce qu'on a
 dit de plus raisonnable sur cet ivoire
 fossile; car il paroît chimérique de
 prétendre qu'autrefois il y ait eu des
 éléphants en Sibérie.

Sans s'arrêter aux erreurs que pré-
 sente ce récit; 1°, en ce que l'Hippo-
 potame n'est pas un poisson, mais un
 quadrupède amphibie, dont on a parlé
 ailleurs; 2°, en ce qu'on n'a jamais vu
 un animal dont la mâchoire fût d'i-
 voire: il n'y a d'ivoire que les dents qui
 y tiennent. La supposition du com-
 merce d'ivoire n'est pas mieux fondée.
 Pourquoi l'auroit-on transporté par la
 Sibérie? Auroit-ce été pour l'y ven-
 dre? qui, parmi des Barbares, dénués

de tout , l'auroit acheté ? & où l'auroit-on conduit ? Ces suppositions ne donnent pas la raison de ce que cet ivoire fossile se trouve en Pologne , en Allemagne , en Italie , même en France. Ce sont de véritables dents d'éléphant : mais il est question de savoir comment ces animaux ont pu être amenés en Sibérie. Un fait historique fera la base de nos conjectures.

En 1226 , & pendant les années suivantes , Gengiskan , à la tête de trois cents mille hommes , s'empara d'une partie de la Chine , ravagea la Perse , & fit une irruption jusques dans l'Inde , d'où il revint chargé de richesses immenses. Il est constant que les éléphants ont fait une partie de la magnificence Asiatique. Il est indubitable que le Conquérant Tartare emmena plusieurs de ces animaux ; qu'il se fit une gloire d'en entretenir , & que ses successeurs l'imiterent. Ces Princes tenoient leur Cour dans le Royaume de Tangut , dans la partie la plus méridionale de la grande Tartarie & dans la Bukarie. Le climat de toutes ces régions est assez doux , & peu différent de celui de Perse , où le Roi nourrit beaucoup d'éléphants.

Cent cinquante ans après la mort de Gengiskan , la division se mit entre les successeurs : ils formerent différents petits Royaumes , & se firent la guerre. Tout tomboit sous le fer de ces Barbares. Les plus foibles de ces Princes , pour se dérober aux attaques & à la poursuite des plus forts , traversoient les montagnes qui séparent la Sibérie de la grande Tartarie , & se retiroient avec leurs sujets vers les sources de l'Irtisch & du Jenissey. Lorsque ces migrations se firent , chacun emmenoit avec lui ce qu'il avoit de plus précieux ; ils n'oublierent pas les éléphants : mais ces animaux n'étant pas accoutumés à l'âpreté du climat , périrent bientôt. Des débordements de rivières , des torrents entraînent les cadavres de ces animaux des parties méridionales jusques vers la mer glaciale , où d'autres inondations les auront enfoui en terre très-profondément.

En examinant la nature du terrain où se rencontrent les Mamouts , on trouve beaucoup de vraisemblance dans ce système. Les os de bœufs , ainsi répandus en terre dans la Sibérie , font une nouvelle présomption en sa faveur , puis-

qu'il est certain que ces bœufs n'ont pu venir que de la grande Tartarie, où ils sont fort communs; & leurs ossements ont été entraînés de la même manière que nous venons de l'expliquer.

Il faut encore observer que toute la Sibérie, à commencer au cinquième degré de latitude, s'abaisse considérablement du côté du Nord. A mesure qu'on avance vers les côtes de la mer septentrionale, le terrain s'applatit au point qu'il semble n'être qu'une vaste plage que la mer a insensiblement laissée à découvert: d'où il suit qu'on doit regarder une partie des côtes de la Sibérie comme un pays qui s'est insensiblement formé par la retraite des eaux de la mer.

C'est de cette pente que vient la rigueur du froid en Sibérie. Quoique la ville de Tobolsk soit de deux degrés moins au Nord que Stockholm, les environs ne rapportent cependant ni pommes, ni poires, ni cerises; & auprès de la Capitale de la Suède, tous ces fruits y viennent très-bien, ainsi qu'auprès d'Abo, située sur le golfe de Finlande, qui est au soixantième degré. « Le vent du Nord, dit M. Stral-

» henberg, comme je l'ai observé dans
 » la ville de Tobolsk, ne continue ja-
 » mais au-delà de trois jours. Il est
 » beaucoup plus rude le second jour que
 » le premier, & il est si piquant le
 » troisième, que les pies, dont il y a
 » des milliers dans cette saison à To-
 » bolsk, tombent souvent gelées. Au
 » quatrième jour, le vent tourne vers le
 » Sud ; mais il est encore très-froid.
 » Cet effet singulier vient de la per-
 » cussion du vent du Nord, qui,
 » ayant frappé les montagnes de la
 » Tartarie, situées à l'opposite de la
 » mer glaciale, continue de refroidir
 » l'air, comme s'il venoit directement
 » du Nord ».

L'Amianthe n'est pas moins curieuse L'Amianthe
 que les dents de Mamout. C'est un
 minéral qui est fort commun dans la
 Sibérie : on en trouve des veines con-
 sidérables répandues sur la surface des
 montagnes. Ces veines, dit M. Gmelin,
 sont quelquefois de la largeur d'un
 pouce. Cette matière est verte & lui-
 sante comme le verre. Dès qu'on la
 frotte du côté le plus épais, il en sort
 une espèce de divet très-dur, & assez
 semblable à de la soie. Pour faire com-

noître ce minéral, nous croyons devoir entrer dans quelques détails.

L'amiante est composée de filets déliés, plus ou moins longs, posés les uns contre les autres, en forme de faisceau. Ces filets sont si fins, qu'on les compare à du lin.

Il y a différentes especes d'amianthes, qui varient par la couleur, par la longueur des filets, & par leur adhérence plus ou moins forte. Il y en a de jaunâtre, de rousâtre, de grisâtre, de couleur d'argent, à peu-près comme le talc de Venise. Il y en a de plus ou moins luisante. Quelques-uns des filets qui forment le tissu de cette matiere, n'ont pas plus de quatre à cinq lignes de longueur; d'autres ont jusqu'à six pouces, même jusqu'à douze. Ces derniers sont blancs, fort brillants; mais ils sont fort rares. Il y a des amianthes, dont les filets sont comme liés les uns avec les autres : quelquefois ils tiennent à des matieres d'une autre nature. Il s'en trouve dans des monceaux de crystal de roche. Enfin il y a de l'amiante qui ne paroît pas être encore dans son état de perfection : c'est une mine d'amiante. La plupart des Auteurs qui en

ont parlé lui donnent le nom de pierre, *Japis amianthus* ; mais ce n'est pas une pierre calcinable : on a cru qu'elle étoit incombustible. Il est vrai que l'amiante résiste à l'action ordinaire du feu ; mais si on l'expose à un feu très-violent, on la vitrifie, ce qui prouve que c'est une matiere vitrifiable. Outre cette propriété, elle a celle d'avoir des filets si flexibles, & qui deviennent si souples, qu'on peut en faire un tissu presque semblable à celui qu'on fait avec du chanvre, du lin ou de la soie. Enfin on file l'amiante, on en fait une étoffe, qui non-seulement ne brûle pas au feu, mais s'y blanchit & en sort plus nette. Le fait est certain ; mais beaucoup de gens ont peine à le croire. Le feu n'étoit cette étoffe, parce qu'il consume routes les matieres étrangères dont elle étoit chargée, & fût-il assez violent pour calciner les pierres, il n'auroit pas encore la force de vitrifier l'amiante. Cependant si cette étoffe reste longtemps au feu, elle y perd un peu de son poids.

On a donné à cette matiere différents noms qui ont rapport à ses propriétés. On la nomme *Amianthe as-*

beste, *Salamandre*; comme elle se file de la même manière que le lin ou la laine, on lui a donné des noms auxquels on a ajouté une épithète, pour faire entendre que ce lin, ne se consume point au feu. C'est de là que viennent les noms de lin incombustible, *Linum asbestinum*, *Linum vivum*, *plume ou laine de Salamandre*, parce qu'on a cru pendant long-tems que la salamandre étoit à l'épreuve du feu. Ce minéral a eu encore d'autres noms tirés de sa couleur & de sa forme. Nous ne les citerons pas, parce qu'ils n'offrent rien d'intéressant. On a encore ajouté à ses noms ceux des pays où il se trouve, comme celui de *Linum Carbasum*, *Cyprium*, *Indum*, &c. Tournefort a fait mention de l'amiante de Caristo dans l'isle de Négrepont. Il dit que c'est de toutes les espèces d'amiante la moins bonne. On a trouvé de l'amiante à Eislefeld dans la Thuringe, dans les mines de l'ancienne Bavière, à Namur dans les Pays-Bas, dans l'isle d'Anglesey, annexe de la Principauté de Galles, à Aber en Ecosse, à Montauban en France, dans la vallée de Campan aux Pyrénées, en Italie, à Pouzole, dans

l'isle de Corse, en Egypte, &c. Les Ecrivains assurent que la célèbre Cléopâtre, Reine d'Egypte, avoit une robe d'amianthe.

Ce minéral est fort bon pour faire des méches de lampes. Il seroit même plus propre à cet usage que les filers d'argent dont on fait des méches dans les réchauds à l'esprit-de-vin. Les méches d'amianthe sont préférables à toutes les autres, parce qu'il ne leur arrive aucun changement qui puisse obscurcir la lumière. On croit que ceux qui ont fait des recherches sur les lampes perpétuelles, n'ont pas manqué de parler de l'amianthe. C'étoit déjà un grand avantage d'avoir des méches qui brûloient sans se consumer. Plusieurs Chymistes ont encore voulu en tirer de l'huile, croyant qu'elle ne se consumeroit pas plus que la méche : ils ne faisoient pas attention qu'une matiere ne peut produire de flamme, sans perdre de sa substance.

Les Anciens faisoient de la toile avec de l'amianthe. Pline avoit été mal informé sur la nature & l'origine de ce minéral : il le prenoit pour une matiere végétale ; mais il nous fait connoître

Hist. nat.
Lib. 19. c. 1.

l'usage qu'on en faisoit de son tems. Il dit qu'il a vu dans des repas des nappes de lin vif, c'est-à-dire, d'amiante; qu'on les jettoit au feu pour les netoyer lorsqu'elles étoient sales; que l'on brûloit dans ces toiles le corps des Rois, pour que leurs cendres ne se mêlassent pas avec celles du bûcher. On voit dans la Bibliothèque du Vatican un suaire de cette toile, qui a neuf palmes Romaines de long, & qu'on prétend avoir servi à cet usage.

S. Luc. c. 16.
vers. 12.

Il paroît que l'étoffe faite avec de l'amiante étoit fort chere; cet Historien assure que ce lin valoit autant que les plus belles perles. Il ajoute qu'il étoit très-roux, & qu'on ne le travailloit que fort difficilement. Cela prouve que l'amiante qu'on connoissoit du tems de Plin, & qui venoit des Indes, étoit d'une mauvaise qualité. Jésus-Christ dit que le mauvais Riche avoit une robe faite de cette toile, qui s'appelle *byssus*. Cette matière a été ensuite négligée; l'art de la travailler s'est perdu, & on ne le connoît qu'imparfaitement.

On confond souvent l'alun de plume avec l'amiante, & si cet alun de

plume étoit plus commun, on le prendroit pour l'amiante, parce que ces deux matieres se ressembloit beaucoup. Il est cependant fort aisé de les distinguer. L'alun de plume est fort piquant au goût, & l'amiante est insipide. M. Campini, Maître des Brefs à Rome, a donné un Traité sur la maniere de filer l'amiante. Il faut commencer, dit-il, par le faire tremper dans de l'eau chaude pendant quelque tems, ensuite on le divise, on le frotte avec les mains, & on l'agite pour le nettoyer : on en sépare la partie la plus grossiere & la moins flexible, & les fils les plus courts. Cette premiere opération étant faite, on le fait tremper de nouveau dans l'eau chaude, jusqu'à ce qu'il soit amolli : alors on divise les fils, on les presse entre les doigts, pour achever d'en ôter la matiere étrangere. On répète ces lotions cinq à six fois, on rassemble tous les fils, & on les fait sécher. Alors on prend deux petites cardes, plus fines que celles dont on se sert pour carder la laine, & on tire peu-à-peu quelques filaments. Les fils de cette matiere sont toujours trop courts pour être filés seuls; il faut y

*De Lino
incombustibili, sive
Lapide Amianthe.
Romæ in-
quarta
1691.*

joindre un peu de filasse ou de coton, qui les contiennent & les lie ensemble. On prend du coton ou de la laine en proportion du fil d'amiante, mais avec l'attention d'y mettre toujours plus de cette dernière matière que d'autre, afin que le fil de l'amiante puisse se soutenir seul. Lorsqu'on a fait de cet assemblage de la toile ou d'autres ouvrages, on les jette au feu pour faire brûler le coton ou la laine qu'on y a joint, & que l'étoffe ne reste composée que d'amiante. D'autres Écrivains prétendent qu'il faut faire tremper les fils d'amiante dans de l'huile, pour les rendre plus souples & plus flexibles. Quoi qu'il en soit, les fils les plus longs sont les plus faciles à employer, & les ouvrages qu'on en fait sont plus solides. Avec les fils d'amiante, & principalement les plus fins, on peut faire du papier. Lorsqu'on a écrit sur ce papier, ou qu'il est sale, on le jette au feu; alors l'écriture disparaît, & on peut écrire de nouveau dessus.

Récréation
Mathématique & Physique,
t. 1.

Fer.

Le fer qu'on trouve en Sibérie est beaucoup meilleur, & par conséquent, plus cher que celui de Russie. On en

trouve beaucoup sur cette chaîne de montagnes qui sépare la Russie de la Sibérie , dans les districts de *Katerinbourg* , de *Werkaturie* & de *Tobolsk*. Ce fer , dit un Officier Suédois qui a donné des notes sur l'Histoire généalogique des Tatars , composée par *Abulgasi Kan Baïadour* , se fond & se travaille avec la même facilité que le cuivre. Il assure avoir vu des canons de ce métal , qui étoient aussi beaux & aussi bons que ceux de fonte.

Il y a même , ajoute-t-il , à côté du chemin ordinaire qu'on prend dans l'hiver pour passer ces montagnes , & pour aller à *Werkaturie* , qui est la première ville de la Sibérie , une montagne fort élevée , que les Russes appellent *Gaswinékaturie* , dont le sommet fait une plaine de quatre vrestes de diamètre. On y trouve beaucoup de minéral d'argent ; mais il a été jusqu'à présent impossible d'y travailler , à cause du vent du Nord qui y souffle presque toute l'année avec tant de violence , qu'on ne peut en garantir les Travailleurs. Cela est cause que les Voyageurs ne peuvent s'arrêter long-tems sur cette montagne , qui est la plus haute de

Argent.

toute cette chaîne. On peut même croire que c'est le commencement du mont Caucase.

M. Gmelin remarque que le fer est beaucoup plus beau au commencement de la mine qu'en creusant, ce qui est contraire à ce qu'on observe dans les mines d'Allemagne.

Parmi ces mines, il y en a de si bonnes, que d'un quintal de minerai on tire quarante & quelquefois cinquante livres de fer.

Cuivre
Argent.

On trouve des mines de cuivre, dont le minerai contient beaucoup de particules d'argent & d'or. En 1725, un Payfan s'étant égaré à la chasse, trouva un morceau de minerai de cuivre près du mont Kalivanka, au Sud de Tobolsk, près de Sempalat. On ouvrit la terre dans cet endroit, & on trouva une mine considérable. On a depuis bâti un fort & une forge dans cet endroit, & en 1734 cette forge étoit si bien montée, qu'il y en avoit peu de semblable en Europe.

Dans le district de Nerzinsk, il y a des mines de cuivre & d'argent : les dernières sont près d'Argun. Elles étoient déjà connues du tems de Mar-

so-Paulo , par les Tartares orientaux. Pierre-le-Grand, les a fait ouvrir au commencement de ce siècle. On en tire beaucoup plus de fer que d'argent.

On trouve des mines d'or en différents endroits de la Sibérie. M. l'Abbé Chappe dit qu'on lui permit d'en visiter une qui est près de Katerinbourg, & s'exprime ainsi.

« Ces mines d'or sont situées dans
 » les terres, & ailleurs on ne les trouve
 » que dans les montagnes. Une terre
 » sablonneuse & grisâtre les indique. A
 » peine a-t-on creusé deux pieds qu'
 » le filon paroît. Il est presque toujours
 » placé du Midi au Nord, & n'a ordi-
 » nairement que quatorze toises de hau-
 » teur. On trouve l'eau immédiatement
 » après, & de l'ocre rouge qui annonce la
 » fin des filons. Ils sont parallèles entre
 » eux, & les galeries principales sont dis-
 » tribuées perpendiculairement aux fi-
 » lons. L'étendue des filons, du Nord au
 » Midi, est de vingt à trente toises, & leur
 » largeur de quatre à cinq pouces vers la
 » partie supérieure. Celle-ci est toujours
 » la plus riche. Ils diminuent de largeur
 » & de qualité à mesure qu'on descend.
 » Le contraire arrive dans presque

» toutes les autres mines. Les terres
 » qui séparent les filons sont assez sem-
 » blables à de la glaise sans consistance.
 » Quelquefois cependant elle forme
 » des pierres assez dures : mais, généra-
 » lement parlant, on est obligé de sou-
 » tenir les terres avec de la charpente.
 » Le filon est une espèce de rocher noi-
 » râtre, un peu terreux : c'est le plus
 » riche. D'autres fois, il n'y a que le
 » quart qui soit en bloc. On en forme
 » des cristaux à facettes, de six à sept
 » lignes de diamètre ; mais souvent si
 » peu liés ensemble, qu'on les sépare
 » avec le doigt. Le filon contient sou-
 » vent des topases de l'espèce de celles
 » de Bohême. Elles sont taillées com-
 » me les cristaux, mais très-allongées
 » & de différentes grandeurs. Le produit
 » de ces mines d'or est si modique,
 » qu'on en retire à peine les frais de
 » l'exploitation, quoique la main d'œu-
 » vre y soit à très-bas prix, parce qu'on
 » y emploie des esclaves ».

Dans la contrée d'Argun, & près
 de cette ville, on voit une montagne
 de jaspe, d'un très-beau verd, & si
 dur qu'on ne peut le travailler avec
 l'acier. Le Prince Gagarin, Gouver-

neur de Sibérie , avoit fait monter en or des petits morceaux de ce jaspe , taillés comme des boutons de veste : il en fit ensuite garnir les harnois de ses chevaux , ce qui faisoit un assez bel effet.

Dans la province de Tobolsk , au haut de la riviere d'Irtisch , & près du fort appelé *Sem - Palat* , on trouve beaucoup d'asphalte , ou de matiere bitumineuse , qui s'enflamme dès qu'on l'approche d'une bougie allumée. Elle n'est pas , dit M. Stralhenberg , couchée à plat. Elle est rangée comme debout , & par bandes dans la terre.

Dans la même Province , sur les frontieres du pays des Mongales , & dans celle de Ienisseisk , on recueille beaucoup d'huile terrestre , que les Russes appellent *Kamifnamassa* , c'est-à-dire , beure ou huile de rocher. « Il ne faut pas croire , dit M. Stral-
» henberg , qu'elle sorte du roc telle
» que les Russes la vendent , & comme
» plusieurs Auteurs l'ont cru. C'est une
» eau vitriolique que l'on fait épaisir
» dans des fours. Lorsqu'elle se coagule
» dans les montagnes , elle noircit la
» terre ; & dans certains endroits , il
» s'en forme une sorte de pierre qui

» ressemble à l'ardoise. C'est avec cette
 » espece d'huile que les Russes donnent
 » à leurs cuirs une couleur noire ».

M. Gmelin reproche cependant à cet Auteur d'avoir mal-à-propos donné le nom de *Kaminamassa* à la matiere qu'on appelle en Sibérie *Beure de pierre*, & d'avoir confondu une drogue artificielle à une matiere naturelle. La montagne de la province de Jeniseisk qui donne le beure de pierre, dit ce Physicien, est composée d'une espece d'ardoise, & fort élevée. Il s'y trouve des crevasses, desquelles découle lentement une matiere épaisse d'alun jaunâtre, laquelle se durcit & se blanchit à l'air. On l'appelle, ajoute-t-il, *Beure de pierre*, parce qu'elle est très-grasse, & que la pluie ne peut la pénétrer. Elle passe pour être un bon remede contre la dyssenterie.

M. Gmelin rapporte un grand nombre d'expériences qu'il a faites sur cette matiere, pour en découvrir la composition : mais il avoue qu'il n'a jamais pu en venir à bout, & qu'il n'en a tiré aucun sel.

Près de cette montagne qui fournit le beurre de pierre, il y en a d'autres

qui sont peu élevées, mais remarquable par ce qu'on trouve sur leur sommet. C'est des morceaux de coquilles qui ont très-bien conservé leur forme & leur couleur naturelle. Ces coquilles sont vuides, & quelques-unes tombent en poussière si-tôt qu'on y touche. La mer de cette contrée n'en fournit point de semblables. Il y en a qui ont un pouce de large ; d'autres sont plus petites. M. Gmelin dit qu'il en a vu quelques-unes qui lui ont paru être du genre de celles qu'on appelle *Buccina*. En beaucoup d'endroits de ce canton, vers *Tamoura* & *Chatanga*, on trouve, à plusieurs pieds de profondeur en terre, des morceaux de bois entassés les uns sur les autres. Il y en a qui sont sans écorce ; d'autres sont tout entiers. Ce sont des cédres, des sapins & des larix.

Dans la province de Tobolsk, & sur la rive droite de la rivière de Tomsk, il y a une montagne singulière qui mérite qu'on s'y arrête, pour en examiner la singularité. Elle est coupée à pic en plusieurs endroits, & composée d'une matière qui approche beaucoup de l'ardoise, & est d'une couleur verte. On voit sur ses faces dif-

férentes figures qui représentent des cerfs , des chevres , des élans , des chevaux , & qui paroissent avoir été gravées avec des instruments fort pointus. Ces gravures sont à la maniere Chinoise , & ceux qui en ont vu , peuvent se faire une idée de celles qui sont sur cette montagne. Quelques-unes de ces figures sont effacées ; d'autres paroissent moins anciennes , & on les reconnoît facilement.

Volcans.

Il y a beaucoup de volcans dans la Sibérie. On en trouve deux assez près l'un de l'autre dans la presqu'isle du Kamtschatka. Ils jettent fort souvent une fumée épaisse pendant le jour , & du feu pendant la nuit. Près de ces volcans , on trouve des fontaines minérales & des bains chauds ; mais leur éloignement est cause qu'ils ne sont pas fréquentés.

Dans le district de Turukau , sous le soixante-huitieme degré de latitude Nord , & dans celui de Ieniseiskoi , il y a deux volcans qui jettent de tems en tems du feu & de la fumée.

A l'Est de Iacorskoi , & à peu de distance du lac de Baikal , se trouve une caverne qui a autrefois jetté du feu

feu avec beaucoup de violence. Du tems d'Ilbran-Ides , il n'en sortoit qu'un peu de fumée ; il n'en sort plus rien actuellement.

Outre les Villes principales que nous avons citées ci-dessus , & qui sont comme les Capitales de six cantons différens , la Sibérie en renferme quantité d'autres , & beaucoup de Slabodas ou bourgs. Le détail de leurs noms n'ayant rien d'intéressant , nous nous contenterons de renvoyer à la description que nous avons donnée de la Sibérie dans le volume précédent. Il ne faut pas croire que ces villes & ces bourgs sont construits comme en Europe. Il y en a quelques-unes qui sont enceintes de murailles , défendues par de bonnes fortifications & de bonnes garnisons ; mais le plus grand nombre n'est construit que de bois , entouré de quelques palissades & de quelques redoutes peu élevées , & qui ne tiendroient pas long-tems contre de l'artillerie.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur cette vaste contrée , on est saisi d'admiration. On y trouve le plus bel effort de l'esprit humain ; des déserts chan-

gés en villes peuplées ; des tributs ; des loix ; des sauvages indépendants changés en peuples policés ; les arts & l'industrie florissants dans des pays qui étoient ou peuplés de Barbares, ou incultes ; l'ordre , la discipline établis, où ne régnoit autrefois que la plus terrible confusion : & c'est l'ouvrage des Russes. En 1585 , lors de la conquête de la Sibérie , il n'existoit que deux villes dans cette vaste contrée : on y en compte aujourd'hui plus de cinquante , & trois mille bourgs , forts ou villages qui y sont répandus.





ADDITIONS

A L'HISTOIRE DE LA CHINE,

*Qui est au commencement de cet
Ouvrage.*

ON y dit que cet Empire est divisé en quinze Provinces , &c. Il falloit ajouter que chaque Province est divisée en plusieurs cantons , dont chacun a pour capitale une Ville du premier ordre. Il y a dans cette ville un Tribunal supérieur , duquel relevent plusieurs autres Jurisdiccions situées dans des villes du second rang , auquel on appelle des Tribunaux qui sont établis dans les villes du troisieme ordre.

Pour donner une idée générale du nombre & de la grandeur des villes de la Chine , nous allons rapporter ce que le Pere le Comte dit à ce sujet.

« J'ai vu sept ou huit villes , toutes
» plus grandes que Paris , sans compter
» plusieurs autres où je n'ai pas été , &
» auxquelles la Géographie Chinoise don-

244 ADDITIONS A L'HISTOIRE

» ne la même étendue. Il y a plus de
» quatre-vingt villes du premier ordre
» qui sont comme Lyon, Rouen, Bor-
» deaux ; deux cents soixante du second
» ordre, dont cent sont comme Or-
» léans ; environ douze cents du troi-
» sième, parmi lesquelles il y en a environ
» six cents aussi considérables que Di-
» jon ou la Rochelle ; sans parler d'un
» nombre prodigieux de villages qui
» surpassent en grandeur & en nombre
» d'habitants les villes de Marennes &
» de S. Jean-de-Luz. Ce ne sont point
» ici des exagérations, ni des rapports
» sur la foi des autres. J'ai parcouru
» moi-même la plus grande partie de la
» Chine, & deux cent lieues que j'ai
» faites peuvent rendre mon témoigna-
» ge non suspect ».

La vaste étendue de la Chine fait concevoir que la température de l'air & l'influence des corps célestes ne sont pas par-tout les mêmes. Les Provinces septentrionales sont très-froides en hiver, & celles du Sud sont toujours tempérées. En été la chaleur est supportable dans les premières, & excessive dans les autres. La durée des jours & des nuits varie aussi, selon la latitude

des lieux. A mesure qu'on avance vers le Nord, les jours sont plus longs en été, & plus courts en hiver.

Les Provinces méridionales l'emportent sur les autres par leur fertilité, & par le degré de perfection qu'elle procure aux végétaux de toute espece. En général l'air de la Chine est fort sain, & est rarement infecté de vapeurs malignes, & les maladies pestilentiellees sont fort rares dans ce pays.

Hydrographie de la Chine.

La Chine doit son heureuse abondance à la profondeur, à la bonté de ses terres, à la grande quantité de rivières, de lacs & de canaux dont elle est arrosée : il n'y a point de villes, même de bourgades, principalement dans les Provinces méridionales, qui ne soient sur les bords d'une rivière, d'un lac, de quelque canal ou de quelque ruisseau considérable.

Le nombre des rivières étant infini, il suffira de décrire celles qui méritent attention, ou par l'étendue de leur cours, ou par des propriétés extraordinaires.

246 ADDITIONS A L'HISTOIRE

On met au rang des premières le *Y-ang-tse-kiang* ou *Kiang*. On en trouve la description dans le premier Volume de cet Ouvrage , *page 141 & suiv.* Nous ajouterons qu'il est fort abondant en poissons de toute espece. Après un cours de quatre cents lieues , il va porter ses eaux à la mer orientale , où son embouchure est de sept lieues de large. C'est particulièrement sur ce fleuve qu'on voit des trains de bois. On le prend sur les frontieres occidentales de la Chine. On le conduit sur le *Kiang*. Là on l'assemble en trains , & on le conduit à peu de frais dans presque toutes les provinces de la Chine , par les différents canaux dont elles sont coupées. Il y a des trains qui sont d'une largeur étonnante , & qui ont plus d'une demi-lieue de longueur. Ils sont élevés sur l'eau de deux ou trois pieds. Lorsque les morceaux de bois sont liés les uns avec les autres , deux hommes se mettent à chaque extrémité : quelques-uns se mettent au milieu , & ils conduisent ces trains. On bâtit dessus , d'espace en espace , des cabanes couvertes de nattes ou de planches. Les Conducteurs y ont leurs men-

Gemelli.

bles & leur ménage. De cette manière on conduit une très-grande quantité de bois à Pekin, quoique cette ville soit éloignée de plus de sept cents lieues des montagnes où l'on coupe ce bois.

Le Hoang-ko, ou *Fleuve jaune*, qui parcourt un espace de six cents lieues, se décharge aussi dans la mer orientale. Quoiqu'il joigne une grande largeur à la longueur de son cours, sa rapidité le rend peu navigable : on ne le peut remonter qu'à l'aide d'un vent très-fort. Il est sujet à des débordements terribles. Il arrive quelquefois qu'il détruit ses rives, inonde tout-à-coup les campagnes, & submerge des villages, des villes & des cantons entiers. Pour éviter ces accidents, on est obligé de faire des digues dans différents endroits.

Une des merveilles de la Chine est le grand canal, qu'on appelle le *Canal Royal*. Il a trois cents lieues de long, & coupe la Chine du Nord au Sud. L'Empereur Chi-tsou, fondateur de la vingt-deuxième Dynastie, ayant établi sa Cour à Pekin, comme au centre de sa domination, fit construire ce canal pour approvisionner sa résidence.

248 ADDITIONS A L'HISTOIRE

de toutes les denrées qui pourroient lui être nécessaires, ainsi qu'aux troupes qui étoient à sa suite. Il se trouve continuellement quatre ou cinq milles barques sur ce canal : plusieurs sont de quatre-vingt tonneaux, pour fournir la subsistance à cette grande ville. Ce canal a ordinairement une brassée & demie d'eau. Lorsqu'on craint des inondations, on pratique des rigoles pour conserver l'eau à une hauteur navigable. Il y a un grand nombre d'Inspecteurs qui sont chargés de veiller à son entretien, & qui le visitent continuellement, avec des ouvriers pour le réparer, lorsqu'il y manque quelque chose. A une journée de Nankin, ce canal tombe dans le Kiang, dont nous avons parlé. De ce fleuve on entre dans un lac qui est dans la province de Kiang-si ; on le quitte ensuite pour monter une autre rivière qui conduit à Canton. Toutes les rivières & ces canaux sont si bien ménagés, qu'on peut voyager très-commodément depuis Pekin jusqu'à Canton, qui est situé à l'extrémité la plus méridionale de la Chine ; c'est-à-dire, faire six cents lieues dans cet Empire, toujours en bateau. vi.

Les eaux de deux rivières, situées dans la province de Se-tchuen, ont des vertus très-remarquables. L'une donne au velours qu'on y lave un lustre & un éclat qu'il n'acquiert point ailleurs; l'autre donne une trempe admirable au fer.

Une autre rivière de la province de Kou-quang, a des eaux propres à détacher les étoffes & à éguiser les outils de fer. C'est à une espèce de sel, dont elle est imprégnée, qu'on peut attribuer cette vertu. Dans la même province il y a des eaux qui donnent un goût fort délicat au thé.

Dans la province Ho-nan, qu'on appelle le *Jardin de la Chine*, il y a un lac qui attire une infinité d'ouvriers en soie: ces eaux procurent à cette matière un lustre inimitable.

Il s'en trouve un autre dans l'île d'Hainan, qui pétrifie les poissons. « J'ai moi-même apporté, dit le P. le Comte, des Cancres qui conservent toute leur figure naturelle, & sont tellement changés en pierres qu'ils sont aussi durs que des cailloux ».

Ailleurs on voit beaucoup de fontaines chaudes, même bouillantes.

Une autre province renferme des

250. ADDITIONS A L'HISTOIRE

sources d'eau salée, dont on tire du sel en quantité.

Tous les canaux de la Chine sont très-bien entretenus, & on a apporté les plus grands soins pour rendre les rivières propres à la navigation. Quoiqu'il s'en rencontre qui passent à travers des montagnes & des rochers fort escarpés, le halage des bateaux n'est pas moins facile. A force de travaux on est parvenu à couper dans une infinité de places le pied des rochers, & à pratiquer un chemin uni pour ceux qui tirent les barques.

Quoiqu'il se trouve des canaux qui ne se communiquent pas, parce que la différence de leur niveau est très-considérable, on fait cependant passer les barques de l'un dans l'autre.

A la tête du canal qui est le plus élevé, on a bâti une pyramide, dont le sommet se termine en angle aigu, où se réunissent les deux côtés formés par un double glacis qui descend en pente douce jusqu'à la surface de l'eau. Lorsque la barque est dans le canal inférieur, on la hisse, par le moyen d'un cabestan, sur le glacis, jusqu'à ce qu'elle soit élevée à la pointe de la py-

ramide. Alors son propre poids l'entraîne le long de l'autre glacie que l'on a soin de tenir humide. La barque glisse dans l'eau avec une si grande rapidité, qu'on est obligé d'attacher à la poupe ceux qui y restent pour la gouverner. On fait la même opération pour faire descendre une barque du lac supérieur dans l'autre.

Dans la quantité des eaux de toute espèce qui sont à la Chine, il y en a beaucoup qui ne sont pas bonnes à boire, principalement dans les provinces méridionales. C'est, sans doute, ce qui a établi parmi les Chinois l'habitude de boire chaud, & de faire infuser dans l'eau dont ils font leur boisson, des feuilles de certains arbrisseaux, dont l'usage leur a fait connoître les propriétés. C'est peut-être à lui qu'on pourroit rapporter la découverte du thé.

Plantes.

On ne connoît à la Chine ni les choux, ni l'oseille, ni la rhue. Les Missionnaires y en ont porté; mais ces plantes meurent ou dégèrent: les choux ne pomment jamais. Le persil y

252 ADDITIONS A L'HISTOIRE

vient ; mais il n'a ni la bonté , ni la douceur du nôtre.

Le Pet say. Il y a à la Chine beaucoup de plantes qui nous sont inconnues. On vante beaucoup le *Pet-say*. Il ressemble à la laitue par ses feuilles ; mais il en diffère beaucoup par le goût , la fleur , la semence & la hauteur. Celui des provinces du Nord est préférable à celui qui vient dans celles du Midi. Les premières gelées blanches l'attendrissent & le rendent exquis. On en sème une quantité incroyable. Dans les mois d'Octobre & de Novembre , depuis le lever jusqu'au coucher du soleil , on voit aux portes de Pekin un embarras considérable de voitures chargées de cette plante. Les Chinois confisent le *Pet-say* , & le mêle avec le riz pour lui donner du goût.

Mauve. Dans les Provinces méridionales , on cultive la mauve dans les jardins ; on en coupe les feuilles qu'on prépare avec de la graisse ou de l'huile , de la même manière qu'on fait ailleurs la laitue ou les épinards. On assure que cette plante est très-saine & laxative. On trouve encore à la Chine une sorte d'oignons assez singuliers. Ils ne

portent point de semence comme les nôtres ; mais ils produisent vers la fin de l'été un petit oignon blanc , qui ressemble à celui qui est en terre : il se trouve entre de petits filaments que jettent les feuilles. Ce nouvel oignon produit ensuite des feuilles , & ses feuilles des filaments où croissent un nouvel oignon , ainsi de suite. Ces productions se continuent à des distances si proportionnées , que ce jeu de la nature semble être un ouvrage de l'art.

Les concombres , les melons , les courges , les callebasses , la marjolaine , le tabac sont aussi communs à la Chine qu'en Europe. On remarque cependant que les concombres diffèrent des nôtres par la forme. Parmi les derniers , il s'en trouve une espèce que l'on mange comme des pommes. Il y a des melons d'eau. Il y en a encore d'autres qui viennent de Tartarie , qui ont la singulière propriété de se garder six mois dans toute leur fraîcheur.

Concombres
& Melons.

Plantes Médicinales.

La Rhubarbe croît en abondance dans la province de Se-tahuen , & dans

La Rhubarbe.

254 ADDITIONS A L'HISTOIRE

les montagnes de Chen-si, appellées *Montagnes de neige*. Les fleurs de cette plante ressemblent à des campanules découpées par les bords. Ses feuilles sont longues & un peu rudes. Lorsque la racine est fraîche, l'intérieur en est blanchâtre. C'est en séchant qu'elle prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Radix-xima
ou Trufes.

Les Médecins Chinois font beaucoup d'usage d'une plante qui porte le nom de *Fon-ling*, & que les Européens appellent *Radix-xima*. Ils la regardent comme un remède propre à tous les maux. Dans toutes les maladies c'est le premier qu'ils administrent. Il y en a de deux espèces, selon Navarette. L'une qui est fine, blanche, & qui croît dans les provinces du Nord ; l'autre s'appelle *Racine de terre*, & croît dans les provinces méridionales : elle est moins bonne que l'autre. Il paroît que ces racines sont une sorte de truffe qui croît sous terre, & qui ne pousse en dehors que de petits bourgeons & quelques petites feuilles qui servent à la faire découvrir.

Fen-se.

Une autre plante, nommée *Fen-se*, a une racine qui est fort estimée, &

beaucoup plus chère que le fon-ling. Sa rareté la rend d'un usage peu commun. Ses qualités chaudes en font un très-bon spécifique contre les humeurs froides, & contre toutes sortes d'obstructions. La singularité de sa figure la rend remarquable. Elle est fort ronde d'un côté, & presque plate de l'autre. Le côté plat tient à la terre par plusieurs filaments, principalement par un qui est assez gros & occupe le centre, & pénètre jusqu'à la substance même de la racine. De la partie convexe sortent divers rejettons qui forment chacun un petit bouquet. C'est la marque distincte de cette plante. On n'en garde que la racine qu'on fait bouillir, ou passer au bain-marie avant que de l'exposer en vente.

Le *Ti-wang* est la racine d'une très-Le Ti-wang;
 belle plante qui croît principalement dans la partie septentrionale de la province de Nonan. Au premier coup d'œil il semble que c'est une espèce de réglisse; mais lorsqu'on en examine les feuilles, la semence, & qu'on fait attention au goût, on ne fait dans quelle classe on doit le placer. On l'emploie avec succès pour fortifier l'estomach & réparer un tempérament délabré.

256 ADDITIONS À L'HISTOIRE

Le Gin-
sing.

On a parlé du Gin-sing & de ses propriétés, dans le premier Volume de cet Ouvrage. Il est inutile de répéter ici ce qu'on en a dit.

Le San-tsi.

Le *San-tsi* est, après le Gin-sing ; la plante la plus précieuse de la Chine , & celle que les Médecins Chinois estiment davantage. Quoiqu'ils mettent peu de différence entre les propriétés admirables de ces deux plantes , il y a cependant des cas où ils semblent donner la préférence au *San-tsi*. C'est particulièrement dans les maladies des femmes , & dans toutes les pertes de sang. Il ne croît que sur des montagnes inaccessibles dans la province de Quang-si. Il existe une espèce de chevre qui aime beaucoup cette plante , & qui en fait sa nourriture. On a remarqué que le sang de cette chevre acquiert des vertus médicinales qui tiennent beaucoup du *San-tsi*. Il est certain que le sang de cet animal produit des effets surprenants , principalement lorsqu'on s'est blessé par quelques chûtes. Les Missionnaires assurent en avoir vu plusieurs expériences. Quelques-uns de leurs domestiques ayant été culbutés par des chevaux fougueux , & blessés

au point de rester sans mouvement , se trouvoient par l'administration de ceremedes, en état de continuer leur voyage au bout de vingt-quatre heures. Il opere encore de très-bons effets dans la petite vérole. Aussi-tôt que le malade en a pris une potion , les boutons qui noircissoient reprennent une couleur vive : l'état du malade change de jour en jour , & la convalescence ne tarde pas. Toutes les maladies qui viennent des mauvaises qualités du sang sont bientôt guéries par l'usage du san-tsi , ou du sang de cette espece de chevre qui s'en nourrit. La grande difficulté est de trouver de ce sang pur , & qui n'ait pas été altéré , ou la plante même. Elle est fort rare & fort chere.

Une espece de casse est la dernière plante médicinale qui mérite d'occuper le Lecteur. Elle croît sur un arbre passablement élevé , que les Chinois appellent l'*Arbre aux fruits longs*. A la fin de cet arbre succèdent des siliques de la longueur du doigt. Ces gousses ne sont point composées comme celles des fèves , c'est-à-dire , de deux cosses convexes , mais d'une espece de tuyau creux , divisé intérieurement par des

Casse,

258 ADDITIONS A L'HISTOIRE

cloisons & en petites cellules , qui renferment une substance moëlleuse, & semblable à la coëlle dont nous nous servons.

Simples qui servent aux Teinturiers de la Chine.

1^e Tien. De tous les simples dont les Teinturiers Chinois se servent , on ne nous a fait connoître que celui qu'on appelle *Tien* , ou *Tienhoa*. Cette plante est d'un grand usage. Lorsqu'elle est mâchée ou préparée dans des cuves , elle rend une couleur bleue qui est très-agréable à la vue.

Ces belles peintures que les Chinois mettent sur le satin , le taffetas & autres étoffes , sont faites avec différents suc de fleurs & d'herbes , dont l'expérience leur a fait connoître les effets , & ce sont les secrets de leur art.

Ces couleurs sont toujours fort vives , & ne ternissent jamais. Elles sont appliquées sur l'étoffe d'une manière tendre & légère , & ne s'écaillent jamais. Il semble qu'elles sont tissées avec finesse.

On trouve en différents endroits des plantes filamenteuses , qui servent à faire de la toile & diverses étoffes propres aux habillements.

Arbres , Arbustes & Arbrisseaux.

Si les Chinois prenoient autant de soin à cultiver les arbres , qu'ils en prennent pour leurs terres & leurs jardins , ils auroient tous les fruits qui sont en Europe.

Les noyers , les châtaigniers , les ^{Arbres fruitiers.} pommiers , les poiriers , les abricotiers , les cerisiers y viennent très facilement , même dans tous les cantons de la Chine. Les vignes , les figuiers , les grenadiers multiplient beaucoup dans les provinces septentrionales. L'avantage que les Européens ont sur eux dans ce genre , c'est qu'ils ont plus d'especes dans chaque genre. Les Chinois n'ont que trois ou quatre especes de pommes ; sept à huit sortes de poires , autant de pêches. Leurs cerises sont d'une mauvaise espece.

Ils sont dédommagés de cette privation par d'autres fruits excellents que nous ne trouvons pas dans nos climats. Ils en ont , entre autres , une espece qui ne se trouve que chez eux. Ils l'appellent le *Tse-tse*. Lorsqu'il est sec , *Tse-tse*

260 ADDITIONS A L'HISTOIRE

il devient farineux & sucré comme les figues. L'arbre qui le porte est très-beau. Lorsqu'il est enté , il devient aussi haut & aussi touffu que nos noyers. Ses feuilles sont larges , & d'un verd fort agréable jusqu'à l'arrière-saison. Le fruit est aussi gros qu'une pomme , & d'une couleur fort agréable. Il y en a de plusieurs especes , parmi lesquelles on en laisse mûrir sur la paille. Ils sont tous en général d'un goût fort agréable. L'arbre croît dans toute la Chine : mais celui des provinces méridionales est préférable aux autres.

On trouve dans les provinces méridionales de cet Empire , des limons , des oranges , des citrons de toutes especes. Parmi les citrons , il y en a qui sont aussi gros que la tête d'un homme. La fleur en est blanche , & répand une odeur très-agrable. Elle donne , par distillation , une eau excellente. La chair du fruit est rouge , & a le goût un peu aigre.

On trouve dans la province de Quang-tong le plus gros fruit qui soit dans l'Univers. : il pèse jusqu'à cent livres. C'est le *Po-le-mie* ; les Portugais

le nomment *Jaka* ; les Espagnols le *Nangeas*. Il ne croît point sur les branches de l'arbre ; il sort du tronc : son écorce est si dure , qu'on se sert d'une hache pour la couper. L'intérieur est divisé en petites loges qui contiennent un grand nombre de petites noix qui sont très-agréables au goût lorsqu'elles sont mûres. Dans chaque noix , il y a un noyau qu'on fait rôtir.

Ce pays produit une espèce de citronnier ou d'olivier dont nous croyons pouvoir faire la description. Cet arbre est de la hauteur de l'olivier , & lui ressemble beaucoup par la couleur & les feuilles. D'ailleurs il lui faut un même terrain. Son fruit est de la même forme & de la même couleur que nos grosses olives. Il y a lieu de croire , dit le P. du Halde , que si on le préparoit comme les olives se préparent en Europe , ce fruit auroit le même goût que nos olives. Espèce particulière de Citronier.

Lorsque ces olives sont dans leur parfaite maturité , au lieu de les abattre à coups de gaule , les Chinois font un trou dans le tronc de l'arbre , l'emplissent de sel & le bouchent ensuite. Au bout de quelques jours le fruit tombe de lui-même. Le P. du Halde.

282 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Dans les provinces de Fo-kien & de Quang-si, il croît deux especes d'arbres qui portent des especes de fruits qui nous sont inconnus. Les Chinois en font beaucoup de cas à cause de leur bonté.

Le Lit-chi. Le premier est appelé *Lit-chi* : il y en a de plusieurs especes ; une dont le fruit est de la grosseur d'une datte ; son noyau est aussi long & aussi dur que celui de la datte ; il est couvert d'une chair molle, est rempli d'une eau qui est très-agréable à boire. Lorsqu'on le laisse sécher, il perd une partie de ce goût. Il se ride & devient noir comme nos pruneaux. On le conserve toute l'année.

Lorsqu'on a ôté le duvet qui le couvre, on trouve une écorce qui, en dehors, ressemble à du chagrin ; mais fort unie en dedans, & d'une figure ovale. Ce fruit est très-chaud. Si l'on en mange beaucoup, on en est incommodé ; il fait venir des boutons par-tout le corps. Les Chinois en mettent ordinairement dans le thé, pour lui donner un goût aigrelet, qu'ils préfèrent à la douceur du sucre.

Œil de Dragon.

L'autre espece s'appelle *Œil de dragon*.

gon. Sa figure est ronde ; il a l'écorce jaunâtre , la chair blanche , aqueuse , aigrelette : mais on prétend qu'elle n'est pas si agréable que celle du Lit-chi. Elle est cependant plus saine , & ne fait jamais de mal. Quoi qu'il en soit , tous les Européens qui ont goûté de ces fruits , assurent qu'ils sont délicieux , & préférables à tous ceux qui viennent dans nos climats.

On remarque une chose assez singulière dans l'arbre que les Chinois nomment *Mwei-chu* , & qui porte un petit fruit aigre que les femmes & les enfants aiment beaucoup. On le fait sécher & mariner. Il sert à éguiser l'appétit. L'arbre est fort gros , & porte des fleurs blanches. Le Pere Malgahens en vit un pour la première fois en 1669 aux approches de Noël : il fut fort étonné de le trouver en fleurs , quoique la gelée fût très-forte , & qu'il tomboit beaucoup de neige.

Nous ne parlerons point des *Cocotiers* , des *Ananas* , ni des *Coyaves*. Ils ressemblent à ceux des Indes , & il paroît que les Chinois les ont tirés de là.

Il nous reste à parler de trois arbres , & de quelques autres qui mé-

264 ADDITIONS À L'HISTOIRE

ritent d'exciter la curiosité du Lecteur.

Le premier de ces arbres est de la hauteur de nos noyers. Il porte des grains gros comme les pois, & qui ont la couleur grise, mêlée de rouge. Lorsqu'ils sont mûrs, ils s'ouvrent d'eux-mêmes, & présentent un noyau noir comme le jais. « L'odeur en est » si forte, dit le P. le Comte, qu'on ne » peut demeurer long-temps sur l'arbre, » sans en être fort incommodé. Pour » les cueillir, il faut y revenir à plusieurs fois. On expose ces grains au » soleil; on jette le noyau qui est trop » âcre pour qu'on en puisse faire usage. » On ne réserve que son écorce. Elle » est moins piquante que le poivre; » mais le peuple l'emploie dans les » ragoûts ».

Le Hoa-
tsiano.

La plante qui produit le poivre, qu'on appelle *Hoa-tsiano*, fait un très-bel arbre dans quelques provinces, & n'est qu'un buisson épais dans d'autres. C'est, sans doute, à la différence du terroir & du climat qu'on doit attribuer cette variété.

Arbre à
Pois.

Le second arbre, dont nous voulons parler, produit des pois à peu-près semblables aux nôtres; mais ils n'ont pas

pas le goût si sucré. La figure, la couleur, la filique annoncent qu'ils sont de même espece. Cet arbre est très commun dans plusieurs provinces. Il ne cede à aucun autre, en grosseur & en élévation.

Le troisieme arbre est celui qui produit la *Cannelle*. Elle est inférieure à celle du Ceylan. Celle-ci a la couleur rouge, qui annonce sa perfection, & celle de la Chine est grise, plus épaisse, plus âpre & moins odorante. Il s'en faut beaucoup qu'elle ait les mêmes propriétés que l'autre. L'expérience a cependant prouvé qu'elle participe beaucoup des qualités de celle de l'Inde. Si elle ne l'égale pas, la différence vient du terrain & de l'exposition.

Il y a encore à la Chine quatre arbres singuliers, qu'on nomme l'*Arbre au vernis*, l'*Arbre au suif*, l'*Arbre à la cire*, & l'*Arbre à l'huile*. On a parlé des trois premiers dans le premier volume de cet Ouvrage. Je ne fais pourquoi M. l'Abbé de Marsi avoit omis le dernier : il ne mérite pas moins l'attention du Lecteur que les autres.

Cet arbre, vu d'un peu loin, ressemble
Tome XXIX. M Le Tong-chu.

266 ADDITIONS A L'HISTOIRE

semble si fort au noyer , qu'on s'y méprend facilement. Sa forme , sa couleur , la longueur & le contour de ses feuilles ; la figure & la disposition de ses fruits , ne laisse appercevoir aucune différence à quelqu'un qui ne connoît pas parfaitement le noyer. On nomme cet arbre le *Tong-chu*. Ses noix sont remplies d'une huile, un peu épaisse , mêlée avec une poulpe spongieuse , qu'on presse pour en tirer toute la liqueur dont elle est imprégnée. Cette huile , selon les expériences qu'on en a faites , a beaucoup de la malignité du vernis. Pour la mettre en œuvre , on la fait cuire avec de la litharge , & on y mêle la couleur qu'on veut lui donner. Souvent on l'applique sur le bois , sans y mettre de couleur ; elle le garantit de la pluie. On en fait le même usage sur les carreaux , ou les pavés des appartemens. Ils deviennent alors très-luisants , & conservent long-tems leur lustre , pourvu qu'on ait soin de les laver de tems en tems. Les pavés des salles de l'Empereur sont lavés avec cette huile.

Lorsque les Chinois veulent décorer une salle , une chambre ou un cabinet ,

ils ont une pâte préparée avec de la chaux, de la filasse & autres matieres semblables; ils laissent sécher le tout jusqu'à un certain degré, & y appliquent l'huile imprégnée de la couleur qu'on juge à propos de lui donner. On dore assez souvent les moulures, la sculpture, & tout ce qui est relevé en bosse; & l'éclat que l'huile donne au reste du bois relève celui de la dorure.

Comme cette huile est à meilleur marché que le vernis, les Marchands en mêlent beaucoup avec le vernis, sous prétexte qu'elle sert à le délayer & à le faire étendre. Dans les provinces septentrionales, on emploie encore cette huile sur les étoffes, & elle la rend propre aux usages où nous employons la toile cirée.

Il y a encore à la Chine un arbre ^{Le Tcha-} qui porte le fruit nommé *Tcha-yeou*, ^{yeou.} dont on tire une huile, qui, au rapport du Pere le Comte, est la meilleure de toutes celles qui se trouvent à la Chine. Cet arbre est d'une grosseur médiocre & croît bien par-tout, même sans culture. Montagnes arides, vallées pierreuses, tout lui convient. Il ressemble assez au châtaignier pour la

268 ADDITIONS A L'HISTOIRE

hauteur & la structure. Il produit des baies vertes, de figure irrégulière, & qui renferment des noyaux assez durs & cartilagineux. On en tire, par expression, une huile qui est fort estimée dans toute la Chine.

Le Coton-
nier.

Le cotonnier est une des plantes les plus utiles qu'on cultive à la Chine. Le jour même que les Laboureurs ont moissonné leurs grains, ils sement le coton dans le même champ, & se contentent de remuer la surface de la terre avec un rateau.

Lorsque cette terre a été humectée par les pluies ou la rosée, il en sort un arbrisseau de la hauteur de deux pieds.

Les fleurs sont jaunes, quelquefois rouges. Elles sont remplacées par un petit bouton, de la forme & de la grosseur d'une noix. Quarante jours après que la fleur a paru, cette capsule s'ouvre d'elle-même, se fend en trois ou quatre endroits, montre trois ou quatre enveloppes de coton d'une blancheur extrême, & de la figure des coques de vers à soie. Elles sont attachées au fond de la gousse, & contiennent des semences pour l'année suivante. Lorsque ces semences paroîs-

sent , elles annoncent qu'il est tems de faire la récolte.

On se sert d'un rouet pour séparer les fibres du coton des semences auxquelles ils sont attachés.

L'arbre que les Chinois appellent *Kou-chu* ressemble assez à nos figuiers , par ses feuilles & ses branches qui sont d'un bois léger & moelleux. Sa propriété est de rendre par incision une matiere laiteuse , dont on se sert pour attacher l'or en feuille. Après avoir tracé avec un pinceau trempé dans cette espece de lait , le dessein qu'on juge à propos , on applique aussitôt les feuilles d'or : elles sont si bien collées qu'elles ne se détachent jamais.

Le *Lung-ju-cu* a le tronc gros comme nos grands pruniers. Il porte un fruit rond & un peu oblong , à peu près de la couleur de nos cerises quand elles sont vertes. Il est attaché comme elles par une longue queue , & quelquefois rassemblé par grappes. La substance en est verdâtre , & se réduit aisément en pâte liquide , lorsque le fruit est mûr. On s'en frotte les mains en hiver , & elle préserve des engelures.

270 ADDITIONS A L'HISTOIRE

L'isle de Heinan , dans la province de Quang-tong , produit l'arbre qui donne le sang de dragon , & plusieurs autres especes qui distillent , par incision , un suc blanc. Il se durcit à l'air , & prend une couleur rougeâtre , sans avoir cependant , par sa consistance , aucun rapport avec les gommess ou les résines. Si on en jette dans une cassolette , elle brûle lentement & rend une odeur plus agréable que l'encens.

Bois de
construc-
tion.

On trouve à la Chine presque toutes les especes de bois qu'on emploie en Europe pour la charpente & la menuiserie. Les pins y acquierent une grosseur à laquelle il ne parviennent jamais ailleurs. On assure qu'on y en trouve qui contiendroient plus de trente hommes dans la cavité de leur tronc. Les vieux pins donnent , en brûlant , un noir de fumée qui sert à faire la meilleure encre de la Chine. On les brûle dans des fourneaux qui sont d'une structure particulière. Les Chinois conduisent la fumée par de longs tuyaux dans de petites loges bien fermées , dont le dedans est tapissé de feuilles de papier. La fumée , introduite dans ces cabinets , s'attache au papier & aux lam-

bris où elle se condense. On l'y laisse quelque tems séjourner, & on la tire pour en faire du noir de fumée.

Le plus estimé de tous ces bois est celui qu'on nomme le *Nan-mou*. Les colonnes des appartements & des salles anciennes du Palais Impérial en sont construites, ainsi que les fenêtres, les portes & les poutres. Les Chinois le regardent comme un bois incorruptible : ils disent en proverbe, que pour faire un bâtiment éternel, il faut employer le bois de *Nan-mou*. Cet arbre est un des plus élevés & des plus droits qu'on puisse voir. Il ne pousse des branches qu'à une certaine hauteur : elles se terminent en bouquet vers la pointe. Plusieurs Voyageurs ont pris cet arbre pour un cèdre ; mais ceux qui en ont scrupuleusement observé les feuilles, assurent qu'il est d'une espèce différente. Il produit un fruit qui n'est pas bon à manger : mais si on le suspend dans un appartement, il y répand une odeur fort agréable.

Dans plusieurs cantons de l'Amérique, on trouve une espèce de bois qui est si compacte & si dur qu'on l'ap-

Le Nan-mou.

Bois de fer.

272 ADDITIONS A L'HISTOIRE

pelle *Bois de fer* ; mais il n'est pas si dur , à beaucoup près , que celui auquel les Missionnaires qui ont été à la Chine donnent ce nom. Cet arbre est de la même hauteur que nos plus grands chênes. La grosseur de son tronc , la figure de ses feuilles , la couleur du bois mettent beaucoup de différence entre ces deux arbres. D'ailleurs sa pesanteur est fort différente de celle du chêne. Il a à peu-près la même couleur que le fer : il sert même à beaucoup d'usages où l'on emploie le fer. On en fait des vaisseaux marchands , souvent des vaisseaux de guerre. Son poids ne l'empêche pas de flotter sur l'eau.

M. l'Abbé de Marsi a donné une si mauvaise description des Bambous de la Chine , que nous croyons devoir en donner ici une nouvelle , d'après
-Bambou. les relations des Missionnaires.

Le bambou , disent-ils , est une sorte de roseau , dont le jet est aussi gros que le tronc de la plupart des arbres connus en Europe. Il s'en trouve qui ont plus de trente pieds de hauteur : les plus petits n'en ont pas moins de dix. Il y a des forêts entières de ces

roseaux dans la province de Tche-kiang. Ils sont creux , & partagés par des nœuds à quelque distance les uns des autres : cependant ils sont fort durs & soutiennent les plus pesants fardeaux. Quelquefois ils supportent des bâtimens de bois qui sont très-vastes. Leur dureté n'empêche pas qu'on les coupe en filets très-déliés , dont on fait des nattes , des boîtes , des peignes , & divers autres ouvrages fort propres & fort agréables.

Lorsqu'on brûle ces cannes étant vertes & nouvellement coupées , il en sort une eau que les Médecins regardent comme très-salutaire : ils en font boire à ceux qui ont essuyé quelque chute ou quelque coup. Ils prétendent qu'elle chasse tout le sang extravasé.

Ces roseaux servent encore à différents usages : on les coupe par morceaux , on les fait bouillir , & on les laisse macérer dans l'eau jusqu'à ce qu'ils soient réduits en pâte, qu'on emploie à faire du papier de toutes sortes d'especes , ce qui fait un objet de commerce très-considérable.

On se sert encore du bambou , pour faire des canaux , des conduits d'eau , des lunettes d'approche. **M** y

274 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Il y a une autre espece de roseau qui est noir comme l'ébène , & dont on fait plusieurs instruments.

Bois odoriférants.

Ce climat produit différents bois très-précieux par leur beauté , & par l'odeur agréable qu'ils répandent : tels sont le bois rose , le bois de violette , le bois d'aigle , & le bois jaune.

Le bois rose est d'un noir rougeâtre ; rayé & rempli de veines très-fines & si bien rangées , qu'on croiroit qu'elles sont faites avec le pinceau. Il répand une odeur très-agréable.

Le bois de violette est ainsi nommé ; parce qu'il répand une odeur de violette très-agréable. On en fait des ouvrages de marqueterie qui sont fort estimés.

Le bois d'aigle est fort recherché : son odeur & sa beauté le rendent presque aussi précieux que celui dont on vient de parler.

Le bois jaune tire son nom de la couleur qu'il présente. Il passe pour être incorruptible , & porte une odeur fort agréable. On en fait des colonnes qui sont sans prix. Les Particuliers n'ont pas la liberté d'en prendre pour leur usage ; il est réservé à celui de l'Empereur.

M. l'Abbé de Marfi a voulu donner, dans le premier Volume de cet Ouvrage, une description de l'arbrisseau qui porte le thé : elle est si peu satisfaisante, que nous croyons devoir y suppléer par celle-ci. Nous la tirons des relations des Missionnaires. La plupart de ceux qui font usage du thé ignorent quel est l'arbrisseau qui le produit, & comment on le prépare : ils verront, sans doute, avec plaisir ce qu'en disent ceux qui l'ont vu cueillir & apprêter devant eux.

Il y a plusieurs especes d'arbrisseaux qui donnent le thé. Le premier a pris son nom d'une montagne située dans la province de Kiang-nan, appelée *Song-lo-chan*. Elle est toute couverte de ces arbrisseaux. On les plante à peu-près comme les vignes, & on les étête presque toujours, pour les empêcher de croître. On les renouvelle tous les quatre à cinq ans, parce qu'au bout de ce tems leur feuille devient dure & âcre. La fleur en est blanche, composée de cinq pétales, & a la forme d'une rose. A cette fleur succede une petite baie qui ressemble à une noix verte, mais qui se divise en trois

276 ADDITIONS A L'HISTOIRE

cellules rondes , qui contiennent chacune une semence anguleuse.

Linnaeus.
genera plan-
tarum, parag.
222.

L'usage d'arrêter l'accroissement de cet arbruste n'est pratiqué que dans la province de Kiang nan. Ailleurs on le laisse croître, & sa hauteur naturelle est de dix à onze pieds. On a la précaution d'en faire pencher les branches tandis qu'il est jeune , pour qu'on puisse cueillir plus aisément les feuilles. Elles sont longues , pointues , & rendent verte l'eau dans laquelle on les met en décoction. Elles ont en outre une vertu corrosive qu'un long usage fait connaître.

Le second est le *Vou-y-tcha*. Il croît particulièrement dans la province de *Fo-kien* , & tire son nom d'une montagne appelée *Vou-y chan* , & qui est fort célèbre par les artifices des Bonzes , & par les plantes qu'elle produit. Sa hauteur & sa grosseur sont les mêmes que celles de la première espèce. On le cultive de la même manière : mais ses feuilles sont plus arrondies , & d'un verd plus noirâtre. Elles donnent à l'eau où l'on en fait la décoction , une couleur jaune , n'ont aucune espèce d'âcrimonie , & n'incommodent nulle-

ment les estomachs les plus foibles. Cette espece de thé est la plus recherchée dans tout l'Empire. On en trouve peu dans les provinces septentrionales. La bonté de ces deux sortes de thé se connoît à la couleur jaune, à la finesse & à la mollesse de leurs feuilles.

Ces deux arbrisseaux produisent trois sortes de thé : les faisons dans lesquelles on les cueille en fait la différence.

La premiere sorte est cueillie sur les arbrisseaux nouvellement plantés, & n'est composée que de la pointe des feuilles. On la réserve pour l'Empereur, ou pour faire des présents.

La seconde vient des feuilles qui sont plus fortes que celles de la premiere. C'est celui que les Européens appellent le thé Impérial.

Les feuilles qui restent sur ces arbrisseaux, après que les deux premieres récoltes sont faites, font la troisieme espece : on les laisse grossir, & on les donne à beaucoup meilleur marché que celles des deux premieres especes.

A ces trois especes de thé on

278 ADDITIONS A L'HISTOIRE

pourroit en ajouter une quattieme : qui est la fleur même de l'arbrisseau : mais ce thé est d'un prix exhorbitant.

On peut rapporter à ces deux arbrisseaux , dont nous venons de donner la description , tous ceux qui produisent du thé. Quoiqu'on remarque quelque différence dans leurs propriétés , dans la couleur & dans la forme des feuilles , & qu'on leur donne d'autres dénominations , leurs qualités sont les mêmes. Celles du terroir & du climat y apportent seulement des variétés sensibles, comme il arrive dans les vignes d'Europe.

Il ne faut cependant pas confondre avec le vrai thé tout ce que les Chinois appellent thé : ils donnent ce nom à bien des plantes qui ne sont même pas dans la classe du thé , & que ceux qui ne font pas commerce de ces feuilles , nomment autrement.

Dans la province de *Chan-tong* , ce qu'on vend sous le nom de *Mang-ingtcha* , comme une espece de thé admirable , n'est autre chose qu'une mousse qui croît sur les rochers , & dont le goût est fort amer. Tout ce

qu'elle a de commun avec le thé , c'est de faciliter la digestion lorsqu'on la boit chaude.

Le village de *Pou-cul* , dans la province de Yu-nan , est un entrepôt considérable. On y fait une récolte considérable d'un thé qui diffère des autres , & semble être d'une espèce particulière. L'entrée de ce village est interdite aux Particuliers : on ne leur permet d'approcher qu'au pied de certaines montagnes qui l'avoisinent. Là , on leur vend le thé dont ils ont besoin. Les arbres qui portent ce thé sont hauts , touffus. On les plante sans ordre , & ils croissent sans culture. Les feuilles en sont plus longues & plus épaisses que celles du *Son-lo-tcha* & du *Vou-y-tcha*. On arrange ces feuilles par rouleaux , & on ne les vend pas cher. On prépare ce thé de la même façon que l'autre. L'eau dans laquelle on le fait infuser devient rougeâtre.

Les Médecins Chinois assurent que cette boisson est salutaire ; & il est certain qu'on en a vu de très-bons effets. Elle dissipe toutes les incommodités que cause un long voyage , telles que les échauffaisons , les lassitudes , &c.

280 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Le Docteur Kempfer a donné plusieurs observations sur le thé. Voici le précis de ce qu'il dit sur ses propriétés.

« Je ne crois pas qu'il y ait de plante dont
» les effets soient plus avantageux. Il
» n'y en a aucune dont la décoction soit
» plus légère , qui passe plus promptement , qui ranime plus promptement les sens abattus , & qui donne
» tant de gaieté à l'esprit. Mais si la
» feuille a moins d'un an , & si l'on en
» prend avec excès , il devient très-dangereux ; donne des vertiges , attaque les nerfs , & cause des tremblements dans tous les membres.
» Cette liqueur a la propriété de dégager des obstructions , de purifier le sang , détruit la matière tartreuse qui produit la gravelle , la néphrétique & la goutte. Ces vertus sont si efficaces
» que , parmi les buveurs de thé qui sont dans ce pays , je n'en ai pas trouvé un seul qui eût la goutte ou la gravelle. Je ne doute pas , ajoute-t-il , que le thé ne produisît les mêmes effets en Europe , si les maladies n'y étoient héréditaires , & si elles n'y étoient produites ou entretenues par l'usage du vin , des liqueurs fortes & des ragoûts ».

Le thé a encore la propriété d'apaiser les douleurs de la colique , d'exciter l'appétit : mais il faut en prendre une dose plus forte qu'à l'ordinaire.

Kempfer dit encore que les Médecins Chinois lui ont assuré que l'usage journalier du thé nouveau détruisoit l'humide radical , & conduisoit insensiblement à la mort ; que si l'on voyoit chez eux l'effet contraire, on devoit en attribuer la cause aux viandes grasses , & à la chair de porc qui faisoient leurs mets principaux. Ils lui rapportèrent à ce sujet un exemple assez singulier.

« Une femme s'ennuyoit de vivre
 » avec un mari maigre , de vilaine
 » figure & impuissant. Elle consulte un
 » Médecin sur les moyens de se délivrer
 » d'un mari si désagréable. Il lui conseilla
 » de ne faire manger à son mari que de la
 » chair de porc & d'autres viandes grasses
 » de cette espece. Il lui assura que dans un
 » an ses desirs seroient accomplis. Cette
 » femme trouva le terme trop éloigné :
 » elle alla trouver un autre Médecin , &
 » lui demanda conseil sur le même objet.
 » Celui-ci lui conseilla de faire prendre
 » à son mari un thé nouveau & très-
 » fort , & le plus souvent qu'elle pour-

282 ADDITIONS A L'HISTOIRE

» lui, en faisant qu'en moins d'un
 » an, elle étoit débarrassée de son
 » mal. La femme, pour se hâter de
 » commettre son crime, employa les
 » deux moyens qu'on lui avoit indi-
 » qués. mais elle fut trompée dans son
 » attente. Les deux remèdes réunis,
 » au lieu de guérir son mari au tom-
 » beau, lui procurèrent un embonpoint
 » surprenant, & lui procurèrent une santé
 » extraordinaire.

Au lieu de rapporter un fait à peu-près
 semblable à une femme adultère qui,
 pour se débarrasser plus promptement
 de son mari, lui fit avaler du mercure
 sous le nom de poison; mais il n'en ré-
 sulta aucun effet. Ces deux exemples
 prouvent que dans tous les pays,
 dans tous les temps il s'est commis des
 crimes de cette nature.

Je ne puis pas me dispenser de parler ici des
 cristaux de Venise, & de la manière dont on les
 trouve à la Caïre. Personne n'ignore
 que la soie qui est répandue dans l'U-
 nivers vient de cette contrée. Il en
 gèle d'abord en Perse, en Grece,
 ensuite en Italie, où, sous les Empe-
 reurs Romains, on la vendoit au poids
 et non à mesure qu'on fabriquoit avec

cette matiere étoit réservée aux Dames Romaines. Les hommes n'osoient en faire usage : on les auroit regardés comme se livrant au luxe le plus excessif. Tibere , dès le commencement de son regne , défendit , par une loi expresse , aux hommes de se déshonorer eux-mêmes en portant des habits de soie.

Tous les gens de marque , parmi les anciens Romains ne portoient que des habits de laine. On voit aujourd'hui les plus simples Artisans couverts de soie depuis la tête jusqu'aux pieds.

Pour revenir à la maniere dont les Chinois cultivent les Mûriers , nous nous contenterons de dire qu'ils les cultivent comme on fait la vigne en Europe : ils ne leur laissent pas prendre une hauteur plus considérable. L'expérience leur a appris que les vers nourris des feuilles des plus petits mûriers donnent une soie beaucoup plus belle & plus fine.

*Histoire de
la Chine du
P. du Halde,
tome 2.*

On trouve à la Chine des fleurs beaucoup supérieures à celles de l'Europe. Ils ont des arbres & des arbrisseaux à fleurs qui ne de mandent aucune culture. Une seule branche produit un très-beau bouquet. Il y a des arbrustes qui

*Arbrisseaux
à fleurs.*

284 ADDITIONS A L'HISTOIRE

portent des fleurs tout-à-fait semblables à la *Tulipe*. Il y en a qui produisent des fleurs qui sont à la fois rouges, jaunes, blanches & noires, ce qui produit un très-bel effet. Il s'en trouve un qui porte des fleurs assez semblables à la rose.

L'arbrisseau qui les produit ressemble au sureau. Les Chinois appellent sa fleur la *Reine des fleurs*. Ses feuilles sont plus larges que celles de la rose : elle la surpasse en beauté, mais elle ne l'égale pas en odeur. Sa couleur est mêlée de rouge & de blanc, & quelquefois de jaune. Cette variété, mêlée avec la couleur verte des feuilles de l'arbrisseau, fait un effet très-agréable à la vue. Ces arbrisseaux ne portent aucun fruit. Il y en a d'autres dont on recherche les fleurs avec empressement, à cause de leur odeur agréable.

Celles qu'on nomme *Mo-lihoa* tiennent un des premiers rangs parmi elles. L'arbrisseau qui les porte croît jusqu'à dix ou douze pieds dans les provinces du Sud. Mais dans celles du Nord il ne monte gueres au-delà de six. Sa fleur ressemble beaucoup à celle du jasmin double, & par la forme &

par la couleur. Son odeur est un peu plus forte & plus agréable. Une seule de ces fleurs suffit pour parfumer un appartement. Les feuilles de l'arbrisseau ressemblent à celles du citronier. Les Chinois font tant de cas de cette plante qu'ils emploient les mêmes soins pour la conserver que nous prenons pour les orangers.

Un autre arbre qui porte les fleurs nommées *Kuey-hou* est aussi haut que nos chênes. Il n'est connu que dans les provinces méridionales. Ses feuilles ressemblent à celles de nos lauriers ordinaires. La couleur de ses fleurs est d'un beau jaune. Elles sont petites & disposées en bouquets pendants à l'arbre. Il y en a une si grande quantité que, quand elles tombent, la terre en est toute couverte. Leur odeur est si forte & si agréable, qu'elle parfume l'air fort au loin. Plusieurs de ces arbres portent des fleurs dans toutes les saisons. Celles qui tombent sont bientôt remplacées par de nouvelles.

Le *Mo-lien*, le *Leucæ* & l'*Outongchu* sont de si beaux arbres, qu'ils orneraient très-bien les jardins, & formeroient des allées fort agréables, si

286 ADDITIONS A L'HISTOIRE

les Chinois vouloient en profiter : mais ils ne mettent point d'allées dans leurs jardins , parce qu'ils trouvent ridicule d'aller & venir , sans avoir d'autre projet que celui de se promener.

Le mo-lien porte des fleurs rouges , jaunes ou blanches. Le second porte dans l'hiver de petites fleurs jaunes qui ont une très-bonne odeur.

L'outong-chu s'éleve beaucoup , & ressemble au sicomore. Ses feuilles sont longues , larges & attachées par un pédicule d'un pied de long. Cet arbre est si touffu & tellement chargé de bouquets , que les rayons du soleil ne peuvent passer au travers. Il porte son fruit d'une maniere si extraordinaire que nous allons en donner une idée.

Vers le mois d'Août , il se forme sur la pointe des branches de petits flocons de feuilles qui sont différentes des autres. Elles sont plus molles , plus blanches que les autres , & tiennent lieu de fleurs. Sur le bord de chacune de ces feuilles , naissent trois ou quatre petits grains gros comme un pois. Ils renferment une substance blanche , dont le goût approche de celui d'une noisette qui n'est pas encore mûre.

Il y a quatre especes de tcha-hoa. Elles portent toutes des fleurs fort agréables à la vue & à l'odeur, & ont des feuilles tout l'hiver.

Les seules fleurs agréables qu'on trouve dans les parterres des Chinois sont les Pivoines : elles sont plus agréables à la vûe & à l'odorat que les nôtres. D'ailleurs, il n'y en a pas une seule qui soit comparable à nos œillets, à nos renoncules, à nos anémones, &c. Fleurs de jardins.

Les Chinois estiment beaucoup une espece de fleur que porte une plante aquatique qui paroît être une sorte de *Nymphaea*, ou de Nénuphar : ils l'appellent *Lien-hoa*. Ils cultivent cette plante, & entretiennent des viviers ou petites mares, pour l'élever dans l'élément qui semble seul lui convenir. Elle differe de notre nénuphar par les fleurs, la racine & le fruit. Celles qui sont cultivées donnent des fleurs doubles : il s'en trouve même qui ont jusqu'à cent feuilles. Cette fleur sort de l'eau jusqu'à quatre ou cinq pieds, & ressemble beaucoup à nos tulipes. Sa graine est petite, ronde & soutenue par un petit filet assez semblable au

288 ADDITIONS A L'HISTOIRE

pistil qui se trouve dans le lys. Sa couleur est blanche, quelques-unes sont violettes : il y en a qui sont moitié blanches, moitié violettes. L'odeur en est très-agréable. Son fruit est gros comme une noisette ; & renferme une amande de bon goût. Les Médecins en font grand cas, & lui attribuent des vertus corroboratives & nourrissantes. Les feuilles de la plante nagent sur l'eau, & tiennent à la racine par de longues queues. Cette racine est noueuse comme celle des roseaux. Sa moëlle & sa chair sont blanches. On en fait beaucoup d'usage en été, parce qu'elle est très-rafraîchissante. Lorsque cette moëlle est séchée, on en fait de la farine, qui sert à différents usages. Ces marais fleuris font un spectacle charmant. Le Lien-hoa vient de graines, & l'on en sème de nouvelles tous les ans.

Pour terminer l'article des végétaux ; il ne nous reste plus qu'à parler d'un *Osier* particulier qui croît dans la province de *Ouang-tongue*, & des champignons que les Chinois ont le talent de garder frais pendant plusieurs mois.

Osier.

L'*osier* dont nous voulons parler vient

vient sur les montagnes, & n'est pas plus gros que le doigt. Il rampe à terre, & pousse des branches assez longues qui ressemblent à des cordes. Il vient dans certains endroits en si grande quantité, que les cerfs ont beaucoup de peine à s'en débarrasser lorsqu'ils s'y trouvent pris. Cet osier est très-souple & ne rompt pas aisément. On en fait des câbles & des cordages de navires. En le séparant en filets très-déliés, on en fait des corbeilles, des paniers, des claies, des sieges & une multitude d'autres commodités; même des lits, dont les Chinois font usage pendant l'été, parce qu'ils sont très-frais.

Les *Champignons* de la Chine ne différent en rien des nôtres, si ce n'est Champignons. par la faculté qu'ils ont de rester toujours frais. C'est la province de *Tche-tiang* qui en fournit tout l'Empire. Après les avoir bien imprégnés de sel, on les laisse sécher, & on les conserve fort long-tems. Lorsqu'on veut en faire usage, on les fait tremper quelque tems dans l'eau fraîche, & ils deviennent aussi beaux & aussi frais que s'ils venoient d'être cueillis.

Regne animal.

Nous croyons devoir ajouter quelque chose à ce qu'a dit M. l'Abbé de Marſi ſur le Regne animal de la Chine. Nous n'oſons cependant nous flatter de traiter cette matiere à fond. On n'a ſur cela que des connoiſſances ni aſſez certaines, ni aſſez étendues, pour qu'on puiſſe donner la deſcription de tous les animaux que contient ce vaſte Empire, qui n'a été parcouru par les Voyageurs qu'avec trop peu de précaution. Les montagnes eſcarpées, les forêts immenſes qui ſ'y trouvent n'ont pas été viſitées avec aſſez d'exaſtitude & de curioſité, pour qu'on puiſſe faire l'Histoire complete de tous les animaux qui habitent ce pays.

Nous allons rasſembler tout ce que les Miſſionnaires ont dit ſur cette matiere : nous y joindrons les relations de différens autres Voyageurs : mais leurs récits ne ſervent qu'à exciter le deſir de connoître plus parfaitement les animaux ſinguliers dont ils parlent, & ſur leſquels ils ne donnent que des notions très-imparfaites.

Les quadrupèdes de la Chine sont les mêmes que ceux qui se trouvent en Europe : on remarque cependant qu'ils diffèrent un peu des nôtres.

Les chevaux sont plus petits & moins vigoureux , quoiqu'ils soient assez vites. Chevaux.

Les *Bœufs*, les *Vaches*, les *Cochons*, les *Anes*, les *Mulets*, les *Chiens* sont les mêmes que les nôtres. Les *Chats* sont différents : ils ont le poil long & les oreilles pendantes. Les Dames Chinoises en font leur amusement , comme les Dames en Europe font le leur des petits chiens. Bœufs.
Vaches.
Cochons.
Anes.
Mulets.
Chiens.
Chats.

Les *Chameaux* ou *Dromadaires* de la Chine ne sont pas plus hauts que nos chevaux ordinaires. Ils ont sur le dos deux bosses couvertes d'un poil long. Elles forment comme une selle. La bosse de devant semble être formée par l'épine du dos , & par la partie supérieure des omoplates ; elle est recourbée en arrière. L'autre bosse est placée au-devant de la croupe. Cet animal n'a pas les jambes si hautes que les chameaux ordinaires ; son cou est beaucoup plus court , plus gros , couvert d'un poil épais & long comme celui des chevres. Quelques-uns ont des

292 ADDITIONS A L'HISTOIRE

taches rousses & noirâtres ; d'autres sont de couleur isabelle. Ces animaux paroissent plus propres à porter des fardeaux que les chameaux ordinaires. Il y en a un grand nombre dans les forêts ; mais ils sont sauvages.

Quadrupèdes
des sauvages.

Les Quadrupèdes sauvages sont le *Rinocéros*, l'*Ours*, le *Cerf*, le *Dain*, le *Bufile*, le *Sanglier*, une espece de *Rac* jaune qui est fort estimé à cause de sa peau ; le *Lievre*, le *Porc-Epi*, dont les piquants sont fort longs & fort durs ; le *Dain* ou *Chevreuil* odoriférant, & plusieurs autres animaux de l'espece des Singes.

Tous les Voyageurs assurent que parmi les singes il y en a un qu'on appelle *Sin-sin*. Il est de la hauteur d'un homme d'une taille médiocre, marche avec beaucoup de facilité sur les pieds de derriere. Il a tant d'instinct, que ses actions ont beaucoup de rapport à celles des hommes. La description qu'on fait de cet animal se borne là.

Il y a encore plusieurs autres singes ; les uns noirs & grands, qui ont des traits si bien marqués, qu'on les prendroit pour des hommes. Cette espece est fort rare. Il y en a d'autres qui sont gris, très-vilains & fort communs ;

d'autres enfin que la figure & le cri rapproche des chiens ordinaires.

Les relations des Missionnaires & des Voyageurs annoncent un autre animal qui est fort curieux. Les Chinois l'appellent *Gin-hiung*, c'est-à-dire, l'*Homme-Ours*. On le trouve dans les déserts de la province Chen-si. On n'en donne pas la description.

Les mêmes Ecrivains parlent encore d'un autre animal nommé le *Ma-lou*, *Cheval-Cerf*, qui est aussi haut que le cheval de taille médiocre.

Il y a encore une petite espèce de cerfs : ils ne sont ni plus hauts, ni plus gros que les chiens ordinaires. Ils servent d'amusement aux Grands qui en font élever dans leurs jardins.

Nous croyons pouvoir nous dispenser de donner ici la description du *Rhinocéros*. *Rhinocéros.*
noceros : on en a promené un il y a quelques années dans toute l'Europe, & l'on a eu par-là occasion de connaître cette espèce d'animal.

De tous les animaux qu'on trouve à la Chine, le *Tigre* est le plus dangereux. Il y en a un si grand nombre, au rapport des Missionnaires, qu'on en voit quelquefois jusqu'à deux cents *Le Tigre de la Chine.*

294 ADDITIONS A L'HISTOIRE

assemblés, qui portent par-tout la mort & la désolation. On assure qu'il y a des cantons où cinq ou six mille personnes deviennent la victime de leur fureur, en moins d'une année. Leur force égale leur férocité. Un Missionnaire rapporte avoir vu un de ces animaux sauter par-dessus un mur de la hauteur d'un homme, prendre un porc qui pouvoit peser cent livres, & repasser le mur avec sa proie.

En hiver les habitants des villages qui ne sont pas enceints de murailles, se retirent de bonne heure & barricadent leurs portes, pour se garantir de la fureur de ces terribles animaux qui sont alors très-affamés.

M. de Buffon dit que le Tigre est, peut-être, le seul des animaux dont on ne puisse adoucir le naturel : la force, la contrainte, la violence, rien ne peut le dompter. Il s'irrite par les bons, comme par les mauvais traitements. L'habitude qui adoucit tout ne fait rien sur ce naturel de fer. Le tems, loin de l'amollir, en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage. Il déchire la main qui le nourrit, comme celle qui

le frappe. La vûe de tout être vivant, le fait rugir. Chaque objet lui paroît une nouvelle proie , qu'il dévore d'avance de ses regards avides , & qu'il menace par des frémissemens affreux , mêlés de grincement de dents terribles. Souvent il s'élance vers cet objet , malgré les chaînes & les grilles qui brisent sa fureur.

Le *Dain* , ou le *Chevreuril* odoriférant est de couleur noirâtre. Il est grand comme une petite chevre , & sans cornes. Tout son corps jette un parfum très-gracieux , & sa chair est fort bonne à manger. Il a sous le ventre une bourse , trois ou quatre fois grosse comme le pouce , qui est le magasin où il porte le musc , qui se forme dans l'intérieur de la vessie , & est attaché autour en forme de sel. On fait sécher la vessie jusqu'à ce que cette matiere onctueuse puisse se détacher. Alors on la réduit en poudre : elle a la couleur jaunâtre , & répand une odeur très-agréable. Celui qui se trouve en grains est le plus précieux. Il se vend , même dans le pays , au poids de l'argent. Il est défendu aux habitans de vendre de ces bourses aux Etrangers ; mais ils les

Le Dain
odoriférant.

296 ADDITIONS A L'HISTOIRE

contrefont avec des morceaux de la peau de l'animal , qu'ils remplissent de sang & d'autres matieres. Ils lient le tout , le laissent sécher , & vendent cette drogue comme une véritable bourse de musc. La femelle de cet animal ne porte point de musc.

On prétend que cet animal ne se nourrit que de serpents qui sont tout-à-coup arrêtés par l'odeur qu'il exhale. Les sens du reptile s'affoiblissent , & il ne peut plus se mouvoir. Voici ce qu'en dit le Missionnaire Jésuite qui en a donné la description.

« Les Payfans qui vont chercher du bois
» ou faire du charbon sur les montagnes,
» n'ont point de meilleur secret pour se
» garantir du serpent , que de porter
» sur eux quelques grains de musc. Alors
» ils dorment tranquillement sur terre.
» Si un serpent s'approche d'eux , il est
» tout-à-coup saisi par l'odeur du musc ,
» & il reste assoupi. Ce qui se passa ,
» ajoute-t-il , lorsque j'étois à Pekin ,
» confirme , en quelque façon , ce que
» j'ai dit que la chair de serpent est la
» principale nourriture de cet animal
» musqué. Etant à souper , on servit
» une partie d'un chevreuil que j'avois

» acheté ; un de ceux qui étoient à
 » table a une horreur extrême du ser-
 » pent : lors même qu'il entend pro-
 » noncer le nom , il sent un frémisse-
 » ment par tout le corps. Il ignoroit ce
 » qu'on dit du chevreuil & du serpent ,
 » & j'eus grand soin de ne pas lui en
 » parler : j'étois , au contraire , fort at-
 » tentif à regarder sa contenance. Il
 » prit un morceau de chevreuil , à
 » dessein d'en manger : à peine en eût-
 » il porté à sa bouche , qu'il sentit un
 » soulèvement de cœur extraordinaire ,
 » il le rejetta promptement , & refusa
 » d'y toucher davantage ».

Les oiseaux domestiques de la Chine Oiseaux de
la Chine.
 different peu des nôtres. Les poules ,
 les coqs , les canards sont les mêmes.

Parmi les autres oiseaux communs ,
 on remarque des *Faisans* , des *Per-
 drix* , des *Cailles* , des *Paons* , des
Tourterelles , des *Ramiers* , une sorte
 de *Chauve-Souris* , de la grosseur de
 nos poules , que les Chinois regardent
 comme un mets exquis. Il y a à la
 Chine le même gibier que nous avons
 en Europe , & toutes sortes de *Pé-
 roquets* semblables à ceux qui viennent
 de l'Amérique. Ils ont le même plu-

298 ADDITIONS A L'HISTOIRE

image, la même conformation, & la même aptitude à parler.

Poule d'or. La *Poule d'or* est le plus bel oiseau qu'on puisse voir. On en trouve la description dans le premier Volume de cet Ouvrage, ce qui nous dispense de la donner ici.

Hai-tsing. Le *Hai-tsing* est regardé comme le plus bel oiseau de proie qu'il y ait à la Chine. Il est très-rare, & l'on n'en trouve que dans la province de Chen si, & dans quelques cantons de la Tartarie. On peut le comparer à nos plus beaux faucons; mais il est plus gros & plus fort. C'est le plus vif & le plus courageux des oiseaux de proie qu'on trouve à la Chine: Il est tellement estimé, que, quand on en prend quelqu'un, on va le présenter à l'Empereur qui le fait remettre aux Officiers de la fauconnerie.

Corbeaux, Etourneaux, Poules, Merles, &c. Il y a à la Chine des *Corbeaux* qui ont la graveté blanche; des *Estourneaux* qui ont sur le bec de petites lunettes; des *Poules* fort extraordinaires; des *Rossignols*, des *Merles* d'un bleu foncé. Ils ont deux oreilles jaunes, élevées d'un demi-pouce. Ces oiseaux parlent & sifflent fort bien. Les *Fauvettes*

de ce pays sont d'un très-beau rouge. D'autres petits oiseaux ont le plumage doré : il jette un éclat admirable. On observe que ces oiseaux, quoique différens par le plumage, sont toujours ensemble.

Les Poules sont fort petites : au lieu de plumes, elles ont une laine tout-à-fait semblable à celle des brebis. Leurs pieds sont très-courts. Les Dames-Chinoises les aiment beaucoup, & en font leur amusement.

Il y a encore dans ce pays une autre espèce de poule qui, si l'on en croit les Voyageurs, jette du coton par le bec. On ne nous en donne point la description.

Gemelli Carreri dit que le *Rossignol* de la Chine surpasse pour le chant celui de l'Europe. Sa voix est si harmonieuse, si sonore, si forte, ses modulations sont si agréables qu'il semble que cet animal a appris la musique. Il est beaucoup plus grand que le nôtre; mais sa couleur est la même. Les Chinois l'appellent *Sayon*.

Il y a une autre espèce d'oiseau qu'on nomme *Sauxo*. Il a le chant très-agréable, est de la grosseur d'une alouette,

300 ADDITIONS À L'HISTOIRE

& a le plumage noir. Deux taches blanches & rondes qu'il a sous les yeux font un très-bel effet : il est fort estimé.

Cormorans.

Les oiseaux aquatiques que l'on trouve à la Chine sont de la même espèce que les nôtres. Il y a des *Cormorans* qu'on accoutume à prendre du poisson.

Ces oiseaux ont le cou allongé, le bec crochu & pointu. Ils n'ont d'ailleurs rien de remarquable que leur adresse à prendre du poisson. Au lever du soleil, les Pêcheurs vont sur l'eau avec leurs cormorans, qui sont perchés sur la proue du bateau. Au signal qu'ils donnent, on voit ces oiseaux prendre leur essor : ils se dispersent & plongent de tous côtés. Sitôt qu'ils ont saisi un poisson, ils reviennent sur l'eau, & le portent dans leur bec à la barque d'où ils sont partis. Si le poisson est trop gros, plusieurs Cormorans se rassemblent : l'un le prend par la tête, l'autre par le milieu du corps; un autre par la queue, & ils le portent à leur maître,

La façon de prendre les *Canards sauvages* dans ce pays, mérite d'être

rapportée. Les Chasseurs se mettent la tête dans de grosses citrouilles seches , où on fait des trous pour que le Chasseur puisse voir & respirer. Alors il s'enfonce dans l'eau , & ne laisse paroître que la citrouille. Les canards , accoutumés à voir de ces citrouilles flottantes , & autour desquelles ils jouent ordinairement , s'en approchent sans crainte. Alors le Chasseur les saisit par les pieds , les attire dans l'eau pour les empêcher de crier , leur tord le cou , & les attache à une ceinture qu'il a eu la précaution de mettre autour de son corps. Il continue cette opération jusqu'à ce qu'il voie que les canards se retirent d'un autre côté.

Les Missionnaires se sont si peu occupés à remarquer les différentes especes de poissons qui peuplent les rivières & les lacs de la Chine, qu'on n'a presque point de lumieres sur cette partie de l'Histoire naturelle de ce pays. Poissons.

Les différentes relations assurent qu'on y voit toutes les especes de poissons qui sont dans nos rivières , & qu'il y en a de très-gros qui viennent de la mer. Ils remontent si haut contre

302. ADDITIONS A L'HISTOIRE

le cours des fleuves , qu'on en trouve souvent à plus de cent lieues de la mer.

Les lamproies, les carpes, les faumons, les aloses, les esturgeons, les soles y sont en abondance. Il y en a beaucoup d'autres qui nous sont inconnus. Vouloir en donner la description, ce seroit entrer dans des détails trop longs & trop peu intéressants. Nous nous contenterons de parler de quelques-uns. Il y en a de deux especes, dont l'une est plus singuliere par sa beauté, l'autre par sa laideur.

Le Poisson
d'or & d'ar-
gent.

Dans la premiere classe est le *Kin-yu*, ou le *Poisson d'or & d'argent*. Ce poisson a la couleur dorée ou argentée, ce qui lui a fait donner le nom de *Poisson doré* ou *argenté*. M. Linnæus fait la description d'un de ces poissons dans le Journal des Savants du mois d'Août 1764. Selon lui, ils sont de la grosseur & de la longueur de nos Sardines. Quelques-uns sont d'un beau rouge, depuis la tête jusqu'à la moitié du corps : le reste est de couleur d'or, & si vive que nos plus belles dorures n'en approchent pas. Il y en d'autres qui sont blancs; mais une partie de leur corps est argentée, & fort agréa-

able à voir. Leur queue n'est pas unie & plate comme celle des autres Poissons : elle est grosse, longue & terminée par trois pointes qui forment comme un bouquet. Cette queue leur donne un agrément particulier. Ces animaux sont très-vifs & d'une agilité singulière. Ils sont si délicats, qu'on a beaucoup de peine à les conserver.

Il faut les mettre dans un bassin profond & large, au fond duquel on met un pot de terre troué par les côtés & renversé. Dans les grandes chaleurs ils se fourrent dans ce pot. Les Chinois les conservent ainsi dans leurs jardins.

Dans le tems de leur frai, on jette sur la surface de l'eau des herbes d'une espece particulière, & qui se conserve toujours verte. Les œufs de ces poissons s'y attachent.

Il faut changer l'eau du bassin deux ou trois fois par semaine. Lorsqu'on veut faire passer le poisson d'un vase dans un autre, il ne faut pas les prendre avec la main : tous ceux qu'on touche meurent très-promptement. Il faut se servir d'un petit tissu de fil arrangé en forme de cuiller, & on les enleve le

304 ADDITIONS A L'HISTOIRE

plus légèrement qu'il est possible. Si on les transporte dans un vase, la plus petite secousse les tue. Le bruit du canon, du tonnerre; les odeurs fortes les font périr.

Pour les nourrir, il faut peu de chose : ils ne mangent même rien pendant l'hiver. On leur jette de petites boules de pâte, des jaunes d'œufs durcis, ou de la chair de cochon séchée & réduite en poussière. Pendant les trois ou quatre mois que le grand froid dure à Pekin, & que tous les bassins sont gelés, on n'en prend aucun soin. On ne donne même rien à ceux qu'on garde dans des vases de porcelaine. Sans doute, dit le Pere le Comte, que les vers insensibles qui se forment dans l'eau, & que les particules terrestres qui s'y trouvent suffisent pour leur entretien. Au printems on les voit jouer avec la même agilité que l'année précédente.

Ces petits animaux ont un instinct particulier. Dès que celui qui a soin d'eux fait entendre la cliquette dont il se sert pour les avertir, ils accourent à la surface de l'eau & sautent, comme s'ils vouloient carresser celui

qui les nourrit. Les plus grands Seigneurs se chargent souvent de nourrir eux-mêmes ces poissons , & passent souvent des heures entières à considérer leur agilité.

Quoique ces poissons ne soient en général gueres plus gros que le doigt , on en trouve cependant quelques-uns qui sont aussi gros & aussi longs que des harengs. Ils multiplient beaucoup dans les pays chauds , pourvu qu'on ait soin de retirer les œufs qui surnagent , & de les placer dans un vase particulier , où la chaleur les fait éclore. En sortant des œufs , ils ont une couleur noire qui change peu-à-peu : les uns deviennent rouges , les autres blancs & d'autres argentés , selon les différentes especes.

On fait un commerce très-considérable de ces poissons. C'est une espece de Dorade.

Autant les poissons dont nous ve-
nons de parler sont agréables à la vue ,
autant ceux que les Chinois appellent *Hai-seng* sont affreux & difformes. C'est cependant un mets fort délicat pour eux , & on ne donne presque point de repas qu'on n'en serve. Lorsqu'il flotte

Poissons singuliers.

306 ADDITIONS A L'HISTOIRE

sur les bords de la mer, on le prendroit pour une masse inanimée. Les Chinois prétendent qu'il a quatre yeux, six pieds, & que sa figure ressemble au foie de l'homme : mais les Missionnaires qui ont pris le plus de soin à l'observer, assurent qu'ils n'ont trouvé que deux endroits par où cet animal puisse voir. Il marquoit, disent-ils, de la frayeur lorsqu'on passoit la main devant ces endroits. Il n'est point vrai qu'il ait six pieds. Il a plusieurs petits boutons sous le corps, & qui lui servent à se mouvoir. C'est peut-être ce qu'on a pris pour des pieds. Ce poisson n'a ni épine, ni os : il meurt dès qu'on le presse. La chair se conserve aisément dans le sel : on en transporte dans tout l'Empire. Les Chinois le regardent comme un mets fort délicat : mais les Européens le trouvent très-mauvais, ce qui prouve combien les goûts sont variés.

L'Encuirassé. On trouve encore à la Chine un poisson qui est fort estimé, & que l'on appelle l'*Encuirassé*. On lui a donné ce nom à cause de la quantité prodigieuse d'écailles tranchantes qu'il a sur le corps. Elles sont rangées en

lignes droites, & posées les unes sur les autres, à peu-près comme sont les tuiles sur nos toits. Il pèse environ quarante livres. Sa chair est fort blanche, & a le goût de celle du veau.

Il y a dans ce pays une autre sorte de poisson qui est pour le moins aussi bon que celui dont on vient de parler. On le nomme *Poisson de farine*, parce qu'il est fort blanc. Ses prunelles sont fort noires, & semblent être enchâssées dans de l'argent. Il y en a une si grande quantité sur les côtes de la province de *Kiang-nan*, que, d'un seul coup de filet, on en prend une multitude incroyable.

Poisson de farine.

La Province de *Tchu-kiang* fournit beaucoup de poissons qui ressemblent aux morues de Terre-Neuve. On le sale, & on le transporte dans tout l'Empire, où l'on en fait beaucoup d'usage.

Outre cette espèce de morue, les côtes de la Chine sont remplies de différents poissons qui se conservent fort bien dans le sel.

Dans le fleuve *Yang-tse-kiang*, on trouve une espèce de poisson qu'on appelle le *Poisson jaune*. Il est d'une grosseur extraordinaire : on en trouve

Poisson jaune.

308 ADDITIONS A L'HISTOIRE

qui pèsent jusqu'à huit cents livres. Il est d'un goût admirable , & a la chair très dure.

En certain tems , on voit sur ce fleuve une multitude de barques remplies de Marchands qui viennent pour acheter des semences de poissons. Vers le mois de Mai les habitants du pays barrent le fleuve en différents endroits , avec des nattes & des claies , & ne laissent qu'un passage pour les barques. La semence du poisson s'arrête à ces claies : on la prend avec adresse , & on la met dans des vases remplis d'eau. Les Marchands achètent cette eau qui est remplie de semence , & la transportent dans différentes Provinces.

Tous ceux qui ont des viviers ou des étangs achètent de cette eau. Au bout de quelque tems on commence à voir dans l'eau des points mouvants , & si petits qu'on ne distingue pas encore la forme de poisson : mais , au bout de quarante ou de cinquante jours , on commence à l'appercevoir. Ce commerce est fort lucratif.

Reptiles.

Il paroît que les Missionnaires ont fait peu d'attention aux reptiles de ce

vaſte pays. Ils ne parlent que de quelques eſpeces de *Serpents* & de *Léſards*.

Le Pere Navarette aſſure que les Empereurs de la Chine font compoſer un onguent de la chair de cet animal ; qu'ils en frottent la main de leurs femmes ou de leurs concubines ; qu'il y imprime une tache ineffaçable ſi elles ſont chaſtes , & elle diſparoît ſur les mains de celles qui ont manqué à leur devoir. Ce Miſſionnaire fait à ce ſujet une réflexion aſſez ſingulière. « Je ſouhai-
» terois, dit-il, pour le repos & le bonheur
» des deux ſexes , que les maris & les
» femmes ne fuſſent jamais ſans un
» pareil indice ». Il y a cependant bien des pays où cet indice feroit au contraire le malheur de l'un & de l'autre ſexe.

Léſard.

Parmi les différens ſerpents qui ſont à la Chine , il y en a qui ont la peau marquée de petites taches blanches ; leur groſſeur eſt ordinaire : ils ne ſont pas venimeux. Il y en a d'autres qui ſont d'une groſſeur énorme & fort dangereux. Ce ſont ceux ci que le dain odoriférant fait mourir. Les Médecins Chinois ſont tremper les premiers

Serpents.

310 ADDITION A L'HISTOIRE

dans une bouteille de vin , & prétendent que cette infusion guérit de la paralysie.

Il y a dans ce pays plusieurs especes de vers à soie. Les uns sont sauvages & s'attachent aux arbres dans les campagnes ; les autres sont domestiques , & on les élève comme en Europe.

Les autres insectes qu'on a observés dans ce pays sont les sauterelles , les papillons , parmi lesquels il se trouve une variété infinie. On en distingue principalement deux sortes , dont on fait beaucoup de cas.

La premiere vient de la province Quang-tong. On en fait tant de cas, qu'on envoie à la Cour tous ceux qu'on prend , & on s'en sert pour embellir des ornements qui sont dans le Palais Impérial. Leur couleur est extrêmement variée ; ce qui fait un effet fort agréable à la vue. Il est fort gros & l'étendue de ses aîles répond à sa corpulence. Pendant le jour il reste immobile sur les arbres où on le prend sans peine. Dès que le soleil disparoît , il voltige comme les chauves-souris.

La seconde espece de papillons n'est ni aussi grosse , ni aussi belle.

Les sauterelles sont fort communes à la Chine , & y font de grands dégâts. Voyez le Tome premier de cet Ouvrage.

Minéralogie de la Chine.

M. l'Abbé de Marfi a parlé des Minéraux de la Chine dans le premier volume de cet Ouvrage ; mais il n'en a donné qu'une légère idée. Nous croyons devoir y suppléer ici. Ce que nous allons en dire est puisé dans les Mémoires de ceux qui ont examiné avec soin cette partie de l'Histoire naturelle de la Chine.

On assure qu'il y a à la Chine une très-grande quantité de montagnes qui contiennent des mines de toutes espèces de métaux , & plusieurs sources d'eaux chaudes.

Il y a des mines d'or , d'argent , de cuivre , d'étain , de fer , de vis-argent , de *Lapis armenus* , de cinabre , de vitriol , d'alun , de jaspe , de rubis , de crystal de roche , d'aimant , de porphyre , & des carrieres de différentes sortes de marbre.

Les Chinois prétendent que des

312 ADDITIONS A L'HISTOIRE

vues politiques ont empêché d'ouvrir les mines d'or & d'argent dont leur pays est rempli. On en a cependant ouvert quelques-unes : & tout l'or & l'argent que les Chinois ont , vient de leurs mines. Ils le ramassent dans les sables des torrents & des rivières qui sortent des montagnes *Se-tohuen* & de *Yan-nan* qui sont du côté de l'Ouest. L'or le plus pur de ce pays se trouve dans les districts de *Lyskiang-fou* & de *Yan-chang-fou*.

L'étain , le cuivre , &c , sont si communs à la Chine , qu'ils s'y vendent à très-bas prix. Les Missionnaires assurent qu'ils virent tirer , en peu de jours d'une mine de tombac , plus de cent quintaux de métal.

Les mines de cuivre commun , qui se trouvent dans les provinces de *Yunnan* & de *Quey-chen* ont fourni à l'Empereur toute la monnoie commune qui a été frappée depuis plusieurs siècles. Le cuivre le plus remarquable est nommé *Pe-tong* , & qui veut dire *Cuivre blanc*. On ne trouve cette espèce de métal qu'à la Chine , & seulement dans la province de *Yunnan*.

Le cuivre que les Chinois nomment
Tse-la-tong ,

Tse-la-tong, c'est-à-dire, cuivre venu de lui-même, n'est qu'un cuivre rouge que les torrents entraînent des montagnes.

Le *Lapis armenus*, ou l'azur qui se trouve dans plusieurs cantons de la province de *Yun-nan* & de *Se-tchuen*, est tout-à-fait semblable à celui qu'on apporte en Europe. On en tire aussi du district de *Tai-tong-fou*, dans la province de *Chan-si*. Ce canton fournit encore une espèce d'agate qui est quelquefois agréablement tachée lorsqu'elle est polie.

Le plus beau crystal de roche vient des montagnes de *Chan-chen-fou*, dans la province de *Fo-kien*.

Il y a dans plusieurs provinces de cet Empire des carrieres de marbre qui seroit aussi beau que celui de l'Europe, s'il étoit aussi bien travaillé.

Presque toutes les provinces fournissent des pierres d'aimant.

Yu-nan & plusieurs autres provinces fournissent le *Hiang-wang* qui est une pierre tendre, & dont la couleur est jaune avec des taches noires. On en fait toutes sortes de vaisseaux, auxquels on donne une couleur rou-

314 ADDITIONS A L'HISTOIRE

ge qui est fort agréable.

Il n'y a pas de pays où l'on trouve autant de mines de charbon qu'à la Chine. Les montagnes , principalement celles des provinces de *Chen-fi* , de *Chan-fi* & de *Pet-cheli* en renferment des quantités innombrables. Celui qu'on brûle à Pekin , & qu'on appelle *moui* , est tiré des montagnes qui sont à deux lieues de cette ville. Il faut qu'elles soient inépuisables , puisque depuis près de quatre mille ans , elles en fournissent à toute la province.

Sel. La nature a pourvu au besoin du sel dans les parties occidentales de la Chine qui bordent la Tartarie , & sont fort éloignées de la mer. Outre les mines de sel qui se trouvent dans quelques-unes de ces provinces , on trouve dans quelques autres une sorte de terre grise qui couvre quelquefois des arpents entiers. On en tire du sel.

La province de *Pe-tcheli* est un terrain uni , mais sabloneux. Ses montagnes produisent une quantité prodigieuse de charbon. Les ponts qui sont sur la rivière qui coule à l'Occident de Pekin sont de marbre. Presque tous les monuments publics sont ornés de

cette matiere ; telles que les balustrades qui sont autour des places publiques.

Le Palais impérial en est presque entièrement construit. Les escaliers , les colonnes , les pilastres , les statues sont de marbre blanc. Il y a sur le fossé qui environne le Palais impérial un pont de jaspe noir.

Dans le district de *Ch-en-te-fou* il y a de très-bonnes pierres de touche. Les montagnes du canton de *Swen-wa-fou*. produisent du crystal , du marbre & du porphyre.

La province qu'on nomme *Kiangnan*, n'a des montagnes que dans la partie du Sud. Les côtes maritimes de cette province abondent en salines. On y trouve beaucoup de très-beau marbre : les rues des différentes villes qu'on trouve dans ce canton en sont pavées. Il est aussi commun dans le district de *Whay-uguan-fou*. Il y a beaucoup de mines d'or , d'argent & de cuivre dans celui de *Wey-chen-fou*. Sur les frontieres de la province de *Kiang-si*, on trouve la terre avec laquelle on fait la porcelaine.

Les montagnes voisines du Temple de *Long-hing-se* , dans le district de

316 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Fong-yang-fou , produisent beaucoup de talc.

L'isle de *Tsong-ming* , qui dépend de *Lin-fou-chen* , est plate , sablonneuse & sans montagnes.

La province de *Kiang-si* est environnée de montagnes qui renferment des mines d'or , d'argent , de plomb , de fer & d'étain. On fabrique à *Kieng-te-ching* une très-belle porcelaine. Il y a du crystal dans les montagnes du district de *Quang-sing-fou*.

Les plaines de *King-che-ting* , sont coupées de montagnes qui renferment des mines d'or & d'argent. Dans les torrents & les ruisseaux qui arrosent le territoire de *Chni-chen-fou* , on trouve du sable d'or & d'argent , & du *Lapis armenus* dans les montagnes dont il est environné. La seule ville de *Yeu-cheu-fou* , fournit à toutes les parties de l'Empire de l'or fin & du vitriol.

Outre les productions communes à la plupart des autres provinces , comme les pierres précieuses , le vif-argent , l'acier , &c. celle de *Fo-kien* a des mines d'or & d'argent dans ses montagnes. Dans la ville de *Tsuen-cheu* il y a un Temple , dont les tours sont

presque toutes de marbre. A peu de distance de cette ville , on voit un Temple de pierre noire. Les rues sont pavées de briques , entre lesquelles il y a deux rangées de pierres quarrées.

La ville de Ting-chen-fou est située entre les montagnes qui séparent celles de Fo-kien & de Kiang-si. Il y a beaucoup de mines d'or ; mais il n'est pas permis d'y fouiller. Les districts de Hing-na-fou sont d'une beauté extraordinaire : les chemins sont fort larges , & pavés de pierres quarrées. On trouve dans les montagnes de Chang-chen-fou un crystal de la plus grande beauté. On en fait des cachets & d'autres bijoux.

L'isle Formose du district de la province de Fo-kien est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes qui commencent au Sud de Cha-makiten , & se termine à la côte du Nord. La seule partie qui appartient aux Chinois est celle qui se trouve à l'Ouest des mêmes montagnes. Elle est entre le vingt-deuxieme degré huit minutes , & le vingt-cinquieme degré vingt minutes de latitude septentrionale. La partie orientale , si on en

318 ADDITIONS A L'HISTOIRE

croit les Chinois, est aride & montagneuse. Ses habitants ne font aucun cas de l'or & de l'argent ; cependant ils en ont beaucoup de mines. Il n'y en a point dans la partie qui est sous la domination des Chinois.

Dans l'espace de mer qui est entre cette isle & la terre ferme, on trouve les isles de Pong-hou qui ne sont qu'un amas de rochers & de sable. On voit quinze tours de marbre sur les bords du canal qui est à l'Ouest de la ville de Kia-king-fou, de la province de Tche-kiang. L'isle de Kingt-tong, qui est à cinq lieues de Cheu-chan, autre isle dépendante aussi de la même province renferme beaucoup de mines d'argent. Il y en a aussi dans le territoire de Yen-cheu-fou.

Quelques montagnes de la province de Hou-quang, qui est la sixième, produisent du crystal & du talc. On y trouve du fer, de l'étain, &c. Il y a de l'or dans le sable des rivières & des torrents qui descendent des montagnes. Celles des environs de Vuchang-fou produisent un crystal de la plus grande beauté. Celles de Siangyang-fou, qui sont situées sur le

Kiang, sont remplies de mines fort riches, mais il est défendu d'y toucher : la quantité d'or qu'on trouve dans les rivières du district de cette ville, en font une preuve certaine. Ces montagnes fournissent le *Lapis armenus*, du vitriol, & une espèce de pierre verte qui sert beaucoup à la peinture. Celles qui entourent la ville de Yu-en-yang-fou, qui est la plus septentrionale de cette province, renferment des mines d'étain, & sont fort abondantes.

Le canton où est située la ville de Chang-cha-fou, qui est la capitale du Ho-nan, est divisé en plaines, en campagnes & en montagnes. La partie montagneuse est remplie de très-beau cinabre, & d'une quantité prodigieuse d'une sorte de talc qu'on calcine, & qu'on met dans du vin. On le prend comme un excellent cordial.

Quelques montagnes du district de You-chou-fou donnent du *Lapis armenus*, & de cette pierre verte qui est fort bonne pour la peinture. D'autres produisent du talc & de petites pierres noires, qui, réduites en poudre impalpable, font un excellent remède contre l'esquinancie & les autres maux de gorge.

320 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Le pays de Hing-cheu-fou a beaucoup de mines d'or & de cuivre ; mais on les laisse fermées.

On voit encore du *Lapis armenus* dans les montagnes & dans le territoire de la ville de Chang-te-fou. La ville de Ching-chen-fou a un grand nombre de montagnes dans son district. Elles produisent du vif-argent , du *Lapis armenus* , & de ces pierres vertes qui servent à la peinture. Il y a , en outre , des mines d'or & d'argent.

La province de Ho-nan est bordée de montagnes du côté de l'Ouest ; tout le reste est plat.

Les montagnes du canton de Ghang-te-fou , qui est une ville de cette province , produisent des pierres d'aimant. Celle de We-Kiun-fou est située sur une rivière , dans une contrée sablonneuse , qui forme le plus mauvais territoire de la province.

Les montagnes qui environnent la ville de Nan-yang-fou produisent beaucoup de *Lapis armenus*.

Quelques-unes des montagnes des environs de Tsi-nan-fou , capitale de la huitième province , appelée Cham-tong , renferment des mines de fer.

On assure qu'aux environs d'une petite ville nommée *Kin-kiang-kien*, les habitants tiroient beaucoup d'or, & que c'est de là que lui vient son nom, qui veut dire *Terre d'or*. C'est dans le district de Tsin-chen-fou que les vaches ont dans le ventre une pierre jaune qui est aussi grosse qu'un œuf, & molle comme de la craie. Les Médecins en font plus de cas que du bézoard. Ils prétendent qu'étant réduite en poudre & mise dans de l'eau, elle guérit très-promptement les fluxions & les rhumes.

On trouve six à sept pieds de bonne terre sur les montagnes de la province de Chan-si, & leur sommet forme de très-belles plaines. Il y a des mines de charbon : elles sont si considérables qu'elles ne peuvent être épuisées. Cette province produit en outre beaucoup de jaspe, de porphyre, & de marbre de toutes sortes de couleurs. Elle produit du *Lapis armenus* & du fer en si grande abondance, que toutes les autres provinces en tirent leurs ustensiles de cuisine. On y trouve aussi des lacs d'eau salée, & plusieurs sources d'eau chaude & bouillante. Un

322 ADDITIONS A L'HISTOIRE

de ces lacs est proche de Ngan-i-hien : on en tire beaucoup de sel. Il y a dans le territoire de Fuen-cheu-fou un grand nombre de fontaines & de sources presque bouillantes. Les eaux different les unes des autres par la couleur & par le goût. Dans les montagnes, dont le territoire de Tai-tong-fou est rempli, on trouve du *Lapis armenus*.

Quelques-unes produisent une sorte de pierre rouge qui s'amollit dans l'eau au point de recevoir l'impression des cachets comme de la cire. D'autres fournissent de l'azur, du marbre, du jaspe de toutes sortes de couleurs, particulièrement de l'espece que les Chinois nomment *Yu-ché*, qui est transparente & blanche comme l'agate. On l'emploie à faire des bijoux.

On tire de la province de Chen-si beaucoup de plomb rouge & de charbon de terre, dont les mines sont inépuisables. On fait qu'il y a des mines d'or ; mais il n'est pas permis de les ouvrir.

Les rivières & les torrens entraînent dans leurs sables une si grande quantité de ce précieux métal, qu'une partie des habitants doivent leur sub-

sistance au soin que les autres prennent de le ramasser. Cette province renferme un grand nombre de carrières d'où l'on tire une sorte de pierre tendre, ou de minéral nommé *Kiang-whang*. Il est d'un rouge qui tire sur le jaune, & marqueté de petites taches noires. On en fait des vases de toutes sortes de formes. Ce pays produit aussi de petites pierres d'un bleu noirâtre, mêlé de petites veines blanches. On les réduit en poudre, & l'on en fait prendre pour fortifier la santé & prolonger la vie.

Sur les montagnes des environs de Si-nngnan-fou on trouve une espèce de terre que les femmes font infuser dans l'eau : elles s'en lavent le visage, & prétendent qu'elle rafraîchit & blanchit leur teint. Celles du territoire de Yeu-nang-fou distillent une liqueur bitumineuse, qu'on appelle *Huile de Pierre*, & qui sert pour les lampes.

Les hautes montagnes dont le territoire de Han-sang-fou est environné, ont des vallées qui fournissent beaucoup de cinabre. La plupart de celles de Kang-chang-fou produisent le minéral appelé *Hyang-wang*, & une

324 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Pierre d'un bleu foncé, rayé de blanc : on en a déjà parlé. Ling-tan-fou est célèbre par la quantité d'or qu'on trouve dans les rivières qui en sont voisines.

La province de Set-chue, qui est la onzième, a des richesses immenses en fer, en étain, en plomb, en ambre, en pierres d'aimant & en *Lapis armenus*, qui est d'un bleu admirable. Les habitants de cette province fabriquent le sel, en faisant évaporer l'eau de certains puits qu'ils creusent dans les montagnes : mais ce sel est plus foible que celui de mer. Il leur est cependant fort utile, parce qu'ils sont fort éloignés des côtes.

La rivière qui passe près des murs de Chang-king-fou charie beaucoup d'or.

Le terroir de la province de Quang-tong est entremêlé de plaines & de montagnes. On y trouve de l'or, des pierres précieuses, de l'étain, du vif-argent, du cuivre, de l'acier, du fer & du salpêtre. On voit dans les montagnes de Kau-cheu-fou une sorte de pierre qui ressemble beaucoup au marbre. Elle représente des rivières,

des montagnes, des payfages, plus naturellement que fi c'étoit l'ouvrage de l'art. Les Chinois la coupent en feuilles pour en faire des tables & d'autres meubles. C'est dans ce canton que l'on trouve des crabes qui se pétrifient en sortant de l'eau, sans qu'il arrive aucun changement dans leur construction naturelle.

Dans l'isle de Hai-nan, qui dépend de la province de Quang-tong, il y a des mines d'or, & beaucoup de *Lapis armenus* dans la partie du Nord. On en porte beaucoup à Canton, où il sert à teindre la porcelaine en bleu.

On est persuadé que les montagnes de Quang-si, qui est la troisieme province de cet Empire, sont remplies de mines d'or, d'argent, d'étain, de cuivre & de plomb. Un Gouverneur présenta, il y a quelques années, un Mémoire au Tribunal impérial, pour demander la permission de les ouvrir. Le Mémoire fut approuvé, mais l'Empereur réserva pour lui seul la mine d'or.

Dans le district de Quey lin-fou, on trouve les meilleures pierres pour la composition de l'encre de la Chine. On recueille de l'or dans les rivières du district de Kin-yen-fou. Celui de Sing

326. ADDITIONS A L'HISTOIRE

cheu-fou a des montagnes qui produisent du cinabre. Dans celui de Chen-cheu-fou on trouve une terre jaune qui passe pour un souverain spécifique contre toutes sortes de poisons. Quelques montagnes de celui de Nan-ning-fou renferment des mines de fer.

Les rivières & les torrents qui descendent des montagnes de la province de Yun-nan roulent beaucoup d'or dans leurs sables, ce qui donne lieu de croire que ces montagnes renferment des mines fort riches. Outre le cuivre commun, on y en trouve d'une espèce qui est aussi blanche que de l'argent. Il y a dans cette province de l'ocre rouge; mais on n'y en trouve pas de jaune. Les rubis, les saphirs, les agathes & d'autres pierres précieuses, le *Lapis armenus* & des marbres jaspés, parmi lesquels il y en a qui représentent des rivières, des montagnes, des arbres, des fleurs, sont les richesses qu'on tire de la province de Yun-nan.

La capitale, qui s'appelle Yun-nan-fou, fait un commerce de métaux plus considérable que toutes les autres provinces. Son territoire est composé de petites collines & de plaines fort étendues. On y trouve le *Lapis*

armenus, du marbre d'une beauté singulière.

On fait à Tuli-fou des tables & d'autres ornements d'un beau marbre jaspé, qu'on tire de la montagne de Ty-en-fung. Il représente des montagnes, des arbres, des fleurs, des paysages, des rivières : les couleurs en sont si vives & si naturelles, qu'on les prendroit pour l'ouvrage d'un peintre très-habile.

Les montagnes des environs de Chu-yang-fou fournissent beaucoup de *Lapis armenus*, & une pierre verte qui est très-estimée. On y trouve encore des mines d'argent.

Le district de King-tong-fou est rempli de montagnes fort hautes, qui renferment aussi des mines d'argent. On tire du sel de l'eau d'un puits qui est près de la ville de Yan-ngan-fou. On prétend que les montagnes du district de Ko-king-fou, qui bordent le pays de Si-tan ou des Lamas, renferment des mines d'or. On tire de l'ambre du pays de Ly-kiang-tu-fou, & celui d'Yong chang-fou produit de l'or & de l'ambre.

Les montagnes de la quinzième

328 ADDITIONS A L'HISTOIRE

province , appelée *Koei-teheou* , où *Quey-chen* renferment des mines d'or , d'argent , de mercure & de cuivre.

Le territoire de *Se-chen-fou* est très-montagneux. Il fournit du cinabre , du vif-argent & d'autres métaux. Le pays de *Che-tsyen-fou* donne beaucoup de vif-argent. On tire beaucoup d'or du district de *Tong-jin-fou* , & les mines de cuivre y sont abondantes.

Edifices publics de Peking.

Dans la description de Peking que M. l'Abbé de Marisi a donnée , il a omis celle des édifices publics. Nous croyons devoir y suppléer.

Parmi les maisons qu'occupent les grands Seigneurs , il n'y en a point qui soit digne du titre de Palais. « Ce » seroit , dit le P. le Comte , dégrader » cette expression que de l'appliquer à » des bâtimens d'aussi peu de conséquence. Ils n'ont communément » qu'un étage , comme les maisons » ordinaires. Il est vrai que le grand » nombre de cours & d'appartemens » qui servent à loger leurs domesti-

«ques, supplée, en quelque façon,
 »à la beauté & à la magnificence qui
 »leur manquent». Aucune de ces
 maisons ne donne sur la rue. L'on
 ne voit au-dedans qu'une très-grande
 porte qui sert d'entrée. Aux deux côtés
 sont de petites maisons occupées par
 des Ouvriers ou des Marchands. Cette
 simplicité dans le logement des Grands
 de la Chine, ne vient pas de l'éloi-
 gnement pour le luxe & la dépense.
 La coutume du pays & le danger au-
 quel ils s'exposeroient s'ils vouloient
 se distinguer, impose des bornes à
 leur faste.

«Lorsque j'étois à Pekin, dit le
 »même Missionnaire, un des plus
 »grands Mandarins, je crois même
 »que c'étoit un Prince, avoit fait bâtir
 »un hôtel plus élevé & plus beau
 »que les autres : on lui en fit un crime.
 »Les Magistrats établis pour la Police,
 »le citerent devant l'Empereur. Tandis
 »qu'on examinait l'affaire, il fit abat-
 »tre sa maison, même avant que la
 »Sentence fût rendue».

Les hôtels des Princes & des pre-
 miers Mandarins, malgré leur sim-
 plicité, surprennent cependant par

330 ADDITIONS A L'HISTOIRE

leur étendue. Quatre ou cinq grandes cours précédent ordinairement le premier édifice qui se partage en plusieurs corps de logis, dont chacun a ses cours & ses avant-cours. A chaque frontispice sont trois portes : celle du milieu est la plus grande ; les deux autres sont ornées de lions de marbre. Près de là , & dans la première cour , on voit une grande place environnée de barrières couvertes d'un beau vernis rouge ou noir. Aux côtés sont deux petites tours, où il y a des tambours ou des instruments de musique , dont on joue à différentes heures du jour , & principalement lorsque le Mandarin sort , entre , ou qu'il monte à son tribunal.

Au-dedans de cette barrière est un endroit où s'arrêtent ceux qui ont des procès ou des requêtes à présenter. Des deux côtés sont de petites maisons qui servent d'étude aux Officiers du tribunal. Plus loin est une autre cour qui est terminée par une grande salle où le Mandarin rend la justice.

Les tribunaux des Jurisdictions souveraines ne sont pas les maisons des grands Seigneurs. Les cours en sont fort vastes ; les portes élevées : quel-

ques-unes sont même décorées d'ouvrages de sculpture d'assez bon goût : mais les appartements & les chambres d'audience n'ont rien de remarquable.

On compte à Pekin six de ces Cours souveraines. Voici leur département

La première s'appelle *Lji-pou*. Elle propose les Mandarins qui doivent gouverner le peuple , & veille à la conduite de tous les Magistrats de l'Empire : elle est en outre dépositaire des sceaux.

La seconde , qui est nommée *Hou-pou* , est chargée de la levée des tributs & de la direction des finances.

La troisième à qui on donne le nom de *Li-pou* , est pour maintenir les coutumes & les ritz de l'Empire.

La quatrième qui se nomme *Ping-pou* , veille à l'entretien de troupes , à maintenir la discipline parmi elles ; & à ce que les postes établies sur les grandes routes soient toujours en état de servir les voyageurs.

La cinquième , à laquelle on donne le nom de *Hing-pou* , juge les criminels : toutes les causes capitales y sont jugées définitivement. C'est la seule Cour qui condamne à mort sans appel :

332 ADDITIONS A L'HISTOIRE

mais elle ne peut faire exécuter un criminel qu'après que l'Empereur a signé l'arrêt.

L'inspection sur les ouvrages , sur tout ce qui concerne les ports & la marine , sont du ressort du dernier tribunal , qu'on appelle *Kong-pou*.

Tous ces tribunaux sont divisés en différentes chambres , dans lesquelles les affaires sont distribuées ; & comme leur étendue n'est pas la même dans toutes les parties , le nombre des Juges dans chaque tribunal varie à proportion.

De ces six Cours souveraines relevent beaucoup d'autres tribunaux , qui sont divisés en différentes chambres. Le tribunal des Mathématiques , qu'on nomme *Kin-tien-kien* , relève de la troisième , qu'on appelle *Li-pou*.

Le *Kin-tien-kien* est composé de deux chambres , dont la principale & la plus nombreuse ne s'occupe absolument que du calcul , du mouvement des astres , & de tout ce qui a rapport à l'Astronomie.

La seconde a soin de déterminer les jours propres pour les mariages , les enterrements , les supplices & autres actions civiles.

Aucune de ces six Cours souveraines ne connoît des affaires d'Etat, à moins que l'Empereur ne leur en envoie, ou ne les commette à cet effet. Dans ce cas elles se réunissent & décident, d'un commun accord, de l'emploi qu'on doit faire de l'argent, de la conduite qu'on doit tenir à l'égard des troupes, suivant l'usage de l'Empire. Dans toute autre conjoncture, chaque Cour ne se mêle que des affaires de son ressort.

Il est aisé de sentir que, dans un Empire si vaste, l'administration des finances, le gouvernement des troupes, le soin des ouvrages publics, le choix des Ministres, le maintien des coutumes & l'administration de la justice, captivent toute l'attention des Magistrats, & demandent une grande capacité. C'est pour les soulager dans leurs travaux qu'on a établi cette quantité de Mandarins qui sont dans la capitale & dans les provinces.

Toutes ces Cours n'ont au-dessus d'elles que l'Empereur ou le Grand-Conseil, qu'on appelle le tribunal des *Co-la-os*. Il est composé de quatre ou six Mandarins, qui sont comme les Ministres d'Etat. Ce tribunal ne se

334 ADDITIONS A L'HISTOIRE

tient que quand l'Empereur juge à propos d'en assembler les membres pour quelque affaire importante qui a déjà été jugée par une de ses Cours. Il envoie ses ordres au Président qui avertit les autres Magistrats de s'assembler. Ils traitent immédiatement avec le Prince, qui approuve ou rejette leurs avis, & donne ses volontés par écrit.

Troupes qui
sont à Pekin.

Si les bâtimens où s'assembloient tous ces tribunaux ne présentent pas de magnificence, il n'en est pas de même de ceux qui sont destinés au culte de la Religion. Les Princes ont fait élever à grands frais de superbes bâtimens pour sacrifier aux Idoles. On n'a épargné pour leur décoration ni l'art, ni la dépense. Ces Temples sont remarquables, principalement par la beauté de leurs toits qui sont vernissés, & ont une belle couleur jaune ou verte. A ces agrémens ils joignent celui d'être bordés, de toutes parts, de figures très-bien travaillées, & d'être enrichis, aux angles & aux extrémités, de dragons saillans, & de la même couleur que les tuiles.

Toutes les familles Tartares qui ont passé à la Chine, habitent à Pekin

ou aux environs. Il ne leur est pas permis de s'en écarter , sans un ordre exprès de l'Empereur , ce qui fait que les troupes de sa garde sont toujours auprès de sa personne. En réunissant à cette garde celle des Princes , qui est aussi composée de soldats & d'officiers à leur solde , on concevra aisément que les Ecrivains qui assurent que le nombre des cavaliers qui sont à Pekin monte à cent mille , ne s'éloignent pas beaucoup de la vérité.

L'infanterie qui y est entretenue n'est point au-dessous de ce nombre. On peut juger des forces de cet Empire , par celles de la capitale.

Environs de Pekin.

A quelques lieues de cette ville on voit la maison des anciens Empereurs de la Chine. Son circuit peut avoir dix lieues. Elle diffère des Maisons royales de l'Europe , autant par son étendue , que par le goût dont elle est construite. On n'y voit ni marbre , ni jets d'eau , ni treillage , ni murailles de pierres. Cérès , Diane & Pomone sont les seules Divinités qu'on y

336 ADDITIONS A L'HISTOIRE

ait cultivées. Quatre petites rivières d'une eau limpide , & dont les bords sont ombragés par de grands arbres , coulent autour de cette maison & en forment l'enceinte. L'édifice est composé de trois corps-de-logis qui sont destinés à l'Empereur & à la Cour ; le reste du terrain est occupé par des basses-cours & des étables où sont de nombreux troupeaux ; des étangs , des bois , des pâturages pour les cerfs , les chevreuils & les bêtes fauves qu'on y nourrit ; de grands jardins potagers ; des vergers délicieux , & des pieces de terreensemencées ; enfin tout ce que l'agriculture a d'utile , tout ce que la vie champêtre a d'agréable y est rassemblé , sans qu'il paroisse plutôt dû à l'art qu'à la nature.

Débris d'un Pont surprenant.

A deux lieues & demie à l'Ouest de Pekin , on voit les débris du plus beau pont qui ait existé. Il fut renversé par une inondation subite qui causa beaucoup d'autres ravages. Ce pont étoit de marbre blanc , très-bien sculpté , & d'une fort belle architecture.

ture. Soixante-dix colonnes régnoient de chaque côté sur ses bords. Elles étoient séparées les unes des autres par des cartouches d'un seul morceau de marbre très-grand, où l'on avoit ciselé, avec beaucoup de délicatesse, différentes fleurs, des feuillages, des oiseaux & toutes sortes d'animaux.

L'entrée du pont, du côté de l'Orient, étoit décorée de deux lions d'une grosseur extraordinaire, posés sur des piédestaux de marbre. Près de ces lions, on avoit taillé des lionceaux qui sembloient monter, descendre, & se glisser entre les jambes des premiers. A l'autre extrémité, du côté de l'Occident, deux autres piédestaux portoient chacun un éléphant, tous deux sculptés avec un art digne d'admiration.

Addition à ce que l'on a dit de la grande muraille de la Chine.

De tout ce que l'on connoît des Anciens en matiere de fortifications, & de tout ce que les Modernes ont inventé dans ce genre, rien ne peut être comparé à la grande Muraille de la

Tome XXIX. P.

338 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Chine. Elle commence à la riviere de Hoang , sur les frontieres des Kal-mouks , vers le cinquante-cinquieme degré de latitude , d'où elle s'étend vers le Nord-Nord-Est , & , lorsqu'elle est arrivée au quarante-deuxieme degré , elle tourne tout-à-fait à l'Est & continue sur la même ligne , jusqu'à ce qu'elle vienne joindre le golfe de la Corée , auprès de la forteresse de Kam-hay. Comme les côtes de la Chine sont fort basses dans cet endroit , la marée de l'Océan oriental couvre une grande étendue de pays qu'elle laisse ensuite à sec , on a été obligé de continuer la muraille de cinquante lis dans la mer. Chaque li est de cent soixante pas géométriques.

Les opinions varient sur sa longueur. Les uns prétendent qu'elle a plus de cinq cents lieues , en y comprenant les circuits qu'elle décrit ; les autres assurent qu'elle n'en a gueres plus de trois cents cinquante. On dit qu'elle existe depuis deux cents trente-sept ans avant Jesus-Christ , & qu'on n'employa que cinq ans à la bâtir. Elle fut si solidement bâtie qu'elle résista au tems destructeur. Les Missionnaires assurent qu'elle est

en aussi bon état que s'il n'y avoit pas plus de trente ans qu'elle fût bâtie.

Les fondemens en sont par-tout de pierres de taille jusqu'à six pieds de hauteur. Le reste, jusqu'à cinq toises, est bâti de briques; de sorte qu'elle a six toises d'élévation. Dans beaucoup d'endroits, elle est revêtue de pierres de taille.

Les Missionnaires assurent qu'en dressant les Cartes des provinces, ils ont plusieurs fois fait jeter la corde par-dessus cette muraille, & en différents endroits, pour mesurer les bases de triangles, & pour d'autres opérations relatives à leurs projets, & que par-tout on a vu que ces endroits étoient bien pavés & assez larges pour fournir un passage aisé à cinq ou six Cavaliers de front.

Le tiers des habitants de l'Empire, dit l'Historien de la Chine, au-dessus d'un certain âge, fut employé à la construction de cet ouvrage. Les pierres devoient être si bien liées par le ciment, dans la partie qui s'oppose à la mer, que l'Architecte auroit été condamné à mort, si l'on avoit pu faire entrer de force un clou dans l'endroit qui joignoit les pierres. P ij

340 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Sa largeur & son élévation ne sont pas par-tout les mêmes , parce qu'elle passe par-dessus de hautes montagnes ; & que la hauteur de ces montagnes , jointe aux six toises qu'on lui a données , la rendent beaucoup plus haute que les parties qui sont dans les plaines & les vallons. Un des Peres Jésuites qui étoit en grande considération à la Cour de la Chine , assure qu'ayant eu la curiosité d'en mesurer la hauteur dans un certain endroit , il l'avoit trouvée élevée de mille trente - six pieds au-dessus de l'horison.

De deux cents pas en deux cents pas , on y a construit des tours crenelées , comme à nos anciennes villes de guerre , & il y a un corps-de-garde dans chacune. Dans les endroits faciles on a multiplié les rempart ; c'est-à-dire , qu'on y a fait trois ou quatre terrasses les unes au-dessus des autres. Les portes qu'on y a pratiquées sont aussi défendues par des forts assez grands & fort élevés. On a même bâti le long de cette muraille des villes bien fortifiées , qui en empêchent le passage.

Dans la province de Chan-si , elle

commence par n'être que de terre battue, sans enduit, sans crenaux, & n'a gueres que quinze pieds de hauteur.

En admirant l'industrie & l'art des Chinois, on ne peut s'empêcher de les blâmer d'avoir conduit cette muraille sur des montagnes élevées & si escarpées, que les Ouvriers n'ont pu y monter qu'à l'aide de machines, & où le transport des machines a dû coûter la vie à des milliers d'hommes. Si la prudence vouloit qu'on fortifiât des endroits accessibles, elle faisoit connoître en même-tems qu'il étoit inutile de fortifier des endroits où il étoit impossible qu'une armée pût arriver.

Les Voyageurs assurent que sous les Empereurs Chinois, cette muraille étoit gardée par un million de soldats. Depuis que les Tatars ont conquis cet Empire, on n'entretient que des garnisons dans les endroits les plus exposés.

Ville de Nankin.

Nous croyons pouvoir ajouter quelque chose à ce qu'on a dit dans le premier volume de cet Ouvrage de la ville de Nankin, qui a été autrefois la capitale de l'Empire. P iij

342 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Les Missionnaires disent qu'il y a dans cette ville trois choses qui méritent une attention particuliere. La premiere , c'est qu'elle est comme le centre du commerce de tout l'Empire , parce qu'elle est baignée par un fleuve qui a une demi-lieue de large dans cet endroit. Tout ce que les autres provinces produisent de plus rare & de plus curieux , étoffes précieuses , ouvrages rares, s'y trouvent rassemblés. C'est-là que les Docteurs les plus fameux , les vieux Mandarins vont s'établir. Les Bibliothèques y sont nombreuses , & toutes composées de livres bien choisis. On y trouve les meilleurs Ouvriers : on y parle le langage le plus pur , & l'accent y est meilleur que partout ailleurs.

La seconde raison de sa célébrité , c'est l'Observatoire Royal qui est placé sur une haute colline. On y avoit construit une plate-forme , & dressé une machine propre aux observations ; mais on a transporté les instruments à Pekin : tous ces bâtimens tombent en ruine.

La troisieme est la grande tour , ou *la Tour de porcelaine*. « Il y a hors de la ville , dit le P. le Comte , un

» Temple que les Chinois nomment *le*
 » *Temple de la reconnoissance*. Il est
 » élevé sur un massif de briques qui
 » forme un grand perron entouré d'une
 » balustrade de marbre. On y monte
 » par un escalier de dix à douze mar-
 » ches qui regne tout le long. La salle
 » qui sert de Temple a cent pas de
 » longueur , & porte sur une petite
 » base de marbre qui est élevée d'un
 » pied.

» La façade est ornée d'une galerie
 » & de piliers. Les toits qui , selon
 » l'architecture Chinoise , sont au nom-
 » bre de deux , l'un qui naît de la
 » muraille , l'autre qui la couvre , sont
 » de tuiles vertes & vernissées. La
 » charpente qui est en dedans est
 » peinte & chargée d'une infinité de
 » pièces engagées les unes dans les
 » autres , ce qui fait un très-bel effet.
 » Il est cependant vrai que cette mul-
 » titude de poutres , de tirants , de so-
 » lives , de pignons qui regnent de
 » toutes parts , a quelque chose de sin-
 » gulier , & cause beaucoup de dé-
 » pense. Cependant cet embarras ne
 » vient que de l'ignorance des Ou-
 » vriers qui n'ont encore pu trouver

344 ADDITIONS A L'HISTOIRE

» cette belle simplicité qu'on remarque
» dans nos bâtimens , & qui n'en altere
» point la solidité.

» La salle ne reçoit de jour que par
» ses portes. Il y en a trois à l'Orient
» qui sont fort grandes , & par les-
» quelles on entre dans la tour ».

Cette tour , continue le même Missionnaire , est de figure octogone , large de quarante pieds , de maniere que chaque face en a cinq. Elle est entourée par dehors d'un mur de même figure , éloigné de deux toises & demie , & portant , à une médiocre hauteur , un toit couvert de tuiles vernissées , qui paroît naître du corps de la tour , & qui forme au-dessous une galerie assez belle.

La tour a neuf érages , dont chacun est orné d'une niche de trois pieds à la naissance des fenêtres , & couvert par des toits semblables à celui de la galerie , cependant avec moins de saillie , parce qu'ils ne sont pas soutenus d'un second mur. Ils deviennent plus petits à mesure que la tour s'élève & s'érécit.

Le mur a , sur le rez-de-chaussée , au moins douze pieds d'épaisseur , &

plus de huit & demi par le haut. Il est incrusté de porcelaine , posée de champ ; la pluie & la poussiere en ont diminué la beauté ; il en reste cependant encore assez pour faire juger que c'est de la porcelaine , quoique grossiere : il y a apparence que de la brique , depuis trois cents ans , n'auroit pas conservé le même éclat.

L'escalier qu'on a pratiqué en dedans est fort étroit & très-incommode , parce que les marches sont hautes. Chaque étage est formé par de grosses poutres mises en travers , qui portent un plancher dont le lambris est enrichi de diverses peintures à la maniere des Chinois , c'est-à-dire , sans ombre , ce qui produit un mauvais effet , comme on le voit par celles qui nous sont apportées de ce pays.

Les murailles des étages supérieurs sont percées d'une infinité de petites niches qu'on a remplies d'idoles en bas-reliefs , ce qui fait une espece de marqueterie assez propre. Tout l'ouvrage est doré & semble être de marbre.

Il pourroit bien être que ce qu'on prend pour de la porcelaine , ne fût

346 ADDITIONS A L'HISTOIRE

que de la brique posée de champ ; car les Chinois ont une adresse admirable pour mettre toutes sortes de figures sur leurs briques. La terre en est extrêmement fine , bien passée au tamis , & , par cette raison elles sont plus propres que les nôtres à prendre les figures du moule.

Le premier étage est le plus élevé ; mais les autres ont une égale hauteur. On y compte cent quatre-vingt-dix marches , qui ont presque toutes dix ou douze pouces , ce qui fait cent quarante-huit pieds. Si on y joint la hauteur du massif , celle du dernier étage qui n'a point de degrés & le couronnement , on trouvera que cette tour est élevée de plus de deux cents pieds sur le rez-de-chauffée.

Le comble n'est pas une des moindres beautés de cette tour : c'est un mâit qui prend au plancher du huitième étage , & qui s'élève plus de trente pieds en dehors. Il paroît engagé dans une bande de fer de la même hauteur , tournée & éloignée de plusieurs pieds de l'arbre , de sorte qu'elle forme en l'air une espee de cône vuide & percé à jour , sur la pointe duquel on a placé

un globe doré qui est d'une grosseur extraordinaire. Les Voyageurs prétendent que c'est le plus bel édifice qui soit dans tout l'Orient. Il y avoit dans cette ville des cloches d'une grosseur surprenante : mais leur poids emporta le donjon où elles étoient suspendues ; le bâtiment tomba en ruines , & on n'a pas relevé les cloches. Les Missionnaires prétendent que la plus grosse pesoit environ cinquante milliers : mais elles étoient mal fondues & le grain en étoit aigre.

Toutes les cloches de la Chine , suivant le P. le Comte , sont inférieures aux nôtres par leur son & par la netteté de leur fonte. Elles rendent un son sourd. Elles n'ont point de battant ; on les frappe avec un marteau de bois.

Figure des Chinois.

Il ne faut pas juger de la figure des Chinois par les différents portraits qu'on voit sur les porcelaines & les cabarets qu'on apporte de leur pays. Ils ne sont point si malfaits , & n'ont point la figure si grotesque qu'ils se représentent eux-mêmes. Il est vrai

348 ADDITIONS A L'HISTOIRE

qu'ils n'ont pas sur la beauté les mêmes idées que nous.

Les Chinois sont en général d'une taille médiocre & bien proportionnée : ils sont presque tous gros & gras : l'embonpoint passe même chez eux pour un agrément. Ils ont le visage large , la bouche de grandeur médiocre & assez bien faite , les lèvres vermeilles , le nez écrasé , les sourcils grands , les paupières élevées , les yeux petits , les joues & le menton arrondis ; les oreilles grandes & larges.

Leurs dents sont tout autrement disposées que les nôtres : le rang d'en haut est fort saillant en dehors , & celui d'en bas est rentrant , de manière qu'ils portent tous deux sur les gencives , au lieu de se rencontrer. Leurs dents seroient assez blanches , si le betel qu'ils mangent continuellement ne les noircissoit.

Un bel homme à la Chine est celui qui remplit bien un fauteuil ; qui présente une vaste & grosse figure. Ils ont tous la peau assez blanche , principalement ceux qui sont du côté du Nord. Comme les hommes se ménagent peu , voyagent beaucoup , & portent sur la

tête un petit bonnet qui n'est pas capable de défendre le visage des ardeurs du soleil, ils sont ordinairement aussi basanés que des Espagnols. Le peuple même des Provinces méridionales travaille avec de simples caleçons & sans chemise : il est aussi olivâtre que sont les Maures.

Les femmes ont à peu-près la même figure que les hommes : mais autant les hommes négligent leur teint, autant les femmes ont soin du leur. Les jeunes filles qui ont des prétentions à la beauté ne manquent pas, d'après les instructions de leurs meres, de se tirer souvent les paupieres pour se rendre les yeux plus petits, de s'applatir le nez pour l'avoir court, de s'allonger & de s'élargir les oreilles le plus qu'elles peuvent. Toutes les femmes font usage d'un certain fard qui relève fort bien la blancheur de leur teint ; mais il ne leur est pas moins nuisible que le rouge l'est à nos Dames. Il seche la peau & la sillonne de très-bonne heure. Aux petits yeux près, aux oreilles longues & larges, au nez court, les dames Chinoises ne le cedent en rien à nos dames. La modestie qui est natu-

350 ADDITIONS A L'HISTOIRE
relle aux premières, ajoute beaucoup
à leurs agréments.

M. le Gentil assure qu'il est très-rare de voir des yeux bleus à la Chine, si ce n'est à des Européens ou à des personnes nées d'Européens.

Quoique les Chinois n'aient que peu de barbe, ils se l'arrachent, & ne laissent venir qu'un épi au menton, plusieurs sur la levre supérieure, & regardent ces moustaches comme une parure très-distinguée. Ils les peignent avec soin, les nouent ou les tressent avec assez d'art.

Leurs cheveux sont communément noirs ou bruns. Ils ne peuvent souffrir les blonds ou les roux. Avant la conquête de la Chine par les Tartares, il étoit d'usage de laisser croître ses cheveux, & de les parfumer avec de l'essence; mais les Chinois furent obligés d'adopter les loix & les usages des vainqueurs. Il y avoit une loi qui ordonnoit de raser les cheveux, & d'en laisser croître seulement une touffe derrière la tête : il fallut s'y soumettre. Il se trouva cependant des hommes si attachés à leurs cheveux, que plus de deux cents mille aimèrent mieux qu'on

ser leur Patrie que de s'y conformer. Il y en eut même beaucoup qui perdirent la tête. Il y a des peuples qui regardent les anciens usages comme sacrés, & quand on veut les leur faire quitter ; ils sacrifient leur patrie , leurs parents , leurs amis , &c.

Les Russes nous offrent un exemple frappant de cette vérité. L'Edit de Pierre le Grand , qui ordonnoit à tous ses sujets de se faire couper la barbe , causa beaucoup de troubles , comme nous l'avons dit dans leur Histoire.

Aujourd'hui les Chinois laissent croître sur le sommet de la tête assez de cheveux pour former une longue tresse ; quelques-uns les laissent flotter.

L'usage des chapeaux est totalement inconnu à la Chine. Ils portent en tout tems un bonnet. En Europe se découvrir la tête, c'est une politesse ; à la Chine c'est une incivilité. Les Chinois regardent comme une indécence de paroître tête nue devant un autre homme. Cette coutume a même engagé le Pape à permettre aux Missionnaires de célébrer la Messe & d'administrer les Sacraments le bonnet sur la tête.

352 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Gemelli Car-
veri, tom. 4.
pag. 328.

Les bonnets des Chinois varient suivant les saisons. Celui qu'ils portent en été a la forme d'un entonnoir : il est terminé en pointe par le haut. Une natte, faite avec une espece de jonc & proprement travaillée, le couvre par dehors. Le dedans est doublé d'un beau satin. Du sommet sort une grosse houe de soie rouge, dont les filets sont fort longs, se répandent tout autour du bonnet, & tombent jusque sur les bords. Les mouvements du corps & de la tête font flotter cette soie, & donnent à cette coëffure une sorte d'agrément. Quelquefois, au lieu de soie, on met une touffe d'une espece de crin teint d'un rouge éclatant, & que la pluie ne gâte pas. On le tire de certaines vaches qui sont dans la province de Set-chuen. La couleur de ce crin est blanche : mais on parvient à lui donner une teinture qui le rend plus cher que la plus belle soie. Ces bonnets sont communs à tout le monde, & les porte qui veut : ceux qui vont à cheval en font particulièrement usage, parce que de toutes les coëffures, c'est la plus propre à garantir de la pluie & du soleil.

Il y en a une autre espèce qui n'est permise qu'aux Mandarins & aux Lettrés. C'est un bonnet de carton de même forme que le premier ; mais couvert de satin blanc , & doublé de la même étoffe , mais elle est rouge ou bleue.

En hiver on porte à la Chine un bonnet fort chaud. Il est bordé de renard , de zibeline , ou d'autres fourrures précieuses : cette bordure est à peu-près de la largeur de deux ou trois doigts. Le reste du bonnet est couvert d'un beau satin noir ou violet , & couronné comme celui d'été , par une houppe de soie rouge. Ces bonnets sont très-propres & extrêmement riches : mais ils sont si courts qu'ils laissent toutes les oreilles à découvert. Quand les Mandarins se trouvent en cérémonie , le haut de leur bonnet est terminé par un diamant , ou quelque pierre précieuse assez mal taillée , mais enchâssée dans un bouton d'or très-bien travaillé. Les personnes d'un rang inférieur y placent un gros bouton d'étoffe , de crystal , d'agate , ou de quelque autre matière.

L'habillement des Chinois répond

354 ADDITIONS A L'HISTOIRE

à leur gravité. Leur vêtement d'été consiste en une longue robe qui descend jusqu'à terre , & dont le pan droit se replie sur le côté gauche , & s'y attache avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent ; en caleçons de toile ou de satin blanc ; en une chemise fort ample , mais très-courte ; ou une large ceinture de soie , dont les bouts pendent jusqu'aux genoux , & à laquelle on attache un étui qui renferme une bourse , un couteau , & deux petits bâtons qui servent de fourchettes.

L'habillement d'hiver est le même ; excepté que la veste est doublée d'une fourrure plus ou moins précieuse , selon la qualité & les facultés des personnes. Les caleçons sont de satin piqué , de coton ou de soie crue , quelquefois de peau de renard avec son poil. Par-dessus cette veste , on met une longue robe large comme nos robes de Palais , & fourrée comme la veste. Dans cette saison , au lieu d'avoir le cou nud comme en été , ils ont comme une cravate de satin ou de peau de renard de trois ou quatre doigts de large , qu'on attache avec un bouton qui est devant.

Les gens de qualité, ou ceux qui sont riches, ont deux sortes de chaussures. L'une leur sert lorsqu'ils restent chez eux ; ils font usage de l'autre lorsqu'ils vont en ville.

Celle qui sert à la maison est une espèce de pantoufle de toile noire ou d'étoffe de soie, qui tient par un rebord qui emboîte le talon, sans qu'il soit besoin de l'attacher par-devant. Cette chaussure est d'usage en tout tems, & pour tout le monde.

Tous les gens de marque sortent en bottes. Elles sont différentes des nôtres, en ce qu'elles n'ont ni talon, ni genouillere. Pour monter à cheval, ou pour faire quelque voyage, on en prend qui sont de cuir bien passé, ou d'une grosse toile de coton bien piquée. Pour faire des visites, on en porte qui ont un rebord de velours ou de panne sur le genou. Dans ces bottes on met des bas de toile ou de soie, suivant la saison.

Quelle que soit la chaleur, les Chinois ne portent jamais hors de chez eux d'autres chaussures que ces bottes. Ils les regardent comme une parure si décente, que lorsqu'on va rendre visite

356 ADDITIONS A L'HISTOIRE

à quelqu'un, il ne paroît que quand il les a mises. Ceux qui sortent en chaise ne manquent jamais d'avoir leurs bottes.

Les Chinois, en général, sont portés au luxe, & affectent un air d'opulence. Les pauvres sont même vêtus assez proprement, & on ne voit chez eux personne qui soit couvert de haillons, & qui, par sa malpropreté, choque la vue.

On ne manque jamais de se faire habiller de neuf au commencement de l'année, les plus misérables même se conforment à cet usage.

Toutes les fois qu'un Chinois sort de chez lui, & qu'il va rendre des visites à des personnes de marque, il met par dessus sa robe ordinaire une autre qui est encore plus longue, & d'une étoffe de soie qui est assez souvent bleue, avec une ceinture. On met sur le tout une espèce de manteau noir ou violet qui est fort ample. Il ne passe pas les genoux, & a des manches courtes & larges. On porte sur sa tête le petit bonnet en cône raccourci, on prend un éventail à sa main; on met à ses jambes les bottes de soie.

Voilà l'habillement de cérémonie à la Chine.

Outre ces différentes especes de vêtements, il y en a encore deux autres en usage dans les circonstances suivantes. Savoir à cheval & en deuil. Le premier est d'un gros taffetas enduit de cette huile dont nous avons parlé. Elle donne à cette étoffe une couleur verte, la rend lisse & transparente, enfin très-propre. Le bonnet, la veste, le sur-tout, les bottes sont de cette étoffe. La ceinture est de chanvre à demi-retors.

Dans le grand deuil, le bonnet est de toile rousse, fort claire, à peu-près comme notre toile d'emballage. Les Mandarins, les Princes, comme les artisans ne peuvent porter en grand deuil ni d'autre couleur, ni d'autre étoffe.

Toutes les couleurs ne sont pas également permises. Le jaune n'appartient qu'à l'Empereur & aux Princes de son sang. Une classe de Mandarins a en partage le satin fond rouge. Les autres portent ordinairement le violet, le bleu, ou le noir. Ces deux dernières couleurs appartiennent aussi au peuple.

358 ADDITIONS A L'HISTOIRE

L'habillement des dames Chinoises est aussi décent que simple. Il consiste en une robe qui pend depuis le cou jusqu'au talon, de manière qu'elles n'ont que le visage découvert. Les manches de cette robe sont fort larges & si longues qu'elles traînent jusqu'à terre : mais elles ont soin de les relever. Ces manches leur servent de gands & de manchons, dont elles ignorent l'usage. Elles y tiennent leurs mains cachées avec une grande précaution.

Leur coëffure excite le plus particulièrement l'admiration, & seroit, peut-être, digne des dames Européennes les plus qualifiées. Il n'y a rien de plus agréable, de plus élégant que cette parure ; aussi leur coûte-t-elle beaucoup de soins & de peines. Leurs cheveux artistement frisés en boucles, sont ornés d'un grand nombre de bouquets d'or & d'argent, ce qui fait un spectacle fort agréable. Il y en a qui parent leur coëffure de la figure d'un oiseau fabuleux, dont on débite beaucoup de merveilles.

On le fabrique de cuivre doré, d'argent ou d'or, selon la qualité des personnes pour lesquelles il est destiné. Ses

alles déployées forment le devant de la coëffure , & comme une carcasse qui s'étend sur les temples. La queue longue & déployée forme une jolie aigrette au milieu de la tête : au-dessus du front est le corps de l'oiseau , dont le col & le bec se trouvent précisément sur le nez de la dame qui le porte. Le cou est artistement attaché au corps par un ressort qu'on a l'adresse de cacher , & qui lui laisse un jeu si aisé , qu'au premier mouvement la tête & le cou se meuvent doucement & avec beaucoup de grace. Les pieds de l'oiseau sont arrangés dans les cheveux , & soutiennent tout le corps.

Les femmes de qualité portent quelquefois plusieurs de ces oiseaux entrelassés les uns dans les autres , & qui forment comme une couronne sur la tête. Le travail seul de cet ornement est fort cher.

Les coëffures ordinaires des jeunes personnes sont une espece de couronne faite de carton , & couverte d'une belle étoffe de soie. Le devant de cette couronne est couvert de perles & de diamants : il s'élève en pointe sur le front. Le sommet de la tête est paré

360 ADDITIONS A L'HISTOIRE

de fleurs naturelles ou artificielles , entremêlées d'épingles à têtes de brillants.

Les femmes d'un certain âge , & principalement celles du commun , n'ont pour coëffure qu'une bande d'étoffe de soie fort fine : elles la passent plusieurs fois autour de leur tête.

Parmi les agréments des dames Chinoises , celui d'avoir les pieds petits est regardé comme le plus grand ; c'est l'avantage le plus admirable de la beauté : pour se le procurer , elles mettent tout en œuvre.

*Mém. du P.
Le Comte ,
Tome I.*

Dès qu'une fille est née , la nourrice a grand soin de lui lier les pieds pour les empêcher de croître. Cette précaution réussit si bien que les dames Chinoises s'en ressentent toute leur vie. Un enfant de sept ans en Europe auroit peine à mettre leur chaussure ; aussi leur marche est toujours lente & mal assurée. Leurs pieds semblent plier sous leurs corps , & elles sont toujours comme prêtes à tomber. L'empire de la mode est si grand , que non-seulement elles souffrent cette incommodité avec patience , mais encore elles cherchent à l'augmenter en tenant toujours leurs pieds à la gêne.

Un

Un joli soulier brodé en or ou en argent, & d'une propreté achevée, couvre ce petit pied, & les femmes se font une étude de le montrer en marchant. Enfin les femmes dans ce pays sacrifient l'amour de soi-même à l'amour-propre. Mais le plaisir de faire voir cette perfection les dédommage tellement de la douleur qu'elle leur occasionne, qu'elles marcheroient tout le jour, s'il leur étoit permis de sortir.

Il est difficile de rendre raison d'une coutume si bizarre; les Chinois l'ignorent eux-mêmes.

Quelques-uns prétendent que leurs ancêtres voulant obliger leurs femmes à garder la maison, mirent les petits pieds à la mode. « Je me suis informé de cette tradition, dit le Pere le Comte, & l'on m'a toujours répondu que c'étoit une fable : nos peres, me répondit un Chinois, en riant, connoissoient trop bien les femmes, pour croire qu'en leur retranchant la moitié des pieds, on leur ôteroit la volonté de se promener & l'envie de voir le monde ».

Le Pere du Halde croit que cet usage est du à la politique, & qu'on

362 ADDITIONS A L'HISTOIRE

a eu envie de tenir , par-là , les femmes dans une continuelle dépendance. Il est certain qu'elles sortent très-rarement ; qu'elles restent presque toujours renfermées dans leur appartement qui est au centre de la maison , & qu'elles n'ont de communication qu'avec les femmes qui les servent. Cette raison est peu satisfaisante , puisque les femmes en général sortent peu dans l'Orient.

Lorsque quelque raison indispensable les engage à sortir , elles marchent lentement , ont les yeux baissés , la tête panchée , les mains cachées dans leurs manches. Enfin on les prendroit pour des religieuses austères , ou des dévotes de profession. Elles poussent la modestie au point que si un homme leur offre quelque chose , elles regardent comme une indécence de le recevoir avec les mains nues , il faut le poser sur une table , où elles le prennent avec les mains , mais couvertes.

Cette modestie n'est cependant qu'apparente , elles poussent la coquetterie aussi loin que les femmes des autres pays. Elles passent plusieurs heures à se parer , à s'habiller , espé-

tant que quelqu'un pourra les voir dans la journée : mais elles ne voient presque jamais que leurs domestiques.

Les Maisons des Chinois n'ont au-
cune régularité au-dehors ; mais elles Maisons des
Chinois.
sont fort propres & très-commodes au-
dedans. Il y a beaucoup de variété ; elles
sont en conséquence de l'opulence , en-
fin des facultés du propriétaire. On
voit des maisons de briques cuites ,
d'autres de briques non cuites , incrus-
tées en-dehors de briques cuites. Dans
certains endroits elles sont de terre
battue entre deux planches. Ailleurs
les murailles ne sont que des claies
enduites de terre & de chaux : mais
les murailles des maisons qui appartiennent à des gens riches sont faites de
briques polies & sculptées avec art. Dans
les villes , toutes les maisons sont cou-
vertes de tuiles. On les couche sur la
partie convexe , & on recouvre les côtés
avec d'autres tuiles qu'on place sur la
partie concave.

En certaines provinces les maisons
des villages sont de terre , & très-basses :
le toit est presque plat , & construit
avec des roseaux couverts de terre.

Les cheminées ne sont point en

364 ADDITIONS A L'HISTOIRE

usage à la Chine ; les fourneaux y suppléent : mais , comme les conduits en sont fort étroits , lorsqu'on y brûle des roseaux ou du charbon de terre , les chambres sont infectées de la mauvaise odeur que produit la fumée de ces matieres , & , pour la supporter , il faut y être accoutumé. Le menu peuple fait sa cuisine à l'ouverture de ces fourneaux.

Les principaux ornemens qu'on voit dans les appartemens des personnes de distinction consistent en des paravents , des chaises couvertes d'un beau vernis noir & rouge , en tables , en cabinets garnis de beaux vases de porcelaine. On n'y voit ni glaces , ni tapisseries , ni chaises d'étoffe.

On suspend quelquefois les portraits des ancêtres , des cartes géographiques , des pieces de satin sur lesquelles on a peint des fleuves , des oiseaux , des paysages. On voit sur d'autres des sentences de morale , assemblées deux à deux , & exprimées par un pareil nombre de lettres. Il y en a qui se contentent de faire blanchir les appartemens , ou d'y coller du papier.

Dans la plupart des maisons , on

trouve un fallon à l'entrée. C'est-là qu'on reçoit les visites. C'est même une impolitesse à la Chine de conduire un étranger dans la chambre où l'on couche , cependant les lits y sont très-propres. Les grands Seigneurs ont des lits dorés & ornés de sculpture. Ils changent de rideaux suivant les saisons. Ils sont de satin doublé , ou de raffetas blanc semé de fleurs , d'arbres , d'oiseaux en broderie de soie. On en met quelquefois d'une gaze très-fine & fort serrée , pour garantir des mouches qui sont fort incommodes dans les villes méridionales. Les gens du peuple ont des lits d'étoffe plus ou moins belle , selon leurs facultés. Le bas peuple en a d'une espece de toile de chanvre. On ne fait point usage à la Chine de lits de plume : on n'y connoît que les matelas rembourrés de coton fort épais.

Les appartements des femmes sont toujours placés au centre de la maison. Aucun homme ne peut y entrer. Tout y est de la plus grande propreté , & d'une commodité achevée. Chez les Mandarins & les Princes , rien n'est plus charmant que le logement des

366 ADDITIONS A L'HISTOIRE

femmes ; tout ce que l'art peut rendre agréable , tout ce que la nature offre de plus charmant dans la perspective est employé dans les jardins qui tiennent à ces appartements. On y voit des forêts , des lacs , des rochers , des montagnes artificielles , percées de tous côtés en forme de labyrinthe ; on y va prendre le frais.

Ces solitudes sont encore embellies par des volieres , des ménageries , des viviers , &c.

Mœurs des
Chinois.

Si les Chinois sont simples dans leurs logements & leurs habillements , ce n'est pas la même chose dans leurs manieres. Il n'y a point de nation plus polie , point de peuple plus cérémonieux , point de contrée où l'on soit plus exact à observer les devoirs de la vie civile. Tout est prescrit par les loix ; saluts ordinaires , visites , festins , présents même. De tout ce qui se pratique en public & en particulier , on a fait un code de formalités , qui est une regle invariable dans tout l'Empire.

La maniere dont on doit s'incliner , se mettre à genoux , se prosterner est indiquée , sans oublier le tems , le lieu & la personne. Toutes ces politesses

sont portées à un tel point, qu'elles deviennent fatigantes. On ne fait si on doit les mettre au rang des bonnes ou mauvaises qualités des Chinois : l'excès des politesses déplaît, parce qu'il gêne.

On compte à la Chine plus de trois mille regles différentes de politesse & de civilité. Le *Li-pou*, qui est le tribunal des rits de Pekin, s'occupe principalement à empêcher qu'on ne s'écarte des loix imposées à cet égard. Les artisans, les gens de la campagne, même les gens du plus bas étage, n'en sont pas plus exempts que les grands Seigneurs, ou les gens riches.

Ce Tribunal est si rigoureux, qu'il ne souffre même pas que les étrangers manquent aux usages anciens. Lorsqu'il arrive des Ambassadeurs, on a soin de les instruire en particulier pendant quarante jours, & de les exercer aux cérémonies du pays, avant de les introduire à la Cour. Les Chinois croient que la grande attention à remplir tous les devoirs de la vie civile, ôte au caractère une certaine rudesse naturelle à l'homme, donne beaucoup de goût pour la paix, & inspire l'esprit de su-

368 ADDITIONS A L'HISTOIRE

bordination. C'est , disent-ils , par l'honnêteté & la politesse que les hommes se distinguent des bêtes féroces. Ces peuples sont si accoutumés , même dès leur enfance , à ce ridicule cérémonial , que , loin d'en être fatigués , ils s'en font un mérite , & disent que c'est le défaut d'une semblable éducation qui rend les autres peuples barbares.

On raconte que le Czar Pierre , qui avoit prié l'Empereur de la Chine d'excuser son Ambassadeur si l'ignorance des cérémonies de son Empire lui faisoit commettre quelque faute à cet égard , reçut du Ly-on cette réponse laconique : *Legatus tuus multa fecit rusticè*. Ton Ambassadeur a montré beaucoup de grossièreté.

Nous ne présenterons point le tableau de l'étiquette du Palais impérial , & de tout ce que renferme le code des cérémonies , nous ne ferons que traiter sommairement les formalités qui sont en usage parmi les particuliers. Il sera aisé , d'après ce que nous allons dire , de se faire une idée des cérémonies usitées parmi les Grands & à la Cour.

Le salut ordinaire , entre égaux ,

est de joindre les mains , de les lever devant la poitrine , de les remuer d'une manière affectueuse , en courbant un peu la tête , & en se disant réciproquement : *Tsin-tsin*. On peut y donner toute l'interprétation que l'on voudra en politesse. Quelques-uns prétendent que c'est de ce salut que dérive le mot *Chinois*. S'ils rencontrent un supérieur , ou une personne à qui ils doivent du respect , ils joignent les mains vingt pas devant elle , les lèvent , les baissent jusqu'à terre , en inclinant profondément tout le corps , & mettent la tête le plus près de terre qu'il est possible.

Lorsqu'ils se rencontrent , après une longue absence , ils se mettent à genoux , chacun de leur côté , se baissent jusqu'à terre , se relevent , replient les genoux : la même cérémonie se répète deux ou trois fois. Le mot *fo* , qui veut dire bonheur , est très-souvent employé dans les honnêtetés que l'on se fait réciproquement.

Lorsque quelqu'un arrive d'un voyage , on lui demande d'abord : *na-fo* ; si son voyage a été heureux. Lorsqu'on lui demande comment il se

370 ADDITIONS A L'HISTOIRE

porte, il répond *cho-lao ye hung-fo*, soit bien, grace à votre grande félicité. On salue un homme qui se porte bien, en lui disant ces mots, *yung-fo*, ce qui veut dire, la prospérité est peinte sur votre visage, vous avez un visage heureux.

En campagne & dans les villages, on pratique les mêmes cérémonies, on y garde toutes les bienséances dues à cet égard. Soit qu'on marche de compagnie, soit qu'on se salue, on se sert toujours de termes fort obligeants & très-respectueux. Si on prend quelque peine pour leur faire plaisir, ils disent *sei-sin*, vous prodiguez votre cœur. Leur a-t-on rendu quelque service, ils disent *si-pou-tsin*, mes remerciements ne peuvent avoir de fin. S'ils dérangent une personne occupée, ils lui disent *fan-lao-tsoui*, je vous importune beaucoup, j'ai commis une grande faute en prenant cette liberté. Lorsqu'on les prévient par quelque honnêteté, ou qu'on leur propose de les obliger, ils répondent *poucan*, *poucan*, c'est-à-dire : je n'ose, je n'ose. Ils sous-entendent que vous prenez cette peine pour moi. Ils répondent à ceux qui leur donnent des louanges *hi-kan*, comment ose-

rois-je croire cela de moi. Quoique ces demandes & ces réponses soient d'un usage continuel , & prononcées d'un ton affectueux , le cœur n'y a souvent aucune part.

La place d'honneur est toujours pour les personnes âgées , même parmi les gens du commun. Lorsqu'il se trouve des étrangers , c'est celui qui vient de plus loin qui a le premier rang. Ils ne manquent jamais de lui donner la droite ou la gauche suivant l'usage établi dans la province ; car il y a des provinces où la place d'honneur est à gauche , & dans d'autres c'est à droite.

Lorsque deux Mandarins d'un rang différent se rencontrent dans les rues , celui qui est du moindre rang descend de chaise ou de cheval , & fait une profonde révérence à l'autre. Lorsque le rang est le même , ils baissent réciproquement les mains en les joignant , les relevent jusqu'à ce qu'ils cessent de se voir.

Les enfants ont une entière soumission aux volontés de leurs peres , les disciples pour celles de leurs maîtres : ils parlent peu en leur présence , se tiennent toujours debout. Le jour de

372 ADDITIONS A L'HISTOIRE

leur fête, ou le premier jour de l'année ils les saluent en se mettant à genoux devant eux, & battant plusieurs fois la terre avec le front. Ce seroit pour eux une très-grande incivilité de leur parler à la première ou à la seconde personne, *je* ou *vous*. Aussi, au lieu de dire : je suis bien sensible au service que vous m'avez rendu, ils s'expriment ainsi : le service que le Seigneur tel a rendu à son petit serviteur, ou bien à son disciple lui a causé le plus grand plaisir. Un fils, parlant à son pere, s'appelle *son petit-fils* par humilité, quoiqu'il soit l'aîné de sa famille, & qu'il ait lui-même des enfants.

Il arrive souvent que, pour s'exprimer d'une maniere plus respectueuse, ils se servent de leur nom propre. Il faut observer que les Chinois prennent des noms différens, à mesure qu'ils avancent en âge & en dignités. A la naissance d'un enfant, on lui donne le nom de sa famille, qui est commun à tous ceux qui descendent du même ayeul. Un mois après le pere & la mere lui donnent un nouveau nom, qu'on appelle *nom de lait*. C'est ordinaire-

ment le nom d'une fleur, d'un animal. Lorsqu'il commence à étudier, le maître lui donne un nouveau nom qui se joint à celui de sa famille : il n'en prend point d'autre pendant le cours de ses études. Lorsqu'il est arrivé à l'âge viril, il en prend encore un autre qu'il conserve le reste de sa vie, & dont il se sert pour signer ses lettres. Lorsqu'il parvient à quelque charge considérable, on lui donne un nom qui convient à son rang & à son mérite. Alors la politesse exige qu'on se serve de ce nom en lui parlant. Il faut être d'un rang fort au-dessus du sien pour lui adresser la parole par son nom de famille : dans la bouche de tout autre, ce seroit une impolitesse outrageante. En cela les Chinois ont quelque rapport avec nous. C'est une impolitesse de nommer la personne à laquelle on parle. Les personnes qui ont de l'éducation ne le font qu'à l'égard des gens du plus bas étage.

Cette politesse & cette humilité, inculquées dès l'enfance dans l'esprit des Chinois, leur inspire le plus profond respect pour ceux qui les gouvernent : ils les regardent comme leurs

374 ADDITIONS A L'HISTOIRE

peres & leurs maîtres. La vénération qu'ils leur marquent feroit croire qu'ils les regardent comme des Divinités. Il est vrai que les grands Seigneurs ont soin d'entretenir cette espece d'adoration par le faste qui les accompagne toujours lorsqu'ils paroissent en public. Cette représentation est un usage très-bien établi, & l'effet d'un gouvernement fort éclairé. La pompe & l'appareil en ont toujours imposé aux hommes, de quelqu'état qu'ils soient.

Lorsqu'un Gouverneur de province, qui a exercé sa place avec le suffrage du public, passe de son Gouvernement à un autre, tout le monde s'empresse à lui rendre les plus grands honneurs. Lorsqu'il se met en route, il trouve sur le grand chemin, l'espace de trois à quatre lieues, des tables couvertes de tapis de soie qui pendent jusqu'à terre. Les unes sont garnies de chandeliers, de bougies, de vases où brûlent des parfums; les autres sont couvertes de viandes, de légumes & de fruits; sur d'autres on voit du thé & du vin.

Si-tôt qu'il paroît, tout le peuple se prosterne à ses genoux. Les gens de marque le prient de descendre de sa

voiture, pour recevoir les derniers témoignages de la reconnoissance publique. On le prie d'accepter tout ce qu'on lui a préparé.

Le plus singulier de cette cérémonie, c'est qu'il se trouve des gens qui lui tirent ses bottes à plusieurs reprises, pour lui en mettre de nouvelles. Celles qu'on lui ôta sont conservées précieusement, & réservées comme des reliques. On les met dans une espèce de cage qu'on place au-dessus de la porte par laquelle il est sorti, ce qui fait une preuve non équivoque de sa bonne administration, & du contentement du peuple à son égard.

Les Chinois, au jour de la naissance de leur Gouverneur, vont, par députation, lui offrir du vin, des confitures, avec les démonstrations du plus grand respect & les souhaits les plus heureux. La plus grande marque de reconnoissance qu'ils puissent lui marquer, c'est de lui donner un habit de satin composé de petits carreaux de différentes couleurs, semblable à un habit d'Arlequin. Ceux qui vont lui faire ce présent sont accompagnés de plusieurs Musiciens qui jouent de différents instruments : on

376 ADDITIONS A L'HISTOIRE

le prie de se vêtir de cet habit, il le refuse en disant qu'il ne mérite pas l'honneur qu'on lui fait; mais il cede aux instances réitérées. Alors on le dépouille de sa robe, & on lui passe l'habit qu'on a apporté.

La diversité des couleurs dont cet habit est composé, représente les nations qui ont des habits différents, & annonce au Mandarin que tous les peuples le regardent comme leur pere, & qu'il mérite de les gouverner. Le Mandarin ne se sert de cet habit que dans ce moment. On le conserve avec beaucoup de soin dans sa famille comme un titre d'honneur, même de la plus grande distinction.

Lorsqu'on va faire sa cour à des personnes de considération, il est d'usage d'y aller à jeun, ou si l'on est dans le cas de déjeûner, il faut au moins s'abstenir de vin. Ce seroit manquer au respect qui leur est dû que de sentir le vin. Cet usage est établi parmi toutes les nations policées. Un homme qui a bu ne doit jamais se présenter vis-à-vis les gens de marque.

Pour ce qui regarde les visites ordinaires & entre amis, le tems n'en est

point marqué. Il y a cependant des occasions où elles sont indiquées, comme au commencement de l'année, à la naissance d'un fils, à un mariage, à la mort de quelqu'un de la famille, lorsque quelqu'un est élevé à une dignité, lorsqu'on entreprend un long voyage. C'est alors un devoir de se rendre visite, principalement parmi les disciples à l'égard de leur maître, & pour les Mandarins à l'égard de leurs supérieurs.

Ces visites doivent toujours être accompagnées de quelques présents, non pas à la vérité d'une grande valeur, mais qui puissent être utiles à celui qui les reçoit. Les loix prescrivent encore d'autres cérémonies qui feroient fort gênantes pour d'autres que pour des Chinois.

Lorsqu'on fait une visite, il faut d'abord faire présenter au Portier de la personne chez qui l'on va un billet de visite, appelé *tie-tsée*. C'est un cahier de papier rouge, semé légèrement de fleurs d'or, & plié comme un paravent. On écrit son nom sur un des plis, & les termes dont on se sert pour annoncer sa visite, sont respec-

378 ADDITIONS A L'HISTOIRE

tueux à proportion du rang & de la qualité de la personne qu'on va voir. Par exemple : l'ami tendre & respectueux de votre seigneurie , le disciple perpétuel de sa doctrine se présente en cette qualité pour vous rendre ses devoirs , pour vous faire la révérence jusqu'à terre.

Si c'est un ami familier qu'on va voir , une personne du commun , on se contente de donner un billet d'un simple feuillet. Si l'on est en deuil , le billet doit être de papier blanc.

Voyons quelle est la cérémonie que deux personnes au-dessus du commun emploient dans leurs visites. La gravité & le sérieux qui y regnent sont bien éloignés du ton aisé & amical que nous employons , & qui convient le plus aux hommes. Ces détails suffiront pour donner une idée parfaite de la politesse Chinoise , & l'on sentira combien cette affectation est gênante & ridicule.

Lorsque le Mandarin reçoit le cahier qu'on lui apporte , c'est la même chose que s'il recevoit la personne même. Il fait dire à celui qui vient le voir que , pour ne point l'incommoder , il le prie de ne pas descendre

de sa chaise , & dès le jour suivant , ou le surlendemain , au plus tard , il va lui rendre sa visite.

On le fait entrer avec sa chaise jusque dans une salle , où celui qui reçoit la visite vient le recevoir. Dès que la chaise est entrée dans la seconde cour , on voit deux domestiques qui tiennent le parassol & le grand éventail du Mandarin , penchés l'un vers l'autre , de façon qu'on ne peut ni l'appercevoir , ni en être apperçu.

Il s'avance lentement , tandis que celui qui est dans sa chaise descend. Lorsque celui-ci se trouve à la distance fixée , il fait une profonde révérence. C'est le début d'une multitude de postures qui sont toutes détaillées dans le code du cérémonial Chinois , sans qu'on en ait oublié une seule. Le nombre d'inclinations , les termes dont on doit se servir , les titres qu'il faut se donner , les génuflexions respectueuses ; les détours que chacun doit faire pour être tantôt à droite , tantôt à gauche , les civilités muettes par lesquelles le maître de la maison doit inviter d'entrer ; le refus modeste que l'autre doit faire ; les sauts respec-

380 ADDITIONS A L'HISTOIRE

que l'autre doit faire devant la chaise qui est destinée pour celui qui fait la visite , & la cérémonie de la présenter ; tout cela est scrupuleusement exécuté , sans manquer à aucun article.

Lorsqu'on est assis , le cérémonial n'est pas encore fini , il faut , avec un air grave & sérieux , exposer le motif de la visite : on répond sur le même ton , en faisant de profondes inclinations. On se tient droit sur sa chaise , sans s'appuyer contre le dossier , on tient les yeux baissés , sans regarder ni de droit ni de gauche ; on étend les mains sur les genoux ; on a les pieds un peu avancés. On ne doit pas s'écarter un instant de cette contenance.

Après un moment de conversation , un domestique , vêtu proprement , vient apporter sur un plat autant de tasses de thé qu'il y a de personnes. On prend la tasse avec de nouvelles cérémonies , on en fait encore en la portant à sa bouche , & en la rendant après qu'on a bu.

Lorsque la visite est finie , le maître du logis conduit le visitant à sa chaise , s'arrête , attend qu'il y soit entré , que les porteurs l'aient enlevé de terre ,

Alors celui qui est dans la chaise dit adieu , & l'autre lui répond avec la même humilité.

Un instant après qu'il l'a quitté , il envoie un de ses gens le complimenter. Deux ou trois cents pas plus loin , on en renvoie un second chargé des mêmes ordres de la part de son maître. C'est alors que la visite est finie.

Il est d'usage de faire des présents à chaque visite. Après les premières civilités , celui qui rend sa visite , présente un billet appelé *Lytan*. Il contient les qualités de celui qui le présente , & le détail des choses dont le présent est composé. Celui qui reçoit la visite prend ce billet & le donne à son domestique , après avoir fait une profonde révérence.

La visite finie , il lit le billet , & prend ce qu'il juge à propos du présent. Lorsqu'on retient tout ce qui est contenu dans le billet , on en donne un autre pour remerciement. Si l'on n'accepte rien , on renvoie le billet & le présent , avec un compliment le plus poli qu'on puisse faire. Il signifie ordinairement : ce sont des perles pré-

cieuses , je n'ose y toucher. Lorsque la personne qui fait le présent se contente de l'envoyer par des domestiques , on observe les mêmes cérémonies que quand elle le présente elle-même en personne. Quelquefois on envoie seulement le billet , se réservant d'acheter ce qu'on aura marqué vouloir accepter. Alors on prend un pinceau à écrire , & on fait un cercle autour des articles qu'on accepte. On va les chercher sur le champ , & on les envoie. Celui qui reçoit le présent écrit un billet de remerciement où il marque ce qu'il a reçu : & ajoute que le reste est composé de perles précieuses.

Au commencement de l'année , à la cinquieme Lune , la politesse exige que , quand on a reçu un présent , on en fasse un à son tour. Si ce présent vient d'une personne distinguée par sa naissance ou par sa dignité , on doit saluer ce présent par une profonde inclination.

Lorsqu'un envoyé de la Cour va voir les grands Mandarins, ceux des lieux par où il passe , ceux à qui il rend visite ne manquent à aucune des formalités prescrites : ils les suivent même avec

le plus grand scrupule. Toutes ces formalités humiliantes ne pourroient être, nous le répétons, du goût d'aucune autre nation.

Notre sentiment, à ce sujet, est bien opposé à celui de M. l'Abbé de Marfi. Dans le premier volume de cet Ouvrage, dont il a donné les douze premiers, il fait l'apologie de ces cérémonies ridicules & gênantes. On ne peut disconvenir que la gêne est désagréable à tous les hommes en général, de quelque état & de quelque pays qu'ils soient : plus cette gêne est augmentée, plus elle devient insupportable ; & le cérémonial Chinois, loin de serrer les nœuds de l'amitié, les rompt : il prive des charmes si doux de la société. D'ailleurs ces humiliations auxquelles ils sont asservis leur énerve le courage. Il dit que le foible de toutes les nations est de ne juger les unes des autres que par comparaison, d'où il arrive qu'elles s'accusent toutes de ridicule & de barbarie. N'étoit-il point du nombre de ceux qui se persuadent que tout ce qui est étranger est toujours préférable à ce qui est national, & que les mœurs des pays éloignés sont tou-

384 ADDITIONS A L'HISTOIRE

jours meilleures que les nôtres. Ceci nous conduiroit trop loin , continuons notre Ouvrage.

Les formalités qu'on doit observer dans les lettres , sont en si grand nombre qu'elles sont embarrassantes , même pour les Lettrés. Lorsqu'on écrit à une personne de grande considération , il faut se servir d'un papier blanc , y faire dix ou douze replis , de la même maniere que nos paravents sont pliés. Il y a des Marchands qui en vendent de tout prêts , avec des petits sacs & de petites bandes de papier rouge , qui doivent servir d'enveloppe à la lettre. Au second pli on commence la lettre , & l'on met son nom sur le dernier.

Pour le style , il faut une nouvelle formalité. Il doit être différent de celui dont on se sert dans les entretiens ordinaires. Pour le caractère de l'écriture , il faut prendre de nouvelles précautions : plus ceux à qui l'on écrit sont constitués en dignité , plus il doit être fin. Il faut encore garder entre les lignes des distances marquées , & employer des termes honorables , suivant le rang & la qualité des personnes à
qui

qui l'on écrit , & ce feroit une grossièreté insultante que de manquer à toutes ces regles.

Lorsque la personne qui écrit est en deuil , elle couvre son nom d'un petit papier blanc. La lettre étant écrite , on la met dans un petit sac de papier , sur lequel on colle une bande de papier rouge de la longueur de la lettre , & large de deux doigts. Sur cette bande on écrit *Nuy-han* , c'est-à-dire , la lettre est dedans. On la met ensuite dans un second sac de papier plus fort , & on met dessus une seconde bande de papier rouge. Sur cette dernière on écrit le nom & la qualité de celui à qui on écrit la lettre. A côté on met le nom du lieu & de la province où il fait sa résidence. On ferme ce second sac en haut & en bas , & le cachet s'imprime sur les deux ouvertures. On marque le jour & l'année où la lettre est écrite , on met cette date du haut en bas , & on la conduit d'une ouverture du sac à l'autre.

Lorsque ce sont des dépêches pressées que les Mandarins envoient en Cour , on attache une plume au pa-

386 ADDITIONS À L'HISTOIRE

quet , pour marquer que la réponse est si pressée qu'on envoie ce qui est nécessaire pour la faire sur le champ. Alors le courrier qui en est chargé est obligé de marcher nuit & jour.

Les Chinois se donnent réciproquement des marques d'amitié, en s'invitant à des festins. Alors l'apparence d'amitié & de politesse met des entraves qui ne peuvent être supportables qu'à des Chinois. Dans ces festins tout est contraint ; tout se passe enfin en cérémonies.

Le récit d'un de ces repas solennels auquel assista le P. Bouvet à Canton , ne manquera certainement pas d'amuser le Lecteur. Ce Missionnaire étoit envoyé par l'Empereur en Europe , accompagné par deux autres Jésuites & un grand Mandarin de la Cour , qui avoit ordre de les conduire jusqu'aux frontières. En qualité d'Envoyé , il reçut tous les honneurs de ce festin que lui donna le Viceroy de la province de Canton. Il en a donné lui-même la description , & nous allons emprunter ses termes.

Lorsque tous les conviés furent arrivés , on passa dans la salle où étoient

Deux rangs de tables, & dont le nombre se montoit à seize. Le rang de celles qui étoient destinées pour les personnes les plus distinguées, avancoient un peu en devant. Ce ne fut qu'après bien des révérences, bien des façons, bien des compliments, que tout le monde se trouva assis. Toutes les tables d'en-haut étoient ornées par-devant d'un paravent de satin violet, relevé d'un dragon en broderie d'or; les fauteuils, dont les bras & le dossier formoient un demi-cercle obliquement incliné, étoient couverts d'une garniture semblable. La même garniture ornoit les tables & les chaises d'en-bas, & différoit cependant par la broderie. Chaque table étoit double; c'est-à-dire, qu'en devant de la première il y en avoit une seconde chargée d'un bouquet de parade, composé de seize pyramides de viandes, de différents mets & fruits, &c. Chaque pyramide avoit un pied & demi de hauteur: toutes étoient peintes & ornées de fleurs. J'ai dit d'un bouquet de parade, parce que ces sortes de tables n'étant dressées que pour la montre & pour flatter les yeux des convives, on les retire toutes aussitôt.

388 ADDITIONS A L'HISTOIRE

tôt qu'ils sont assis. A la fin du repas on distribue toutes les viandes aux domestiques des conviés.

L'autre table portoit sur son bord un piédestal, sur lequel étoient une petite cassolette de cuivre, une boîte de parfums, un flacon d'eau odoriférante, & tous les instrumens propres à mettre les parfums dans la cassolette, & à remuer les cendres qui y étoient.

Sur les deux coins de devant étoient dressées deux petites planches vernissées, décorées d'un emblème d'un côté, & de quelques pieces de poésie de l'autre.

Les deux autres coins de la table étoient garnis chacun de deux petites assiettes de porcelaine, qui contenoient de petites herbes confites au sel & au vinaigre, pour exciter l'appétit. On voyoit au milieu une petite tasse d'argent sur sa soucoupe, une paire de *quait-sés*, composées de deux petits bâtons d'ivoire, ornés d'or ou d'argent. On s'en sert à la Chine au lieu de fourchettes : elles sont ordinairement posées en lignes paralleles devant les sièges. Il est rare qu'on donne ces sortes de festins sans la Comédie. Dès le

commencement du repas , les Comédiens entrent dans la salle où se donne le repas. Tous s'inclinent profondément , & frappent quatre fois la terre avec leur front. Le chef de la troupe s'avance au bout de la salle , présente à la personne la plus distinguée un livre qui contient toutes les Comédies que sa troupe fait jouer , & la prie de marquer celle qu'il veut qu'on joue. Ce livre annonce cinquante ou soixante Comédies que sa troupe fait par cœur , & qu'elle peut représenter sur le champ. Ce fut au P. Bouvet que le Comédien s'adressa. Il dit qu'étant novice dans ces sortes de cérémonies , il eut peur de choisir quelque piece où il se trouvât des choses capables de choquer les oreilles chastes , il fit entendre au grand Mandarin qui l'accompagnoit que la Comédie n'étoit pas un divertissement convenable à des gens de leur profession. Cela fut cause que la compagnie voulut bien se priver de ce divertissement. On se contenta de la symphonie de plusieurs sortes d'instruments qui , jouant régulièrement & par intervalles , marquoient le tems de chaque service.

Pendant tout le repas , les paroles & les mouvements tant des convives que de ceux qui servoient , furent tellement compassés , que , sans le sérieux & la gravité de ceux qui y figuroient , un Européen , en les voyant pour la première fois , eût pu dire que c'étoit plutôt une comédie qu'un repas , & les Européens qui étoient avec moi avoient beaucoup de peine à s'empêcher de rire.

Ce repas fut partagé en plusieurs scènes ou services , tous distingués par la symphonie. Le prélude du festin fut deux petites coupes remplies de vin , contenant environ une bonne cuillerée chacune , que deux Maîtres de cérémonie nous inviterent à boire de la part du *Sfong-ton*. Ils étoient à genoux au milieu de la salle , disant , d'une manière fort grave & à très-haute voix : *Monseigneur* vous invite à boire. Après que chacun eut bu une partie de sa tasse , ils crièrent une seconde : *Vuidez , s'il vous plaît , jusqu'à la dernière goutte.*

Cette cérémonie s'observe pendant tout le festin , non-seulement elle se réitère à chaque fois qu'il est question

de boire , mais encore lorsqu'on sert quelques plats sur la table , où qu'on touche à des mets nouveaux.

Si-tôt qu'on a posé un plat , les deux maîtres de cérémonie se mettent à genoux , invitent à prendre les petits bâtons & à goûter les mets qu'on vient de servir. Le maître de la maison invite , par signe , les conviés de manger , & tous lui obéissent.

Les principaux mets du festin consistent en ragoûts de viandes hachées & mêlées avec des légumes ; on sert en même tems du bouillon dans de grands vases de porcelaine.

On sert sur chaque table vingt de ces sortes de plats , de même forme & de même grandeur. Ceux qui les servent vont les prendre au bas de la salle , où des valets de cuisine , dont le nombre est égal à celui des conviés , les apportent un à un sur un plateau vernissé , & les présentent à genoux.

Avant de les porter sur la table , les domestiques qui les reçoivent , rangent quatre à quatre les premiers auxquels on avoit touché , de sorte qu'à la fin du repas tous ces plats forment un carré régulier.

392 ADDITIONS A L'HISTOIRE

A la fin de chaque acte de ce repas comique , c'est-à-dire , à chaque quatrième plat qui paroissoit sur la table , on servoit un bouillon particulier & un pâtre semblable aux pâtés à la Mazarine , mais d'un goût bien différent. On goûte de tout , avec les mêmes cérémonies qu'on vient de voir : on peut juger combien elles sont importunes. Enfin la fête se termine par une tasse de thé , & par de grands remerciements réciproques. Après un quart d'heure de conversation , chacun se retire.

Le lendemain au matin le P. Bouvet envoya , suivant l'usage , au *Tsong-ton* un *tse-tse* , ou billet de remerciement sur les honneurs qu'il lui avoit faits la veille.

Lorsqu'on souffre qu'on joue la Comédie , on porte le livre des Comédies à tous les convives qui le renvoient tous à celui qui est le plus distingué. Alors il marque la pièce qu'il croit être la plus agréable à la Compagnie. S'il y a quelque inconvénient à la représenter , le Comédien doit l'en avertir. Ce seroit , par exemple , si un des personnages de la Comédie

portoit le nom d'un des convives. Tout étant arrangé, le Comédien montre à tous les convives le nom de la Comédie dont on a fait choix, & chacun y applaudit par un signe de tête.

La représentation commence au bruit des instruments connus dans la nation. Ce sont des bassins d'airain ou d'acier, dont le son est aigre & perçant; des tambours de peau de buffle; des flûtes, des fifres & des trompettes, dont l'harmonie ne peut charmer que les oreilles des Chinois.

Pour les Comédies qui se représentent dans les festins, il n'y a ni préparatifs, ni décorations. Un tapis étendu sur le plancher de la salle sert de théâtre, & les Acteurs sortent de quelque chambre voisine.

Les meurtres apparents, les pleurs, les soupirs, les gémissemens, quelquefois même les harlemens de ces Comédiens font juger à quelqu'un qui ne fait pas la langue, que ces pièces sont remplies d'événemens tragiques.

Lorsque le festin est accompagné de la Comédie, ceux qui servent ménagent le tems de façon que les vingt-quatre plats se trouvent servis dans le

394 ADDITIONS A L'HISTOIRE

tems où la piece doit être interrompue. Alors on se leve de table , & le maître de la maison conduit les convives dans un jardin ou dans une salle , pour converfer & donner le tems de servir le dessert.

Pendant ce tems les Comédiens prennent leur repas. Quelques domestiques apportent dans la salle où l'on est des bassins d'eau tiède pour se laver les mains ; d'autres desservent & préparent le dessert qui est aussi sur vingt ou vingt-quatre plats. Il consiste en sucre , en fruits , en compotes , en jambons , en canards salés , séchés au soleil , & qui sont très-agréables au goût ; enfin en petits entremets fort délicats.

Lorsque tout est préparé , un domestique s'approche de son maître , & l'en avertit tout bas. Le maître prend le tems où l'entretien cesse , se leve & invite les convives à retourner dans la salle du festin : on fait encore quelques cérémonies pour les places , & chacun se met enfin dans celle qu'il occupoit pendant le repas. On remplace les petites tasses par de plus grandes , & c'est principalement pendant ce service que le maître de la

maison engage à boire à longs traits. La Comédie continue , ou bien , on se fait apporter le livre des farces : chacun choisit la sienne , & elles se jouent les unes après les autres.

Lorsque le festin a été accompagné de Comédies , il est d'usage que tous les convives donnent quelqu'argent aux domestiques de celui qui leur a donné le repas. Au commencement du dessert , chaque convive fait apporter par un de ses gens , sur un plat , divers sacs de papier rouge qui contiennent un peu d'argent. On en donne au cuisinier , au maître-d'hôtel , aux Comédiens & à ceux qui servent à table. Chaque domestique porte le plat qui contient ces paquets devant le maître de la maison , qui , après quelques difficultés & beaucoup de signes qui annoncent sa répugnance , consent enfin à accepter cette gratification pour ses gens , & fait signe à l'un d'eux de la prendre pour la distribuer. M. l'Abbé de Marfi s'est trompé , lorsqu'il a dit qu'on portoit cet argent au maître de la maison , pour le dédommager de la dépense du repas. Un usage aussi indécent ne conviendrait

396 ADDITIONS A L'HISTOIRE

nullement à des gens aussi polis que le sont les Chinois.

Ces fêtes ne se donnent ordinairement que la nuit : elles commencent à la fin du jour , & durent jusqu'à minuit. Les convives se séparent avec les cérémonies pratiquées dans les visites. Leurs domestiques portent devant leurs chaises de grandes lanternes de papier huilé , sur lesquelles le nom du maître , quelquefois ses qualités , sont tracées en gros caractère.

Nous croyons pouvoir faire quelques remarques sur la qualité de leurs mets. Leur potage est toujours fort bon. Il est fait avec de la graisse de cochon qui est beaucoup meilleure à la Chine que par-tout ailleurs , ou avec des coulis de différentes viandes , telles que de poule , de canard , &c , en y mêlant toujours du cochon. Ils font même cuire ces viandes dans différents sucs , & les coupent par morceaux.

Dans toutes les saisons de l'année ; ils ont plusieurs sortes d'herbes & de légumes inconnus en Europe. Ils tirent , de la graine de ces plantes , une huile dont on fait usage dans les fausses. Les cuisiniers François qui ont le plus ra-

finé sur ce qui peut aiguïser l'appétit, ne verroient qu'avec surprise à quel point les Chinois ont porté l'invention en matière de ragoûts, & comment ils ont su allier le raffinement à l'économie. On aura peine à se persuader qu'avec de simples fèves qui croissent dans leur pays, & avec la farine qu'ils tirent du riz & du bled, ils préparent une infinité de mets, tous différents les uns des autres, tant à la vûe qu'au goût. Des épiceries, des herbes fortes leur servent à diversifier leurs ragoûts à l'infini.

Les Chinois préfèrent la viande de porc à toutes les autres : c'est le fondement de tous leurs repas. Tout le monde, dans ce pays, nourrit de ces animaux, les engraisse, & l'usage est d'en manger toute l'année. Il est certain que rien n'est meilleur que le porc de la Chine : on auroit peine à trouver quelque chose aussi délicat qu'un jambon de ce pays. La chair des vieilles juments y est aussi fort estimée : mais les mets les plus recherchés dans les repas des Grands, sont des nerfs de cerf & des nids d'oiseaux. On expose ces nerfs au soleil

398 ADDITIONS A L'HISTOIRE

pendant tout l'été ; on les couvre ensuite de poudre de poivre & de muscade , & on les renferme. Lorsqu'on veut les apprêter pour la table , on les amollit dans de l'eau de riz , on les fait cuire dans du jus de chevreau , puis on les assaisonne avec plusieurs sortes d'épiceries.

Les nids d'oiseaux viennent des pays voisins , tels que la Cochinchine , le Tonquin , l'isle de Java. Ces nids sont attachés sur des rochers le long des côtes , de la même manière que ceux des hirondelles le sont aux fenêtres. Ces nids sont un mets fort délicat , & sont fort chers. On ne fait pas précisément de quelle matière ils sont composés. On croit qu'ils sont faits avec l'écume de la mer & de petits poissons qu'un oiseau qui ressemble assez à l'hirondelle par le plumage , tire de la mer , & dont il fait son nid. Ces nids sont de couleur verte , & un peu transparents. Leur grandeur & leur forme est à peu-près comme la moitié de l'écorce d'un citron. On les met dans les ragoûts , & ils ajoutent beaucoup à leur bonté.

Les pattes d'ours & les pieds de

différents autres animaux qu'on apporte de Siam, de Camboye & de Tartarie, sont encore des mets très-déliçats, & réservés pour les seules tables des grands Seigneurs. On mange encore à la Chine des volailles de toutes especes, des lievres, du gibier tel que nous l'avons en Europe; & il est généralement moins cher dans ce pays que dans le nôtre.

On assure que les Chinois aiment la chair de cheval & de chien, sans s'embarrasser si ces animaux sont morts de vieillesse ou de maladie. Ils mangent encore des chats, des rats, & d'autres animaux de cette espece. On en vend même publiquement dans les marchés. C'est un spectacle amusant pour les Européens de voir tous les chiens d'une ville rassemblés par les cris de ceux qu'on va tuer, ou par l'odeur de ceux qui sont déjà morts, & s'élancer sur les Bouchers, & ceux-ci sortir armés de bâtons ou de fouets, pour se défendre de leur attaque.

Les Missionnaires disent que l'aliment le moins cher & le plus commun des Chinois, est une espece de pain de cinq à six pouces d'épaisseur, &

400 ADDITIONS À L'HISTOIRE

fait avec de la farine de fèves. On le mange crud , cuit à l'eau , fri , séché , & apprêté de toutes les manieres qu'on apprête les légumes. On l'appelle *Teu-feu* ; tout le monde , même l'Empereur en fait toujours servir sur sa table , & le regarde comme un mets fort délicat. La livre ne coûte cependant que la valeur de deux liards. Les mêmes Ecrivains prétendent que l'usage de ce mets empêche les Errangers de se ressentir de l'influence du climat , & cette raison en rend la consommation considérable parmi les Voyageurs.

Quoique le thé soit la boisson la plus ordinaire des Chinois , ils ne laissent pas de boire souvent du vin , & le peuple en consomme beaucoup. Ils font ce vin avec une espece de riz particuliere & différente de celle qu'ils emploient pour leur nourriture. On laisse tremper ce riz dans l'eau avec quelques ingrédients pendant trente ou quarante jours , puis on fait cuire le tout , & quand il est bien liquéfié , il ne tarde pas à fermenter & à se couvrir d'une écume vaporeuse , assez semblable à celle des vins nouveaux. Sous cette écume on trouve un vin

très-pur. On le tire au clair, & on le verse dans des vases de terre vernissés, pour le conserver. De la lie qui reste, on fait une eau-de-vie aussi forte que celle qu'on tire de notre vin, elle est même plus inflammable. La qualité du vin Chinois dépend de la qualité des eaux avec lesquelles on le fait. Il y a des provinces où il est excellent, & fort recherché dans tout l'Empire.

Les Chinois ont encore une autre espèce d'eau-de-vie que l'on dit être tirée de la chair de mouton, par le moyen de la distillation : mais il n'y a que les Tartares qui en fassent usage : elle est désagréable au goût, & fort capiteuse.

Nous avons donné ces additions sur l'Histoire de la Chine, pour faire connoître au Lecteur plusieurs usages qui sont établis dans ce pays, & dont M. l'Abbé de Marfi n'avoit donné qu'un aperçu. Nous allons en ajouter quelques-unes à l'Histoire des Turcs ; nous y ferons connoître quels sont les amusements & les occupations des Dames Turques. M. l'Abbé de Marfi n'a touché cet article que très-légèrement.



ADDITIONS

A L'HISTOIRE DES TURCS.

LES *Effendi*, chez les Turcs, sont les Savants ou Lettrés : ils sont également habiles à posséder les dignités de leur Religion & les charges de judicature : la même science est nécessaire pour les deux états. Dans la langue Turque, le même mot signifie un Jurisconsulte ou un Prêtre. Ce sont les seuls personnages qui aient quelque importance dans cet Empire. Ils occupent tous les emplois considérables, & possèdent tous les biens attribués à leur Religion. Quoique l'Empereur soit l'héritier né de tout son peuple, il ne touche jamais aux revenus ni à l'argent d'un *Effendi* : tout ce qu'il laisse après sa mort passe à ses enfants : mais il perd ce privilège lorsqu'il accepte une place à la Cour, ou le titre de *Bacha*. Il y en a très-peu qui aient l'imprudence d'accepter des dignités qui leur fassent perdre le privilège que leur donne la qualité

d'Effendi. Il est aisé de juger jusqu'à quel point s'étend le pouvoir de ces hommes qui se sont emparés de toutes les sciences & de tous les biens de l'Empire. Ils sont les véritables auteurs des révolutions , & les soldats n'en sont que les acteurs. Il est important pour l'Empereur de les menager ; leur pouvoir est très-connu. Ce furent eux qui déposèrent le Sultan Mustapha II, en 1703.

Les Effendi sont trop instruits pour ajouter foi aux absurdités du Mahomérisme , que leur intérêt les engage de prêcher au peuple. Il y en a même qui affichent l'incrédulité , & qui croient s'attirer par-là le titre de Philosophes. Ils boivent du vin avec autant de facilité que les hommes d'une autre Religion ; disent que ce que Dieu a fait est destiné à l'usage de l'homme ; que la loi qui le défend est cependant très-sage , mais qu'elle n'est établie que pour le peuple , parmi lequel l'usage du vin est une source de désordres. Ils ajoutent que l'intention du Prophète n'avoit point été de gêner ceux qui savent en user avec modération ; cependant , pour ne pas causer

de scandale , ils n'en boivent jamais en public.

Id. Ibid.

Quoique l'Empereur paroisse être maître absolu dans ses États , il est aussi esclave que le dernier de ses sujets ; le Gouvernement est entièrement à la disposition des troupes : lorsqu'un Janissaire regarde l'Empereur de mauvais œil , il le fait trembler. Il y a cependant en Turquie une plus grande subordination que par-tout ailleurs. On ne parle qu'à genoux à un Ministre d'Etat. S'il échapoit seulement un mot contre sa conduite dans un café , il en seroit bientôt instruit , parce qu'il y a des espions par-tout. Le Café seroit rasé sur le champ , & tous ceux qui auroient été présents seroient mis à la torture. On n'entend point le peuple faire des acclamations ; on n'y voit point de libelles diffamatoires ; on n'y dispute point sur les affaires d'Etat. Ce n'est point par des noms injurieux qu'on se venge d'un Ministre. Lorsqu'il a le malheur de déplaire au peuple , on l'arrache d'entre les bras de son Maître ; on lui coupe les mains , les pieds & la tête , & on jette son cadavre mutilé devant la porte du Palais.

Pendant ce tems le Sultan , pour lequel on paroissoit avoir la plus grande soumission , s'enferme dans son appartement où il est tout tremblant de peur , sans oser défendre ni venger son favori. Voilà les conjonctures où se trouve le Monarque le plus absolu de l'Univers, qui ne connoît d'autre loi que sa volonté. C'est l'effet du despotisme absolu. Où il n'y a point de loix positives , il n'y a de sûreté pour personne. On ne fait , dans ce pays , lequel est le plus malheureux du peuple , du Ministre ou du Prince,

Milady Montague dit qu'elle vit un jour passer le Grand Seigneur qui alloit à la Mosquée , c'étoit Achmet III. Il étoit précédé , dit-elle , d'un nombre prodigieux de Janissaires qui avoient de grands plumets blancs , de Saphis & de Bostangis qui font un corps considérable. Leurs habits étoient de différentes couleurs , toutes très-vives & très-belles , de sorte qu'à une certaine distance ils ressembloient à un parterre de tulipes. L'Aga des Janissaires suivoit ; il avoit une robe de velours pourpre , doublée d'une étoffe en argent. Deux esclaves , richement

vêtus, conduisoient son cheval. Après lui marchoit le Kislar Aga, qui est le premier garde des dames du Sérail. Son habit étoit d'un satin jaune foncé, doublé de martre. Enfin le Grand Seigneur parut. Il avoit un habit verd, doublé d'une fourrure de renard noir de Russie, qui valoit au moins vingt mille livres. Il étoit monté sur un beau cheval, dont les harnois étoient brodés en pierreries. On conduisoit après lui six autres chevaux très-richement enharnachés.

Un des premiers de la Cour portoit sa caffetiere d'or; un autre celle d'argent. Un autre portoit sur sa tête un tabouret d'argent en cas que l'Empereur voulût descendre de cheval & s'asseoir. Les rangs étoient distingués par la différence des habits.

Le Sultan, ajoute-t-elle, pouvoit avoir 40 ans. C'étoit un assez bel homme. Il avoit de grands yeux noirs à fleur de tête : sa contenance étoit sévère ; il s'arrêta sous la fenêtre où cette Ambassadrice étoit avec celle de France, Madame de Bonac. Elle croit qu'on lui avoit dit que ces deux dames étrangères s'étoient placées là

pour le voir ; il les regarda fort attentivement , & leur donna le tems de l'examiner. Elles convinrent toutes deux que c'étoit un bel homme.

Elle dit qu'elle parcourut un autre jour les rues de Constantinople avec Madame de Bonac dans une caleche découverte : toute leur suite étoit réunie , & les Janissaires qui leur servoient de garde , les précédoient. Le peuple de Constantinople , dit-elle , n'avoit jamais vu & ne verra , peut-être jamais , deux jeunes Ambassadrices chrétiennes ensemble. Par-tout où elles passoiens il s'assembloit une prodigieuse quantité de monde , mais personne n'osa dire un seul mot. Si l'on avoit crié comme on fait à Paris ou à Londres , lorsqu'on voit quelque nouveau spectacle , les Janissaires qui servoient de gardes à ces dames , auroient frappé à coup de sabre sur tous ceux qu'ils auroient rencontrés , sans en craindre les suites , parce qu'ils sont au-dessus de la loi.

Les Janissaires ont cependant beaucoup de bonnes qualités : ils marquent beaucoup de zele & de fidélité pour ceux qu'ils gardent , & ils se font un devoir de combattre pour eux dans

toutes les occasions. Milady Montague dit qu'elle en eut un exemple bien frappant dans un village situé près de Philippopolis, où ils allèrent au-devant d'elle. Elle demanda des pigeons pour souper. Un des Janissaires alla sur le champ chez le Cadi qui est le premier Officier civil du lieu, & lui ordonna d'en envoyer quelques douzaines à Milady Montague. Le Cadi lui répondit qu'il en avoit déjà fait chercher, mais qu'on n'en trouvoit point. Le Janissaire l'enferma dans sa chambre, en lui disant que la hardiesse avec laquelle il s'opposoit aux volontés de l'Ambassadrice d'Angleterre, méritoit la mort; mais que, par respect pour cette Dame, il ne le puniroit que par son ordre. En conséquence il alla la trouver, lui demanda ses ordres, & lui dit qu'il lui apporteroit sa tête si elle le vouloit. On peut juger de là quel est le pouvoir des Janissaires; ils sont tous liés ensemble par serment, & sont obligés de venger les injures les uns des autres dans quelque partie de l'Empire que ce soit. Cette ligue les rend si puissants, que les plus grands Seigneurs n'osent leur parler que d'un

ton d'amitié. Tous les gens riches s'enrôlent dans les Janissaires pour mettre leur bien en sûreté.

Les Turcs en général sont paresseux : ils ne font aucune espèce d'exercice. Le jour, ou ils dorment, ou ils vont sur le bord des rivières, y font étendre des tapis par leurs esclaves, fument & font la conversation. On en voit quelquefois des troupes de trente, quarante, même de cinquante. Il y en a cependant parmi eux qui ont une sorte de littérature, & qui font même des vers. Voici la traduction de quelques-uns qu'Ibrahim Bassa, favori de l'Empereur, fit en l'honneur de la jeune Princesse sa femme & fille de l'Empereur.

STANCE I.

Le rossignol voltige maintenant dans les vignes ;
Sa passion est de chercher les roses.
J'ai été admirer la beauté des vignes :
La douceur de vos charmes a ravi mon cœur.
Vos yeux sont noirs & aimables ;
Mais aussi vifs & aussi dédaigneux que ceux d'un cerf.

STANCE II.

La possession désirée, est désirée de jour en jour.
Le cruel Sultan Achmet me défend
De voir ces joues plus vermeilles que les roses.
Je n'ose vous dérober un baiser.
La douceur de vos charmes a ravi mon âme.

410 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Vos yeux sont noirs & aimables ;
Mais aussi vifs & aussi dédaigneux que ceux d'un cerf.

STANCE III.

Ces vers sont les interpretes des soupirs du malheureux Ibrahim.

Un dard , sorti de vos yeux , m'a percé l'ame.
Ah ! quand arrivera l'heure où je pourrai vous posséder ?
Dois-je attendre encore long-tems ?
La douceur de vos charmes a ravi mon ame.
Ah Sultane ! yeux de cerf , ange parmi les anges ;
Je desire , & ce desir n'est point rempli.
Goûtez-vous au plaisir à me déchirer le cœur ?

STANCE IV.

Mes cris s'élevent jusqu'aux cieux.
Le sommeil ne peut plus fermer mes yeux.
Tourne-toi vers moi , ma Sultane , afin que je contem-
ple ta beauté.
Adieu , je descends au tombeau ,
Si vous m'appellez , je reviens.
Mon cœur est aussi inflammable que le soufre :
Un seul de vos regards l'embrasera.
Couronne de ma vie , brillante lumière de mes yeux !
Ma Sultane , ma Princesse !
Je frotte la terre avec ma face :
Je me noie dans l'amertume de mes larmes ,
Mes sens s'égarent ,
Ne prendrez-vous point pitié de moi ?
N'obtiendrai-je pas même un regard de vous ?

Le Lecteur ne manquera pas de dire
que cette piece de vers est un pur
galimatias : mais pour en juger il
faudroit connoître la langue Turque.
D'ailleurs , il est certain que ce qui
est une platitude dans une langue fait
une beauté dans une autre. Pour s'en
convaincre , il faut lire les traductions

d'Homere. Les répétitions qui sont à la fin des deux premières Stances sont une espece de *chorus*. Le chant change, sans doute, à la troisieme Stance, le refrain n'est plus le même. A la fin le Poëte montre plus de passion que dans tout ce qui précède, parce qu'il est naturel qu'il s'échauffe dans son discours, principalement pour un sujet qui le touche de si près.

Le commencement de la chanson d'Ibrahim qui peint l'amour du rossignol pour les roses, est tiré d'une fable très-connue dans l'Orient. On ne trouveroit pas ridicule de commencer une chanson par ces mots :

Maintenant Philomele chante, &c.

La peste, dit Milady Montague, ^{De la Peste en Turquie,} n'est pas si terrible en Turquie qu'on se l' imagine. Elle croit que ce n'est qu'une espece de fièvre. Nous avons passé, dit-elle, dans une de ses lettres, par deux ou trois villes qui en étoient infectées, & dans une il en mourut deux ou trois personnes près de la maison où nous couchâmes : heureusement qu'on eut l'attention de me le cacher. Notre aide de cuisine en

412 ADDITIONS A L'HISTOIRE

fur attaqué, & l'on me fit croire qu'il avoit seulement un gros rhume. Nous laissâmes le Médecin pour en avoir soin, & peu de jours après, le Médecin & le malade nous rejoignirent. Alors on m'avoua que la maladie de notre aide de cuisine étoit la peste. L'air n'en est jamais infecté, & beaucoup de personnes en réchappent. Je suis persuadée, ajoute-t-elle, qu'il seroit aussi facile de la déraciner de ce pays que de l'Italie & de la France : mais elle est si peu dangereuse qu'on n'y fait pas même attention. Dans nos climats nous sommes sujets à beaucoup de maladies qui sont inconnues en Turquie.

Cette Ambassadrice fait ensuite connoître la manière dont se servent les Turcs pour se garantir des ravages de la petite vérole. C'est, dit-elle, par le moyen de l'inoculation. Il y a une troupe de vieilles femmes, dont l'unique métier est de faire cette opération. Le tems le plus propre pour la faire est au commencement de l'automne, lorsque les grandes chaleurs sont passées. Les Chefs de maison s'envoient demander les uns aux autres s'il y

• quelqu'un dans leur famille qui veuille avoir la petite vérole. Lorsque le nombre se monte à quinze ou seize, on fait venir une de ces vieilles femmes qui apporte de la matiere de petite vérole, de la meilleure espece, plein une coquille de noix. Elle demande quelle veine on veut se faire ouvrir. Elle ouvre celle qu'on lui indique avec une grande aiguille qui ne fait pas plus de mal qu'une égratignure, & y introduit autant de matiere que la tête de son aiguille en peut prendre. Elle lie ensuite la plaie, en y appliquant un petit morceau de coquille, & fait la même opération à quatre ou cinq autres veines. Les Grecs s'en font ouvrir une au milieu du front, une à chaque bras & une sur la poitrine, pour imiter le signe de la croix : mais cette maniere d'inoculer est très-mauvaise, parce que la plaie qu'on fait au front laisse une cicatrice. On ne fait ouvrir les veines pour cette opération qu'à des parties qui sont cachées, comme aux jambes ou aux bras.

Les enfants qu'on inocule se portent bien pendant huit jours. Au bout de ce tems la fièvre les prend. Alors ils

414 ADDITIONS A L'HISTOIRE

gardent le lit deux jours seulement, & rarement trois. Ils n'ont ordinairement que vingt ou trente grains au visage & qui ne marquent jamais. Enfin, au bout de huit jours, ils se portent aussi bien que s'ils n'avoient pas été malades. Les plaies qu'on leur a faites jettent beaucoup pendant leur maladie ce qui attire sans doute le venin de la petite vérole, & l'empêche de se répandre ailleurs. On fait tous les ans en Turquie cette opération à des milliers d'enfants. L'Ambassadrice dit qu'on prend ici la petite vérole par amusement comme ailleurs les eaux. On n'a vu, dit-elle, mourir ici personne de l'inoculation, & je suis si convaincue de la bonté de cette opération, que j'ai résolu de la faire faire à mon enfant. J'aime assez ma Patrie pour tâcher d'y introduire cet usage, & je ne manquerai pas d'écrire à nos Médecins : mais je ne les crois pas assez zélés pour sacrifier leur intérêt particulier au bonheur du genre humain, & pour perdre une partie si considérable de leurs revenus. Je pourrois, d'ailleurs, m'exposer à leur ressentiment qui est fort dangereux, si j'entreprendois de

leur faire un tort si considérable. Peut-être qu'à mon retour en Angleterre, j'aurai assez de courage pour leur déclarer la guerre. Admirez mon zèle.

Les Turcs ont beaucoup de vénération pour les cigognes, parce qu'ils sont persuadés que ces animaux font tous les ans un pèlerinage à la Mecque : elles vont dans les rues sans crainte, & font ordinairement leurs nids au bas des maisons. Le peuple Turc regarde comme heureux ceux à qui appartiennent les maisons où ces oiseaux vont nicher, & se persuadent qu'ils n'ont à craindre pendant toute l'année ni le feu ni la peste.

Comme chaque maison, à la mort du Propriétaire, appartient au Grand Seigneur, personne ne fait de dépense en bâtiment, parce qu'il craint que sa famille n'en profite pas. Chacun ne songe qu'à faire construire commodément & pour sa vie, sans s'embarrasser que l'édifice tombe l'année d'après sa mort. Presque toutes sont de bois, ce qui fait un très-grand inconvénient à cause du feu. Elles sont toutes, grandes ou petites, divisées en deux parties qui n'ont de communi-

Maisons des
Turcs.

216 ADDITIONS A L'HISTOIRE

cation que par un passage fort étroit. La première a par-devant une grande cour, autour de laquelle régissent des galeries couvertes, ce qui est fort agréable. Ces galeries communiquent à toutes les chambres, qui sont ordinairement assez grandes, & où il y a deux rangs de fenêtres dont le vitrage est peint. Il est rare qu'on fasse plus de deux étages à une maison, & chacun a ses galeries. Les escaliers sont larges, & n'ont gueres plus de trente marches. Voilà ce qui concerne la partie qu'occupe le maître de la maison.

Le *Haram*, c'est-à-dire, l'appartement des femmes; car le nom de *Sérail* est particulier au Grand-Seigneur, a une galerie du côté du jardin, sur lequel donnent les fenêtres des chambres, dont le nombre est égal à celui de l'autre partie de la maison; mais elles sont plus gaies, à cause des peintures & des ameublements qu'on y voit. Le second rang des fenêtres est fort bas, & il y a des grilles comme aux fenêtres des Couvents. Les planchers sont couverts de tapis de Perse. Dans un des bouts il y a un banc de deux pieds d'élévation;

c'est ce qu'on appelle *Sopha*. Il est couvert d'un tapis plus riche que celui du plancher. Il y a tout autour une espèce de couche, élevée d'un demi-pied, & couverte d'une riche étoffe de soie, selon la fantaisie ou la magnificence du maître de la maison. Tout autour & le long de la muraille, sont placés deux rangs de coussins, les uns grands, les autres petits. C'est en cela que les Turcs étalent leur magnificence. Ces coussins sont ordinairement de brocard, ou de satin blanc brodé en or : enfin rien n'est si brillant & si agréable à la vue. Ces sièges sont d'ailleurs si commodes, que les Européens les préfèrent aux chaises. Les planchers sont bas : celui d'en haut est de bois, & il y a dessus des fleurs incrustées ou peintes. Il y a plusieurs armoires dans le mur, & qui sont plus commodes que les nôtres. Dans l'entre-deux des fenêtres sont de petits arseaux où l'on met des parfums ou des corbeilles de fleurs. Dans tous les Harems il y a des fontaines de marbre, placées dans le fond de la chambre. Elles jettent l'eau par plusieurs tuyaux, & procurent une agréable fraîcheur, &

418 ADDITIONS A L'HISTOIRE

font un doux murmure en tombant d'un bassin dans l'autre : il y en a quelques-unes d'une grande beauté. Dans chaque maison il y a un bain qui consiste en deux ou trois petites chambres couvertes de plomb & pavées de marbre ; avec des bassins & des robinets : enfin on y trouve toutes sortes de commodités pour les bains chauds & pour les bains froids. Un Chrétien , sans un caractère très-distingué , ou une occasion tout-à-fait extraordinaire, ne peut entrer dans la maison d'un Turc. Le Haram lui est absolument défendu. Ainsi les Voyageurs qui veulent parler de la Turquie ne peuvent en donner qu'une idée vague. Les Harams sont toujours sur le derrière des maisons , ainsi on ne peut les voir de la rue ; ils donnent sur les jardins qui sont entourés de murs fort élevés. On ne voit point dans ces jardins de parterre comme dans les nôtres : ils sont plantés d'arbres assez hauts , qui font un agréable ombrage & un coup d'œil charmant. Au centre du jardin est une grande chambre , au milieu de laquelle il y a une belle fontaine. On monte dans cette chambre par neuf ou

dix marches. Ses murailles sont des jaloufies dorées , autour desquelles on voit des vignes entrelassées , du jasmin , du chevre-feuille : le tout est environné de grands arbres. C'est dans ce lieu que le mari & la femme se voient ordinairement. Les dames y passent presque toute la journée , soit à faire de la musique , soit à broder. Dans les jardins publics , il y a de ces salles où tout le monde peut entrer : on y va prendre du café , du sorbet , &c.

Les bâtimens publics sont assez solides : toutes les Mosquées sont en pierres de taille ; les auberges sont magnifiques. Le corps de l'auberge est une très-belle & très-agréable salle , assez grande pour contenir trois ou quatre cents personnes. La cour est très-vaste & environnée d'un cloître , ce qui ressemble assez à nos Colleges.

Milady Montague , étant à Andrinople , vit la marche des troupes du Grand-Seigneur qui passerent par les principales rues de cette ville. Elles étoient précédées par un Effendi qui étoit monté sur un chameau magnifiquement enharnaché. Il lisoit à haute voix l'Alcoran qui étoit richement relié , & posé

420 ADDITIONS A L'HISTOIRE

sur un couffin. Une troupe d'enfants habillés de blanc, environnoient l'Ef-fendi, & chantoient des versets de l'Alcoran. Suivoit un homme qui portoit des rameaux verts : il imitoit un Laboureur qui sème du bled : marchoient ensuite des Moissonneurs couverts d'épis de bled. Ils tenoient des faux à la main, & prenoient l'attitude de Faucheurs. Paroissoit ensuite une petite machine traînée par des bœufs. Il y avoit dessus un moulin à vent, & des enfants occupés à moudre du bled. Cette machine étoit suivie d'une autre traînée par des buffes : on voyoit dessus un four & deux enfants, dont un pétrissoit du pain, l'autre le tiroit du four. Ils jettoient, par intervalles, des gâteaux au peuple.

La Compagnie des Boulângers marchoit ensuite : ils étoient rangés deux à deux, & habillés fort proprement. Ils portoient sur leurs têtes des gâteaux, des pains de toute grandeur, & de petits pâtés de toute espèce. Suivoient deux Bouffons, dont le visage étoit couvert de farine : ils amusoient le peuple par leurs gestes & leurs grimaces. Suivoient, dans le même

ordre que les Boulangers , tous les plus riches corps de marchands de l'Empire , comme Jouailliers , Orfèvres , Merciers , &c. Ils étoient tous fort bien montés. Au milieu d'eux on voyoit plusieurs arcs de triomphe où les différents commerces étoient représentés avec une magnificence extrême , principalement celui des Foureurs. Ils avoient , autour d'une machine assez grande , des peaux d'hermines & de renards. Elles étoient arrangées avec tant d'art , qu'il sembloit que les animaux étoient vivants. Des Musiciens & des Danseurs suivoient le corps des Marchands. Il pouvoit y avoir en tout vingt mille hommes tout prêts à suivre l'Empereur , s'il le leur avoit commandé. La marche étoit fermée par les Volontaires qui venoient demander à l'Empereur l'honneur de mourir à son service. Ils présentoient un spectacle si barbare , que les Européens auroient peine à le supporter. Ils étoient tous nus jusqu'à la ceinture. Les uns avoient des fleches enfoncées dans les bras , les autres en avoient dans la tête , & le sang couloit sur leur visage. Quelques-uns se perçoient

422 ADDITIONS A L'HISTOIRE

le bras avec un couteau , & faisoient rejaillir le sang sur leurs camarades. Cette barbarie étoit regardée comme une preuve de courage. Il y en a plusieurs qui approchent de la fenêtre de leurs maîtresses , & s'enfoncent une autre fleche dans le bras , ou dans quelque autre partie du corps , pour leur prouver leur amour. Elles ne manquent jamais de donner un signe d'approbation à cette prétendue galanterie. Toutes les femmes sont voilées pour voir ce spectacle qui dure presque toute la journée.

Deux jours après Milady Montague alla voir la Mosquée du Sultan Selim I. Elle assure que ce bâtiment est digne de la curiosité d'un Voyageur. Quoique je fusse habillée à la mode du pays , dit-elle , j'imagine qu'on savoit cependant qui j'étois ; mais on ne fit aucune difficulté de me laisser entrer. Le portier eut même l'attention de me conduire par-tout. Cette Mosquée a quelque chose de majestueux : elle est située au milieu de la ville , & dans le lieu le plus élevé. La première cour a quatre portes ; la seconde trois , & toutes les deux sont environnées de

portiques , dont les piliers sont de marbre & d'ordre Ionique ; le pavé est de marbre blanc. Le haut de ces portiques forme plusieurs coupoles ou dômes , sur chacun desquels on voit un globe doré. Au milieu des deux tours , il y a de belles fontaines de marbre blanc : devant la grande porte de la Mosquée est un portique soutenu par des piliers de marbre verd , qui forment cinq portes. Le corps de la Mosquée fait un dôme d'une grandeur prodigieuse ; les proportions en sont assez régulières. L'édifice est très-élevé , & j'ose assurer que de tous les bâtimens que j'ai jamais vus , c'est celui qui a l'air le plus majestueux. Il y a deux rangs de galeries soutenues par des piliers : les balustrades sont de marbre : le pavé de la Mosquée est aussi de marbre ; il est couvert de tapis de Perse. L'on n'y voit ni prie-Dieu , ni ces différentes especes de bancs qu'on trouve dans nos Eglises , & cette simplicité est assez noble. On n'y défigure point les piliers , qui sont tous de marbre rouge ou blanc , par des statues ni par des images. Il y a sur les murailles des fleurs dont la cou-

424 ADDITIONS A L'HISTOIRE

leur est si vive , qu'au premier coup d'œil on ne peut se douter de quelles matieres elles sont ; mais , en approchant , on voit que c'est de la porcelaine du Japon : il est certain que cela fait un fort bel effet.

On voit au milieu de cette Mosquée une très-grande quantité de lampes de vermeil , parmi lesquelles il s'en trouve une qui est d'une grandeur prodigieuse. Elles doivent faire un beau coup d'œil lorsqu'elles sont allumées ; mais les femmes ne peuvent voir ce spectacle , parce qu'on ne les allument que la nuit. Sous la grosse lampe est une chaise de bois , dont la sculpture est dorée , & tout auprès on trouve une fontaine où on se lave , ce qui fait , comme tout le monde le fait , un article essentiel de la Religion des Turcs. Dans un coin de cette Mosquée est une tribune fermée par des jalousies dorées. C'est-là que le Grand-Seigneur entend l'Office. Au bout , on voit une grande niche , dans laquelle est un autel où l'on monte par des marches. Il est couvert de brocard d'or , & il y a sur le devant deux chandeliers de vermeil , d'une gran-

deur assez considérable. Dans chacun d'eux on voit une chandelle de cire blanche de la grosseur d'un homme. Le dehors de la Mosquée est orné de plusieurs tours; le dessus est tout doré. C'est de là que les *Imaums* appellent le peuple à l'office. Milady Montague eut la curiosité de monter sur une de ces tours, dont la construction lui parut surprenante. On arrive, par la même porte, à trois escaliers différents qui conduisent aux trois étages de la tour. Ces escaliers, qui font le tour du bâtiment, sont distribués de manière que trois Dervis peuvent les monter sans se rencontrer, ce qui fait l'admiration des Connoisseurs. Lorsqu'elle entra dans cette Mosquée, elle vit plusieurs Dervis qui célébroient l'Office. Leur robe est d'une étoffe de laine unie : ils ont les bras nus, ont un bonnet qui a la forme d'un chapeau profond, mais sans bords. Presque toutes les Mosquées sont construites dans le même ordre que celles de Selim I; mais elles ne l'égalent pas, à beaucoup près, en magnificence. Elles ont cependant l'air plus majestueux que les Eglises d'Angleterre & d'Allemagne.

226 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Le Sérail n'a rien de frappant ; mais les jardins en sont très - grands. Il y a beaucoup de fontaines & d'arbres. On a bâti un petit Sérail à *Ciorici* pour le Grand-Seigneur , lorsqu'il passe par-là. Milady Montague visita tous les appartemens destinés pour les dames de la Cour. Ils sont situés au milieu d'un bosquet d'arbres touffus & rafraîchis par des fontaines. Toutes les murailles sont couvertes de vers Turcs tracés avec le pinceau. Milady Montague se les fit traduire par son Interprete : mais ils perdent beaucoup dans la traduction. En voici un traduit littéralement. « Nous venons dans ce » monde , nous y séjournons , & nous » partons : celui qui est logé dans » mon cœur n'en sort jamais.

Milady Montague ayant appris que l'édifice le plus renommé , après le Sérail , est Sainte Sophie , désira d'y entrer ; mais elle eut beaucoup de peine à en obtenir la permission. Les Turcs laissent entrer les Chrétiens, sans difficulté , dans les autres Mosquées ; mais ils font beaucoup de scrupule de les laisser entrer dans celle-là.

Comme ça étoit , dit-elle , une Eglise

Chrétienne , ils craignent peut-être qu'on ne la profane , en adressant des prieres aux Saints qu'on y voit encore , & qui sont en Mosaïque. Le tems les a un peu endommagés. Il est certain que les Turcs ne détruisirent pas , comme plusieurs Ecrivains l'ont assuré , toutes les images qu'ils trouverent dans Constantinople , lorsqu'ils en firent la conquête.

Le dôme de Sainte-Sophie , qu'on assure avoir cent treize piéds de diametre , est élevé sur des voûtes soutenues par des colonnes de marbre d'une grosseur prodigieuse. Les escaliers & le pavé sont aussi de marbre. On y voit des galeries soutenues par des colonnes de marbre de différentes couleurs. La voûte est en Mosaïque ; mais il y en a une partie qui tombe en ruines. Milady Montague dit qu'elle prit une poignée de cette matiere dont la Mosaïque est composée : elle lui parut être de verre , ou de cette matiere dont on fait l'aventurine. On lui fit remarquer le tombeau de l'Empereur Constantin , pour lequel les Turcs ont beaucoup de vénération.

Cette dame dit qu'elle a vu de

Mosquées à Constantinople qui lui plaisoient beaucoup, plus belles que Sainte-Sophie. Celle du Sultan Soliman , dit-elle , est un quarré parfait. Il y a quatre belles tours dans les angles ; au milieu est un dôme magnifique , supporté par des colonnes d'un très-beau marbre. Aux deux extrémités on voit deux autres dômes qui sont soutenus de la même maniere que celui du milieu. Les galeries qui font le tour de la Mosquée sont de marbre : le pavé en est aussi. Sous le grand dôme il y a une fontaine , dont les colonnes sont de la plus grande beauté. D'un côté on voit une chaire de marbre blanc ; de l'autre la tribune du Grand-Seigneur. Elle est environnée d'un grillage doré : on y monte par un bel escalier.

Dans le haut de la Mosquée , on voit une espece d'autel où on lit le nom de Dieu. Il y a devant deux chandeliers de la hauteur d'un homme ordinaire ; les cierges sont trois fois gros comme les nôtres. Le pavé est couvert de riches tapis , & toute la Mosquée est illuminée par une prodigieuse quantité de lampes. La cour qui est au-devant est fort spacieuse. On

y voit une colonnade de marbre verd, surmontée de vingt-huit dônes, tous doublés de plomb en dedans & en dehors. Il y a au milieu de cette cour une magnifique fontaine. Cette description peut donner une idée des autres Mosquées qui sont à Constantinople. Toutes sont bâties sur le même modèle, & ne different que par le plus ou moins de grandeur & de richesses. Celle de la Sultane Validé est la plus grande de toutes. Elle est bâtie en marbre, & est d'une beauté surprenante. La mere de Mahomet IV la fonda en l'honneur des femmes. La Mosquée du Sultan Achmet a des portes de bronze. En général il y a dans toutes les Mosquées de petites Chapelles où l'on voit la sépulture du Fondateur & de toute sa famille. L'on y entretient toujours des Cierges allumés.

L'*Atlerdam* ou marché aux chevaux. Ce lieu s'appelloit l'*Hippodrome* sous les Empereurs Grecs. Au milieu de cette place, on voit une colonne de bronze qui est formée par trois serpents entrelassés, & qui ont la gueule ouverte. On ignore le motif pour le-

30 ADDITION A L'HISTOIRE

quel cette colonne extraordinaire a été érigée. Lorsqu'on interroge les Grecs à ce sujet, ils racontent des fables qui sont toutes fort peu satisfaisantes ; il est vrai qu'il n'y a jamais eu d'inscription.

Au haut de la place est un obélisque de porphyre, qui paroît avoir été apporté d'Egypte. On y voit encore des hiéroglyphes qui ne sont que des jeux de mots. Il est soutenu par quatre colonnes d'airain, sur un piédestal de pierre de taille en quarré. Sur deux côtés de ce piédestal, on voit, en bas-relief, une bataille & une assemblée ; sur les deux autres, on lit des inscriptions Grecques & Latines. Toutes les figures des bas-reliefs sont entieres. Quelques Voyageurs assurent qu'elles sont sans tête. Il y a apparence qu'ils ne les ont pas vues.

Les bourses sont de beaux édifices, où il y a de belles galeries presque toutes soutenues par des piliers. On a soin de les tenir propres. Il y a une galerie destinée pour chaque commerce. Les marchandises y sont étalées comme à la bourse de Londres. Le quartier des Jouailliers est si rem-

pli de diamants & de pierreries de toute espece , que les yeux en sont éblouis. On y voit aussi des broderies qui ont un grand éclat. La curiosité y attire autant de monde que les affaires.

Les marchés sont , pour la plupart , de très-beaux quarrés , & tous très-bien pourvus de denrées.

Il n'est pas vrai que les Turcs traitent leurs esclaves avec inhumanité , comme plusieurs Ecrivains le rapportent ; ils ne les frappent jamais , & l'esclavage en Turquie n'est pas plus gênant que la servitude l'est en beaucoup de pays. Il est vrai qu'on ne leur donne point de gages : mais ce qu'on dépense pour eux en habits surpasse de beaucoup ce que nous donnons à nos domestiques. Il est vrai qu'on y achete les femmes avec des projets d'impureté : mais dans les grandes villes de l'Europe , les achete-t-on moins publiquement , & d'une manière moins scandaleuse ?

Il y a à Constantinople des aqueducs d'une prodigieuse grandeur. On croit qu'ils ont été construits avant que Constantin y établît sa résidence. Les Turcs veulent s'attribuer l'honneur d'a-

432 ADDITIONS A L'HISTOIRE

voir construit ces grands ouvrages : ils y ont placé quelques pierres chargées d'inscriptions à leur louange.

Les autres bâtimens publics sont les *Hans* & les Monasteres. Les *Hans* sont des bâtimens assez considérables, & le nombre en est fort grand. Les Monasteres sont en petit nombre, & n'ont aucune magnificence.

Les exercices de piété que pratiquent les Dervis sont si singuliers, que nous croyons amuser le Lecteur en lui en faisant le tableau. Nous le prenons dans les lettres de Milady Montague qui rapporte ce qu'elle a vu. L'habit de ces especes de Moines consiste en une piece de gros drap blanc, dont ils s'enveloppent le corps : leurs jambes & leurs bras restent nuds. Ils ont la liberté de se marier, & l'unique regle à laquelle ils soient astreints, c'est d'observer tous les mercredis & tous les vendredis certaines cérémonies ridicules, dont voici le détail. Ils s'assemblent dans une grande salle, se tiennent tous debout, les yeux baissés & les bras croisés. Au milieu d'eux est une chaire, dans laquelle un Imaim ou Prédicateur lit quelques passages de

de l'Alcoran. Après cette lecture, huit ou dix d'entr'eux jouent sur des especes de flûtes quelques airs lugubres ; mais assez harmonieux. L'Imaim fait ensuite un résumé de ce qu'il a lu, après quoi tous les Dervis jouent & dansent, jusqu'à ce que leur Supérieur, qui est habillé de verd, se leve & commence lui-même une danse qui est assez majestueuse. Les Dervis se rangent tous autour de lui avec ordre. Les uns jouent sur leur espee de flûte, les autres attachent, avec une ceinture, leur robe qui est très-ample, & tournent avec une vîtesse surprenante, & toujours en mesure, c'est-à-dire plus ou moins rapidement, suivant les tems. Ils continuent à tourner ainsi pendant plus d'une heure, sans qu'aucun d'eux sentent le moindre étourdissement, ce qui n'est pas surprenant, parce qu'ils y sont accoutumés depuis leur plus tendre jeunesse. On voit dans ces Monasteres de petits Dervis qui n'ont pas plus de cinq ou six ans, & qui tournent comme les autres, sans en ressentir aucune incommodité. Lorsque cette cérémonie est finie, ils crient tous à haute voix : « Il n'y a point d'autre

434 ADDITIONS A L'HISTOIRE

» Dieu que Dieu , & Mahomet est son » Prophete ». Ils baissent ensuite tour-à-tour la main de leur Supérieur avec beaucoup de gravité , & se retirent. Ils ont toujours les yeux baissés , & paroissent ensevelis dans les plus profondes méditations. Quelques ridicules que paroissent leurs cérémonies , on ne peut s'empêcher d'admirer leurs mortifications & leur obéissance pour leur Supérieur.

Les Juifs ont , en général , beaucoup de crédit en Turquie. Les plus riches Marchands sont de cette nation. Ils y ont plus de privileges que les Turcs même : ils forment dans ce pays une République , & ne sont jugés que par leurs loix. Les Juifs se sont emparés de tout le commerce de l'Empire Turc , parce qu'ils vivent tous dans une grande union , & que les Turcs sont naturellement paresseux , & ont peu d'industrie. Chaque Bassa a pour homme d'affaire un Juif , auquel il confie généralement tous ses secrets , & le laisse conduire ses affaires à sa volonté , sans s'en mêler en aucune maniere quelconque. C'est ce Juif qui , avec le district de son Bassa ,

regle les marchés , reçoit les présents qu'on a coutume de faire aux Bassas , qui examine les marchandises qui arrivent ou qui sortent : enfin son pouvoir est presque sans bornes. Le Médecin , l'Intendant & l'Interprete d'un grand Seigneur est un Juif. Il est certain qu'une nation , toujours attentive à ses intérêts , tire de là de grands avantages. Les Juifs ont enfin trouvé le secret de se rendre si utiles en Turquie , qu'ils sont toujours assurés de la protection de la Cour. Quoique les marchands Italiens , François Allemands , Anglois connoissent toutes leurs supercheries , ils sont cependant obligés de leur confier leurs affaires , & tout ce qui concerne le commerce passe par leurs mains. Les moins considérables d'entr'eux sont encore des hommes assez importants pour qu'on n'ose leur manquer. Toute la nation s'intéresse autant à eux qu'aux plus notables. Ils sont presque tous riches ; mais ils ont soin de ne le pas paroître : dans l'intérieur de leurs maisons on trouve la plus grande magnificence , même le plus grand luxe.

En-général les cimetieres des Turcs

436 ADDITIONS A L'HISTOIRE

sont fort vastes ; ceux de Constantinople occupent une partie de la ville. Les Turcs ne touchent jamais à une pierre qui sert de monument. Il y en a quelques-unes qui sont de très-beau marbre , & qui coûtent fort cher. On érige ordinairement à la mémoire d'un mort une colonne au haut de laquelle on met un turban. Les turbans désignent , par leur forme , la profession & la qualité d'un homme ; ce turban qu'on met au haut de la colonne , fait le même effet que si l'on mettoit les armes du mort. D'ailleurs , on met sur la colonne une inscription en lettres d'or. On met sur le tombeau des femmes une colonne , sans aucun ornement. Lorsque c'est une fille , on met une rose au haut de la colonne.

Chaque famille a sa sépulture particulière. Elle est environnée de grillages & entourée d'arbres. Dans celles des Sultanes & des Grands , il y a toujours des lampes allumées.

Lorsqu'un mari a répudié sa femme d'une manière solennelle , il ne peut la reprendre qu'à une condition , qui est de permettre à un autre homme de passer une nuit avec elle ; & il s'en

trouve qui aiment mieux subir cette loi , que d'être privés pour toujours d'une femme pour laquelle leur passion s'est rallumée.

Toute femme qui meurt , sans être mariée , est regardée comme une réprouvée. Cette opinion est fondée sur la croyance où les Turcs sont que la femme n'est créée que pour multiplier ; qu'elle ne remplit sa vocation que lorsqu'elle fait des enfants. Il est vrai que les femmes en Turquie ne peuvent être astreintes à d'autres devoirs , puisque tout commerce avec le public leur est interdit.

Les Chrétiens sont persuadés que les Mahométans croient que les femmes n'ont point d'ame : mais ils se trompent. Il est vrai qu'ils sont persuadés que l'ame des femmes n'est pas d'une espece si élevée que celle des hommes , & qu'elles n'entreront point dans le Paradis qui est destiné pour eux , qui doivent être seuls dans la compagnie des Béatitudes célestes : mais ils croient qu'il y a un lieu de félicité destiné pour les femmes vertueuses , & où elles jouiront d'un bonheur éternel. Il y a beaucoup de fem-

438 ADDITIONS A L'HISTOIRE

mes assez superstitieuses pour ne pas rester veuves dix jours , parce qu'elles craignent d'être réprouvées lorsqu'elles mourront , comme des créatures inutiles : mais celles qui aiment leur liberté , & qui sont moins scrupuleuses , ne se marient que quand elles sont malades , & qu'elles craignent de mourir. Ce principe de Religion est bien différent de celui qui enseigne qu'il n'y a rien de si agréable à Dieu qu'un vœu de chasteté perpétuelle.

Les marchés où on vend les femmes en Turquie , dit Milady Montagne dans ses lettres , ne sont remplis que de filles qui ont été prises à la guerre , ou enlevées en Russie , en Circassie , ou enfin en Géorgie. Toutes sont de pauvres filles si mal-adroites qu'un homme , quel qu'il fût , n'en voudroit pas prendre une pour servante de fatigue. Si on y en trouve quelques-unes qui aient de l'apparence , c'est qu'elles ont commis quelque faute grave , & que leur maître veut s'en défaire. Ces belles esclaves qui servent les femmes de qualité , & celles qui sont destinées aux plaisirs des grands Seigneurs , sont toutes achetées à l'âge de huit à neuf

ans , & on leur apprend avec soin à danser , à chanter & à broder. Elles sont presque toutes Circassiennes , & leurs maîtres ne les vendent jamais que pour des sujets graves , comme nous venons de le dire. S'ils s'en dégoûtent , ils les donnent à un de leurs amis , ou leur rendent la liberté.

Il est plus honteux en Turquie pour une femme mariée de ne pas avoir d'enfant , que pour une fille dans d'autres pays d'en avoir avant le mariage. Si-tôt qu'une femme cesse de faire des enfants , on attribue sa stérilité à la vieillesse , quoiqu'elle ait l'air très-jeune. D'ailleurs , la fécondité est aussi nécessaire pour être regardée comme une beauté , que les preuves de noblesse pour entrer dans plusieurs couvents de Chanoinesses. Il y a beaucoup de femmes dans ce pays qui ont jusqu'à douze enfants , & les vieilles se glorifient d'en avoir eu vingt-cinq ou trente : le plus grand nombre leur attire le plus de respect. Lorsqu'elles sont enceintes , on leur entend souvent dire qu'elles espèrent que Dieu leur fera la grace d'avoir deux enfants à la fois. Lorsqu'on leur demande com-

440. ADDITIONS A L'HISTOIRE

ment elles pourront pourvoir à la subsistance d'une famille si nombreuse, elles répondent que la peste en détruira infailliblement la moitié : cela arrive ordinairement, sans qu'elles en prennent beaucoup de chagrin : leur tendresse se borne à désirer de produire beaucoup d'enfants ; elles ne sont point allarmées lorsqu'elles les perdent.

Si-tôt qu'une dame Turque est délivrée de sa grossesse, elle voit toutes sortes de compagnies. Au bout de quinze jours, elle se pare de toutes les pierreries, & prend des habits neufs pour faire des visites. Aucune femme ne garde la maison un mois après ses couches.

Habillement des Dames Turques.

Elles ont un caleçon qui est fort ample, & descend jusques sur les pieds. Il est ordinairement d'un damas couleur de rose à fleurs d'argent ; leurs fouliers sont de cabron blanc, brodé en or. Sur le caleçon pend une chemise de gaze de soie blanche, brodée tout autour : elle a de larges manches qui ne tombent qu'à la moitié du bras. Elle

est attachée sur le col avec un bouton de diamant ; laisse voir la forme & la couleur du sein. Il y a par-dessus une espece de veste qui prend la forme de la taille , & qui est de damas blanc à fleurs d'or. Cette veste a de très-longues manches , au bout desquelles est une grande frange d'or avec des boutons de diamants. Ces manches pendent par-derriere. Par-dessus tout cela est une longue robe qu'on appelle *Caftan*. Elle pend jusque sur les pieds. Elle a de longues manches pendantes & étroites. On met par-dessus une ceinture large de trois doigts. Les dames qui sont riches font couvrir cette ceinture de diamants ou d'autres pierres précieuses. Elle est attachée par-devant avec une agrafe de diamants. Dans de certains tems elles mettent une espece de robe de chambre qu'on appelle *la Cardée*. Elle est d'un riche brocard doublé d'hermine ou de martre. Les manches ne descendent guere plus bas que les épaules. Elle est ordinairement de couleur verte , à fleurs d'or. La coëffure est un bonnet qu'on appelle *Talpock*. En hiver il est de velours , brodé avec des perles ou

442 ADDITIONS A L'HISTOIRE

des diamants : en été il est d'une étoffe d'argent , & très-légere. On le place sur un côté de la tête , & penché un peu. On y attache un gland d'or , avec une rose de diamants ou un mouchoir richement brodé. De l'autre côté de la tête , les cheveux sont plaqués , & l'on y met la parure que l'on juge à propos : tantôt ce sont des fleurs , tantôt c'est un panache de plumes de héron. L'usage le plus suivi est d'y mettre un gros bouquet de différentes pierreries , avec des perles. Les rubis forment des roses , les diamants imitent le jasmin ; les perles sont les boutons de fleurs ; les topases sont les jonquilles. Le tout est si artistement fait , qu'il est difficile d'imaginer rien de si beau dans ce genre. Les cheveux pendent par-derrrière dans toute leur longueur , & sont partagés en plusieurs tressés ornées de perles ou de rubans. Toutes les dames Turques ont de très-beaux cheveux , & en grande quantité. Toutes les femmes de ce pays sont belles : elles ont les yeux grands & bien fendus , & le teint d'une beauté admirable. Elles savent embellir leurs sourcils , en mettant autour de leurs yeux une couleur noire,

qui les rend très-brillants à la lumière, même le jour, à une certaine distance : mais de près cette couleur noire est trop sensible. Elles teignent leurs ongles en couleur de rose, ce qui fait encore un assez bel effet.

Les femmes de ce pays ont autant, même plus de liberté que par-tout ailleurs. Il n'est permis à aucune femme, de quelque condition qu'elle soit, d'aller dans les rues sans avoir le visage tout couvert, à l'exception des yeux, & toute sa coëffure cachée par une espee de mantelet qui descend jusqu'à la moitié du corps. Ce mantelet a des manches fort étroites, qui descendent jusqu'au bout des doigts. Il est de soie en été, & de drap en hiver. Ces ajustements les déguisent au point, qu'il est impossible de distinguer la femme de qualité d'avec son esclave, & le mari le plus jaloux ne peut la reconnoître lorsqu'il la rencontre dans les rues. D'ailleurs, il n'y a pas d'homme assez hardi pour parler à une femme dans les rues. Par-là les femmes peuvent se livrer impunément à leurs passions. Elles donnent des rendez-vous dans les boutiques des

444 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Juifs. Les gens de cette nation sont aussi commodes dans ce pays que les Indiens en Angleterre. Il y a beaucoup d'hommes qui vont chez les Juifs, sous prétexte d'acheter des marchandises ; mais ils n'ont pas d'autre motif que celui d'y trouver des femmes. Celles qui sont d'un rang distingué se font rarement connoître à leurs amants, & il arrive souvent qu'un homme est en commerce de galanterie avec une femme, plus de six mois de suite, sans savoir qui elle est.

Les dames Turques ne sont pas dans le cas de craindre leurs maris. Elles touchent leurs revenus. On peut dire que les femmes sont seules libres en Turquie. Le Divan même les respecte ; & lorsqu'un Bassa est mis à mort par ordre du Grand Seigneur, on ne viole jamais les privilèges du Haram, ou appartement de sa femme. Sa veuve y reste en sûreté, sans que personne y entre. Les femmes ont un pouvoir absolu sur leurs esclaves ; les maris n'ont pas même la liberté de les regarder, si ce n'est les vieilles esclaves qui ne sont plus dans le cas d'exciter la jalousie de leur maîtresse.

Il est vrai que la loi Mahométane permet d'avoir quatre femmes ; mais les gens de qualité n'usent point de cette liberté ; & une femme ne le souffriroit pas. S'il arrive qu'un mari soit infidèle à sa femme, il met sa maîtresse dans une maison à l'écart, & va la voir avec toute la circonspection possible ; autrement, on le regarde comme un libertin, & il est généralement méprisé ; & sa femme ne souffre pas qu'il vienne la voir. Ceci paroîtra surprenant à ceux qui ont lu les faiseurs de voyages, qui ont fait mille fables sur les mœurs des Turcs : mais il est attesté par une Ambassadrice, qui étoit à portée de voir ce que peu d'autres personnes ont vu. Milady Montague joignoit aux avantages de la naissance, aux graces de la figure, une pénétration admirable, & une vivacité d'esprit surprenante.

Plusieurs personnes ont prétendu que les lettres de cette Ambassadrice étoient remplies de faussetés : mais beaucoup d'autres qui ont été à Constantinople ont pris sa défense, & assurent qu'elle n'a rien écrit qui ne soit vrai ; & que s'il y a quelque chose de contraire

446 ADDITIONS A L'HISTOIRE

aux mœurs & aux usages qu'elle attribue aux hommes & aux femmes de ce pays, c'est qu'ils ont changé.

Cette Dame assure que les femmes Turques ont la facilité de satisfaire leurs mauvaises inclinations, en cas qu'elles en aient ; mais que l'usage donne aux maris le pouvoir d'en tirer la plus cruelle vengeance, s'ils les découvrent. On trouva un jour, au matin, dans une rue de Pera, le corps d'une jeune femme : il étoit enveloppé dans un gros drap. Il avoit deux coups de couteau, l'un dans le côté, l'autre dans le sein. Il n'étoit pas encore froid, & conservoit les restes d'une si grande beauté, qu'il n'y eut pas un homme dans Pera qui n'allât le voir. Mais on ne reconnut pas cette malheureuse victime de la jalousie, parce qu'on ne voit presque jamais les femmes dans ce pays. On étoit persuadé que ce cadavre avoit été apporté la nuit de Constantinople. On l'enterra la nuit sans bruit. L'assassin fut peu recherché. Le meurtre n'est pas si exactement poursuivi par les Officiers de justice qu'il l'est dans notre pays. Ce sont les parents du mort qui font

les poursuites. Souvent ils s'accor-
modent pour de l'argent , & le meurtrier
n'est plus inquiété.

On croira , sans doute , qu'un pareil
vice dans le Gouvernement rend le
meurtre commun dans ce pays ; mais
il est très - rare , ce qui prouve que
cette nation n'est pas naturellement
cruelle , & ne mérite pas , à beau-
coup d'égards , le titre de barbare que
nous lui donnons.

Milady Montague dit que , pendant
son séjour à Constantinople , elle lia
amitié avec une dame Chrétienne ,
d'une naissance distinguée , & qui étoit
mariée à un Turc : elle ajoute que
cette dame avoit beaucoup d'esprit &
de mérite. Elle raconte ensuite son
Histoire.

Cette dame , dit-elle , est origi-
naire d'Espagne : elle demouroit à
Naples avec sa famille , lorsque ce
Royaume étoit sous la domination des
Espagnols. En traversant la mer dans
une felouque avec son frere , pour re-
tourner dans son pays , ils furent at-
taqués & pris par l'Amiral Turc * * * .
Elle fut obligée de se prêter à ses de-
sirs. L'Amiral fut si touché de la beauté

248 ADDITIONS À L'HISTOIRE

de sa captive, qu'il lui accorda la liberté de son frere & de tous ses domestiques. Aussi-tôt que le frere fut arrivé en Espagne, il envoya quatre-vingt mille livres pour la rançon de sa sœur. Le Turc prit l'argent, le remit entre les mains de sa captive, & lui dit qu'elle étoit libre : mais elle sentit qu'après ce qui lui étoit arrivé, ses parents se croiroient obligés de la confiner dans un couvent pour le reste de leurs jours. Le Turc étoit beau, tendre, & prodiguoit à ses pieds toute la magnificence Turque. Elle lui dit enfin que sa liberté lui paroissoit d'un prix beaucoup au-dessous de son honneur; qu'il lui avoit enlevé le dernier, & qu'il ne pouvoit le lui rendre qu'en l'épousant. Elle le pria d'accepter sa rançon pour dot, & de lui donner la satisfaction de se voir dans le cas qu'aucun autre homme que son mari ne pût se vanter d'avoir joui d'elle. L'Amiral accepta son offre avec les plus grands transports de joie. Il renvoya sa rançon à ses parents, & leur fit dire qu'il étoit trop heureux de la posséder. Il l'épousa, & n'eut jamais d'autre femme qu'elle. Cette dame

assure que , de son côté , elle n'a jamais eu le moindre sujet de se repentir du parti qu'elle a pris. Au bout de quelque tems il mourut , & la laissa une des plus riches veuves de Constantinople : mais comme une honnête femme ne peut décemment rester seule , elle s'est remariée au Capitan Bassa , c'est-à-dire , Amiral. Il avoit succédé à son mari dans sa dignité. On ne manquera pas de croire que la jeune Espagnole aimoit son ravisseur , & que ce fut le motif qui l'engagea à rester en Turquie : mais elle assura à Milady Montague qu'elle n'avoit eu pour regle de conduite que l'honneur.

Cette Ambassadrice assure que l'on trouve rarement un Turc qui déguise la vérité ; mais , ajoute-t-elle , je ne veux parler que de ceux qui sont constitués en dignité , car le bas peuple a autant de vices que d'ignorance : les faux témoins y sont même à meilleur marché que dans les autres pays , parce qu'ils ne sont pas punis comme ils le méritent , lors même que leur crime est prouvé.

Les Turcs ont établi parmi eux l'adoption. Comme ils ne sont pas maî-

450 ADDITIONS A L'HISTOIRE

tres de disposer de leurs biens en faveur d'un parent ou d'un ami ; pour ne pas le laisser tomber dans le trésor du Grand Seigneur, il est ordinaire que ceux qui n'ont point d'enfants, en choisissent un parmi le peuple. Ils le conduisent avec ses parents devant le Cadi, où ils déclarent qu'ils le constituent leur héritier. Les parents de l'enfant renoncent alors à tous leurs droits sur lui, & en passent l'acte devant témoins ; & celui qui a adopté l'enfant ne peut plus le déshériter. On voit cependant des gens fort pauvres donner des preuves d'une tendresse paternelle. Ils refusent de donner leurs enfants à des Grecs très-riches, quoiqu'ils soient certains que les peres adoptifs marquent beaucoup d'affection à ceux qu'ils adoptent. Ils les appellent *Enfants de leur âme*. Cette coutume vaut mieux que la nôtre. Pour perpétuer notre nom, nous laissons souvent tout ce que nous possédons à un parent éloigné, que nous ne connoissons que par quelques lettres, que l'intérêt le force d'écrire. Il est plus raisonnable de rendre heureux un enfant qu'on élève selon son goût, ce que les Turcs appellent *nourrir sur ses genoux*.

La maniere avec laquelle les Turcs se chauffent , rend les incendies fort communs parmi eux. Au lieu de poëles, ils ont une machine nommée *Tendour*. C'est une espece de coffre de bois , élevé de deux pieds , où l'on met des cendres chaudes : on le couvre ensuite d'un beau tapis , ou d'une étoffe brodée. On s'assied auprès , & l'on passe les jambes sous le tapis. Dans cette attitude on travaille ou on lit : si l'on s'endort , ce qui arrive assez souvent , on pousse le tendour avec les pieds , on le renverse , & les cendres chaudes mettent le feu à la maison. Il y a des incendies où plus de cinq cens maisons se trouvent brûlées. Ceux à qui appartienent ces maisons les voient brûler avec une tranquillité surprenante : ils mettent promptement leurs effets dans une barque , & regardent avec sang-froid les effets du feu. Leur personne est rarement en danger , parce qu'ils n'ont point d'escalier à descendre.

L'Ambassadrice d'Angleterre dit que les carrosses Turcs son tout-à-fait différents des nôtres ; mais beaucoup plus commodes , principalement pour le pays , où la réverbération des glaces

452 ADDITIONS A L'HISTOIRE

seroit insupportable. Il y a des jaloufies de bois peintes & dorées. Dans l'intérieur il y a des peintures qui représentent des corbeilles de fleurs : elles sont entremêlées de devises. Ces carrosses sont couverts de drap écarlate , doublé de soie , & brodé fort richement : il y a en outre de fort belles franges autour. Cette couverture de drap cache ceux qui sont dedans : mais on la releve quand on veut regarder au travers des jaloufies. Quatre personnes peuvent être assises à l'aise dans ces carrosses. Les sieges sont des coussins.

Cette Dame donne ensuite la description des bains des dames Turques. Elle est d'autant plus curieuse qu'on ne la trouve dans aucun Voyageur , parce qu'aucun homme n'y peut entrer. Elle dit qu'elle arriva à ceux de Sophia sur les dix heures du matin, & qu'il étoit déjà rempli de femmes. C'est , ajoutet-elle , un bâtiment de pierre , où il y a trois dômes qui se suivent , & ne reçoivent le jour que par le haut , ce qui les rend assez clairs. Le premier est plus petit que les deux autres. C'est là où se tient la Portiere. Les femmes

riches lui donnent jusqu'à dix schlins. La salle qui suit est pavée de marbre, & environnée de deux bancs de marbre l'un au-dessous de l'autre. Il y a deux fontaines d'eau froide, qui tombe d'abord dans des bassins de marbre, & coule ensuite sur le pavé, où se trouvent de petits canaux qui la conduisent dans la chambre voisine. Cette chambre est plus petite que celle qui la précède. Il y a encore des bancs de marbre, & elle est si échauffée par les eaux sulfureuses qui y découlent par les bains voisins, qu'il est difficile d'y rester avec des habits. Dans les deux autres dômes sont les bains chauds. On y a mis des robinets d'eau froide, pour tempérer les eaux chaudes. Milady Montague dit qu'elle entra dans ces bains en habit de cheval; ce qui parut fort extraordinaire aux dames Turques; elles ne lui marquerent cependant aucune curiosité à cet égard: l'Ambassadrice ne s'aperçut de leur étonnement que par leurs regards: toutes s'empressèrent à lui faire des politesses.

Il y avoit, continue-t-elle, environ deux cents femmes; cependant je ne vis aucun de ces sourires dédaigneux;

456 ADDITIONS A L'HISTOIRE

faire des instances , s'imaginant que ce corset étoit une machine dans laquelle son mari l'avoit enfermée avec une clef , & qu'il lui étoit impossible de l'ouvrir. Milady Montague ne sortit qu'à regret de cet endroit charmant ; mais ses affaires l'appelloient ailleurs. Tout homme qui seroit attrappé dans cet endroit , perdrait la vie sur le champ.

Milady Montague dit qu'elle fut invitée à dîner chez la femme du Grand Visir , & qu'elle se prépara , avec le plus grand plaisir , à assister à un repas qu'on n'avoit encore jamais donné à une Chrétienne. Elle prit l'habit qui étoit alors en usage à la Cour de Vienne , parce qu'il étoit plus riche que celui qui est en usage en Angleterre ; se fit accompagner par sa femme de chambre qui lui portoit la queue , & par une dame Grecque qui lui servoit d'interprete. L'Eunuque noir de la femme du Grand Visir alla au-devant de l'Ambassadrice jusqu'à la porte de la Cour , & lui aida à descendre du carrosse , en lui marquant le plus grand respect. Il lui fit traverser plusieurs pieces , où des esclaves magnifiquement

magnifiquement parées étoient rangées en haie. A la dernière elle trouva la dame Turque qui étoit sur un sofa , & avoit une canifole de martre. Elle alla au-devant de l'Ambassadrice , & lui présenta une demi-douzaine de ses amies. Elle pouvoit avoir cinquante ans. L'ameublement étoit fort simple : les habillements & le nombre des esclaves annonçoient cependant l'opulence. Elle s'aperçut de l'étonnement de Milady Montague , & lui dit qu'elle n'étoit plus d'un âge à employer son argent au superflu ; qu'elle n'en dépensoit que pour les pauvres , & qu'elle ne songeoit plus qu'à prier Dieu. Elle disoit la vérité : son mari & elle ne s'occupoient que de dévotion. Le Visir ne reçoit jamais de présents , quoique ses prédécesseurs lui aient donné un exemple bien différent à suivre. Il ne vouloit pas même accepter ceux que les Ambassadeurs ont coutume de faire à celui qui occupe la place de Grand Visir.

Sa femme , dit Milady Montague , tint la conversation avec moi jusqu'au dîner , & me fit beaucoup de politesses. On servit plat à plat ; mais il en

458 ADDITIONS A L'HISTOIRE

parut un très-grand nombre , & tous les mets étoient accommodés dans le goût Turc , qui n'est , à beaucoup près , pas si mauvais qu'on le croit. Je suis persuadée qu'un Indien qui n'auroit jamais goûté de leurs ragoûts ni des nôtres , préféreroit les leurs. Les ragoûts des Turcs me paroissent trop relevés ; leur rôti est trop cuit ; ils emploient trop d'épiceries. La femme du Grand Visir me servit de tout avec beaucoup d'empressement : j'étois fâchée que mon appétit ne pût répondre à sa politesse.

Après le repas on servit le café & les parfums , ce qui ne se fait qu'à l'égard de ceux pour qui on a beaucoup de considération, Deux esclaves à genoux encensèrent mes cheveux , mes habits & mon mouchoir. Leur maîtresse leur ordonna ensuite de jouer de la guittare & de danser : elles obéirent sur le champ ; elle me dit que ces jeunes filles ne m'amusoient sans doute pas beaucoup , parce qu'elle ne prenoit presque jamais le soin de les exercer.

Milady Montague dit qu'elle prit congé de la femme du Grand Visir ,

& qu'elle étoit dans l'intention de se retirer chez elle ; mais que la dame Grecque qui l'accompagnoit & qui lui servoit d'interprete , la pria , avec instance , d'aller rendre visite à la femme du *Kahia* , qui est le second Officier de l'empire , & qu'on pouvoit regarder alors comme le premier , puisqu'il exerçoit les fonctions de Grand Visir ; & que celui de chez qui elle sortoit n'en avoit que le nom. Je cédaï, dit-elle, aux instances de la dame Grecque , & je m'en fais très-bon gré. La maison annonçoit la différence qu'il y a entre une vieille dévote & une jeune beauté : elle étoit magnifique & d'une propreté étonnante. Je fus reçue à la porte par deux Eunuques noirs , qui me firent passer par une grande galerie où de jeunes filles étoient rangées en deux haies. Leurs cheveux pendoient , par boucles , jusqu'au-dessous de leurs jarrets : leurs habits étoient à fleurs d'argent. J'étois fâchée que la décence ne me permît pas de les regarder de plus près : mais je les oubliai bientôt lorsque j'entrai dans une grande piece où étoit un pavillon environné de chassis dorés qui étoient presque tous

levés. Les arbres voisins y jettoient une ombre agréable qui garantissoit des rayons du soleil. Autour de leur tronc étoient entrelassés des jasmins & des chevrefeuilles qui répandoient un doux parfum. A ces agréments se joignoit celui de voir une fontaine de marbre blanc , dont l'eau tomboit , avec un doux murmure , dans trois ou quatre bassins. Sur le plafond étoient peintes toutes sortes de fleurs qui sortoient de corbeilles dorées , & sembloient prêtes à tomber. La femme du Kahia étoit sur un sofa élevé de trois marches , & couvert de beaux tapis de Perse : elle étoit appuyée sur de beaux coussins de satin blanc , brodé. A ses pieds étoient assises deux jeunes filles , âgées de douze ans , ou environ ; leur habits étoient presque tout couverts de pierreries. Elles étoient très-aimables ; mais la femme du Kahia empêchoit qu'on y fit attention. Elle est d'une si grande beauté , dit Milady Montagne , que je n'ai jamais rien vu de pareil ni en Angleterre , ni en Allemagne. Je n'ai jamais vu de visage qui mérite d'être comparé au sien. Elle se leva pour me

recevoir, & me salua à la façon de son pays, en mettant la main sur le cœur; mais elle le fit d'une manière noble & majestueuse. Elle me fit apporter des coussins, m'engagea à prendre le coin du sofa qui est la place d'honneur. Quoique mon interprete m'eût prévenue sur la beauté de cette dame, je fus tellement frappée d'admiration, que je restai quelque tems sans lui parler, étant toute occupée du plaisir de la contempler. Ses traits sont bien proportionnés; ils forment le plus bel ensemble possible: sa taille est très-bien prise: l'éclat de son teint est admirable: on découvre une multitude de graces dans son sourire. Ses yeux sont grands & noirs; ils ont cependant la langueur des bleus. De quelque manière qu'on l'envisage, soit de face ou de profil, on découvre une nouvelle beauté. Lorsque l'étonnement de la surprise fut passé, je l'examinai de près, pour voir si je pourrois lui découvrir quelque défaut: mais cet examen ne servit qu'à me prouver qu'une femme peut être régulièrement belle. En vain Apelles emprunta tous les secours de l'art pour

462 ADDITIONS A L'HISTOIRE

faire une figure parfaite , ce miracle étoit réservé à la seule nature , & elle a réuissi en formant la femme du Kahia. Quoiqu'élevée dans un pays que nous appellons barbare , elle a le maintien si majestueux , les gestes si nobles & si aisés en même tems , que je suis convaincue que si on la voyoit assise sur le trône le plus éclatant de l'Europe , on croiroit qu'elle est à sa place. En un mot , sa beauté effaceroit toutes celles qui sont en Angleterre. Un castan de brocard d'or , à fleurs d'argent , prenoit exactement sa taille , & laissoit voir toute la beauté de sa gorge , qui étoit couverte , sans être cachée , par une chemise de gaze très-fine. Ses caleçons étoient couleur d'œillet pâle ; sa camisole étoit verte & brodée en argent ; elle avoit des pantoufles de satin blanc magnifiquement brodé : ses beaux bras étoient ornés de brasselets de diamants : sa ceinture étoit brodée. Un riche mouchoir de Turquie , fond œillet , brodé en argent , couvroit sa tête. De beaux cheveux noirs , partagés en tresses , pendoient fort bas derrière elle. Plusieurs épingles , à tête

de diamant , étoient artistement rangées sur un des côtés de sa tête. On croira , sans doute , qu'il y a de l'exagération dans ce tableau : mais s'il est infidèle , c'est qu'il est au-dessous de l'original. Les plus célèbres Ecrivains ont fait l'éloge de beaux tableaux qu'ils avoient vus , & de quelques statues célèbres. Pourquoi , dit Milady Montague , ne me fera-t-il pas permis de faire l'éloge du chef-d'œuvre du Créateur ? Je n'ai point honte en avouant que j'ai admiré cette belle femme avec autant de plaisir qu'un Artiste admire la plus belle pièce de sculpture. Elle me dit que ces jeunes demoiselles que je voyois à ses pieds étoient ses filles. Je fus étonnée qu'une femme qui paroïssoit si jeune fût mère de deux enfants. Vingt jeunes esclaves , rangées au bas du sofa , me rappellerent l'idée des Nymphes. Cela formoit un spectacle ravissant. La maîtresse leur fit signe de jouer des instruments & de danser. A l'instant quatre d'entre elles se mirent à jouer des airs tendres sur des instruments qui tenoient du luth & de la guittare & s'accompagnoient avec la voix , & les autres

dansoient tour à tour. Cette danse étoit très-légere & très-voluptueuse en même tems. Les airs étoient touchans ; les mouvements des danseuses étoient languissans ; elles s'arrêtoient dans une attitude tendre , & leurs yeux prenoient un air de langueur : elles se renversoient en arriere & se relevoient avec tant d'art , que je suis persuadée que la prude la moins sensible , & la dévote la plus scrupuleuse , n'auroient pu les regarder sans être émuees. Quelques Voyageurs ont assuré que la musique des Turcs choquoit l'oreille : mais ils n'avoient certainement entendu que la musique des rues , & ils n'étoient , par conséquent , pas plus en état d'en juger , qu'il ne le seroit , à l'égard de celle d'Angleterre , un Etranger qui n'auroit entendu que ces Joueurs d'instrumens qui courent dans les rues de Londres. Il est certain que la musique des Turcs est fort touchante : elle n'égale cependant pas celle d'Italie. Je connois , dit Milady Montague , une dame Grecque qui fait parfaitement la musique Italienne & la musique Turque : elle préfère la dernière. On trouve en Turquie de très-belles voix.

Celles que j'entendis chez la femme du Kahia me plurent beaucoup. Lorsque la danse fut finie, quatre esclaves blondes entrèrent dans sa chambre, tenant en main des encensoirs d'argent : elles parfumerent l'air avec de l'ambre, du bois d'aloës, &c. Elles me servirent ensuite du café dans des vases de la plus belle porcelaine du Japon, posés sur des soucoupes de vermeil. Je trouvai ce café admirable. Pendant ce tems leur aimable maîtresse s'entretenoit avec moi de la manière la plus agréable. Elle m'appelloit souvent *Uzel Sultanam*, c'est-à-dire la belle Sultane; me demandoit mon amitié d'un ton fort obligeant, & marquoit du chagrin de ne pouvoir m'entretenir dans ma langue naturelle. Lorsque je pris congé d'elle, deux jeunes esclaves apportèrent une corbeille d'argent, remplie de mouchoirs brodés. La maîtresse me pria de porter le plus beau pour l'amour d'elle, & donna les autres à mon interprète & à ma femme de chambre. En sortant je reçus les mêmes politesses que j'avois reçues en entrant. J'étois si enchantée de ce que je ve-

466 ADDITIONS A L'HISTOIRE

nois de voir, que je m'imaginois avoir passé quelque tems dans le paradis de Mahomet.

Peu de tems après Milady Montague alla rendre une seconde visite à cette aimable femme. Elle vint, dit-elle, au-devant de moi jusqu'à la porte de sa chambre, me donna la main de la meilleure grace du monde, & me dit, avec un sourire qui lui donnoit de nouvelles graces : les dames Chrétiennes passent pour être inconstantes, & quelqu'amitié que vous m'eussiez marquée, je crøyois que je ne vous reverrois plus : mais je suis à présent convaincue que j'ai le bonheur de vous plaire. Si vous saviez quel langage je tiens de vous à nos dames, vous seriez persuadée que je mérite de vous le titre d'amie. Je passai tout l'après-midi à converser avec elle, & j'y goûtai le plus grand plaisir du monde. Cette dame a des manieres si nobles & si aisées, qu'on la prendroit pour une dame de quelque Cour de l'Europe. Comme j'entends à présent la langue Turque, je suis en état de juger de son esprit, & je trouve qu'elle en a autant que de beauté. Elle aime

beaucoup à s'instruire des usages des autres pays, sans être prévenue pour ceux, du sien. Une dame Grecque qui étoit de ma suite, fut si frappée de sa beauté & de la noblesse de ses gestes, qu'elle resta dans le silence de l'admiration, & me dit en Italien : ce n'est point une dame Turque, c'est certainement quelque Chrétienne. La dame Turque, se doutant qu'elle parloit d'elle, me demanda ce qu'elle disoit. Je ne voulus pas le lui rendre dans sa langue, m'imaginant que le compliment ne lui plairait pas plus que si l'on disoit à une de nos dames de Cour qu'elle a l'air d'une beauté Turque : mais la Grecque eut la simplicité de le lui dire dans la langue Turque. La dame ne se fâcha point, comme je l'aurois cru ; elle sourit, & répondit : ce n'est pas la première fois qu'on m'en a dit autant. Ma mère étoit Polonoise, elle avoit été prise au siège de Kaminiack : mon père me disoit souvent, en riant, qu'il croyoit que sa femme Chrétienne avoit trouvé quelque galant Chrétien, & que je n'avois nullement l'air d'une fille Turque.

Je lui dis que si toutes ^{autres} \sqrt{vj}

Turques lui ressembloient , il faudroit nécessairement les dérober à la vue des hommes , pour leur repos. Quel bruit , ajouta Milady Montague , un visage , tel que le vôtre ; Madame , feroit à Londres & à Paris ! Je ne puis vous croire , reprit la dame Turque , avec un ton extrêmement agréable : si la beauté étoit autant estimée dans votre pays que vous le dites , on ne vous auroit jamais permis d'en sortir. Milady Montague assure que ce n'est pas par vanité qu'elle rapporte ce compliment de la dame Turque ; mais que c'est seulement pour faire connoître la vivacité de son esprit.

Ses ameublements étoient d'un fort bon goût. Ses chambres d'hiver étoient tapissées de velours ciselé , à fonds d'or ; celles d'été avoient pour tapisserie une étoffe de point des Indes , brodée en or. Les maisons des femmes de marque en Turquie sont aussi bien entretenues , & aussi proprement qu'en Hollande. Celle de la femme du Kahia étoit située dans l'endroit le plus élevé de Constantinople. De la fenêtre de son appartement d'été on dé-

couvroit la mer noire , les isles & les montagnes de l'Asie.

Description de ce qui se passe dans le Sérail du Grand Seigneur.

Milady Montague dit qu'elle la tenoit de la bouche même de la Sultane favorite de *Mustapha II.* Cette Sultane se nommoit *Hafiten*. Voici ce qu'elle mande à sa sœur. Il y a environ quinze jours que je traversai le bras de mer qui sépare Pera de Constantinople , pour faire une nouvelle visite , où j'appris les choses du monde les plus curieuses. J'allai voir la Sultane *Hafiten* , favorite du feu Empereur qui fut déposé par le Sultan actuel , son frere , & , selon l'opinion générale , empoisonné au bout de quelques semaines. Cette dame , après la mort de *Mustapha* , reçut un ordre absolu de sortir du Sérail , & de choisir un mari parmi les Grands de la Porte. Vous croirez , peut-être , qu'elle reçut cet ordre avec plaisir ; mais il arriva tout le contraire. Ces femmes qui sont appelées Reines , & qui croient l'être , regardent la liberté de

470 ADDITIONS A L'HISTOIRE

se remarier ainsi , comme le plus grand affront qui puisse leur être fait. La Sultane Hafiten se jeta aux pieds du Sultan , le pria de la poignarder , plutôt que de traiter la veuve de son frere avec tant de mépris. Elle lui dit , dans l'excès de sa douleur , qu'ayant donné cinq Princes à la famille Ottomane , elle devoit être à l'abri d'un tel affront : mais ces Princes étoient morts , il ne lui restoit qu'une fille ; ses plaintes , ses représentations furent inutiles ; on ne lui répondit que ces mots terribles pour elle : il faut prendre un mari , ajoutant qu'on lui accorderoit , pour toute grace , la liberté de le choisir. Elle donna la préférence à *Bekir Effendi* , Secrétaire d'Etat , qui avoit plus de quatre-vingt ans. Le motif qui l'engagea à prendre un homme si âgé , fut le desir qu'elle avoit de prouver au public qu'elle vouloit remplir le vœu qu'elle avoit fait de ne jamais laisser entrer dans son lit un second mari ; & que , se trouvant forcée d'honorer un sujet au point d'être appelée sa femme , elle choisissoit celui-là , pour lui marquer sa reconnaissance de l'avoir présentée à l'âge de dix ans au feu

Sultan. Elle n'a jamais voulu recevoir une visite de sa part, quoiqu'elle habite la même maison que lui depuis quinze ans.

Elle est dans un deuil perpétuel, & le porte avec une constance peu commune dans la Chrétienté, principalement parmi les jeunes veuves. La Sultane Hafiten n'a à présent que trente-six ans. Elle n'a point d'Eunuques noirs pour sa garde : son mari est obligé de la respecter comme une Reine, & n'a aucun droit de s'informer de ce qui se passe dans son appartement. Lorsque je lui rendis visite, je fus introduire dans une grande chambre, le long de laquelle régnoit un sofa orné de colonnes de marbre blanc, couvert d'un tapis de velours à fond d'argent, à fleurs d'un bleu pâle : les coussins étoient de la même étoffe. On me pria de m'asseoir jusqu'à ce que la Sultane arrivât. Elle avoit préparé cette réception, afin de ne pas se trouver dans le cas de se lever quand je paroîtrois devant elle. Lorsqu'elle entra, je me levai, & elle me fit une inclination de tête. Je la contemplai, & je sentis une sorte de plaisir à voir une femme

472 ADDITIONS A L'HISTOIRE

qui avoit captivé le cœur d'un homme auquel on amenoit des beautés de toutes les parties du monde. Il me parut qu'elle n'avoit jamais été , à beaucoup près, si belle que la femme du Kahia : mais elle avoit encore les restes d'une belle femme. Elle paroissoit plus flétrie par le chagrin que par le tems.

Son habillement étoit si riche que j'espere vous faire plaisir en vous en donnant la description. Elle avoit une camisolle qu'on appelle dans ce pays-ci *Dualma*. Elle diffère du caftan en ce qu'elle a des manches plus longues, & qui sont retroussées par le bas : elle étoit pourpre, lui prenoit bien la taille, & étoit garnie des deux côtés, depuis le haut jusqu'en bas & autour des manches de très-belles & très-grosses perles. A ces boutons étoient attachées des gances de diamants. Cet habit étoit attaché sur la ceinture avec des cordons de petites perles. Au bout de chacun pendoient deux glands garnis de diamants. Sa chemise étoit attachée avec un gros bouton de diamants, taillé en forme de losange ; sa ceinture étoit fort large, & toute couverte de dia-

mants. Elle avoit autour de son cou
 trois chaînes qui pendoient jusque sur
 ses genoux. L'une étoit de perles, &
 au bout on voyoit une émeraude aussi
 grosse qu'un œuf de poule d'inde : une
 autre étoit d'émeraudes du verd le plus
 vif, chacune de la largeur d'un petit
 écu. Elles étoient ferrées l'une contre
 l'autre, & très-bien assorties. La troi-
 sième étoit composée de petites éme-
 raudes parfaitement rondes. L'éclat de
 ses pendants d'oreilles effaçoit celui
 de ses autres ajustements. Ils consis-
 toient en deux diamants taillés en
 forme de poire, & étoient de la gros-
 seur d'une noisette. Au bout de son
 talpoche, elle avoit quatre cordons de
 perles les plus éclatantes & les plus
 parfaites qu'on puisse voir. Il y en
 avoit assez pour faire au moins quatre
 colliers fort larges. Ces quatre cor-
 dons étoient attachés avec deux roses
 composées chacune d'un gros rubis en-
 vironné d'une vingtaine de diamants.
 Sa coëffure étoit toute couverte d'é-
 pingles à tête de diamants & d'éme-
 raudes. Elle avoit à ses doigts les plus
 grosses bagues qu'on puisse voir. Enfin
 son ajustement valoit au moins deux

millions. Il n'y a pas de Reine en Europe qui en ait un dont le prix égale seulement la moitié de celui-là. Les pierreries de l'Impératrice, continue Milady Montague, quoique très-belles, paroîtroient communes auprès de celles de la Sultane Hafsen. Elle me donna un dîner où l'on servit cinquante plats de viande un à un, selon l'usage du pays; ce qui me parut fort ennuyeux : mais la magnificence du service égaloit celle de son ajustement. Les couteaux étoient d'or, & les manches garnis de diamants. Le luxe qui me choqua fut la nape & les serviettes qui étoient d'une espece de gaze brodée en fleurs naturelles de soie & d'or : elles étoient aussi-bien travaillées que les plus beaux mouchoirs qui soient jamais sortis de ce pays, & c'étoit avec un regret infini que j'en faisois usage : elles furent routes gâtées avant la fin du repas. Le sorbet, qui est la liqueur ordinaire, fut servi dans de grands vases de porcelaine, dont les couvertures & les soucoupes étoient d'or massif. Après le repas, on présenta à laver dans des bassins d'or. Les serviettes qui devoient servir à essuyer

les mains étoient semblables à celles dont on avoit fait usage pendant le repas. On servit le café dans de la porcelaine avec des soucoupes d'or.

La Sultane lui parut d'assez bonne humeur. Son langage fut toujours rempli de politesse. Je profiterai, dit Milady Montague, de cette occasion, pour lui demander quelques détails sur le Sérail ; comme nous ignorons entièrement ce qui s'y passe, je désirai d'en être instruite par une personne qui y avoit joué un si beau rôle. Elle m'assura qu'il étoit faux que le Sultan jettât un mouchoir à celle qu'il désiroit de posséder, comme nos Voyageurs le débitent. La vérité est qu'il charge le *Kislar Aga* d'annoncer à la Sultane l'honneur qu'il a dessein de lui faire. Sur le champ elle est complimentée par toutes les autres, qui la conduisent au bain, où elles la parfument & l'habillent ensuite magnifiquement, & en même tems d'une manière convenable à l'objet pour lequel elle est destinée. Le Sultan se fait précéder par un présent, & passe dans l'appartement où elle l'attend. Il est encore faux qu'elle rampe jusqu'au pied du lit,

476 ADDITIONS A L'HISTOIRE

comme les faiseurs de voyages l'assurent. La Sultane Hafiten me dit que la première femme que l'Empereur choisissoit, après sa proclamation, avoit toujours le pas sur les autres, & que ce n'étoit point la mere du fils aîné. Le Sultan s'amuse quelquefois avec toutes les Sultanes qui forment un cercle autour de lui. Hafiten me dit qu'aussi-tôt qu'il donnoit quelque marque de préférence à une d'entr'elles, les autres étoient en proie à la plus vive jalousie : mais je trouvai que cela avoit beaucoup de rapport à ce qui se passe dans presque toutes les Cours, où l'on guette un coup d'œil du Monarque : l'on y attend, avec impatience, un sourire de sa part ; & toutes celles qui ne l'ont pas obtenu, sont jalouses de celle à qui il est adressé.

Elle ne prononçoit jamais le nom de Mustapha, sans avoir les larmes aux yeux, &, cependant elle en parloit avec plaisir. Mon bonheur passé, me dit-elle, me paroît un songe ; mais je ne peux oublier que j'étois aimée du plus grand & du plus aimable des Monarques. Je faisois toutes les campagnes avec lui ; il me préféroit à toutes

les autres, & je ne lui aurois pas survécu, si je n'aimois pas la Princesse, ma fillè, avec la dernière tendresse. A peine cette tendresse a même été capable de me dérober à la mort. Après avoir perdu mon Sultan, je ne pus souffrir la lumière pendant un an entier. Le temps a un peu adouci ma peine; mais il n'y a point de semaines où je ne passe quelques jours à donner des larmes à sa mémoire. L'art n'inspiroit point ce langage; il étoit dicté par la vérité. La douleur étoit peinte sur son visage; mais elle avoit la politesse de s'efforcer de montrer de la gaieté.

Elle me proposa de nous promener dans son jardin, &, sur le champ, une de ses esclaves lui apporta une pelisse d'un riche brocard, doublé de martre. Je l'accompagnai dans ce jardin, où je ne trouvai rien de remarquable que les fontaines. De là nous passâmes dans ses appartements. Sa toilette étoit déployée dans sa chambre à coucher. Elle consistoit en deux miroirs, dont les cadres étoient couverts de perles; son talpoche de nuit étoit couvert d'épingles à têtes de diamants. On voyoit auprès trois cami-

folles de belle martre , dont chacune valoit au moins mille écus d'Allemagne.

Ces riches vêtements paroissoient avoir été placés sans intention sur le sofa ; mais je crus qu'on les y avoit mis à dessein. Lorsque je pris congé de cette Sultane , on me fit la même cérémonie qu'on m'avoit faite chez la femme du Grand Visir , & l'on me présenta un très-beau mouchoir brodé. Le nombre de ses esclaves se montoit à trente , sans compter dix petites , dont la plus âgée ne passoit pas sept ans. Ces petites filles étoient toutes très-jolies , & très-richement habillées. Je remarquai que ces aimables enfans faisoient tout l'amusement de la Sultane. Elles lui coûtoient beaucoup , & une fille de cet âge n'est pas vendue moins de deux mille , quelquefois de trois mille livres. Leurs cheveux bouclés étoient ornés de guirlandes de fleurs qui formoient toute leur coëffure. Leurs habits étoient d'étoffe d'or. Elles servent le café à la Sultanne à genoux , & lui apportent l'eau pour se laver. Une des plus grandes occupations des vieilles esclaves , est d'avoir

soin de ces jeunes filles ; de leur apprendre à broder , & de les servir avec autant d'attention que si elles étoient les filles de leur maîtresse. Vous croirez , peut-être , ajoute Milady Montague , que je me suis amusée à embellir cette histoire ; mais je vous assure que tout ce qu'elle contient est très-véritable. Vous n'avez rien lu de pareil , je l'avoue , dans l'Histoire des Voyageurs qui ont parlé de la Turquie ; mais faites attention que le rang que j'occupe ici m'a procuré la satisfaction de voir des choses dont aucun n'a pas même été à portée d'entendre parler. D'ailleurs , il arrive des changements tous les vingt ans dans les mœurs d'un pays.

J'ai été dans un Harem , où la boiserie de l'appartement d'hiver étoit incrustée en nacre de perle , en ivoire de diverses couleurs & en bois d'olivier , de la même manière que ces petites boîtes qu'on porte de Turquie en Angleterre. Les murailles de l'appartement d'été étoient incrustées en porcelaine du Japon ; les lambris étoient dorés , & les planchers couverts des plus beaux tapis de Perse. Enfin la magnificence des femmes en

Turquie est extraordinaire. Celles de ces hommes que nous appelons *gagnés-deniers*, ont des ajustemens si riches qu'on les prendroit pour du luxe, même chez nos plus riches marchandes. Leurs vêtements sont d'étoffes d'or : elles ont des fourrures d'hermine, & un assortiment de bijoux pour orner leur tête.

Milady Montague raconté, dans une de ses lettres, la manière dont une nouvelle mariée fut reçue au bain.

J'eus, dit-elle, la curiosité d'aller à un des plus beaux de la ville. (Elle parle de Constantinople). On y recevoit une nouvelle mariée, & je vis, avec plaisir, les cérémonies qui sont en usage dans ces occasions. Elles me rappellerent l'Epithalame d'Hélène par Théocrite. Il me paroît que ces cérémonies sont exactement ce qu'elles étoient alors.

Toutes les amies, parentes, même les connoissances des deux familles se trouverent au bain. Beaucoup d'autres y vinrent par curiosité : il y avoit ce jour-là plus de deux cents femmes. Les veuves & celles qui étoient mariées se placerent sur des sofas de marbre

marbre qui sont autour des salles. Les filles se dépouillèrent de leurs hardes & parurent toutes nues, n'ayant pour unique ornement que de longs cheveux garnis de perles & de rubans. Deux d'entr'elles allèrent à la porte pour recevoir la nouvelle mariée qui étoit conduire par sa mere & une de ses parentes. Elle étoit très-belle, & avoit au plus dix-sept ans. Ses habits étoient d'une étoffe très-riche, & tous couverts de pierreries. On la deshabilla sur le champ, & on la mit dans l'état de pure nature. Alors elle fit une espece de procession avec toutes les filles qui étoient au bain. Deux d'entr'elles marchaient devant, & jetoient des parfums dans des vases de vermeil; les autres, dont le nombre se montoit à trente, suivoient deux-à-deux. Celles qui précédoient cette marche chantoient une Epithalame que les autres répétoient en *chorus*. Les deux autres étoient à côté de la nouvelle mariée, qui marchoit les yeux baissés, avec un air de modestie qui faisoit un plaisir singulier à voir. Ces jeunes personnes firent de cette maniere le tour des trois salles du bain. Il est difficile,

282 ADDITIONS A L'HISTOIRE

dir la dame Angloise , de peindre la beauté de ce spectacle. Presque toutes ces jeunes filles étoient extrêmement bien proportionnées : leur peau étoit d'une blancheur éblouissante , & adoucie par le fréquent usage du bain. Lorsque cette espee de procession fut finie , on présenta la nouvelle mariée aux dames tour-à-tour. Chacune lui fit un compliment , ensuite un présent qui étoit en bijoux , en pièces d'étoffes , en mouchoirs brodés , &c. La jeune mariée baisoit la main de celle qui le lui présentoit.

Avant de finir , nous allons dire quelque chose des Arméniens. On sait quelle fut autrefois leur puissance. Ils sont aujourd'hui sous la domination des Turcs. Comme ils entendent très-bien le commerce , & peuplent beaucoup , ils sont répandus dans toutes les parties de cet Empire. Ils prétendent que ce fut saint Grégoire qui leur fit embrasser la Religion chrétienne. Ce sont , peut-être , les plus dévots Chrétiens qu'il y ait au monde. Leurs Prêtres sont cependant fort ignorants. Ils leur enseignent principalement à observer le Carême qui dure chez eux

sept mois de l'année, & ils ne le rompent pas pour les plus pressants besoins. Ce seroit chez eux un péché irrémissible de manger pendant un Carême autre chose que des légumes & des racines sans huile, ou du pain sec.

L'interprete de Milord Montague étoit Arménien. Cet homme étoit tellement exténué par le jeûne, qu'on désespéroit de sa vie; cependant, ni les ordres de son maître, ni les persécutions des Médecins ne purent le déterminer à prendre quelques cuillerées de bouillon; on lui assuroit cependant que c'étoit le seul moyen d'échapper à la mort. A cet usage près, leur Religion approche beaucoup de celle des Grecs. Ils disent que si le Saint-Esprit ne procède que du Pere, le Fils lui est subordonné. Ils n'ont aucune idée de la transubstantiation. Ceux qui embrassent la Religion Ottomane sont en horreur chez eux. Leurs mariages sont très-singuliers. Ils se promettent de s'épouser fort jeunes: mais le mari ne voit sa femme que trois jours après la célébration du mariage. On conduit la nouvelle mariée à l'Eglise, ayant sur sa tête un bonnet qui a une forme

484 ADDITIONS A L'HISTOIRE

platte & ronde : sur ce bonnet est un voile de soie rouge qui lui pend jusqu'aux pieds. Le Prêtre demande au prétendu s'il a l'intention d'épouser cette demoiselle , fût-elle sourde, fût-elle aveugle. Si-tôt qu'il a répondu oui , les parents & les amis des deux familles la conduisent chez lui en chantant & en dansant. Lorsqu'elle y est arrivée , on la fait placer sur un coussin dans le coin du sofa : mais on ne leve point son voile : son mari n'en a pas même la liberté. Cet usage est si extraordinaire , dit Milady Montague , que je n'y ajouterois pas foi s'il ne m'avoit été attesté par plusieurs Arméniens ; entr'autres par un jeune homme qui me dit , en pleurant , que sa mere l'avoit promis à une fille qu'il devoit épouser sans la voir ; mais il m'assura qu'il mourroit plutôt que de se soumettre à cette tyrannie , parce qu'il étoit persuadé que celle qu'on lui destinoit avoit toutes les difformités imaginables.

Les mariages qui se contractent dans nos climats ne sont gueres plus raisonnables : on unit souvent deux jeunes personnes qui à peine se sont vues. Les

peres & meres des deux partis ne regardent que la convenance d'intérêts, & ne font nullement attention à celle des caractères. Aussi les mariages heureux sont-ils fort rares.

Milady Montague assure que les Turcs savent tirer parti de la vie ; qu'ils la passent à faire ou entendre de la Musique, à se promener dans des jardins, ou à boire des vins exquis.

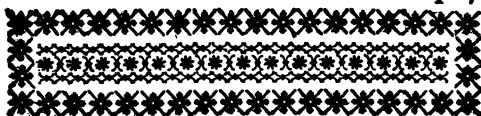
Je le répète, les Voyageurs ne sont point à portée de connoître les mœurs & les usages de Turquie ; parce que les Turcs sont naturellement fiers, & que ceux qui sont d'un rang distingué ne daignent converser avec les étrangers, s'ils ne sont d'une naissance illustre ou constitués en dignité. La plupart de ceux qui ont écrit sur la Turquie étoient ou des Marchands qui ne se trouvoient pas à portée de connoître ni de fréquenter les gens de marque en Turquie. La qualité d'Ambassadrice donnoit cet avantage à Milady Montague, & ses Lettres sont précieuses, parce qu'elles nous font connoître des choses que nous ignorions avant elle.

Nous voilà arrivés à la fin de l'Histoire Moderne. Nous espérons que le

486 ADDITIONS A L'HISTOIRE

Lecteur nous saura gré de lui avoir fait passer en revue , tant de nations différentes , qui varient toutes entr'elles par les usages , les coutumes , les loix & les mœurs. On voit que ce qui est un crime dans un pays est une vertu dans un autre ; ce qui est une politesse ici est une grossièreté ailleurs : là un ajustement est recherché , & paroît ridicule à d'autres peuples. La variété des productions , des animaux , des minéraux , &c , ne fait pas la partie la moins intéressante de cet Ouvrage. Nous pouvons dire que l'Histoire Moderne est le tableau du monde entier : nous n'avons épargné ni peines ni soins pour le conduire à sa perfection , & notre but sera rempli s'il est goûté du public.

Fin du Tome Vingt-neuvieme.



TABLE

DES CHAPITRES

ET DES ARTICLES

Contenus dans le Vingt-neuvieme Volume.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA SIBÉRIE.

ARTICLE VI. *Coutumes, Usages, Mœurs
& Caractères des Peuples de la Sibérie.*

Page I

ART. VII. *Commerce, Arts & Sciences
des Peuples de la Sibérie.* 17.

§. I. *Commerce.* 18

§. II. *Arts & Sciences des Peuples de la
Sibérie.* 48

ARTICLE VIII. *Maladies auxquelles sont
sujets les Peuples de la Sibérie ; les
Remèdes qu'ils emploient,* 91

ARTICLE IX. *Histoire Naturelle de la
Sibérie.* 114

X iv

§. I. Des Animaux.	114
§. II. Arbres , Arbustes , & Plantes de la Sibérie.	196
§. III. Des Minéraux.	213
ADDITIONS A L'HISTOIRE DE LA CHINE, qui est au commencement de cet Ou- vrage.	243
Hydrographie de la Chine.	245
Plantes.	251
Plantes Médicinales.	253
Simplex qui servent aux Teinturiers de la Chine.	258
Arbres , Arbustes & Arbrisseaux.	259
Regne animal.	290
Minéralogie de la Chine.	311
Edifices publics de Pekin.	328
Environs de Pekin.	335
Débris d'un Pont surprenant.	336
Addition à ce que l'on a dit de la grande muraille de la Chine.	337
Ville de Nankin.	341
Figure des Chinois.	347
ADDITIONS A L'HISTOIRE DES TURCS.	402
Habillement des Dames Turques.	440
Description de ce qui se passe dans l'in- térieur du Sérail du Grand Seigneur.	469

Fin de la Table.

